LE

RÉPERTOIRE NATIONAL



P. J. O. CHAUVEAU

LE

RÉPERTOIRE NATIONAL

OU

RECUEIL DE LITTÉRATURE CANADIENNE

COMPILÉ PAR J. HUSTON

Membre de l'Institut Canadien de Montréal

" Les chefs-d'œuvre sont rares et les écrits sans défaut sont encore à naître."
(*Le Canadien* de 1807)



DEUXIÈME ÉDITION, PRÉCÉDÉE D'UNE INTRODUCTION PAR M. LE JUGE ROUTHIER, ILLUSTRÉE DE 50 PORTRAITS, ET SUIVIE D'UNE TABLE ALPHABÉTIQUE PAR NOMS D'AUTEURS

VOLUME III

MONTRÉAL
J. M. VALOIS & CIE, LIBRAIRES-ÉDITEURS
1626, rue Notre-Dame, 1626

1893

LE

RÉPERTOIRE NATIONAL

1844

PENSÉES POÉTIQUES ET POLITIQUES

Détruisant toute humaine chose,
Le temps ride nos fronts joyeux,
Et nos jours sont ce qu'est la rose
Qu'effeuille le vent sous nos yeux.
A chaque heure qui vient de naître
L'heure succède et va bientôt finir ;
Mais, heureux du seul bonheur d'être,
Rions à l'avenir !

D'une inconstante destinée
Étant le jouet tour à tour,
Nous dirons à chaque journée :
" Demain sera mon plus beau jour."
Aimable espoir, vis dans notre âme,
Et sur nos yeux rejetant le bandeau,
De nos jours dérobe la trame
Et l'aspect du tombeau !

Pourtant la fin que Dieu nous donne
Est la même aux hommes divers,
Car son heure également sonne
Pour l'humble et les maîtres pervers ;
Et sans attendre à l'agonie,
Ici-bas même un pouvoir détesté

Doit, abdiquant sa tyrannie,
Vouloir la liberté.

Aux temps où n'ayant plus de fêtes
Nous soupirions sous les méchants,
La tyrannie et ses conquêtes
Seules ont inspiré mes chants.
Jours nébuleux de notre histoire,
Effacez-vous de chaque souvenir :
Après vous j'ai chanté la gloire
Du plus bel avenir.

Bagot qu'honore un deuil funèbre,
Modèle aux futurs potentats,
D'un tyran proclamé célèbre
Sut conjurer les attentats.
Son nom qui dans nos pages brille,
Dans tous les cœurs par l'amour anobli,
Son nom même dans la famille
Ne craindra point l'oubli !

Metcalfe, aimé tant qu'il fut juste
(Si le blâmer n'est pas un tort),
Fût-il cent et cent fois auguste,
N'est pas l'égal du consul mort !
L'un, sans ironiques paroles,
De ce qu'il dit montra la vérité ;
Metcalfe, lui, veut des symboles,
Non la réalité.

O vous dont l'âme noble et grande
Aux devoirs sacrifia l'or,
De notre amour puisse l'offrande
Vous être un plus digne trésor !
Oui, fidèle à votre mémoire,
La voix du peuple aime à vous signaler :
Morin, vous, ses frères de gloire,
Qui vous peut égaler ?

Luttant pour la cause chérie
Du peuple avec vous toujours fort,
Vous recevrez de la patrie
Le prix d'un magnanime effort.
Impuissante sur ce rivage,

L'iniquité voit crouler ses autels,
Et tout doit enfin rendre hommage
A nos droits immortels !

1844

LE JEUNE LATOUR

TRAGÉDIE EN TROIS ACTES

PAR A. GÉRIN-LAJOIE (1)

PERSONNAGES

LE PÈRE, père du jeune Latour.

ROGER, le jeune Latour, gouverneur du Cap-de-Sable.

RICHARD, ancien précepteur de Roger, et ami du père.

RAYMOND, commandant des troupes de Roger au Cap-de-Sable.

PAMPHYLE, ami de Roger.

GARAKONTHIÉ, WAMPUN, } deux chefs iroquois supposés se trouver alors au Cap-de-Sable.

(1) M. Antoine Gérin-Lajoie est né à Yamachiche le 4 août 1824. Après avoir fait ses études au collège de Nicolet, où il composa la célèbre chanson *Un Canadien errant*, il vint à Montréal en 1844, et travailla à la rédaction de *la Minerve* pendant plusieurs années. Il fut reçu avocat, au barreau de Montréal, au mois de septembre 1848 Il prit une part active dans la fondation de l'Institut Canadien, dont il fut le président pendant plusieurs années. En 1852, il fut nommé traducteur à l'assemblée législative, et fut transféré plus tard à la bibliothèque du parlement, en qualité d'assistant-bibliothécaire. M. Gérin-Lajoie a collaboré à plusieurs revues et journaux, entre autres aux *Soirées canadiennes* et au *Foyer canadien*, dont il fut un des fondateurs. Son principal ouvrage a pour titre, *Jean Rivard*, roman de mœurs canadiennes, et a paru par livraisons dans ces deux revues. Il est aussi l'auteur d'un *Catéchisme politique ou Éléments du droit public et constitutionnel du Canada, mis à la portée du penple.* La tragédie *le Jeune Latour* fut composée au collège de Nicolet et représentée aux exercices littéraires de cette institution en 1844. Outre ces écrits, M. Lajoie a laissé en manuscrit, sous le titre de *Dix ans en Canada*, une

La scène se passe dans une des maisons du jeune Latour, au Cap-de-Sable (1).

[La pièce débute par le chant suivant qui se fait entendre derrière le rideau.]

CHANSON

AIR : *Un jour pur éclairait mon âme.*

Je ne recherche que ta gloire
Et ton bonheur, ô mon pays,
Que les palmes de la victoire
Couronnent le front de tes fils !
Jeune guerrier, l'amour m'enflamme,
Mais connaissez-vous mon amour ?
Ah ! j'aime, tu le sais, mon âme, } *Bis.*
Le sol où j'ai reçu le jour. }

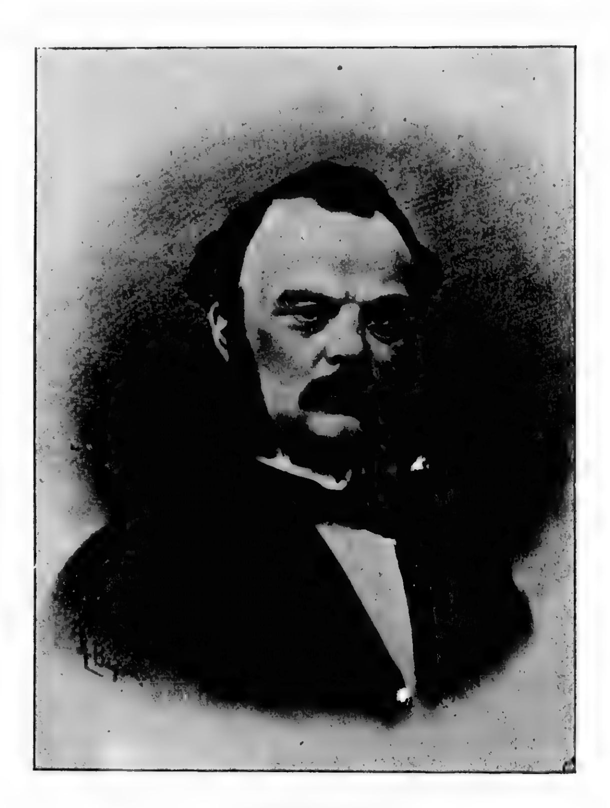
histoire constitutionnelle de notre pays de 1840 à 1850, qui a été publiée d'abord dans le *Canada-Français* en 1890 et 1891, et qui a été mise en volume, depuis, par les soins de M. Henri Lajoie, son fils. M. Lajoie est mort à Ottawa le 4 août 1882.

(1) Voici ce qui fait le sujet de cette tragédie :

Pendant que les Anglais se rendaient maîtres de Québec et du Canada, le capitaine Daniel, de Dieppe, les chassait du port aux Baleines, sur les côtes de la Gaspésie, et un jeune officier nommé Latour, leur résistait au Cap-de-Sable, le seul poste, à peu près, qui restât alors aux Français dans l'Acadie. Le père de ce jeune officier, qui s'était trouvé à Londres pendant le siège de La Rochelle, et y avait épousé en secondes noces une des filles d'honneur de la reine, avait promis au gouvernement anglais de le mettre en possession du poste où commandait son fils, et sur cette promesse, on lui donna deux vaisseaux de guerre, sur lesquels il s'embarqua avec sa nouvelle épouse.

Arrivé à la vue du Cap-de-Sable, il se fit débarquer, et alla seul trouver son fils, à qui il fit un exposé magnifique du crédit dont il jouissait à la cour d'Angleterre, et des avantages qu'il avait lieu de s'en promettre. Il ajouta qu'il ne tenait qu'à lui de s'en procurer d'aussi considérables ; qu'il lui apportait l'ordre du bain, et qu'il avait pouvoir de le confirmer dans son gouvernement, s'il voulait se déclarer pour Sa Majesté britannique.

La surprise du jeune commandant fut extrême : il dit à son père qu'il s'était trompé, s'il l'avait cru capable de trahir son pays ; qu'il faisait beaucoup de cas de l'honneur que le roi d'Angleterre voulait lui faire, mais qu'il ne l'achèterait pas au prix d'une trahison ; que le monarque qu'il servait était assez puissant pour le



A. GÉRIN-LAJOIE

Qu'un autre chante sa folie
Et les attraits de son Iris,
Moi, je chanterai ma patrie,
Elle seule aura mes souris.
Je veux lui conserver ma flamme
Et lui faire à jamais la cour,
Car j'aime, tu le sais, mon âme,
Le sol où j'ai reçu le jour.

Pour elle autrefois dans les plaines
Nos aïeux ont versé leur sang,
Ils ont su repousser les chaînes ;
Moi, je veux soutenir leur rang.
Et si mon pays me réclame,
Je saurai périr à mon tour,
Car j'aime, tu le sais, mon âme,
Le sol où j'ai reçu le jour.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

LE PÈRE (seul)

Mon sort est bien cruel ! père trop malheureux !
Pourquoi pèse sur moi la colère des cieux ? . . .
Depuis plus de deux jours mes démarches sont vaines . .
N'est-ce donc pas mon sang qui coule dans ses veines ? . .
Pleurs, prières, soupirs, rien ne le peut toucher,
A toutes mes raisons il est comme un rocher . . .

(*Raymond et Richard entrent.*)

récompenser de manière à ne pas lui donner lieu de regretter d'avoir rejeté les offres qu'on lui faisait ; et qu'en tout cas, sa fidélité lui tiendrait lieu de récompense.

Le père, qui ne s'était pas attendu à une pareille réponse, retourna aussitôt à son bord. Il écrivit le lendemain à son fils, dans les termes les plus pressants et les plus tendres ; mais sa lettre ne produisit aucun effet. Enfin, il lui fit dire qu'il était en état d'emporter par la force ce qu'il ne pouvait obtenir par ses prières ; que quand il aurait débarqué ses troupes, il ne serait plus temps pour lui de se repentir d'avoir rejeté les avantages qu'il lui offrait, et qu'il lui conseillait, comme père, de ne pas le contraindre à le traiter en ennemi.

Ces menaces furent aussi inutiles que l'avaient été les sollicitations et les prières. Latour, le père, en voulut venir à l'exécution : on

SCÈNE II

LE PÈRE, RICHARD, RAYMOND

RICHARD

L'équipage, seigneur, va se lasser d'attendre.
En nous quittant au port vous nous faisiez entendre
Qu'avant que le soleil eût ramené le jour,
Déjà sur vos vaisseaux vous seriez de retour.
Deux jours se sont passés dans une vaine attente.
Mais, lorsque devant vous enfin je me présente,
Qu'aperçois-je ? . . . d'où vient cette sombre pâleur ?
Ce regard où sont peints le trouble et la douleur ?
Vous qui naguère encor rayonnant d'allégresse
Et montrant la gaîté d'une heureuse jeunesse,
Ne rêviez plus qu'amour, que bonheur et plaisirs !
L'inconstante fortune en trompant vos désirs,
Vous a-t-elle surpris au sein de votre joie ?
A quels soucis cuisants vous paraissez en proie ! . . .
Ah ! parlez, si je puis vous prêter du secours,
Je suis prêt à le faire aux dépens de mes jours.

RAYMOND

Dites-nous le malheur que votre cœur déplore.
Nous vous servions jadis, commandez-nous encore.
Que voulez-vous de moi ? puis-je vous soulager ?
Sachez que je peux tout par l'ordre de Roger.

LE PÈRE

Que votre dévoûment me pénètre et me touche !
Mais vous ne pourrez point entendre de ma bouche
Le récit d'un malheur qui vous ferait trembler.

attaqua le fort ; mais le jeune officier se défendit si bien qu'au bout de deux jours, le commandant anglais, qui n'avait pas compté sur la moindre résistance, et qui avait déjà perdu plusieurs soldats, ne jugea pas à propos de s'opiniâtrer davantage à ce siège. Il le déclara à Latour, père, qui se trouva fort embarrassé : comment, en effet, retourner en Angleterre, et s'exposer au ressentiment d'une cour qu'il avait trompée ? Quant à son pays natal, il ne pouvait songer à y rentrer, après l'avoir voulu trahir. Il ne lui resta d'autre parti à prendre que de recourir à la générosité de son fils : il le pria de souffrir qu'il demeurât auprès de lui ; ce qui lui fut accordé.

(*Hist. du Canada par M. Bibaud.*)

RICHARD

Quoi ! votre fermeté peut-elle s'ébranler !
Ah ! ne suspendez plus cette attente importune :
Parlez, je veux avoir part à votre infortune.

RAYMOND

Le ciel a-t-il sur vous exercé sa rigueur ?
Votre nouvelle épouse a-t-elle, par malheur,
Éprouvé quelque peine au sein de ses délices ?

LE PÈRE

Cessez, ces souvenirs sont pour moi des supplices ;
Je vous avouerai tout. Vous savez le dessein
Qui m'a fait aborder dans ce pays lointain.
Albion possédait, dans sa cour magnifique,
Une jeune beauté dont l'air doux et pudique
Attira mes regards et captiva mon cœur.
Je l'aimais, de sa main je briguai la faveur.
Pour l'avoir, il fallut promettre à l'Angleterre
De soumettre à ses lois ce cap, ce coin de terre
Que mon fils gouvernait pour un peuple étranger.
J'espérais tout pour lors de la part de Roger.
Je partis d'Albion ; mon épouse chérie
Pour me suivre quitta ses amis, sa patrie,
Ce lieu de son enfance à son âme si cher,
Et brava comme moi les dangers de la mer.
Devait-elle déjà sacrifier sa vie ?
Nous voguâmes longtemps, lorsqu'enfin l'Acadie
Nous vit mettre le pied sur ses bords malheureux.
Notre ivresse était grande, et nous pleurions tous deux ;
Aussi, vous le savez, quelle réminiscence
Pouvait troubler alors notre douce espérance ?
Les plaisirs, le repos s'offraient de toutes parts,
Un heureux avenir enchantait nos regards ;
Pourtant le croiriez-vous ? . . . jouissance éphémère ! . . .
O cruel souvenir ! . . . fatal titre de père ! . . .
Mon fils, mon propre fils, plein d'inhumanité,
Se révolte soudain contre ma volonté !

RAYMOND

O Dieu ! qu'ai-je entendu ! Roger vous est contraire !
Roger ravale ainsi le nom sacré de père !

Il ne veut point livrer le fort entre vos mains !
Ciel ! moi qui le croyais le plus doux des humains.

RICHARD

Et quoi ! Roger, seigneur, refuse de souscrire . . .

LE PÈRE

Oui, chers amis, ma bouche a peine à vous le dire,
Mon repos est fini, mon bonheur enchaîné ;
Je suis inconsolable, abattu, consterné ? . . .
Ingrat . . . pour lui mon cœur était plein de tendresse,
Des plus rares bienfaits je l'ai comblé sans cesse.
Et pour tout mon amour, funeste illusion,
Je ne jouirai point de son affection !
Le devoir, selon lui, doit vaincre la nature,
Et mon juste désir lui paraît une injure ;
La fortune, les rangs, les honneurs, tout enfin,
Ce cœur altier le voit avec un fier dédain.
" Je veux être, dit-il, fidèle à ma patrie,
" Vous pouvez sur-le-champ sortir de l'Acadie."
A ce mot dans mon corps tout mon sang s'est glacé ;
Je restai stupéfait, et mon cœur fut brisé ;
Je demeurai sans voix.

RICHARD

Ma surprise est extrême,
Et comme vous, seigneur, je suis hors de moi-même.
Votre fils . . . mon élève a trompé vos desseins ! . . .
Il est flétri cet arbre arrosé par mes mains,
Dont les rameaux croissants, d'une ombre salutaire
Devaient couvrir un jour votre famille entière ;
L'avais-je donc formé pour un but si fatal ?

LE PÈRE

Non, vos leçons, Richard, n'ont produit rien de mal.
Tant qu'il fut sous vos yeux son âme vertueuse
Envers moi se montrait soumise et généreuse ;
Mais depuis son départ, quelque monstre cruel
A sans doute changé son heureux naturel.
Que faire ? . . . il faut pourtant vaincre sa résistance ;
Parlons, mais si ma voix demeure sans puissance,
Il faudra que mon bras vienne à s'appesantir
Sur celui que mon cœur ne cesse de chérir ;

Car souffrirais-je enfin que Roger soit mon maître ?
A son ordre suprême irais-je me soumettre ?
Un père dont la tête est presque en cheveux blancs
Baiserait-il les pieds de l'un de ses enfants ?

RAYMOND

Et c'est pourtant ce fils dont la vertu si pure
Faisait tout votre espoir.

RICHARD

Seigneur, qu'on se rassure ;
Bien que de ses vertus il ait terni l'éclat,
Il reviendra sans peine à son premier état.

RAYMOND

Vous pouvez le changer ; l'infortune le touche ;
Parlez, et vous allez entendre de sa bouche
Ces mots tant désirés : "Je vais combler vos vœux,
" Soyez heureux, content, mon père, je le veux.
" Je vous donne ce fort ; que votre roi commande."
Vous allez voir ainsi remplir votre demande.
Votre fils est trop noble, il a trop de vertus
Pour persister longtemps dans ce cruel refus.

LE PÈRE

A fruster mes désirs sa langue est obstinée.

RICHARD

Non, n'appréhendez rien de votre destinée,
Recouvrez l'espérance ; on va vous secourir ;
Il faudra bien enfin qu'il se laisse fléchir.
C'est moi qui l'ai formé, son cœur n'est point de roche.
Je vous réponds de tout, et le moment approche
Où vous verrez, seigneur, combler tous vos souhaits.
Bannissez vos chagrins, je suis sûr du succès.

LE PÈRE

"Je puis tout espérer," oh ! que cette parole
Sait calmer mes chagrins, m'anime et me console !
Au milieu de ses maux l'homme espère toujours :
L'espérance est souvent son unique secours.
C'est elle qui ranime en ce moment ma vie,
Qui répand les douceurs dans mon âme affaiblie.

De mon état présent je demeure confus ;
Roger, j'ai donc à tort méprisé tes refus !
O vous, cœurs généreux, vous me rendez la vie.
Mais toi, que te dirai-je, ô ma moitié chérie,
Toi qui devant l'autel, en m'accordant ta main,
Voulus jusqu'à la mort partager mon destin !
Non, tu ne sauras pas la cause de ma peine,
Car à ce mot peut-être une douleur soudaine
Viendrait, ô désespoir, t'arracher de mes bras
Et me donner à moi le plus cruel trépas.
Allez, à vos désirs si Roger veut se rendre,
Accourez aussitôt en secret me l'apprendre.

RICHARD

Non, je demeure ici ; priez-le de venir,
Dites-lui que Richard voudrait l'entretenir.
Allez, dans vos desseins il faut que je l'entraîne,
Sur lui ma voix sera puissante et souveraine ;
Quelque endurci qu'il soit, je veux dompter son cœur,
Et je vous jure à vous que j'en serai vainqueur.

RAYMOND

Et moi, de mon côté, je veux vous être utile ;
Quand Roger, pour agir, consultera Pamphyle,
Sans paraître pour lors connaître vos projets,
Je pourrai seul dans l'ombre épier ses secrets.

(*Le père et Raymond sortent.*)

SCÈNE III

RICHARD (seul)

Lorsqu'autrefois Roger croissait en ma présence,
Il était envers moi rempli d'obéissance,
Doux, sage, officieux, sensible, complaisant,
Plein de respect, d'amour, surtout reconnaissant.
Ne le serait-il plus ? Non, je ne puis le croire.
Roger était trop grand, il aimait trop la gloire,
Pourrait-il aujourd'hui, pour la première fois,
Refuser d'obéir en entendant ma voix ?
Non, ce cœur généreux que la grandeur élève . . .

(*Pamphyle entre.*)

SCÈNE IV

RICHARD, PAMPHYLE

PAMPHYLE

Je suis le confident de votre ancien élève,
Et je viens de sa part savoir vos volontés,
Ou daignez un moment vous rendre à ses côtés.

RICHARD

Il ne lui plaît donc pas de venir en personne ?

PAMPHYLE

Pardonnez-lui, Richard, le trouble l'environne.
Il voit devant ses yeux son père tout en pleurs,
Dont il s'efforce en vain de calmer les douleurs.
Ah ! jugez de sa peine en présence d'un père
Qui pleure . . . et qu'il ne peut cependant satisfaire.

RICHARD

Il pleure, et c'est son fils qui l'afflige à ce point ;
Il pourrait être heureux, mais Roger ne veut point.
Qu'il faut être cruel !

PAMPHYLE

Il est tel qu'il doit être.
Il n'en faut pas juger avant de le connaître.
Moi, je sais, croyez-m'en, ce qu'il fait, ce qu'il dit.
Loin d'oublier son père, il l'aime, il le chérit ;
Mais soyez assuré que son âme est trop grande
Pour qu'elle satisfasse une injuste demande.

RICHARD

Il est, dit-on, rigide, impérieux, hautain,
Pour tout dire en un mot, c'est un fils inhumain.

PAMPHYLE

Non, non, mais il est ferme et maître de lui-même,
Il peut tout immoler à son devoir suprême.
Apprenez-le, Richard, tout cède à son devoir.
Il est juste ; oui, celui que vous peignez si noir,
Cet enfant, selon vous, et dur et sanguinaire,

Est, selon moi, cet homme indépendant, austère,
Qui, quand sur lui les monts tombent avec fracas,
Debout, reste tranquille et ne chancelle pas.
Il s'est vu mille fois menacé du supplice,
Sa langue n'a jamais prononcé l'injustice.
Il n'a qu'une paroie, et quand il dit : je veux,
N'espérez rien de plus ; car la terre et les cieux,
L'univers croulerait, ou changerait de place,
Il redirait encore : oui, je veux qu'on le fasse.
C'est qu'avant de parler il a longtemps pensé,
Il a bien réfléchi, bien senti, bien pesé.
Après cela sa bouche avec indépendance
Sait prononcer tout haut ce que son âme pense.
Il n'est point en effet de ces êtres vendus,
Qui pour servir un maître en tout temps assidus,
Prostituant pour lui leurs votes mercenaires,
Immolent lâchement à leurs honteux salaires
Leur liberté, leurs droits, leurs frères, leur pays,
Leur conscience enfin, digne d'un si bas prix :
Ceux-là sont à ses yeux des idoles de boue.

RICHARD

Mais du plus saint devoir ce grand homme se joue ;
La vertu qui de l'âme annonce la grandeur,
La vertu filiale est bien loin de son cœur.

PAMPHYLE

Puisque vous le voulez, croyez cette imposture ;
Mais pour moi je l'estime et l'aime sans mesure.
Son caractère ferme est celui d'un Brutus,
Sa sublime équité celle d'un Régulus.
Son courage en tout temps va jusqu'à l'héroïsme.
Enfin je trouve en lui le vrai patriotisme,
Et le crois à l'égal de ces fameux Romains . . .

RICHARD

Eh bien, rendez-lui donc tous les honneurs divins,
Mais n'allez pas penser que jamais je m'abaisse
Devant ce demi-dieu ; non, je vous le confesse,
J'encenserais plutôt le plus lâche assassin,
Un scélérat, un traître, un parricide enfin.

PAMPHYLE

Vous méconnaissez donc la grandeur véritable,
La seule, à mon avis, qui ne soit méprisable.

RICHARD

Cruel adulateur, vous l'approuvez en tout.

PAMPHYLE

Je veux, sans le flatter, l'approuver jusqu'au bout.

RICHARD

Malheureux ! vous avez . . .

PAMPHYLE

Que pensez-vous encore ?

RICHARD

Produit ces sentiments que votre cœur adore.

(*Le père revient.*)

SCÈNE V

LE PÈRE, RICHARD, PAMPHYLE

LE PÈRE

Je m'en viens vous revoir, mes fidèles amis.

RICHARD

Pourquoi n'avez-vous pas emmené votre fils ?
N'importe, je n'ai pu le voir en ma présence,
Mais de tout ce qu'on fait j'ai pleine connaissance.
De vils adulateurs, esprits malicieux,
Ont perverti son âme et l'ont rendu comme eux.
Ces dangereux serpents en tous lieux l'environnent,
Et de leur noir venin sans cesse l'empoisonnent.

LE PÈRE

Que dites-vous, Richard ? des esprits infernaux
Inspirent à Roger leurs principes brutaux !
Ils trament contre moi quelque funeste brigue !
Mortel infortuné ! . . . le monde entier se ligue
Pour me précipiter dans le fond des malheurs . . .
Que leur ai-je donc fait à ces barbares cœurs ? . . .
N'était-ce pas assez ? . . . ah ! Richard, que ne puis-je

M'informer de leur nom, connaître leur prestige,
Je leur ferais sentir le poids de mon courroux.

RICHARD

J'en connais un, seigneur, il est auprès de vous.

PAMPHYLE

J'ai toujours soutenu, je soutiendrai sans cesse
Que votre fils pour vous doit garder sa tendresse ;
Mais qu'il agirait mal en vendant ce pays,
N'importe l'acheteur, et n'importe à quel prix.

LE PÈRE

Vous êtes ce méchant, cet homme impitoyable
Qui, du cœur de mon fils corrupteur misérable,
Le rendez insensible et semblable à l'airain !
Soyez donc satisfait de mon triste destin !

PAMPHYLE

Roger est tel encor qu'il fut dans sa jeunesse.
Vous vous imaginez qu'il n'a plus de tendresse,
Lorsque, malgré vos pleurs, vos plaintes, vos soupirs,
Il ne veut point se rendre à d'injustes désirs ;
Ah ! désabusez-vous, car, si dans son enfance,
Vous l'eussiez invité d'aller trahir la France,
Il aurait répondu : " cher auteur de mes jours,
" Moi, j'oserais trahir la France . . . mes amours . . .
" Non, j'aime mieux la mort . . . "

LE PÈRE

Pamphyle, je vous prie,
Cessez, laissez en paix cette vieille patrie.
Richard, allez vous-même, allez chercher Roger.
(*Richard sort.*)

SCÈNE VI

LE PÈRE, PAMPHYLE

PAMPHYLE

A manquer à sa foi pouvez-vous l'obliger?
Non, non, c'est envers l'âme user de violence

Que de forcer quelqu'un contre sa conscience
A s'arracher des mains un dépôt confié.
A garder son serment Roger s'est cru lié,
Il l'a fait : d'un héros reconnaissez la marque.
Pensez-vous que, trompant la France et son monarque,
Et d'une main coupable, à ses fiers ennemis
Roger vendra sa foi, ses armes, son pays ?
Et cela pour l'amour d'un père qui l'exige ?
Que serait-il après ? . . . déshonoré . . . que dis-je !
Ennemi de son roi qu'il aurait déserté,
Par un maître nouveau peut-être rejeté ;
On le désignerait sous le seul nom de traître,
Et ce serait ainsi qu'il faudrait le connaître.

LE PÈRE

Oh ! s'il voulait servir l'intérêt d'Albion,
Que de trésors seraient en sa possession !

PAMPHYLE

Les trésors ne sont rien pour un cœur magnanime.
Savez-vous ce qu'il veut ? c'est l'honneur et l'estime.
Lorsque son bras vaillant combat ses ennemis,
C'est l'honneur qu'il recherche et non pas le mépris.
Mais je me tais, que sert de vous répondre encore ?
Quant à votre dessein, sachez que je l'abhorre ;
Le meurtre à mes regards offrirait moins d'horreur.
Votre fils va venir, sondez encor son cœur :
Il dira mieux que moi combien ce cœur déteste
Vos principes pervers, votre dessein funeste.
Tâchez de le convaincre et forcez son esprit.
Mais non, de vos efforts déjà Roger se rit :
Il ne changera pas, je connais trop son âme.
Si d'un côté l'amour pour son père l'enflamme,
D'une autre part aussi je crois apercevoir
Sa fermeté marquée au coin de son devoir.
De cette grandeur d'âme, au lieu d'être la cause,
Loin de vouloir, seigneur, lui dire quelque chose,
Je retiendrai ma voix, et tous mes sentiments
Lui seront inconnus jusqu'aux derniers moments.
Ne craignez rien de moi, je saurai bien me taire.
Il ne tardera pas. Je vais vous laisser faire,
Ou si vous l'aimez mieux, je pourrai m'absenter
Et dans ce salon seul avec lui vous quitter.

LE PÈRE

Éloignez-vous d'ici ; le moindre signe, un geste,
Pourrait avoir pour nous un résultat funeste.
Pour le rendre inflexible un seul mot suffirait ;
C'est peut-être de vous que dépend notre arrêt.
Voyons, quelqu'un s'avance ; éloignez-vous, Pamphyle,
Partez, car devant vous tout serait inutile.
(*Pamphyle sort.*)
Voilà Roger qui vient . . mais non . . ce n'est pas lui.
(*Raymond rentre.*)

LE PÈRE, RAYMOND

LE PÈRE

Ah ! c'est encor Raymond, mon soutien, mon appui,
Mon ancien lieutenant lorsque, dans ma contrée,
D'un souverain français la puissance abhorrée
Sous son sceptre de fer nous tenait asservis.
Faut-il donc qu'à Roger vous demeuriez soumis !
Cher ami, devant moi si le ciel vous fait rendre,
Nous pouvons nous parler : dites, dois-je m'attendre
A recevoir de vous quelques rayons d'espoir ?
Je suis impatient, Raymond, de le savoir.

RAYMOND

J'ai vu Roger, seigneur, et puisqu'il faut le dire,
Je le crois un grand homme, et déjà je l'admire ;
Et s'il voulait enfin par un heureux retour,
En comblant vos désirs vous montrer son amour :
Si je voyais en lui la vertu filiale
De ses autres vertus paraître la rivale,
Et briller dans ce cœur comme sa fermeté,
Sa sublime justice, et sa noble fierté,
Son zèle pour son roi, son amour de la gloire,
Sa grandeur d'âme enfin . . . ah ! j'oserais le croire
Au-dessus des héros, de ces hommes fameux
Dont les noms aujourd'hui s'élèvent jusqu'aux cieux,
Pour y porter la gloire et la grandeur humaine . . .

LE PÈRE

Ah ! sa vertu, Raymond, n'est qu'une vertu vaine ;
Il n'est point vertueux, vous pouvez l'affirmer,
Car j'ai déjà tout fait pour m'en faire estimer

RAYMOND

Tandis que votre fils s'occupe de défense,
Et parcourt les remparts, tout plein de l'espérance
De conserver au roi ce précieux dépôt,
Seigneur, à ses genoux jetez-vous aussitôt.

LE PÈRE

Mais si Roger toujours dans son refus s'obstine,
Si, malgré ma prière, un faux orgueil l'incline
A fermer, par malheur, l'oreille à mes avis
Pour écouter la voix de quelques faux amis . . .

RAYMOND

Alors que vos soldats débarquent au rivage,
Rassemblez, dès ce soir, les gens de l'équipage,
Armez-les, et soudain envahissez le fort ;
Les ombres vous mettront à l'abri de la mort.
C'est là le seul moyen que j'ose vous soumettre ;
Encor n'est-il pas sûr, et je ne puis promettre
Que vous réussirez au gré de vos souhaits.

LE PÈRE

Je dois donc avant tout ne chercher que la paix ?

RAYMOND

Oui, seigneur, autrement, de tristes destinées
Pourraient s'appesantir sur vos vieilles années.

LE PÈRE

Chut ! le voici . . .

(*Roger entre avec deux sauvages et Richard ; Raymond s'esquive.*)

SCÈNE VIII

LE PÈRE, ROGER, GARAKONTHIÉ, WAMPUN.

ROGER

Voici le chef des Iroquois,
C'est cet homme fameux dont le nom, les exploits,
L'adresse, la valeur, la fine politique

Sont aujourd'hui connus dans toute l'Amérique :
C'est Garakonthié. Dans mille occasions
Il ramènera la paix au sein des nations.
Par sa dextérité, par son adroit génie,
Mon père, voulez-vous qu'il nous réconcilie ?
Wampun, ce vieux guerrier, ce héros de nos bois,
Seconde aussi mes vœux.

WAMPUN

Amis, plus de cent fois
Ma cabane m'a vu revenir des batailles,
Et de mille ennemis j'ai fait les funérailles.

GARAKONTHIÉ

Moi le sang autrefois rougit mon tomahawk ;
Mais la main de la paix l'a jeté dans le lac.

LE PÈRE

Mais ces héros, mon fils, si leur justice est pure,
Ont-ils permis jamais d'outrager la nature ?

ROGER

Non, mon père, jamais : leurs parents sont toujours
Après le sol natal leurs plus chères amours ,
Ils aiment tendrement l'auteur de leur naissance.

RICHARD

Roger . . .

ROGER

Cher précepteur, oh ! ma reconnaissance
Ne saurait oublier quels furent vos bienfaits.
Votre mémoire en moi ne périra jamais,
Jusqu'à mon dernier jour, dans le fond de mon âme,
Elle sera, Richard, gravée en traits de flamme.
Vous m'avez inspiré, dès mes plus jeunes ans,
L'amour de mon pays, l'amour de mes parents,
Ce trésor des bons cœurs, cette vertu céleste.
Si j'ai quelque équité, si mon âme déteste
Le sacrilège impie et son discours trompeur ;
Si mon œil effrayé ne voit qu'avec horreur
Le fourbe, l'homme injuste, et ces âmes flétries
Qui trament en secret les noires perfidies ;

Enfin si j'ai gagné l'estime de mon roi,
C'est à vous, cher mentor, à vous que je le dois.

RICHARD

Je vous aime, Roger, et je vous le confesse ;
Mais je suis cependant accablé de tristesse.
En savez-vous la cause? . . . O cruelle douleur . . .
J'ai su que l'on avait perverti votre cœur . . .
Que ce cœur autrefois et si noble et si tendre
S'est changé tout à coup, et ne veut plus se rendre
Aux désirs empressés de l'auteur de vos jours ;
Et que malgré ses pleurs vous persistez toujours
A ne lui point céder ce que son droit de père
Vous ravira bientôt dans sa juste colère.

ROGER

Si mon père consent à me laisser parler,
Je pourrai vous répondre avant de m'en aller.

LE PÈRE

O Roger, voudrais-tu renouveler ma peine ?
Chers amis, néanmoins s'il faut que je vous gêne,
Parlez ; peut-être aussi que de cet entretien
Dieu fera par bonheur résulter quelque bien . . .

GARAKONTHIÉ

Roger, prends garde à toi, le grand roi de la terre
Sur les enfants ingrats fait gronder le tonnerre.

ROGER

O mes amis ! cessez d'aggraver mes tourments,
Soyez plutôt témoins de tous mes sentiments.
Sachez qu'il m'est cruel de ne pouvoir encore
Contenter le désir d'un homme que j'honore.
Mon père me connaît ; il n'en saurait douter,
Je le chéris autant qu'avant de le quitter.
Il connaissait alors quelle était ma tendresse ;
Aujourd'hui, pourquoi donc m'accuser de bassesse ?
Mais n'importe, mon cœur le chérira toujours,
Et quand même il faudrait, pour conserver ses jours,
D'un zèle trop ardent risquer d'être victime,
J'affronterais les feux, je braverais l'abîme ;
Plein de crainte et d'amour, ne sachant résister,

Pour le sauver, partout on me verrait jeter.
Oui, si je vous voyais terrassé par la rage
D'un animal féroce ou d'un monstre sauvage,
Pour apaiser sa faim et conserver vos ans,
J'irais m'offrir moi-même à ses cruelles dents.
Enfin, demandez-moi tout ce qui se peut faire
Sans altérer les traits d'un noble caractère,
Parlez, je vous le jure à la face des cieux,
Mon père, en l'accordant, je serai trop heureux.

RICHARD

Mais l'amour filial peut-il avoir un terme?

ROGER

Oui, certes, je le pense, et je dois rester ferme,
Si pour plaire à l'objet de mon affection
Je ne suis qu'un ingrat envers ma nation ;
S'il faut perdre ma gloire, à tant de frais acquise,
Exposer le succès d'une noble entreprise,
Trahir une patrie et ne la plus revoir,
Enfin, s'il faut manquer au plus sacré devoir.

LE PÈRE

Roger, tu vas trop loin ; ce coin de l'Acadie,
Ce terroir hérissé, ce sol de barbarie
Que la France naguère a commis à ton bras,
Voilà ce que je veux : ne me rebute pas.
J'ai soigné ton enfance, et pendant vingt années
Mes soins te préparaient d'heureuses destinées.
O gage si chéri de mon premier amour,
Quand j'ai perdu ce sein qui t'a donné le jour,
Ah ! oui, je m'en souviens, quand ta mère expirante
Me pressa sur son cœur de sa main défaillante,
Et voulut m'embrasser pour la dernière fois,
Elle pleura longtemps, et sa mourante voix
Proféra pour adieu cette seule parole :
Mon cher époux, je meurs . . . que Roger te console . . .
O Roger . . . ô mon fils . . . regarde vers les cieux !
Ta mère y prie encor, rends-toi donc à mes vœux,
Toi qui dois m'adoucir les peines de ce monde . . .

ROGER

Ah ! cessez, ma douleur est déjà trop profonde.
Ne pleurez plus : pourquoi chercher à m'attendrir?

Je vous chéris encore et je veux vous chérir,
Et je ferai pour vous tout ce qu'on peut attendre
De l'ami le plus cher, et du fils le plus re.
Que voulez-vous de plus ? pour avoir votre amour
Faudra-t-il mériter de ne plus voir le jour ?

GARAKONTHIÉ

Ton cœur est un grand cœur, et tu n'es pas un traître.

RICHARD

Songez du moins, Roger, que votre père est maître.

LE PÈRE

Pense aux maux effrayants qui vont fondre sur toi ;
Pense au bien que tu peux t'acquérir près de moi.

ROGER

Vainement voudra-t-on me déclarer la guerre,
En vain l'on m'offrirait le reste de la terre,
Non, tant que je vivrai, ce fort et ce pays
Seront soumis, mon père, aux armes de Louis.

LE PÈRE

Où prends-tu, fils ingrat, une telle insolence ?
Tu veux, je le vois bien, provoquer ma vengeance,
Tu voudrais m'irriter ; cruel, ne sais-tu pas
Que mes vaisseaux au port sont remplis de soldats ?

RICHARD

Réfléchissez, Roger . . . s'il faut que votre père
Fasse aux plus doux transports succéder la colère . . .
Mais non, songez plutôt, songez à son amour . . .
Peut-être il va demain vous quitter sans retour.
Ne vous abusez pas ; vous lui devez la vie,
Lui refuseriez-vous ce coin de l'Acadie ?
Mais il est temps, je crois, de prendre du repos.
La nuit qui des humains fait oublier les maux,
La nuit sur l'univers étend son noir empire ;
Allons, reposons-nous, et que Dieu vous inspire
De pieux sentiments pendant votre sommeil,
Et faites-nous-en part après votre réveil.

Fin du premier acte.

CHANSON

AIR : *La Brigantine.*

O perfidie,
Fuis loin de moi,
Puisque ma vie
N'est pas pour toi.
O France chérie,
J'irais te trahir ?
Non, ma patrie,
Plutôt mourir !

Douce nature,
J'entends tes cris,
Ta voix si pure,
Ah ! j'en frémis.
Mais, France chérie,
Faut-il te trahir ?
Non, ma patrie,
Plutôt mourir !

La mort apprête
Ses dards, ses feux,
Voilà ma tête
Devant ses yeux.
Car, France chérie,
Puis-je te trahir ?
Non, ma patrie,
Plutôt mourir !

ACTE SECOND

SCÈNE I

LE PÈRE, RICHARD, RAYMOND

LE PÈRE

Je n'ai pu résister dans cette inquiétude,
Je veux enfin sortir de mon incertitude.
Le calme de la nuit règne encore en ces lieux,
Rien ne viendra troubler nos moments précieux,
Parlons en sûreté. Dites-moi que prétendre ?

Albion envers moi sera-t-elle plus tendre ?
Pourra-t-elle accorder un pardon généreux
A celui que son fils éloigne de ses yeux ?
Non, chez ce peuple fier si je retourne encore,
Je serai rejeté, car je sais qu'il abhorre
Celui qui par malheur trompe ses intérêts.
J'ai prêté devant lui des serments indiscrets :
Mais, vous le savez tous, qui pouvait me restreindre ?
De la part de Roger pouvais-je avoir à craindre,
Lui dont le naturel ainsi que les vertus
Excitaient des respects que je lui croyais dus ?
Déception funeste ! eh ! n'est-ce pas un rêve ? . . .
Peut-on penser ainsi de votre aimable élève ? . . .
Ah ! s'il venait, Richard, s'il venait devant nous
Abjurer ses serments, tomber à nos genoux . . .
Nous serions soulagés du poids qui nous accable.
Mais non, ce fils cruel, non, cette âme indomptable,
Quand même je serais le plus puissant des rois,
Aimerait mieux périr que d'écouter ma voix.
Cruel renversement ! . . . tant de trouble à mon âge ! . . .
Pour ne pas succomber j'ai besoin de courage . . .
Être dans l'infortune, et presque sans amis ! . . .

RAYMOND

Perdez-vous tout espoir ? ah ! seigneur, si mon fils,
Pour moi, comme Roger, devenait inflexible,
Je saurais parvenir à le rendre sensible ;
Car à la voix du sang l'on ne peut résister.
Vous êtes père enfin et ne pouvez douter
Que Roger, malgré lui, n'exauce vos prières,
Si vos désirs, seigneur, lui semblent nécessaires.

LE PÈRE

Mais quand même il voudrait, cette foule d'amis,
Ces affreux conseillers dont il suit les avis,
Vous les verriez bientôt l'accabler de menaces,
Le faire revenir à ses premières traces.
Ces méchants contre moi lui prêtent leur appui.
Peut-être maintenant sont-ils auprès de lui :
Ils l'entourent sans cesse et le rendent féroce.

RAYMOND

Ne leur supposons point ce caractère atroce ;
Je les connais, seigneur, ils sont hommes de bien.

En outre, votre fils ne les écoute en rien ;
Il a son sentiment, et son âme trop grande
Ne peut jamais souffrir qu'un autre la commande.
Je ne puis m'empêcher de vous le dire encor :
Votre fils vers l'honneur a déjà pris l'essor.
C'est à ce noble objet que son cœur se dévoue.
Je ne puis le haïr, il faut que je l'avoue :
Je combats ses raisons, mais je l'aime en secret,
Sur moi tout ce qu'il dit produit plus d'un effet.
Sans y trop réfléchir je vous ai dit peut-être . . .
Oui, qu'il était pieux, Roger que j'ai vu naître,
Roger que j'ai formé, que mon cœur aimait tant.
Peut-être croit-il suivre en nous contrariant
L'ordre de son devoir et de sa conscience.
Ah ! s'il en est ainsi, sortons donc du silence,
Détrompons-le, faisons les plus puissants efforts,
Montrons-lui sans délai ses erreurs et ses torts.

LE PÈRE

N'avons-nous pas choisi la route la plus sûre !
Nous avons fait parler la raison, la nature ;
Ce fut en vain : Roger resta sourd à leurs voix.
Que faire maintenant ? nous n'avons plus de choix,
Les armes, le combat, voilà notre refuge.
Je ne saurais souffrir que mon fils soit mon juge,
Et je vais lui montrer que je ne plîrai pas.

RAYMOND

Seigneur, allez plutôt vous jeter dans ses bras,
Comme un père coupable implorer votre grâce.
Car je connais Roger ; il défendra la place,
Et vos vaillants soldats, longtemps triomphateurs,
Trouveront des rivaux, peut-être des vainqueurs.
Le Canadien est brave ; il donnera sa vie,
Pourvu qu'il soit fidèle à sa mère patrie :
Oui, l'enfant de ce sol est tout plein de valeur,
Le sang de ses aïeux bouillonne dans son cœur.

LE PÈRE

Sous l'effort du grand nombre il faudra bien qu'il plie.

RAYMOND

Mais soyez sûr au moins qu'il vendra cher sa vie.

LE PÈRE

N'importe, on sentira ce que peut mon courroux.

RICHARD

Mais, Roger . . . votre fils . . . seigneur, y pensez-vous?

LE PÈRE

Ah ! c'est lui, c'est Roger qui provoque mes armes,
Oui, c'est un fils chéri qui cause mes alarmes !
Mais parlez, dites-moi tous vos pressentiments ;
Pensez-vous que Roger gardera ses serments?
Malgré tant de refus puis-je avoir l'espérance
D'ébranler tant soit peu sa terrible constance?
Pour moi, je vous le dis, je crois voir clairement
Que tout restera vain sur un cœur si constant.
Quel est votre penser?

RICHARD

Vous n'avez rien à craindre.
Sans doute votre fils va se lasser de feindre.
Ses qualités, seigneur, n'auraient pu tant changer,
Et Roger, après tout, doit être encor Roger.

RAYMOND

Ainsi que votre ami je suis enclin à croire
Que Roger va bientôt vous céder la victoire.

LE PÈRE

S'il pense à son pays, je n'aurai plus besoin,
Pour le faire changer, d'employer aucun soin.
" A la France, dit-il, je veux rester fidèle,
" Et tant que je vivrai je ferai tout pour elle."
Il tiendra sa parole et j'en suis assuré.

RAYMOND

Seigneur, au nom de père, à ce nom si sacré,
Que ne fera-t-il pas? qu'on lui répète encore.
Et si Roger dit vrai, si son cœur vous honore,
Il va, je vous le jure, exaucer vos désirs.

LE PÈRE

Ce mot excite en moi le plus doux des plaisirs :
Que ne puis-je, Raymond, en croire à ta parole !

RICHARD

Depuis longtemps, seigneur, votre cœur se désole ;
Dans ce pénible état restera-t-il toujours ?
Non, faisons tant enfin par nos pleurs, nos discours,
Que nous puissions fléchir cette âme trop altière.
Vous, Raymond, dites-lui de venir voir son père.

(*Raymond sort.*)

SCÈNE II

LE PÈRE, RICHARD

RICHARD

Tantôt nous serons prêts à partir de ce lieu,
Attendons un moment, nous saurons tout dans peu.

LE PÈRE

Oui, l'instant est venu, la fin de la journée,
Richard, va pour jamais fixer ma destinée.
Mon état est critique et de mon avenir
L'aspect encor voilé peut me faire frémir.
Si Roger me refuse, il faut qu'un des deux meure,
Et ce sera bientôt, ce sera dans une heure.
C'est un mot de mon fils qui va tout décider :
Je tremble en y pensant ; en pourriez-vous douter ?
Jusqu'ici le bonheur a marché sur mes traces,
Et depuis un long temps, ni perte, ni disgrâces
N'avaient troublé le cours de mes jours fortunés.
Pour moi seul les plaisirs ne semblaient point bornés :
Naguère un doux hymen, en couronnant ma flamme,
Au centre de l'ivresse avait porté mon âme.
En un moment, hélas ! tout s'est évanoui,
Il ne me reste plus que des pleurs aujourd'hui.

(*Roger entre.*)

SCÈNE III

LE PÈRE, RICHARD, ROGER

LE PÈRE

Roger, termine enfin mes soucis et ma peine,
Mon trop malheureux sort vers la tombe m'entraîne ;

Si je meurs, c'est toi seul qui me feras mourir.
Ah ! cette nuit encor, plein de ton souvenir,
Je n'ai pu fermer l'œil, et des larmes amères
Sans cesse, malgré moi, tombaient de mes paupières.
Te plairas-tu longtemps à voir couler mes pleurs ?
Roger, mets, je t'en prie, un terme à mes douleurs.

ROGER

Ah ! vous aussi, mettez un terme à ma souffrance !
De vous accorder tout que n'ai-je la puissance !
Malheureux ! . . . je devais contrister vos vieux ans !
Qu'il m'est dur aujourd'hui d'être un de vos enfants ! . . .
Mais pourquoi m'affliger ? . . . non, le Dieu de justice
N'aurait pu me créer pour faire le supplice
De ceux dont la tendresse a soigné mon berceau ;
Le Seigneur m'a formé pour un destin plus beau.
Il m'a dit : " Fuis, Roger, l'injustice et la honte,
" Pour faire ton devoir que ta volonté prompte
" Affronte les travaux, les dangers et la mort."
En agissant ainsi dois-je plaindre mon sort ?

LE PÈRE

Oses-tu proférer un aveu si bizarre ?
Quoi ! tu prétends qu'un fils, bien loin d'être barbare,
En donnant à son père un horrible trépas,
Serait juste ! . . . ô mon fils, je ne te comprends pas.

ROGER

Vous interprétez mal . . .

RICHARD

Ah ! tout est inutile
Sur un cœur où l'amour ne trouve plus d'asile,
Car quelle autre raison pouvez-vous apporter ?
Aux Français, il est vrai, ce pays peut rester,
Mais si vous l'aimiez tant, vous serait-il pénible
De le voir au pouvoir d'un monarque paisible,
Au pouvoir d'un royaume et d'une nation
Dont vous devez aimer la constitution ?
Certes, vous le savez, les lois de l'Angleterre
Se sont fait admirer du reste de la terre ;
C'est le plus beau travail qu'ait fait l'esprit humain,
On le regarde encor comme un présent divin.

Je ne cacherai pas que ce peuple rebelle
Leva de temps en temps sa bannière infidèle,
Et porta la révolte au sein de son pays.
Je connais qu'à son trône il n'est pas trop soumis.
Contraste singulier : les lois les plus sublimes
Furent souvent témoins de trahisons, de crimes,
De guerres, de forfaits, et de séditions.
Mais laissons tout cela . . . Roger, nous ne saurions
Imputer ces excès à des lois aussi sages ;
Non, dans tous les pays, comme dans tous les âges,
Thémis n'a pu régner sans voir l'homme à ses yeux
Braver avec orgueil son front majestueux.

ROGER

Mais si l'Acadien voulait enfin se rendre,
En servant les Anglais pourrait-il bien prétendre
A se voir gouverner comme la nation ?
Peut-être n'aurait-il qu'un débile embryon
De ces sublimes lois qu'Albion préconise.
Et l'Acadie alors, loin de rester soumise,
Soulèverait la tête et ne pourrait souffrir
Qu'un superbe ennemi cherchât à l'asservir.
Mon peuple aime sa langue ; en proscrire l'usage,
Ce serait le réduire au dernier esclavage.
Oui, ce peuple fut fait pour n'être dépendant
Que de la nation dont il est descendant,
Et votre roi serait des rois le plus auguste,
Votre gouvernement promettrait d'être juste,
D'élever l'Acadie au niveau d'Albion,
Je ne changerais pas ma résolution ;
Au contraire, en tout temps je saurai me défendre.

LE PÈRE

Ah ! si tu crains, Roger, comme je crois l'entendre,
Qu'un despote cruel ou qu'un dur souverain
Écrase ton pays sous un sceptre d'airain,
Mon fils, détrompe-toi ; car je dois te l'apprendre :
A mon pressant désir si tu veux condescendre,
C'est toi seul qui pourras gouverner ce pays ;
Tel qu'il est en ce jour il te sera soumis.
(*Lui présentant un billet.*)
Tiens, lis, vois, c'est un ordre émané d'un monarque
Qui te donne aujourd'hui la plus illustre marque

Des sentiments d'honneur qu'il entretient pour toi,
En voulant confier l'Acadie à ta foi.

ROGER

Quoi ! ce monarque aurait assez peu de prudence
Pour vouloir reposer en moi sa confiance !
Ce roi si sage irait remettre ce pays
Au plus lâche, au plus vil de tous ses favoris !
Il récompenserait la bassesse d'un traître !
D'un peuple plein d'honneur il le ferait le maître !
Mais ne craindrait-il pas que ma perfide main,
Se jouant de tout droit, de tout principe humain,
Et faite, en quelque sorte, à manier le crime,
Ne voulût de nouveau, par ce fait magnanime,
S'attirer les faveurs et les présents des rois?
Je ne craindrais alors les hommes ni les lois,
Je ne redouterais ni censure, ni peine,
Content, je me rirais de la justice humaine.
Mais non . . . par un serment j'ai voulu me lier.
Mon père . . . ah ! si l'amour me le fait oublier,
Loin de vouloir encore, au nom de l'Angleterre,
Commander à ma noble et malheureuse terre,
Craignant tous les humains et fuyant mes sujets,
J'irai m'ensevelir dans le fond des forêts.
Et là je cacherai ma bassesse et ma honte,
Ou plutôt que ferai-je ? ah ! la mort la plus prompte
Brisera les liens de mon iniquité ;
Elle seule mettrait mon âme en liberté.
Mais pourquoi redouter une main paternelle ?
Peut-elle me forcer à mourir infidèle,
Infidèle à la France, infidèle à mon roi,
Infidèle à mon cœur, et parjure à ma foi ?

LE PÈRE

Pourquoi retardes-tu ? mon épouse chérie
Voudrait me voir sans doute ; elle est seule et s'ennuie . . .
Faudra-t-il qu'aujourd'hui je fasse son malheur ? . . .
Irai-je lui montrer ma peine et ma douleur ? . . .
Pourra-t-elle me voir et soutenir ma vue ?
Chère épouse, pourquoi fallait-il l'avoir vue ? . . .
Mais sait-elle déjà ce qui se passe ici ? . . .
Roger . . . exauce-moi . . . je demeure transi . . .
Je me trouble, et je sens tout mon corps qui chancelle.

ROGER

O Dieu ! si vous voulez que je reste fidèle,
Prêtez-moi votre appui quand je combats mon cœur.

LE PÈRE

Que dis-tu ! cesse donc d'être blasphémateur.
(*Pamphyle entre.*)

SCÈNE IV

LE PÈRE, RICHARD, PAMPHYLE.

PAMPHYLE

Une émeute, seigneur, qui vient d'être allumée,
Fait craindre quelque perte au sein de votre armée.

LE PÈRE

Mes soldats mutinés ! . . . voilà donc le destin
Qui me poursuit encor par un autre chemin !
O vous, cœurs généreux, pleurez ma destinée.
Vous soutenez vous seuls ma vie infortunée.
Je n'ai que vous d'amis, je crois voir l'univers
Ligué pour m'écraser sous le poids des revers.
Pour soulager ma peine, ah ! prêtez-moi des larmes,
Des mains de ce Caton faites tomber les armes,
Qu'il dise devant vous : Je ne puis résister,
Je suis vaincu, mon cœur ne saurait rejeter
La demande et les vœux d'un père que j'estime ;
Et ce père jamais ne sera ma victime.
Adieu. (*Le père sort.*)

SCÈNE V

RICHARD, ROGER, PAMPHYLE

PAMPHYLE

Jusqu'à la fin j'ai retenu ma voix,
Ce père m'attendrit et m'indigne à la fois.
J'ai tremblé, cher Roger, j'ai craint que ta tendresse
Ne te fit faire enfin quelque indigne bassesse.

ROGER

J'ai frémi, je l'avoue, et j'ai cru quelque temps,
Pamphyle, que j'allais abjurer mes serments.
J'ai pesé, balancé ; le devoir, la nature
Combattirent longtemps, mais soudain le parjure
S'offrant à mes regards dans toute son horreur,
Effraya mon esprit et raffermit mon cœur.
Que j'attire sur moi la louange ou le blâme,
Jamais la trahison ne souillera mon âme.

PAMPHYLE

Que j'aime ta constance et tes nobles vertus !

RICHARD

A tant de cruauté des honneurs sont rendus !
On encense un mortel que les lois de la Grèce
Auraient jeté vivant au fond d'une fournaise ;
Qu'en tout temps, qu'en tous lieux, l'on aurait regardé
Comme un monstre d'horreur et d'inhumanité . . .
Funeste aveuglement.

PAMPHYLE

Mais d'où vient que cet homme
Que l'on vit autrefois dans le sénat de Rome,
Un poignard à la main, percer de vingt-trois coups
Le grand César, son maître, et le maître de tous ?
D'où vient que ce Brutus, meurtrier de son père,
Est célébré par Rome et par la terre entière ?
D'où vient que ses exploits en tous lieux sont chantés,
Qu'on le porte en triomphe au milieu des cités ?
Ah ! c'est qu'à son devoir il fut toujours fidèle ;
C'est que pour son pays, plein d'amour et de zèle,
De tout sacrifier il n'a pas hésité,
Quand il vit qu'on voulait ravir sa liberté.
César voulait régner, c'était une injustice ;
Que César, dit Brutus, que mon père périsse,
Et malgré sa clémence il périt en effet :
Tout l'univers admire un si glorieux fait.
Et l'on voudrait qu'un fils, qu'un enfant de la France,
Pour montrer sa tendresse et sa reconnaissance,
A cet homme insensé qui lui donna le jour . . .

RICHARD (*tirant son épée*)

Homme insolent . . . (*Pamphyle tire aussi son épée.*)

ROGER (*à Pamphyle, en se jetant entre les deux*)

Tais-toi : ne me fais point la cour,
Pamphyle, en méprisant un père que j'estime
Même quand il me porte à me charger d'un crime.
Laissons tous ces discours qui ne pourraient servir
Qu'à prolonger ma peine, au lieu de la finir.
Je suis déterminé : ni larmes, ni prière,
Ne pourront ébranler ma constance première.

RICHARD

Oh ! qu'entends-je ! est-ce vous qui blasphémez ainsi ?
Vos paroles, Roger, m'ont troublé, m'ont saisi.

ROGER

Je ne blasphème point.

RICHARD

O fils impitoyable !

ROGER

Je suis juste.

RICHARD

O Roger !

PAMPHYLE

Sois toujours implacable,
Et tes amis, Roger, te prêteront leurs bras ;
Pamphyle, sois-en sûr, ne te quittera pas.

ROGER

Quand même il le ferait, je resterais fidèle.

RICHARD

A l'amour filial ?

ROGER

Non, j'y serai rebelle
Plutôt que de trahir le devoir et l'honneur.

RICHARD

Que faut-il, dites-moi, pour toucher votre cœur ?
Dites.

ROGER

Toucher mon cœur ! que voulez-vous entendre ?
Pour changer mes serments ce qu'il faut entreprendre ?

RICHARD

Oui.

ROGER

Rien.

RICHARD

Qu'entends-je encor ! mon ami, . . mon Roger . .

ROGER

Cessez, n'espérez point de jamais me changer.

RICHARD

Roger, à vos genoux faut-il que je m'abaisse ?
Oh ! non, écoutez-moi : par toute ma tendresse,
Par ces soins que ma main vous donna si longtemps,
Par votre père enfin, changez de sentiments.

ROGER

Mais tout cela s'efface au seul nom de patrie.

RICHARD

Ah ! cher Roger, quel charme aura pour vous la vie,
Lorsque vous vous verrez maudit de vos parents,
Ou lorsque le trépas aura tranché leurs ans ?
Oh ! laissez, oubliez cette vertu stoïque,
Cet orgueil que l'on vante et qu'on nomme héroïque.

ROGER

Vous allez m'irriter.

RICHARD

Seriez-vous si cruel ! . . .

ROGER

Ah ! j'ai trop de douceur, et j'offense le ciel.

RICHARD

Ah ! que faut-il donc faire, ô mon aimable élève ?
Je me jette à vos pieds et je ne me relève
Que lorsque votre cœur révoquera sa foi.

ROGER (*en le relevant*)

Tous les hommes seraient à genoux devant moi,
L'on ne me ferait point révoquer ma parole.
Le devoir l'a dictée, elle n'est point frivole.

RICHARD

C'en est donc fait, eh bien ! va-t'en, cœur de rocher.
Tu ne peux consentir à te laisser toucher,
Fais ce qu'il te plaira, sois toujours inflexible ;
Mais, Roger, je te plains, si ton père sensible
Aux outrages cruels qu'il reçoit de son fils,
Te compte pour jamais avec ses ennemis.
Tu sentiras alors le poids de sa vengeance,
Tu recevras ta juste et digne récompense.

ROGER

N'importe, je mourrai, Richard, avec honneur,
Je concentre en cela tous les vœux de mon cœur.
Périssons, s'il le faut, sous les mains paternelles,
Mais à notre devoir soyons toujours fidèles.

RICHARD

Qui te l'a donc appris, ce barbare devoir,
Homme féroce et dur ?

ROGER

Vous devez le savoir :
Vous m'avez répété cent fois dans mon enfance :
" En tous lieux, en tout temps, sois fidèle à la France.
" Servir son Dieu, son roi, mourir pour son pays,
" Ne point courber le front devant ses ennemis,
" Honorer ses parents par un amour sincère :
" Voilà tout le devoir." Oh ! qu'il est doux à faire !
Devoir trois fois sacré, sublime et sainte loi,

Tu m'ordonnes, tu veux que je serve mon roi :
C'est là ce que je cherche et que j'ambitionne.
Oui, qu'un autre que moi de palmes se couronne,
Je ne porterai point envie à ses lauriers,
Je ne chercherai pas à fouler ses sentiers,
Au contraire, Richard, je plaindrai sa folie,
S'il ne travaille alors au bien de sa patrie . . .
Mais je vois à pas lents mon père revenir ;
Je ne pourrai donc point me rendre à ses désirs,
Non, j'aime mieux plutôt m'arracher à sa vue
Que de porter la mort à son âme abattue.
Adieu donc, essayez de calmer sa douleur.
Pour toi, mon noble ami, mon doux consolateur,
Suis-moi, viens avec moi soupirer en silence ;
Car, Pamphyle, je crains que ton zèle n'offense
Cet homme malheureux dont j'ai reçu le jour,
Et qui conserve encor mon plus ardent amour.
(*Le père entre avec Raymond.*)

SCÈNE VII

LE PÈRE, ROGER, RICHARD, RAYMOND

LE PÈRE

Reste avec moi, Roger, et qu'enfin ta parole
Bannisse mes chagrins, me charme et me console.
Tu voudrais t'en aller . . . ô mortelles douleurs !
Quoi ! dédaignerais-tu de voir couler mes pleurs ? . . .

RICHARD

Ah ! laissez-le partir, père trop misérable !
Ainsi que vous je pleure et la douleur m'accable :
Rien, rien n'a pu fléchir le cœur de votre fils ;
Je suis las d'essuyer les dédains, les mépris
J'ai fait tous mes efforts ; pleurs, prière, menace,
Oui, j'ai tout épuisé ; ma bouche enfin se lasse,
Je vois que tout est vain. Votre cœur paternel
Ferait peut-être plus sur cet enfant cruel.
Je le laisse en vos mains et je vous l'abandonne.

LE PÈRE

Que tant de cruauté me chagrine et m'étonne !

Infortuné mortel, que vais-je devenir?
Grand Dieu! dois-je espérer un meilleur avenir?
Non, son horrible aspect me glace d'épouvante,
Sur moi je sens peser sa main dure et sanglante :
Ah! viens donc, ô mon fils, viens me donner la mort.
Délivre-moi, Roger, de mon malheureux sort.
O mon fils, vois combien de peines tu me causes!
Perce-moi donc le sein . . . non, cruel, non, tu n'oses . . .
Mon sang devant tes yeux te ferait-il frémir? . . .
Détourne tes regards et laisse-moi mourir! . . .
Tu ne veux pas, Roger. Eh bien! je vais moi-même
Me transpercer le cœur, Roger, ce cœur qui t'aime . . .
(*Le père tire son épée.*)

RICHARD (*saisissant l'épée du père*)

Non, seigneur, gardez-vous d'un sombre désespoir.
Quoi! vous voulez mourir et ne jamais revoir
Vos amis, vos parents, votre épouse si chère,
Qui ne pourrait survivre à sa douleur amère! . . .

LE PÈRE

Ah! ce n'est qu'un vain mot que la félicité!
L'homme court vainement vers la prospérité.
Quand il pense l'avoir, sa faveur inconstante
S'envole tout à coup, et bientôt sous sa tente
Vient régner des malheurs le cortège fatal.

RICHARD

Mais violer les lois de l'amour filial,
Roger, est-il bien vrai!

ROGER

Que ma peine est cruelle,
Mon père veut mourir ou me rendre infidèle!

RICHARD

Non, livrez-lui ce fort, il sera satisfait.

ROGER

Puis-je le satisfaire aux dépens d'un forfait?

LE PÈRE

Non, je ne mourrai point . . . insolent, tu blasphèmes!

Tu ris de ma demande, et tu dis que tu m'aimes !
Lâche, fais-moi sortir, ou bien retire-toi,
Et tantôt seulement tu viendras devant moi
Me dire si tu veux m'accorder ma demande,
Ou s'il faut, pour l'avoir, que je te le commande.
(*Roger sort.*)

SCÈNE VII

LE PÈRE, RICHARD, RAYMOND

LE PÈRE

Je ne puis le dompter, je suis encor défait,
Il préfère toujours l'honneur à l'intérêt.
Coupable fils . . . il faut que ma main le châtie,
C'est l'unique moyen de conserver ma vie.

RICHARD

Oui, parlons-lui tantôt pour la dernière fois.

LE PÈRE

Ce Cap ou le combat, je lui laisse le choix.

RAYMOND

Oui, seigneur, devant lui faites encore entendre
La prière, la voix du père le plus tendre ;
Touchez-le . . . mais enfin s'il persiste à jamais,
Que votre épée alors serve vos intérêts.
Courbez, si vous pouvez, sa tête trop altière,
Et montrez-lui, seigneur, que vous êtes son père.

LE PÈRE

Amis, vers mon épouse allons, portons nos pas.

Fin du second acte.

CHANSON

AIR : *Adieu, charmant pays de France.*

Adieu, rivage de la Loire,
O doux berceau de mes aïeux.

Je m'en vais mourir pour ta gloire,
France, je te fais mes adieux.
Si loin de toi, chère patrie,
A peine ai-je ceint un laurier,
Et déjà je quitte la vie . . .
Hélas ! trop malheureux guerrier . . . } *Bis.*

Mais je ne suis qu'à mon aurore,
Comment affronter le trépas ?
Ma nation n'a pas encore
Connu la valeur de mon bras.
Guerrier, quitteras-tu la terre
Sans y laisser un souvenir ?
Non, non, je m'arme pour la guerre,
Pour ma patrie il faut mourir.

Que mes amis près de ma cendre
Laissent échapper un soupir !
Et que mon roi daigne s'y rendre ;
Je succombe pour le servir.
Enfin, puisque c'est pour la gloire
Que j'ai voulu vivre et mourir,
Ah ! que mon nom, que ma mémoire
Traverse aux siècles à venir.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

LE PÈRE, RICHARD, ROGER

ROGER

Mon père, je reviens me jeter en vos bras,
Souffrez que j'ose encor chercher votre présence.
Si votre main jadis prit soin de mon enfance,
Si vous avez pour moi supporté les travaux,
Recherché la fatigue et bravé tous les maux,
Enfin si votre cœur me chérissait naguère,
Un instant, je vous prie, écoutez ma prière,
Écoutez mes serments, mon malheur et mes vœux.
Ah ! c'est vous qui devez plutôt me rendre heureux ;

Vos chagrins renaissants empoisonnent ma vie.
Oh ! si tantôt déjà vous quittez l'Acadie,
Rendez-moi votre amour ; mes jours seront sereins.
Mais si votre bonheur était entre mes mains,
O mon père ! ah ! combien je goûterais de joie !
Que je serais heureux d'en embellir la voie,
Que vos pas chancelants vont bientôt parcourir.
Si mes serments sont faux, puissé-je ici mourir !
Oui, si mes faibles mains, si ma faible puissance
Pouvaient remplir les vœux de ma reconnaissance,
Je serais satisfait . . . Et vous que j'aime aussi,
Mon ancien précepteur ! ah ! que ne puis-je ici
Vous offrir un tribut digne de ma tendresse
Et verser sur vos jours le bonheur et l'ivresse !

LE PÈRE

Ah ! pourquoi fallait-il te rendre devant nous ?
Ta présence, Roger, a calmé mon courroux.
Oui, tu seras toujours l'objet de ma tendresse !
Mon courroux est fini ; tu me rends l'allégresse ;
J'ai peine à concevoir un dévoûment si beau.
Un jour ta mère, assise auprès de ton berceau,
Après t'avoir donné deux baisers pleins de flamme,
Se sentant tout à coup émue au fond de l'âme :
" Cher époux, me dit-elle, un jour ce tendre enfant
" Sera notre soutien, notre soulagement ;
" C'est l'honneur et l'espoir de nos vieilles années."
Elle augurait ainsi tes belles destinées ;
Et moi qui partageais son espoir et ses feux,
Je croyais entrevoir un avenir heureux.
Oui, j'étais fier de toi, toi que dans mon ivresse
Je croyais retrouver aux jours de ma vieillesse,
O ma gloire ! ô mon fils !

RICHARD

J'admire vos vertus,
Mais pour moi vos désirs sont vains et superflus.
Pourquoi me souhaiter un destin plus prospère ?
Roger, contentez-vous d'exaucer votre père.
Je suis son serviteur, je l'escorte en tous lieux :
S'il est heureux partout, partout je suis heureux ;
Son destin fait le mien ; si le malheur l'accable,
Avec lui, cher Roger, je serai misérable.

LE PÈRE

Mais nous serons heureux puisque Roger attend
Le moment fortuné d'être reconnaissant.

ROGER

Oui, je l'attends du ciel.

RICHARD

Mais quoi que ce puisse être,
Vous ferez tout pour lui ?

ROGER

Tout, si j'en suis le maître.

LE PÈRE

Ah ! cruel, je le vois, tu vas recommencer ;
Tu fais semblant d'abord de vouloir m'exaucer,
Tu te montres soumis ; c'est pour mieux me surprendre.
Quoi ! tu n'es revenu que pour me faire entendre
Ces mêmes sentiments, cette appréhension,
Ces crimes de bassesse ou bien de trahison,
Ces forfaits prétendus que ton grand cœur abhorre !
Tous ces mots, j'en suis sûr, vont résonner encore.
C'est ta seule équité, ce sont tes seuls appuis.
A tes caprices vains, tu m'immoles, mon fils.

ROGER

Oh ! si vous connaissiez le fond de mon cœur . . .

LE PÈRE

Cesse,
Tu vas me répéter tes vœux et ta tendresse,
Je suis las de t'entendre, il faut enfin finir.
Richard, retirez-vous, je vais l'entretenir ;
Je vais lui parler seul, et s'il persiste encore . . .
Alors . . . vous connaissez . . .

(*Richard se retire.*)

SCÈNE II

LE PÈRE, ROGER

LE PÈRE

O Roger, je t'implore,
Épargne-moi l'horreur de combattre mon fils.

ROGER

Mon père, mes tourments ne sont donc pas finis ?
Si je perds mon honneur vous en serez la cause !

LE PÈRE

Je veux tout obtenir, et je ne me repose
Que lorsque j'aurai vu couronner mes combats.

ROGER

A vos premiers projets vous ne renoncez pas?
O mon père ! s'il faut que je vous sacrifie
Un bien qui m'est plus cher que celui de la vie . . .
Je n'en ai pas le droit.

LE PÈRE

Mais quel est donc ce bien ?

ROGER

C'est mon devoir.

LE PÈRE

Quoi donc ! pour toi je ne suis rien !

ROGER

Oui, vous êtes pour moi tout après ma patrie.

LE PÈRE

Ce que je te demande, est-ce une perfidie?

ROGER

J'enfreindrais les serments que j'ai faits à mon roi ;
Auprès de mon pays je trahirais ma foi.

LE PÈRE

Qu'en résulterait-il ? une légère offense.

ROGER

La fureur, des remords, la peur de la vengeance,
Le cri de mon honneur, le désespoir enfin.

L[illegible]

Non, livrez-moi ce fort, livrez-moi ce terrain,
C'est tout ce que je veux.

ROGER

O désir trop funeste !
Vous allez me ravir tout l'espoir qui me reste.

LE PÈRE

Roger, perdre ce Cap, est-ce un si grand malheur ?

ROGER

Vous le livrer serait vous livrer mon honneur.
Ce sol n'est pas à moi, mais il est à la France ;
Louis en est le maître, et [illegible] ai la défense.

L[illegible]

L'honneur ! c'est un vain nom que la langue des rois
Se plaît à répéter pour soutenir leurs droits
Contre ceux qu'établit l'auteur de la nature ;
O vertu filiale, et si noble et si pure !

ROGER

Mon père, écoutez-moi : le temps est précieux,
Je veux vous dire encor mes raisons et mes vœux.
S'il est vrai qu'aujourd'hui votre cœur me chérisse,
De moi n'exigez pas un si grand sacrifice.
Pour défendre ce sol contre des étrangers,
L'on a vu les Français affronter les dangers,
Ni les fers, ni la mort n'ébranlaient leur courage.
S'ils voyaient l'ennemi débarquer au rivage,
Ils s'armaient tout à coup, et ces preux combattants
Sur le champ de bataille allaient mourir contents,
Heureux de conserver aux dépens de leur vie
Un pays qu'ils aimaient comme une autre patrie.
Et moi j'irais, mon père, abjurant la pudeur,
Et de ces fils de Mars indigne successeur,
Sans respect pour mon nom, j'irais ternir la gloire

Attachée à ce Cap par plus d'une victoire ? . . .
Tout ici parle d'eux : je regarde ce fort,
Ces remparts, ces maisons, ces murailles, ce port
Où pour votre malheur vos vaisseaux abordèrent,
Ces vastes bâtiments, ces champs qu'ils défrichèrent :
Mon père, ce sont là les fruits de leurs labeurs.
Pourrais-je, dites-moi, mépriser leurs sueurs
Au point de les offrir moi-même à l'Angleterre ?
Puis-je dire aux Anglais : Occupez cette terre,
C'est moi qui la gouverne, et je puis volontiers
Moi-même en enrichir des peuples étrangers ?
Que diriez-vous, héros de la Nouvelle-France ?
Ah ! vos mânes sanglants demanderaient vengeance !
Tu frémirais de rage, honneur de Saint-Malo,
Cartier, toi qui jadis arboras ton drapeau,
Le vieux drapeau français, sur cette vaste plage,
Après avoir bravé les autans et l'orage.
La Roche, au haut du ciel, en voyant ce forfait,
Tu gémirais aussi, ton cœur s'attristerait,
Toi pour qui notre sol offrait de si grands charmes
Qu'à son seul souvenir tu répandais des larmes !
Et toi surtout, Champlain, dont les soins paternels
Naguère protégeaient nos murs et nos autels !
Pour défendre Québec ton bras prenait la flamme,
Et le courage alors bouillonnait dans ton âme ;
Et s'il fallut enfin succomber sous les coups,
Tu cherchas pour ta ville un destin noble et doux.
L'on ne t'attira point par quelque vile amorce,
Jamais tu n'as cédé que vaincu par la force.
Héros de mon pays, je veux suivre vos pas,
Ce Cap, rien ne pourra l'enlever à mon bras.
Qu'on le prenne de force ; alors ma conscience,
Loin de me reprocher mon défaut de vaillance,
Lorsque je gémirai sur mon propre malheur,
Me rendra témoignage en calmant ma douleur.

(*Richard entre.*)

SCÈNE III

LE PÈRE, RICHARD, ROGER

LE PÈRE

Je n'y puis plus tenir.

RICHARD

Il est donc inflexible !
O changement fatal !

LE PÈRE

S'il n'était qu'insensible,
J'espérerais encor le vaincre et le changer,
Mais il est insolent, il se rit du danger.

RICHARD (*à Roger*)

Pouvez-vous aussi loin pousser la barbarie ?
Rien ne peut faire effet sur votre âme endurcie !
Devant nous vous bravez le hasard des combats :
Un père, dites-vous, ne me combattra pas.
Oui, mais si vous voyiez sa colère enflammée,
Si devant vos remparts conduisant son armée,
Il menaçait vos jours, en voyant son courroux,
Je vous verrais, Roger, tomber à ses genoux.

ROGER

Si je ne pouvais faire aucune résistance,
J'oserais de mon père implorer la clémence ;
Mais tant que je pourrais conserver quelque espoir,
Obéissant, Richard, à la voix du devoir,
Je tiendrais mon épée et combattrais sans craindre.

LE PÈRE

Tu te moques de moi, je saurai te contraindre
A me livrer ce fort, puisque tu ne veux pas.
J'ai là sur mes vaisseaux plus de mille soldats
Qui se sont aguerris au milieu des batailles,
Et qui vont dans ton fort semer les funérailles.
Ils n'ont pas entendu tes fureurs contre moi,
Rends-en grâces au ciel pour ton fort et pour toi,
Car ils auraient saisi leurs armes vengeresses,
Et leurs bras valeureux vous eussent mis en pièces.
Et maintenant encor je n'aurais qu'un clin d'œil
A faire, et parmi vous ils sèmeraient le deuil.
Ils sont ici tout près ; tremble que ma colère
Ne les lance sur toi.

ROGER

Sur moi seul, ô mon père ?

Non, j'ai des compagnons que m'a donnés Louis :
Ce sont de vieux soldats qui valent un bon prix.
Nos deux chefs iroquois défendront l'Acadie,
Et nous combattrons tous pour l'honneur et la vie.
Je ne sais, il est vrai, vaincre un père, un parent,
Mais je saurai mourir pour garder mon serment.

(*Pamphyle arrive.*)

SCÈNE IV

LE PÈRE, RICHARD, ROGER, PAMPHYLE.

ROGER

Pamphyle, à mon secours ! je suis à la torture ;
On arme contre moi les droits de la nature,
Seul ici je soutiens les plus rudes combats.

PAMPHYLE

Mais, par bonheur, Roger, tu n'y succombes pas.

ROGER

Le penser du devoir est trop fort sur mon âme.

PAMPHYLE

Et je sais que ton cœur n'est pas un cœur de femme.

RICHARD

Non, c'est un cœur de bronze, et loin de l'amollir,
Lâche et cruel ami, vous voulez l'endurcir.

LE PÈRE

(*On lui apporte une lettre qu'il lit à voix modérée.*)

" Vos compagnons au port en hâte vous attendent,
" Les vaisseaux sont tout prêts et les voiles s'étendent ;
" Le vent est favorable, et les marins, seigneur,
" Murmurent en secret contre votre lenteur."
Mes soldats sont lassés de m'attendre au rivage ;
Il faut prendre un parti, choisissons le plus sage.
Irai-je en ce moment m'embarquer sur la mer,
Ou bien dois-je combattre un fils qui m'est si cher ?
Juste ciel ! . . . je serais trop sûr de la victoire ;

Pour moi ce dur triomphe aurait trop peu de gloire.
Vainquons par la raison, et qu'un dernier effort
En subjuguant mon fils me conquière ce fort.
Mais j'ai tout employé, que pourrai-je entreprendre ?
Hélas ! mon fils Roger ne voudra plus m'entendre.
Tout est fini pour moi ; mon honneur et mon bien,
Rang, plaisir et bonheur, je ne possède rien ;
Je vois devant mes yeux la dernière indigence.
Quoi ! tu vas donc, mon fils, souffrir en ta présence
Un père périssant [illegible] le poids des malheurs,
Plongé dans la mi[illegible]re et noyé dans les pleurs ?
Quoi ! tu vas voir mourir à ta porte ton père,
Sans songer à lui tendre une main salutaire ?
Enfant dénaturé, ton cœur est-il si dur ?
Car enfin, tu le sais, le malheur le plus sûr,
Peut-être le trépas sera tout mon partage . . .
Oui, mais ce qui devrait te toucher davantage,
Songe que ton refus produira des effets
Qui te feront, mon fils, lamenter à jamais.
Car sous ces maux cruels enfin si je succombe,
Mon épouse, elle aussi, descendra dans la tombe.
Tu pourras t'honorer de ce double trépas.
Mais seras-tu tranquille ? Ah ! ne craindras-tu pas
Qu'après ta cruauté mon ombre encor sanglante
Ne porte dans ton cœur l'horreur et l'épouvante ?
Dans ton sein criminel tu porteras l'enfer ;
Tu seras furieux d'avoir plongé le fer
Dans les flancs de celui dont tu reçus la vie . . .
Mais ton âme, ô Roger, n'est pas même attendrie.
Que faut-il que je fasse ? ô puissance des cieux,
Ayez au moins pitié d'un père malheureux !
Dites-moi que tenter, après que mes prières
N'ont fait que l'endurcir dans ses erreurs premières.
Ce fils . . . mais non, mon Dieu ! non, il n'est pas cruel
Il va sécher mes pleurs ; et mon cœur paternel,
Tout à l'heure en quittant cet enfant que j'adore,
Tout tremblant de plaisir, va le bénir encore.
N'est-il pas vrai, Roger ? . . . Ah ! tu ne réponds rien ;
Eh bien, pour te fléchir je n'ai plus qu'un moyen,
C'est le dernier effort que peut tenter un père.
La nature et l'orgueil défendent de le faire,
Mais l'amour, ô mon fils, le préfère au courroux ;
Regarde, vois ton père embrasser tes genoux.

(*Il se jette à genoux : Roger le relève.*)

Ah! laisse-moi, plutôt que d'exciter mes armes,
J'aime mieux à tes pieds t'arroser de mes larmes,
Que de faire mourir par le fer meurtrier
Un enfant que mon cœur ne saurait oublier.
Encore un mot, Roger, accorde ma demande,
La tendresse le veut, et moi, je le commande.

ROGER

Mon devoir ne veut pas.

LE PÈRE

Je ne puis résister,
Ton inflexible cœur commence à m'irriter :
Fils indigne de moi, va, va, bientôt ton père
Sur toi fera tomber sa trop juste colère.
Bientôt tu sentiras son terrible courroux ;
Tu viendras à ton tour ramper à ses genoux ;
Tu vas courber ton front, ce front si plein d'audace.
Ne t'attends pas, Roger, que je te ferai grâce ;
Tu périras, oui, oui, c'en est fait de tes jours,
Moi-même de ma main j'en veux trancher le cours ;
Tu mourras, tu le veux, ta cruauté l'exige,
Je verserai ton sang . . . mais, ô ciel ! . . quoi ! que dis-je ?
Moi, j'irais m'élancer pour égorger mon fils,
Je serais insensible à ses pleurs, à ses cris ! . . .
Oh ! non, jamais, jamais.

ROGER

Mon père, que je meure,
Que votre main me perce à cette dernière heure ;
Je préfère mourir que de vivre maudit
D'un père infortuné que mon âme chérit.
O Louis, ô Français, reprenez votre terre,
Je braverais pour vous les dangers de la guerre,
Mais porter l'étendard contre un père ! . . . ô destin ! . . .
Pourtant, c'est mon devoir, il faut le faire enfin.
Oui, je le dois, mon père, et je vous le répète :
Devant tous vos guerriers sans craindre une défaite,
Sans aller aussitôt me jeter à vos pieds
Pour livrer les drapeaux que l'on m'a confiés,
Je prendrai cette main pour essuyer mes larmes,
De l'autre, contre vous, je porterai mes armes.

LE PÈRE

Roger, tu le veux donc ? Qu'on s'apprête, soldats,

Je vous commanderai, venez, suivez mes pas ;
Venez, nobles guerriers, vous tous que la victoire
Dans les plaines de Mars a couronnés de gloire,
Venez, préparez-vous à combattre mon fils,
Vous qui faites encor trembler vos ennemis.
Je suis déterminé ; Roger, fils ingrat, tremble ;
Sur le champ de bataille allons combattre ensemble.
Allons tous deux, Richard, préparer nos soldats.
(*Le père et Richard sortent.*)

SCÈNE V

ROGER, PAMPHYLE

ROGER

Pamphyle, vers Raymond, va, dirige tes pas.
Vite, emmène avec lui nos deux guerriers sauvages :
Je veux les consulter ; mais reviens avec eux.
Vite, point de retard. (*Pamphyle sort.*)

SCÈNE VI

ROGER (*seul*)

Que je suis malheureux !
Demain je serai mort ! . . . jouet de l'infortune !
Ma vie en ce moment me charge, m'importune !
Oui, je mourrai, mon cœur ne me reproche rien ;
J'ai toujours été juste, et c'est là mon soutien.
Dans tous mes procédés je n'ai rien que j'abhorre,
Et tout ce que j'ai fait je le ferais encore.
Allons donc, ô Roger, faisons face au malheur.
(*Pamphyle rentre avec Raymond et les deux sauvages*)

SCÈNE VII

ROGER, PAMPHYLE, RAYMOND, GARAKONTHIÉ, WAMPUN

ROGER

Vous savez, chers amis, mon trouble et ma douleur ;
Je pars, je vais mourir pour mon roi, pour la France

Hélas ! et je combats l'auteur de ma naissance.
Mais j'implore pourtant le secours de vos bras,
Je combats pour mon roi, ne me refusez pas.
Seul, je serais trop faible et l'Acadie entière
Passerait au pouvoir d'une main étrangère.
Pourriez-vous le souffrir ?

GARAKONTHIÉ

Le grand Ononthio
Le premier sur ces bords a planté son drapeau,
Corlar n'est point venu : que Corlar se rappelle
Qu'en tout temps l'Iroquois ne fut point infidèle.
Qu'il apprenne aujourd'hui que notre nation
N'aime point qu'on insulte à sa gloire, à son nom.
Les nations pour nous n'ont point forgé de chaînes,
Pour nous anéantir leurs puissances sont vaines ;
Les flèches du combat reposent dans la paix,
Mais pour les aiguiser nos marteaux sont tout prêts.

WAMPUN

Je n'aime point Corlar : déjà dans ma cabane
Il a porté la mort. J'enlèverai son crâne.
Je ne souffrirai point qu'on dise à mes enfants :
Votre père fuyait devant des combattants.
A mon bras de guerrier pendra sa chevelure,
Et je boirai son sang pour venger mon injure.

PAMPHYLE

Roger, je veux aussi verser mon sang pour toi,
T'aider à conserver ce pays à ton roi.
Raymond, ce commandant et si noble et si brave,
Ne voudra pas non plus plier comme un esclave.

RAYMOND

Moi, je ne combats point.

ROGER

Qu'entends-je !

RAYMOND

Non, Roger,
Vous n'êtes qu'un ingrat ; l'on peut bien vous juger :

Votre cause est injuste, et jamais la victoire
Sur un fils si cruel ne portera sa gloire.

ROGER

On dirait que d'accord avec mes ennemis,
Le ciel veut me forcer à trahir mon pays,
Mais il n'en sera rien.

GARAKONTHIÉ (*à Raymond*)

O chef lâche et perfide,
Oui, le soleil a vu ta bravoure intrépide,
Mais ton honneur déjà commence à se flétrir,
Et les hommes diront aux siècles à venir :
Raymond devant Corlar a prosterné sa tête.

RAYMOND

Marchez donc au combat, marchez, l'armée est prête.
Commande-la, Roger, elle va t'obéir,
Et pour toi dans la plaine elle saura mourir.
Pour moi, je ne veux point périr au sein du crime.
Si d'un malheureux sort tu veux être victime,
Marche, tu trouveras de quoi combler tes vœux,
Et dans une heure au moins tu joindras tes aïeux.
Mais tu combattras seul.

WAMPUN

Que ton sabre de guerre
Rouille dans son fourreau, cache-le dans la terre.
Reste seul dans ce lieu, tandis que nos poignards
Vont aller se plonger dans le flanc des Corlars.
Insensé, si du moins nous joignons nos ancêtres,
Nos bras et nos poignards n'auront pas été traîtres.
L'âme de mon aïeul sera fière de moi,
L'âme d'Ononthio devra rougir de toi.

ROGER

Raymond, tu ne veux point commander mon armée ?

RAYMOND

Comme toi, par l'honneur mon âme est enflammée,
Mais l'honneur ne peut être où n'est pas la vertu.

ROGER

Eh bien ! gagne ton prix puisque tu t'es vendu.

Pour vous qui haïssez la fraude et l'injustice,
Nobles amis, s'il faut que ce pays périsse,
S'il faut être vaincus, que ce sol avant tout
Soit teint de notre sang.

WAMPUN

Je sens déjà qu'il bout.
Mon arc est tout bandé, mes flèches meurtrières
Iront percer le cœur des Corlars téméraires.

GARAKONTHIÉ

Que Corlar soit puni, qu'il meure sur ces bords,
Que cette nuit son âme aille joindre les morts.
Mais allons aussitôt tandis que les ténèbres
Ne couvrent point le Cap de leurs voiles funèbres,
Partons, allons, guerriers, les surprendre en chemin.

ROGER

Oui, marchons sans tarder, c'est aussi mon dessein.
Pamphyle, reste ici, si je meurs pour la gloire,
Et que mes compagnons remportent la victoire,
Tu pourras gouverner en ma place le fort.
Pour vous, nobles amis, qui partagez mon sort,
Si vos bras excités par votre ardeur guerrière
Dirigeaient par malheur vos flèches sur mon père,
Pensez à moi, songez que je suis son enfant,
Et conservez ses jours . . . mon cœur le chérit tant . . .
Pauvre père, je l'aime et pour tant de tendresse . . .
Mais partons donc enfin, car le danger nous presse.
Laissons ici Raymond, puisqu'il ne combat pas.
(*Roger sort avec les deux sauvages.*)

SCÈNE VIII

PAMPHYLE, RAYMOND

RAYMOND

Voilà de son orgueil les tristes résultats :
Pauvre Roger, il faut aujourd'hui qu'il périsse,
Mais il l'a bien voulu : son malheureux caprice
L'a conduit pas à pas jusques à provoquer
Un père généreux qui n'osait l'attaquer.

PAMPHYLE

Roger n'a toujours fait que ce qu'il devait faire.
Puisqu'il le faut, qu'il meure en combattant son père.
Ce père n'est qu'un traître, et son fils vertueux,
Vaincu, n'oserait pas sur lui lever les yeux.
Grâce au ciel, s'il n'a point l'honneur de la victoire,
Son souvenir au moins ne sera pas sans gloire,
Et je mettrai sans peine au rang de mes amis
Celui qui sera mort en servant son pays.

RAYMOND

Combattre un père ! est-il un crime plus atroce ?
Le plus méchant mortel, l'humain le plus féroce,
Et ces hommes de sang qui peuplent ces forêts,
Les a-t-on vus combattre un père ? non, jamais.
Roger du monde entier va s'attirer la haine ;
Et ce fait, selon vous, est au rang des exploits !

PAMPHYLE

Inutiles discours ! on vous l'a dit cent fois :
Il hait la trahison, c'est son devoir qu'il aime.
Le devoir sur son cœur tient un pouvoir suprême ;
Son père en vain voudrait en arrêter le cours ;
Roger fut toujours ferme, et le sera toujours.
Auprès de son devoir tout n'est rien à sa vue.
Sans doute au cri du sang son âme s'est émue,
Mais ce cri n'a rien pu sur un plus saint devoir.

RAYMOND

Ah ! le sabre à son tour saura bien l'émouvoir.
Attendons, je suis sûr que les forces guerrières
Aux portes de la place ont déjà leurs bannières ;
Un instant suffira pour s'emparer du fort,
Et Roger tout à l'heure aura connu son sort.

PAMPHYLE

Oui, Raymond, lorsqu'ici notre esprit se rappelle
Combien Roger est ferme, et loyal et fidèle,
Lorsque dans ce séjour nous nous entretenons,
Sans doute les deux chefs poussent leurs bataillons ;
Peut-être que Roger, malgré tout son courage,
Hélas ! est déjà mort, étendu sur la plage . . .

O mon aimable ami ! . . . Roger, déjà tu meurs !
Je te perds ! ah ! comment ne pas verser des pleurs ?
Mais quoi ! j'entends ces mots : je meurs pour ma patrie !
Oh ! qu'il sera pleuré de ceux qui l'ont connu !
Mais peut-être qu'aussi, connaissant sa vertu,
Le puissant Jéhovah de son bras formidable
Lui prête en ce moment un secours favorable.
Puisses-tu revenir, Roger, victorieux ;
Toujours ferme, loyal, fidèle, vertueux,
C'est là tout mon désir, héros de l'Acadie.
Te sauver du trépas, c'est conserver ma vie.
Doux ami, noble cœur, ton exemple frappant
Fera toujours sur moi l'effet le plus puissant.

(*Deux soldats amènent Roger blessé, qui entre tout à coup tenant son épée teinte de sang.*)

SCÈNE IX

RAYMOND, ROGER, PAMPHYLE

ROGER

O malheur ! ô malheur ! ô succès lamentable,
Mon père va périr ! mon armée indomptable
Soudain s'est élancée au sein des ennemis.
La terreur et la mort remplissent le pays.
La moitié des Anglais déjà sont en déroute,
Mais mon père est resté ; c'est pour mourir sans donte.
Je me suis écrié : Soldats, vaillants soldats,
Ne soyez pas vaincus, mais ne massacrez pas.
Vainement, emportés par le feu du courage,
Ils voulaient immoler les Anglais à leur rage,
Rien n'a pu retenir leur terrible valeur.
Les ennemis sont morts, et moi je suis vainqueur,
Vainqueur ! est-il possible ! oui, vainqueur de mon père !
Ah ! grand Dieu ! je l'ai vu tout couvert de poussière
Ou peut-être percé de quelque coup mortel !
J'ai voulu le sauver ; on me retient ! . . . ô ciel !
Que puis-je attendre ici ? comment rester tranquille ?
Quelle perplexité ! victoire trop facile !

(*Garakonthié et Wampun amènent le père et Richard enchaînés.*)

SCÈNE X

LE PÈRE, ROGER, RICHARD, RAYMOND, PAMPHYLE, GARAKONTHIÉ, WAMPUN

ROGER

Que vois-je ? quoi ! mon père ! on l'amène enchaîné !
Il pleure, il se désole ! ô jour infortuné !
Dois-je en croire mes yeux ! est-ce bien vous, mon père ?
O douleur, oui, c'est lui ! Que voulez-vous faire ?
Otez-leur ces liens, et laissez-les, soldats ;
Si mon père est vaincu, ne le maltraitez pas.

LE PÈRE

Roger, je suis vaincu, je suis en ta puissance,
Mais dois-je en cet état implorer ta clémence ?
Non, fais-moi massacrer, jette-moi dans les fers,
Car je mourrai toujours après de tels revers.
Vicissitude étrange ! à des jours d'allégresse
Vont déjà succéder la honte et la détresse.

ROGER

Moi vous faire souffrir ! ô Roger inhumain !
Vas-tu sur l'infortune appesantir ta main ?
Ah ! je suis trop heureux de pouvoir sans bassesse
Accorder un pardon que dicte la tendresse,
Qu'implore le malheur, que la vertu prescrit.
Qu'un tel devoir, mon père, est doux à mon esprit.
Mon cœur veut et je sens que mon honneur l'approuve.

LE PÈRE

Roger, connais-tu bien l'état où je me trouve ?
Sans biens et sans amis, je suis désespéré,
Sous le poids de mes maux je me sens atterré.
Albion qui vers toi m'a vu partir naguère
Ne porte plus sur moi que des yeux de colère,
Et la France, autrefois l'objet de mon amour,
Regrette maintenant de m'avoir mis au jour.
Car, il faut l'avouer, je fus traître envers elle ;
J'ai voulu la trahir, quand tu lui fus fidèle.
Où puis-je me cacher ? dans quel sombre pays
Dois-je porter ma honte et mes bras asservis ?
Mais ce n'est pas encor mon sort que je redoute,

Mon épouse chérie . . . elle en mourra sans doute.
Où pourra-t-elle aller ?

ROGER

Restez tous avec moi,
Restez, j'aurai pour vous cette faveur du roi ;
Je vous ferai couler des moments pleins de charme.
O mon père, à vos pieds je dépose mes armes,
Et ce bras qui tantôt domptait vos vétérans,
Ne saura désormais que soigner vos vieux ans.
Et vous aussi, Richard, vous que j'estime encore,
Consolez un ami que notre cœur adore ;
Aidez-moi, puissions-nous tous deux sécher ses pleurs.
Toi, Raymond, tu voulus aggraver mes malheurs . . .
Mais tu fus entraîné par amour pour mon père.
Je te pardonne aussi, ne crains point ma colère ;
Oublions le passé, vivons encore en paix.
Pour toi, mon noble ami, je n'oublîrai jamais
Tes préceptes d'honneur, de vertu, de courage ;
Je t'en rendrai, Pamphyle, un éternel hommage.
Ces mortels . . . tu les vois à nos ordres sonmis,
Loin de les opprimer traitons-les en amis ;
Vivons heureux ensemble, et surtout que mon père
Trouve ici du bonheur l'asile salutaire.

1844

FRANÇOISE BRUNON (1)

LÉGENDE DE LA VALLÉE DU SAINT-LAURENT

I

LE BAPTÊME

Par une belle matinée du mois de juin, deux jeunes filles se trouvaient assises sur le penchant d'une petite

(1) Nous devons remarquer que les faits que nous rapportons, se passèrent dans le temps de la fondation de l'Hôtel-Dieu de Montréal. C'est le père Mesnard lui-même qui s'en est fait l'écrivain et

colline, qui élevait gracieusement sa tête couronnée de pin rouge sur le bord du lac Saint-Louis, au confluent de la Grande-Rivière et du Saint-Laurent. Aux larges épaules de l'une, à son regard de feu, à sa contenance altière et superbe, on reconnaissait facilement l'Iroquoise dans toute sa pureté. Pour l'autre, il n'y avait que son œil noir, vif et perçant qui dénotait le sang de Talasco, l'aigle d'Onnontagué. Car il y avait dans cette jeune fille de dix-huit ans, quelque chose qui, s'élevant au-dessus de la nature brute du sauvage, laissait dans l'âme une émotion profonde. Son teint avait, à un léger degré, cette couleur fauve et cuivrée des femmes des tropiques et donnait à son visage un charme indéfinissable. Sa taille svelte et élancée se dessinait parfaitement sous sa robe d'un blanc mat, et qui laissait voir ses bras arrondis et mignons. Elle s'appelait Alla. Comme nous l'avons dit, c'étaient deux Iroquoises. Comment elles se trouvaient à Saint-Louis, village outaouais, c'est ce que nous verrons par la suite.

Les deux jeunes filles étaient bien tristes. Leur tête inclinée sur leur poitrine, le front obscurci par de sombres pensées, elles se flétrissaient dans leur douleur comme les fleurs du matin dans leurs charmes sous le rayon brûlant du soleil de midi. La plus jeune surtout paraissait la plus pensive, cependant elle releva bientôt sur sa sœur son regard sec et ardent.

—Toi aussi, Statenna, tu es triste, dit-elle.

—Statenna ! pourquoi ce nom ? il n'est plus le mien, Françoise.

cet écrit fut trouvé quelque temps après sa mort par un Canadien engagé à la compagnie de l'Ouest, dans une petite caverne sur les bords du lac Huron, ainsi que son corps. A ce qu'il paraîtrait, le père Mesnard ne fut que blessé par Talasco dans la bataille que nous mentionnerons ; mais dans le tumulte on le crut mort. Il parvint cependant à se rétablir, et continua encore longtemps sa vie apostolique jusqu'au temps où il s'endormit pour toujours dans le lieu où il fut trouvé. Cet écrit fut laissé chez un des parents de celui qui le découvrit, cultivateur d'une des paroisses des environs de Montréal. —*Note de l'auteur.*

On trouvera l'écrit dont il est parlé dans cette note à la page 184 du premier volume.

—C'est qu'il me rappelle, sœur, de si beaux jours que nous avons passés là-bas à Onnontagué. Et aujourd'hui que nous allons devenir chrétiennes, il nous faut le souvenir de bien des joies éteintes afin d'oublier pendant ces instants ce que nous allons faire. Braver les ordres de notre père, Statenna, c'est si mal !

—Et toujours ce nom ! sœur.

—Si tu savais comme il est doux pour moi. Notre père Talasco était si content, quand il t'appelait de ce nom !

—Et pourquoi encore me parler de notre père ? Ne serait-ce pas mieux de remercier le Dieu des Outaouais de nous avoir fait tant de grâces, comme dit le patriarche, en nous enlevant à nos parents pour nous faire baptiser ?

—Oh ! je le remercierais bien, Rosalie, puisque tu veux que je te donne ce nom, s'il n'était que le Dieu du patriarche ; il est bon, lui, du moins. Mais les Outaouais.

—Ils sont nos frères, Françoise, il faut les aimer.

—Les aimer . . . Oui, le patriarche nous dit toujours cela. Les aimer . . . ils ont voulu tuer notre père ; ils ont massacré nos pères ; ils ont dévasté, ruiné notre patrie. Les aimer . . . ils nous ont enlevées à notre mère et c'est encore eux qui nous font chrétiennes. Les aimer . . .

—Tais-toi, Françoise, tais-toi. Car tu oublies ce que le patriarche nous a tant de fois répété.

—Je ne l'oublie pas, Rosalie. Je l'aime bien aussi, mais j'aime mieux notre père. Et toi, tu ne te souviens donc plus de ce que le chef des Outaouais disait au patriarche, quand il nous remit entre ses mains : " Fais-les chrétiennes et je serai vengé." Si tu te souvenais de cela, sœur, tu ne les aimerais pas les Outaouais.

—Est-ce que tu ne voudrais pas devenir chrétienne, Françoise ?

—Je le veux bien, Rosalie ; mais je n'aimerais pas servir la vengeance de l'ennemi de notre patrie.

—Ce n'est pas l'ennemi de notre patrie.

—Il l'a détruite, Rosalie.

—Il est notre frère, nous a dit le patriarche. Il ne peut donc pas être notre ennemi.

—Talasco nous assure le contraire, et de plus il a ajouté que le Dieu des Outaouais était le Dieu tyran de sa tribu.

—Ce ne peut être, Françoise, leur Dieu est si bon.

—C'est notre père qui l'a dit ; a-t-il pu nous tromper ?

—Le patriarche qui nous aime tant, aurait-il pu le faire ?

—Et notre père, Rosalie ?

—Tiens, Françoise, ne parlons plus de cela.

—Oh ! Rosalie, c'est si mal, vois-tu, que de faire de la peine à son père. Et puis notre mère, comme elle doit souffrir.

—Oui, c'est vrai, Alla ; comme elle va souffrir ; elle nous aimait tant, notre mère . . . Oh ! ne parlons plus de cela, Alla, ne parlons plus de cela.

Les deux jeunes filles se turent : l'émotion avait tellement surpris Rosalie qu'elle s'était oubliée jusqu'à donner à sa jeune sœur un des noms qu'elle ne voulait plus prononcer. Pour Françoise, elle était toujours là, triste et pensive.

—Oui, Statenna, ajouta-t-elle, ne parlons plus de cela. Car cela fait horriblement du mal, et pourtant, Statenna, j'aime cette douleur. Quand je pense à eux, je suis heureuse de ce bonheur que nous possédions, en voyant notre père nous regarder avec tant d'orgueil, notre mère nous presser sur son sein et nos frères tant nous aimer . . . Heureuses là . . . et ici, Statenna . . . Mais tu ne parles pas : tu ne me réponds plus.

—Ma pauvre mère ! s'écria Rosalie.

—Tu souffres, sœur ; c'est que notre patrie, elle était . . .

—Ne parle plus, Alla, ne parle plus.

—Oui, ne parlons plus. Comme moi, sœur, tu pleureras ; comme moi, la douleur te dessèche en silence. Et nous étions si heureuses là-bas . . . Oh ! comment les

aimer, ces hommes ? Comment les appeler nos frères, eux qui nous ont tout ôté ? Non, non, jamais ! Statenna.

—Ne dis pas cela, Alla ; ne fais pas ce serment. Il faut les aimer, ces hommes, il faut . . .

—A ton tour, n'achève pas.

—Mais le patriarche veut que nous les aimions.

—Il veut aussi que nous leur pardonnions. Mais comment le faire, Statenna, dis, sœur, comment le faire ?

—Il le faut néanmoins, Alla. Il faut les aimer . . . Mais silence, Alla, voilà le patriarche qui vient nous chercher pour nous baptiser.

—Oui, allons braver les ordres et encourir la haine de notre père.

En effet un prêtre venait de sortir de la petite chapelle du village et s'avançait vers les deux jeunes filles. C'était un beau vieillard d'une soixantaine d'années : ses traits depuis longtemps ridés, sa belle chevelure blanche, son corps amaigri, tout reflétait au cœur la longue suite de ses travaux. Jeune encore, il n'avait pas hésité à laisser la belle France, ses plaisirs et ses joies, pour venir au sein des forêts vierges du Canada, prêcher le Dieu qui l'inspirait. La bonté était la pensée de toute son âme et ses deux grands yeux bleus portaient l'empreinte de la douceur. Sa nature était néanmoins forte ; et si les chagrins et les souffrances avaient brûlé les fleurs de la jeunesse, le cœur était resté intact et dans ce combat même avait puisé une nouvelle vie plus forte, plus énergique que la première. C'était le père Mesnard, de la Compagnie de Jésus.

—Venez, enfants, dit le prêtre. Tous vos frères sont déjà rendus à la chapelle. Venez, on vous attend. Puis il prit les deux jeunes filles par la main.

—C'est à vous, maintenant, continua-t-il, à remercier le bon Dieu ; car vous allez recevoir ce jour l'un des plus grands bienfaits de votre vie. Il a fallu toute la bonté de ce Dieu pour vous faire passer de cet état malheureux,

dans lequel vous êtes en cet instant, à cette vie si belle qui s'ouvre devant vous.

Ils étaient arrivés à la porte de la chapelle et ils entrèrent tous trois. Le prêtre prit le vase d'eau et le leur versant sur la tête, il prononça d'une voix grave, où perçait l'émotion dont son âme était remplie, les paroles sacrées du baptême : " Je vous baptise au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit." L'atmosphère la plus suave et la plus pure enveloppait l'autel. Le prêtre répétait la sainte poésie des psaumes, et les doux épanchements du cœur des deux jeunes filles venaient se mêler à la piété tendre du vieillard.

Les sauvages prosternés à genoux priaient avec ferveur. La religion était dans tout ce naturel que lui laisse son essence divine. Bientôt on entonna le chant de l'allégresse et de la reconnaissance. Il y eut un de ces instants de délicieuse ivresse, grand, beau, sublime, quand cet élan de joie, *Te Deum laudamus*, échappé de ces cœurs purs et sensibles, ces voix suaves et harmonienses, ce cri divin, *Sanctus*, *Sanctus*, s'élevèrent comme un concert d'anges vers le trône céleste.

La cérémonie était achevée. Les sauvages rentrèrent dans leurs cabanes. Le père Mesnard et ses deux filles adoptives gagnèrent aussi leur demeure.

—Que ce jour est beau pour vous, enfants ! dit le prêtre. Quelle joie doit inonder vos cœurs !

—Oui, mon père, dit Rosalie, nous sommes bien heureuses, et il nous faudra pour Dieu beaucoup de reconnaissance.

—De la reconnaissance, enfants, il faut que votre cœur en brûle tous les jours. Répondez, Rosalie, avez-vous jamais goûté un bonheur plus parfait ? Quand vous étiez au milieu de vos frères, que votre mère, que votre père vous aimaient tant, répondez, avez-vous été jamais plus heureuses ?

—Non, mon père, jamais.

Françoise tressaillit légèrement ; le souvenir de sa

patrie souleva sa poitrine. Le père Mesnard ne s'en aperçut pas et continua :

—Non, Rosalie, tu peux le dire, jamais vous n'avez goûté de bonheur plus pur. Et si quelquefois vous avez remercié le dieu de vos frères de là-bas, ce dieu qui enseigne le crime et le meurtre, pour les petits moments heureux que vous pensiez qu'il vous donnait, avez-vous éprouvé quelque chose de ces doux transports qui vous enivraient tantôt ? Oh ! enfants, combien vous devez aimer le Dieu qui vous promet et peut vous donner toute une vie de ce bonheur ; car ce n'est pas en ce jour seul que vous le posséderez, c'est tous les jours, tous les instants de votre vie. Prier ce Dieu, le prier encore, le prier toujours, c'est tout ce qu'il vous demande pour vous l'accorder. Et qu'il vous sera facile de le faire, grand Dieu ! quand vous serez au couvent de Montréal.

—Irons-nous bien vite, mon père ? demanda Rosalie.

—Je l'espère du moins, enfant. Seras-tu contente d'y aller ?

—Oui, mon père, c'est si beau de prier le bon Dieu en silence toute notre vie.

—Et toi, ma Françoise, tu ne dis rien. Cela te ferait-il de la peine ?

—Non . . . mon père.

—Pourquoi ce soupir, enfant ? Voyons, tu as du chagrin : tu voudrais me cacher quelque chose.

—Non, mon père, non . . . seulement quand tu as parlé de notre patrie, j'ai . . . il me semblait . . .

—Tu l'as encore regrettée ; ce souvenir est encore amer pour toi. Pauvre enfant ! il ne faut pas t'affliger ainsi. Quand tu seras à Montréal, il faudra prier Dieu pour qu'il chasse ce chagrin.

—Mais pourquoi aller là, mon père ? dit naïvement la jeune fille. Ici, près de toi, ce ne serait pas aussi bon de prier Dieu ?

—Et c'est peut-être cela plutôt qui te chagrine ?

—Non, mon père, seulement j'aimerais mieux rester avec toi.

—Mais, enfant, tu y serais plus heureuse et ton père dont tu craignais tant la colère, lorsqu'il connaîtrait que tu es chrétienne, ne pourrait pas aller là pour te prendre, tandis qu'ici il peut venir tous les jours.

—Et toi, mon père, ne pourrais-tu pas me défendre ici? Puis il me semble que je prierais mieux le bon Dieu près de toi. Ces murs me font si peur ; et j'ai tant de plaisir à respirer l'air frais, à voir le ciel bleu et les forêts verdoyantes. Mon bon père, je n'irai pas, n'est-ce pas ?

—On verra cela, mon enfant.

Tous trois restèrent silencieux. Rosalie paraissait absorbée dans son bonheur. Le prêtre réfléchissait profondément. Françoise, les yeux brillants de pleurs, attachait ses regards tristes sur lui. Le père Mesnard allait franchir le seuil de la cabane, quand la jeune fille se pencha timidement vers lui et lui dit d'une voix émue :

—Mon père, tu n'es pas fâché contre moi ? J'irai . . si tu le veux. Mais je serais plus contente de rester avec toi. Je t'aime tant, mon bon père.

Pour toute réponse, le vieillard pressa la jeune fille sur son sein. Puis un instant après, il ajouta :

—Viens prier, mon enfant, et ne pleure pas.

II

FRANÇOISE

—L'as-tu vu, Rosalie, ce canot traverser le lac ? s'écria Françoise, haletante et épuiseé en entrant à la cabane. Il me semblait y reconnaître les armes de notre père ; c'était sa voix et celle du jeune chef Alleweni, celui à qui mon père me destinait. T'en souviens-tu, Rosalie ?

Tout cela fut dit d'une seule haleine et si vite que Rosalie, qui était en ce moment à genoux devant un

crucifix et priait avec ferveur, n'eut que le temps de se lever. En voyant sa jeune sœur, elle lui dit d'un ton de reproche :

—D'où viens-tu donc encore, Françoise ? Mais, mon Dieu, qu'as-tu ? Que tu es pâle !

—Je viens des Sycomores, et j'ai tant couru en m'en revenant, que je suis tout essoufflée.

—Et qu'as-tu été faire aux Sycomores ? Depuis quelque temps, il me semble que tu ne pries plus, Françoise. Tu ne restes même plus à la cabane ; et tu passes tes journées dans les bois. Ne sais-tu donc pas que les bois sont bien dangereux ?

—Je n'y ai jamais rien vu, Rosalie, et d'ailleurs j'aime autant parcourir les forêts que de rester ici à regarder les Outaouais.

—Et aussi pourquoi fuir les Outaouais ?

—C'est que je ne puis les voir sans tressaillir, Rosalie.

—Mais alors pourquoi ne pas rester à la cabane et prier avec moi le bon Dieu ? Ne serait-ce pas mieux ? Notre bon père, à son retour des Cèdres, ne sera pas content de toi, car je lui dirai tout, sois-en bien certaine.

—Ne me gronde pas, ma bonne sœur. Si je pouvais toujours prier comme toi, je le ferais bien, je t'assure. Mais j'aime tant les bois, la campagne, les montagnes ; et c'est si bon de respirer, là-bas sur la colline, l'air frais du matin ! Je m'amuse tant à cueillir les fleurs, quand le soleil vient pour la première fois les saluer de ses rayons ; à marcher les pieds dans l'herbe, quand la rosée, brillante comme les rochers de glace de notre patrie en hiver, viennent éblouir nos yeux par des milliers de merveilles. Et seule sur la montagne, je me rappelle notre patrie ; je pense à notre père Talasco, à Genanhatenna, notre bonne mère. Et cette colline, ces forêts me font souvenir de cette colline, de ces forêts où nous allions chaque matin ; ce petit ruisseau, de ce petit ruisseau qui serpentait dans la plaine et où chaque soir nous allions boire et nous rafraîchir de la chaleur du jour. Elle était belle

notre patrie, Rosalie, bien belle ! . . . Mais dis-moi, as-tu vu ce canot traverser le lac ?

—Que veux-tu donc dire avec ce canot ?

—J'étais allée, comme je te l'ai déjà dit, aux Sycomores, aussitôt après le départ de notre père, pour y chercher des plantes qui devaient teindre les souliers de noces de Julie. Je . . .

—Qu'as-tu besoin de t'occuper de ces noces ? Ce sont ces pensées qui te font oublier tes prières. Ne devrais-tu pas plutôt te préparer à aller à Montréal ?

—Mais je ne suis pas encore religieuse, Rosalie, et il me semble . . . que je ne le serai jamais.

—Que dis-tu là ?

—Et d'ailleurs, ajouta vivement la jeune fille pour conjurer le courroux de sa sœur, ce n'est pas de nous que je m'occupais. Je venais de gravir le haut de la montagne, pensant toujours à notre père, quand un bruit léger, semblable à celui de l'eau fendue par des avirons, vint frapper mes oreilles. Je détournai mes regards, je vis sur le lac un canot chargé de sept personnes, avancer rapidement vers ce rivage. Je crus reconnaître le canot de notre père. Néanmoins je n'y fis aucune attention, croyant que c'était l'effet d'une illusion ; je me rendis au milieu de la forêt, toute remplie de souvenirs de notre patrie.

—Imprudente ! pourquoi tant t'éloigner des cabanes ?

—Il n'y avait pas une heure que j'y étais, que des pas précipités qui s'avançaient dans ma direction me retirèrent de ma rêverie ; j'écoutai plus attentivement : des sons de voix venaient de temps à autre mourir dans les airs près de moi. Il me semblait y distinguer nos noms, non pas nos noms de baptême, Rosalie ; c'étaient nos noms, comme on nous les donnait à Onnontagué.

—Tu t'es sans doute immédiatement sauvée, tu n'as pas écouté ?

—Je n'ai pu m'en empêcher, ma sœur ; c'était la voix de nos parents.

—Et alors qu'a-t-on dit, qu'as-tu vu ?

—Rien, Rosalie, seulement les voix devenaient de plus en plus distinctes. J'ai eu peur et je me suis sauvée vers les cabanes.

En ce moment les deux jeunes filles tressaillirent ; c'est qu'elles venaient d'entendre comme le bruit de brouissailles écrasées par la marche d'une personne pressée. Elles allaient regarder, quand la porte de la cabane s'ouvrit et laissa passer Genanhatenna. Rosalie chancela et tomba devant la croix qu'elles venaient de quitter. Quant à Françoise, ses forces parurent un instant l'abandonner, mais elle courut bientôt se jeter dans les bras de sa mère.

Pauvre enfant, elle aimait comme on aime sa mère à dix-huit ans, ignorant les passions qui dévorent les existences des hommes et qui font quelquefois oublier aux mères leurs entrailles. Ce furent des baisers, des caresses bien tendres. A voir cette joie si naïve, ce bonheur inexprimable, répandus sur toute sa figure, qui eût pu ne pas s'émouvoir ? Et cependant Genanhatenna restait immobile et pensive. Ces transports de sa fille ne reflétaient aucune trace d'émotion sur son visage froid. Il y eut pourtant un instant où elle dut être émue, car une larme brilla sous ses paupières. Mais cela passa vite. Elle redevint plus calme. Puis d'une voix vibrante et forte elle éclata comme la foudre :

—Que vois-je ! Statenna à genoux devant le Dieu ennemi de sa nation, et l'autre fille de Talasco qui pleure en voyant sa mère . . . Sont-ce bien là mes enfants ? . . Non . . . Ce n'est pas là mon Alla.

—Ma mère, s'écria la jeune fille en l'implorant.

—Non. Je pensais que c'était Statenna et ce ne sont pas même des . . . Iroquoises.

—Mais regarde-moi donc, ma mère, je suis ta fille, je suis encore Iroquoise. Je t'aime toujours.

—Ma fille, dis-tu ? . . . je n'en ai plus de fille . . . plus de fille, moi, l'épouse de Talasco. J'en avais pourtant deux que j'aimais bien. Chaque matin je les em-

brassais, je les pressais sur mon sein, et comme elles me caressaient ! Oh ! elles m'aimaient bien, mes filles !

—Ma mère, je t'aime encore !

—Je pensais les retrouver ici, mes filles qui étaient perdues. Genanhatenna, pourquoi es-tu venue jusqu'au milieu des Outaouais ? Pourquoi t'exposer au courroux des ennemis de ton époux ? . . . Chercher tes filles . . elles ne sont plus tes filles . . .

—Ma mère, reconnais-moi ; je suis ton Alla.

—Mon Alla . . . Oui, j'avais une fille de ce nom, une fille qui faisait la gloire et l'amour de ses parents . . . je m'en souviens bien de ma fille, de mon Alla, si chérie du jeune chef Alleweni . . . Tu es mon Alla, dis-tu ? tu te souviens alors combien tu étais heureuse près de moi.

—Oui, oui, ma mère, je m'en souviens.

—Tu es donc ma fille, mon Alla ? Oh ! viens sur mon sein que je puisse te voir, te regarder. J'ai enfin retrouvé mes enfants. Talasco, tu vas être heureux, tu pourras encore appeler tes filles . . Mais, mes enfants, nous sommes au milieu d'ennemis et si les Outaouais me trouvaient ici, ils me tueraient. Gagnons la forêt, sauvons-nous.

Rosalie se pressa près de la croix et une légère pâleur s'éteignit sur les lèvres de Françoise. Quant à la sauvagesse, il y eut un désespoir horrible qui se peignit sur sa figure bronzée . . .

—Malédiction ! s'écria-t-elle . . . malheur ! . . . plus de filles ! plus de filles ! Talasco, que vas-tu dire quand tu sauras que tu n'as plus de filles ; quand on te dira que ton sang va se perdre dans le silence des forêts comme l'oiseau que ta flèche meurtrière abat à tes pieds ? . . . Mais tu disais que tu étais ma fille, tu m'as donc trompée ? . . . Oh ! dis-le encore que tu es mon Alla, mon enfant. Viens consoler ton vieux père qui va mourir.

—Ma mère, s'écria la jeune fille en pressant le crucifix qui pendait sur sa poitrine, je ne puis partir, je ne puis laisser mon Dieu.

L'Iroquoise resta terrassée ; mais bientôt un affreux sourire passa sur ses lèvres, son regard étincela, ses joues se colorèrent ; puis tout à coup elle redevint calme.

—Du moins, mon Alla, tu vas venir avec moi dans la forêt, dit-elle avec une voix singulièrement adoucie ; là m'attendent ton père et le chef Alleweni ; viens les voir pour la dernière fois et que ce soit là que nous nous séparions.

—N'y va pas, Françoise, dit tout bas Rosalie, en se penchant à l'oreille de la jeune fille, ils vont t'enlever.

Françoise parut un instant hésiter, elle regarda sa mère ; elle ne put résister et elle la suivit . . . Elles étaient déjà rendues au milieu de la forêt. Genanhatenna prit la main de sa fille et s'arrêta.

—Dieu d'Areouski, s'écria-t-elle, je suis bien heureuse du moins d'avoir retrouvé mon Alla. Car tu es ma fille, toi, et tu ne m'abandonneras plus. Non, non, tu ne m'abandonneras plus. Tu ne laisseras plus ta mère, ta mère qui t'aime tant. Non, car je sens palpiter ton cœur ; il me dit que tu ne peux le faire. Tu vas venir avec moi, tu vas me suivre, n'est-ce pas, ma fille ?

L'Iroquoise était bien émue, en prononçant ces paroles ; sa poitrine était oppressée ; la pauvre enfant ne put retenir ses larmes et se précipita dans ses bras.

—Non, non, ma mère, je m'en vais avec toi. Mais il faut pour cela que tu me promettes que mon père me laissera vivre chrétienne.

—Je ne puis, Alla, car ton père a juré par le dieu d'Areouski que nul chrétien ne respirera sous le beau ciel d'Onnontagué.

—Alors, ma bonne mère, je ne puis . . . aller avec toi, te suivre ; car j'ai été marquée de ce grand signe (et elle fit sur elle le signe de la rédemption), je ne puis le renier. Pardonne à ta fille, elle ne peut plus être à toi. Et tout en disant cela, elle cherchait à presser sa mère sur son cœur, sans doute pour lui faire comprendre combien il souffrait alors.

—Va-t'en, infâme, tu n'es plus ma fille, s'écria Genanhatenna furieuse en la repoussant avec violence. Va rejoindre les ennemis de ton père et les miens.

La jeune fille alla tomber aux pieds d'un arbre. La sauvagesse se frappa le front et poussa un horrible cri. Un cri plus horrible retentit dans la forêt ; et Françoise se trouva dans un instant entre deux sauvages, le chef Alleweni et Talasco, qui lui cria d'une voix terrible : —Vivante ou morte, tu es à moi, et il l'entraîna.

Ils venaient de franchir la dernière lisière du bois pour gagner l'île aux Cèdres. Le soleil de ses derniers rayons dorait les cimes élevées des montagnes qui bordaient l'horizon. C'était une belle soirée d'été, les vallées voisines ne retentissaient que des gazouillements des oiseaux dont les concerts sont pour les forêts les chants sublimes des anges pour la cité céleste. Les ombres couraient sur les eaux du fleuve, qui reflétait chaque nuance du ciel, chaque ondulation de la rive. La petite troupe s'avançait en silence vers le rivage. Talasco s'arrêta tout à coup. Un frémissement involontaire parcourut tous ses membres. Il pencha vivement son oreille vers la terre et écouta attentivement :

—A la nage, frères, dit-il en se levant, l'ennemi est proche.

Mais il avait à peine achevé qu'une compagnie de Français sous les ordres d'un jeune officier fondit sur lui.

—Talasco, amis, s'écria le jeune homme, et une prisonnière.

Il banda sa carabine et visa. L'éclair de la détente brillait déjà, quand Françoise se précipita devant son père en criant aux Français :

—Ne le tuez pas, c'est mon père. Épargnez-le, sauvez-le ; car si les Outaouais le prenaient, ils lui feraient souffrir mille tourments, et ce serait moi qui en serais la cause, moi qui suis sa fille. Et elle tendit les bras vers eux, désarmés par tant de charmes et de douleur. Le farouche Talasco ne dit rien. Pas le moindre indice de

terreur ne passa sur son œil calme et serein. Il eût voulu vendre sa vie chèrement ; surpris et entouré, il ne le pouvait pas. La fortune lui était contraire, mais il dédaigna de fléchir et de prier. Et lorsque les Français défilèrent à droite et à gauche pour le laisser passer, il marcha fièrement comme celui qui se croit plutôt un vainqueur qu'un vaincu. Genanhatenna le suivit, trop fidèle imitatrice du courage de son époux. Quand Françoise la vit passer, elle se pencha vers elle :

—Ma mère, encore un mot, et elle voulut l'embrasser.

L'Iroquoise lui jeta un regard de mépris :

—Encore un mot, oui, mais un mot terrible : *vengeance* ! Le jour de la vengeance de ton père viendra. J'en ai entendu la promesse dans le souffle des vents et le murmure des eaux : il viendra.

La jeune fille inclina sa tête, comme si elle eût cru à la prédiction de sa mère et posa ses lèvres sur le crucifix qui pendait à son cou. Elle resta immobile à sa place et longtemps après elle attachait encore ses regards humides sur les arbres qui venaient de la dérober à sa vue.

Le jeune officier s'avança vers elle, et la tirant de sa rêverie, il lui dit :

—Sœur, où veux-tu que l'on te conduise ?

Elle leva timidement ses deux beaux yeux sur lui :

—A Saint-Louis, frère, chez le père Mesnard.

—Chez le père Mesnard ! C'est mon oncle, c'est là que je vais. Amis, en marche ! Et se plaçant à côté de la jeune fille, le jeune officier et sa compagnie s'enfoncèrent dans l'épaisseur du bois. Ce jeune homme s'appelait Eugène Brunon.

III

EUGÈNE BRUNON

La lune venait de paraître. Ses rayons pâles descendaient en flots dans la vallée de Saint-Louis, au murmure

mélodieux du fleuve et des zéphires. Les ombres qui couvraient le lac tranquille s'enfuyaient légèrement des hauteurs en répandant sur toutes les habitations du village une teinte d'une délicieuse douceur ; c'était une de ces mélancoliques soirées d'été si fréquentes sous le beau ciel du Canada, mais que lui seul sait donner. La douce et suave fraîcheur qui s'échappait des eaux embaumées par le parfum des fleurs, courait dans les sens avec amour. Assis sur le seuil de leurs cabanes, fumant leur pipe, les Outaouais contemplaient dans un religieux silence la magnifique grandeur de la nature. Et quand un nuage s'écoulait sous la voûte céleste, leurs traits faisaient voir un léger tressaillement, car le sauvage dans le nuage noir d'un ciel pur, voit toujours un signe funeste. Mais comme depuis longtemps rien n'était venu troubler leur tranquillité, la joie reparaissait promptement sur leur front obscurci, et lançant à l'horizon, redevenu serein, des tourbillons de fumée, ils faisaient retomber de nouveau leur tête sur leur large poitrine et s'abîmaient dans cette rêverie sublime de l'homme de la forêt.

Couché mollement sur le gazon fleuri, près du ruisseau qui coulait à la porte de la cabane de son oncle, Eugène Brunon était ce soir-là, comme les autres, bien rêveur. Mais que son rêve semblait le faire souffrir ! Ses regards ardents s'attachaient sur la cabane, et d'une main tremblante il pressait sa poitrine soulevée par les nombreux battements de son cœur. Une brûlante lueur de tristesse était répandue sur sa figure un peu basanée, qu'éclairait en ce moment la lumière argentée de la lune qu'un gros nuage venait de ternir, et sa longue chevelure noire flottait négligemment sur ses épaules. Quelques larmes vinrent perler ses paupières ; puis bientôt un éclair de joie ceignit son large front. C'est qu'il venait de voir sortir une jeune fille de la cabane de son oncle, et cette jeune fille s'avançait vers lui. Mais sa joie fut de courte durée, car elle franchit le ruisseau et gagna la colline. Eugène redevint pensif. Cette jeune fille l'aimait-elle ? telle fut la question

qu'il se fit. Un instant auparavant il n'en eût pas douté. Mais pourquoi le fuir, si elle l'aimait ? Pourquoi ne pas venir passer avec lui ces quelques heures pour lesquelles, sans craindre la fatigue d'une journée d'été, il avait fait tant de marche. Oh ! non, elle ne l'aimait pas ! et un frisson glacial parcourut tous ses membres ; ses joues devinrent plus pâles que le marbre blanc d'un mausolée. Elle ne l'aimait pas ! et il s'était tant de fois dit qu'elle l'aimait, qu'il était le plus heureux des hommes. Elle ne l'aimait pas ! Oh ! comment vivre sans cela, dites, jeunes gens, comment vivre sans l'amour de la femme que l'on aime ? Ne faut-il pas plutôt mourir avant de le savoir ? Car alors en mourant, vous ne laissez qu'une vie, une vie dont plusieurs d'entre vous peut-être maudissent souvent l'existence, la vie du corps, vie d'illusion et de mensonge. Mais quand vous lui avez entendu dire à cette femme qu'elle ne vous aimait pas, alors il vous faut mourir deux fois ! donner deux vies ! la vie du corps, qui se flétrit sous les chagrins ! et la vie du cœur, vie d'amour et d'espérance ! La vie des anges au ciel ! Qui n'aurait pas de regret à la quitter !

Tout ce qu'il y a de douleur sur la terre passa dans l'âme d'Eugène. Il leva les yeux vers l'horizon pour y chercher une consolation dans la prière. " Mon Dieu !" fut tout ce qu'il put dire : il venait de voir debout devant lui la fille adoptive de son oncle.

—Françoise ! murmura-t-il tout bas.

—Frère, comme tu es triste ce soir, dit la jeune fille en s'asseyant près de lui.

—Triste, Françoise, oui, c'est vrai.

—La nuit, comme au sauvage, te donne-t-elle de sombres pensées en couvrant d'un voile sombre le nuage noir qui passe sur la lampe du bon Dieu, te fait-elle rêver ? Tu ne parles pas, frère ?

—C'est que je regardais l'oiseau de nuit qui s'en va là-bas en riant et que je me demandais pourquoi son vol te fait tressaillir.

—Il annonce, vois-tu, quelque malheur.

—Quelque malheur, sœur ?

—Oui . . . Mais pourquoi penches-tu donc ainsi la tête ; souffres-tu ?

—Non, je rêve à ce malheur dont tu parlais.

—Tu rêves donc comme le sauvage toi ?

—Et pourquoi ne pas rêver comme lui, Françoise ?

—C'est qu'il m'avait dit que les blancs ne rêvaient pas.

—Qui te disait cela, sœur ?

—Talasco, frère.

—Ton père ! . . Oh ! c'est qu'il n'aime pas les blancs.

—Frère, ils sont bien méchants aussi.

—Méchants, Françoise ?

—Oui, frère.

—Tu ne les connais donc pas, Françoise ? Tu ne sais donc pas tout ce qu'ils ont fait pour les sauvages ?

—Qu'ont-ils fait, frère ?

—Mais pour eux ils ont laissé leur famille, leur patrie, leur bonheur.

—Oui, pour venir troubler le nôtre, n'est-ce pas ?

—Non, non, car ils voulaient vous rendre heureux.

—Et pour cela, il leur fallait massacrer nos pères, enlever leurs forêts, leurs cabanes, ruiner leur patrie ?

—Mais cela n'est pas, sœur.

—Cela n'est pas ! . . . voilà toujours ce qu'ils nous disent quand on leur reproche ce qu'ils nous ont fait. Vois, frère, si cela n'est pas. Nos forêts ne sont-elles pas habitées par les blancs ? Là-bas sur le rivage du Saint-Laurent, où est ma sœur, je crois, n'ont-ils pas chassé mes pères et brûlé leurs cabanes ? Partout l'on ne foule plus qu'un sol couvert de ruines et de cendres ; et tu dis qu'ils voulaient nous rendre heureux !

—Écoute, sœur, et tu vas voir que les blancs ne sont venus ici que pour le bonheur de ta tribu.

—Je voudrais, frère, le croire ; mais . . .

—Voyons, écoute donc.

—J'écoute, frère.

—Tu es chrétienne maintenant, Françoise, tu sais tout ce que la religion des blancs renferme de grand, de noble et de bon.

—Oui, il me semble vivre d'une nouvelle vie, depuis que j'adore leur Dieu.

—Cette religion doit donc rendre tes pères plus heureux qu'ils ne sont.

—Je le pense, frère, pour moi, du moins.

—Eh bien ! tu peux sentir en ce moment quelle reconnaissance vous devez rendre aux blancs. Pour vous faire connaître leur Dieu, ils ont franchi des mers orageuses et laissé leur patrie. De plus, ils vous apportaient des connaissances et des lumières acquises par dix-sept âges. Crois-tu que pour vous rendre malheureux ils eussent tant fait ?

—Et tout cela, frère, c'était pour notre bonheur qu'ils le faisaient ?

—Sans doute, Françoise.

—Dis donc plutôt que c'était pour leur propre bonheur, que c'était pour s'emparer de nos forêts et se rendre heureux à nos dépens ; car, frère, si les blancs étaient si heureux dans leur patrie avec ces connaissances que tu vantes tant, pourquoi viennent-ils en si grand nombre habiter notre sol, quand il n'y a que leurs patriarches qui parcourent nos cabanes pour nous apporter cette religion et ces connaissances ?

—Sœur, les Français sont bien nombreux dans leur patrie ; ils pensaient que tes frères pourraient leur donner quelque peu de la grande étendue de leur sol ; mais tes frères n'ont point voulu et même ont essayé de les chasser du lieu où ils s'étaient établis.

—Mes frères ont défendu leurs cabanes que les blancs leur enlevaient.

—Je te l'ai déjà dit, sœur, les blancs ne voulaient pas enlever vos cabanes, mais seulement en partager le toit.

—Frère, s'ils eussent voulu partager notre toit comme

des hôtes, les Iroquois les eussent acceptés avec transport. car les Iroquois sont bons.

—Les blancs le sont aussi, Françoise, et pour ce gîte qu'ils pensaient que vous leur donneriez, ils laissaient leur patrie, emportant avec eux ses plus grands trésors, sa religion et ses nobles et grandes institutions. Tu vois donc qu'ils méritaient bien le peu de terre qu'ils vous demandaient.

—Je ne le vois pas, frère, si ce n'est que pour leur religion. Pour leurs grandes et belles institutions, comme tu les appelles, nous pouvions vivre heureux sans elles comme nous avions déjà vécu. Et peut-être nous ne pourrions pas en dire autant de ces blancs, qui les connaissent depuis si longtemps, ces institutions, car pour vivre ici, toujours en guerre avec les sauvages et d'autres blancs, il faut supposer qu'ils n'étaient pas bien heureux dans leur patrie. Puis d'ailleurs je ne vois pas non plus que ces institutions soient si grandes et si belles, puisqu'il me semble que ce sont elles que permettent aux blancs de venir nous brûler nos cabanes et nos forêts, comme ils l'ont fait encore, il n'y a pas longtemps, quelques soleils avant que je fusse prise. Frère, si tu avais vu mon père comme il jurait de se venger et les maudissait.

—Pourquoi hait-il donc autant les blancs, ton père, Françoise ?

—C'est qu'ils lui ont fait bien du mal.

—Mais aussi il en a bien fait à mes frères, ton père.

—C'étaient donc tes frères, ces hommes-là ?

—Oui, sœur, dit Eugène en la regardant.

—Tu n'aurais pas fait cela, toi, frère, tu n'es pas aussi méchant qu'eux, n'est-ce pas ?

—Non, Françoise . . . Mais qu'as-tu donc ?

—Oh ! si tu savais quelle douleur qui me brûlait le cœur, tu éteins en disant cela. Car, vois-tu, frère, je te pensais maudit de Talasco, mais si tu n'es pas méchant, il n'a pas pu te maudire. Sans cela, frère, il aurait fallu ne plus t'aimer.

—Tu m'aimes, sœur ?

—Si je t'aime, frère !

Ce qui se passa dans l'âme des deux jeunes gens en ce moment, eux seuls purent en savourer toutes les délices. Seulement on vit leurs lèvres se confondre, leurs bras s'entrelacer et ceindre leurs épaules dans une étreinte d'enivrement.

—Tu m'aimais, frère ; et c'était peut-être cela qui te rendait si triste ! Ah ! pourquoi ne me l'avoir pas dit plus tôt ? Comme je t'aurais aimé !

—C'est, Françoise, que je craignais mon . . .

—Ton oncle, Eugène ? dit d'une voix grave le père Mesnard, qui venait tomber comme un coup de foudre au milieu des deux jeunes gens.

—Mon oncle ! dit le jeune homme éperdu en se jetant à ses pieds.

—Mon père ! s'écria Françoise en l'imitant.

—Mes enfants ! ajouta le bon prêtre, maîtrisant son émotion. Puis après les avoir un instant contemplés : Relevez-vous, leur dit-il, et venez que je vous embrasse tous deux. Mais chassez, chassez, enfants, cette rougeur qui couvre votre front. Vous n'avez pas commis de crime. Non, non, Eugène, car c'est une belle et sainte pensée que l'amour de deux jeunes cœurs purs et honnêtes. Seulement vous auriez pu me dire auparavant que vous vous aimiez. Si tu savais, Eugène, combien ton manque de confiance m'a fait de peine. Tu baisses la tête, tu sens combien tu as été coupable.

—Et n'est-ce pas qu'il l'est aussi, mon père, de me l'avoir caché si longtemps ?

—Mais penses-tu donc, Françoise, que ce reproche n'est pas pour toi comme pour lui ?

La jeune fille ne put répondre et elle cacha sur le sein du vieillard sa belle figure sur laquelle venait de se déposer la pourpre des nuages du soir. Une larme roula sous la blanche paupière du père Mesnard. Il prit la main droite des deux jeunes gens, et la leur mettant

l'une dans l'autre, il leur dit de cette voix qui savait attendrir les sauvages :

—Vous vous aimez, enfants ?

Il eut pour toute réponse deux regards d'amour qui brillèrent comme les étoiles des cieux.

—Eh bien, je comblerai vos vœux, je vous unirai bientôt. Puisse le Dieu que nous allons prier tous trois, bénir votre union.

Un instant après ils entrèrent dans la cabane.

Tout le village était depuis longtemps plongé dans les douceurs d'un sommeil profond. On n'entendait au loin que le cri du hibou et des oiseaux de nuit. Le père Mesnard et Eugène Brunon venaient même de s'endormir sur leurs couches de sapin. Une jeune fille seule veillait dans toute la vallée. A genoux sur son hamac, Françoise priait encore. Ce qu'elle dit à Dieu dans cette prière, nous ne sommes pas faits pour l'écrire—la main de l'ange qui veillait près d'elle, ne pourrait pas le tracer.—Oh ! qu'il dut y avoir des transports ardents, de brûlantes pensées dans ce qu'elle adressait à la divinité. Que de larmes de reconnaissance durent souvent humecter sa poitrine, et s'exhaler comme un parfum jusqu'au trône de gloire de l'Homme-Dieu. Vous qui avez aimé, jeunes femmes et jeunes filles, à vous seules est réservé le bonheur de comprendre tout ce qui dut se passer dans cette âme simple et ingénue. Vous le comprendrez, vous jeunes femmes, quand, vous rappelant le soir qui suivit votre union, il vous était alors permis d'élever votre cœur au ciel, près de celui que vous aimiez. Et vous aussi, jeunes filles, car vous n'aurez qu'à vous ressouvenir de vos pensées quand, à la clarté vacillante des étoiles, dans votre chambre de jeune fille, à genoux devant la croix, vous déposiez le baume de votre piété pour Dieu, parce que l'heure qui avait précédé ce moment un cœur haut placé avait dit au vôtre, dans un sentiment de douce ivresse, deux mots bien courts, "je t'aime," mais dont, il est vrai, les habitants du ciel

envient le doux instant de bonheur qu'ils donnent . . .

. . . .

Quelques jours plus tard, le père Mesnard unissait devant Dieu, deux jeunes cœurs. Après les avoir bénis il leur dit d'une voix douce et grave :

—Allez en paix, mes enfants, et puissiez-vous toujours être . . . heureux, eût-il voulu dire, mais il ne put achever . . . Le Dieu qu'il adorait et qu'il venait de recevoir l'avait-il prévenu de quelque malheur ? . . . .

. . . .

IV

LES EXPIATIONS

L'ombre marquait trois heures. Tout était calme sous le ciel et l'horizon serein ; mais l'on aurait dit que dans ce silence de la nature il y avait quelque chose qui vous faisait frissonner malgré vous, comme si des fantômes, répandus dans les airs, vous eussent glissé des mots de mort à l'oreille. Et votre effroi eût encore augmenté, en voyant dans l'intérieur d'une petite cabane, un vieillard, la tête appuyée sur sa main droite, l'œil hagard et la chevelure blanche en désordre. Son front sillonné de rides s'assombrissait de temps à autre, comme si un rêve funeste s'était emparé de son âme. Quelques larmes même s'échappaient de ses paupières et s'écoulaient furtives de ses joues desséchées. Près de lui une jeune femme, assise sur son hamac, travaillait avec courage à une écharpe de guerrier qu'elle brodait avec une dextérité incomparable. De grosses gouttes de sueur descendaient le long de ses membres délicats et sa poitrine battait violemment. Mais tout occupée de son ouvrage, elle ne faisait point d'attention à la chaleur du jour, ni à la tristesse du vieillard. Une pensée remplissait toute son âme et ce devait être une pensée d'amour, car il n'y a que celles-là qui nous font oublier notre propre existence. Elle

se leva tout à coup, et s'avançant vers le prêtre, en lui montrant son écharpe :

—Vois, mon père, lui dit-elle, je viens de l'achever. Eugène va être bien content de la recevoir à son retour.

Le père Mesnard leva tristement la tête et ses yeux humides rencontrèrent la figure de Françoise, rayonnante de joie.

—Tu pleures, mon bon père !

—Non . . . enfant, je ne pleure pas.

—Ton visage était bien triste !

—Peut-être qu'en effet j'étais triste. Un songe funeste . . . un rêve . . de malheur . . Ne me parlais-tu pas d'Eugène ?

—Oui, je te disais . . . Mais tu pleures encore. Et elle essuya les larmes que le vieillard n'avait pu retenir.

—Je n'ai rien, ma fille, dit-il. C'était ce rêve . . . qui me faisait souffrir.

—Il est donc bien effrayant ?

—Oui, enfant. Mais laissons cela et parlons d'Eugène C'est ce soir qu'il doit revenir, n'est-ce pas ?

—Il me l'a promis du moins.

—Puisse-t-il arriver bientôt !

—Oh ! j'en ai bien hâte aussi, depuis tant de temps que je ne l'ai pas vu !

—Il n'y a que huit jours qu'il est parti, et tu dis tant de temps !

—Crois-tu que pour moi ce n'est pas assez longtemps, sans le voir ?

—Tu l'aimes donc bien, enfant ?

—Comment ne l'aimerais-je pas, lui qui m'aime tant ? Il la contempla un moment :

—Pauvre enfant, goûte avec enivrement ces fleurs de la vie, car l'automne viendra bientôt.

—Pourquoi ne serais-je pas toujours heureuse, mon père ?

—Pourquoi ! Oh ! je n'en sais rien, mais il me semble

que tout l'annonce. N'as-tu pas vu hier la croix s'assombrir à ton approche ?

—Des malheurs nous menacent donc ?

—J'en ai peur, mon enfant.

—Oh ! dis, mon père ; ils ne frapperont pas Eugène ?

—Eugène, et toujours lui !

—Et pourquoi ne penserais-je pas à lui ?

—Tu l'aimes trop, ton Eugène, je te le dis, enfant. Ton cœur, tes prières, et même ton âme ne sont plus qu'à lui ! Et rien, rien pour Dieu, pas un soupir, un vœu pour conjurer le malheur.

—Je crois pourtant que je ne l'aime pas trop, mon père. Et la jeune femme leva sur le père, ses yeux dont les orbites flottaient dans les pleurs.

—Aime-le encore plus, si tu le veux, je ne te le défends pas. Mais il faudrait prier un peu plus le bon Dieu. Car souviens-toi que si tu es heureuse aujourd'hui c'est à lui que tu le dois. Et ne pas le remercier ce serait être . . .

—Ingrate, n'est-ce pas, mon père ? c'est vrai, je l'ai bien été. Mais je le prierai maintenant, je le prierai beaucoup. Il verra bien que je suis reconnaissante.

—Je sais, enfant, que tu es un noble cœur, mais pourquoi ne le remerciais-tu pas auparavant ?

—C'est que je n'y pensais pas.

Le père Mesnard ne dit plus rien. Ces derniers mots l'avaient rendu rêveur. " Je n'y pensais pas," triste et en même temps bien expressive réponse, qui renferme toute la vie humaine. N'est-ce pas, en effet, l'une de ces tristes réalités dont elle est pleine ? Pour l'homme qui se croit heureux, n'est-ce pas tout ce qu'il sait dire, quand on lui parle de Dieu et de reconnaissance ? Voyez-le avec ses larges espérances insulter à la misère dans laquelle demain peut-être il courbera sa faible et orgueilleuse existence. Demandez-lui, si dans ces rêves de grandeur, il a associé une seule pensée du ciel, il vous répondra avec dédain : " *Non*, la terre suffit pour mon

bonheur,'' comme si l'on pouvait être heureux sans bénir la main qui vous rend tel. Ne vaudrait-il pas mieux pour cet homme tomber dans cette misère qu'il dédaigne? Car alors au moins vous le verriez avec ce noble courage que vous donnent de longs tourments, ne plus rougir de lever vers son Dieu un regard d'espérance, dire une prière d'amour et faire entendre un mot de plainte, qui demande en même temps protection. Tout en lui est fort et ardent, tout en lui est triste comme son âme. Il pleure . . . ne lui faut-il pas une main amie pour sécher ses larmes ? . . .

—Tu le prieras donc avec ferveur maintenant ? reprit-il après quelques instants.

—Oui, mon père, je le prierai bien.

—Il faudra même lui donner quelque chose de cet amour que tu as pour Eugène.

—Je les aimerai tous deux, mon père, de toute mon âme.

Ils restèrent silencieux. Le prêtre laissa tomber sa tête sur sa poitrine, et la jeune femme alla s'asseoir sur son lit.

—Eugène revient ce soir ? demanda-t-il encore.

—Oui, il me l'a dit.

Le père Mesnard poussa un gros soupir, qui fit tressaillir Françoise. Elle se précipita vers lui, en s'écriant:

—Mon père !

—Ma Françoise, mon enfant (et il la releva et lui tendit les bras), un malheur nous menace. Il me semble voir Eugène . . .

—Achève ! mon père, achève !

—Ensanglanté.

—Eugène !

—Mourant !

—Ne dis pas cela ! et elle recula d'effroi.

—Mort ! . . continua le prêtre, mort ! pauvre Eugène !

—Mort ! mon Dieu ! Oh ! ne rêve pas ainsi . . . Il

n'est pas mort . . . je le sais, je serais morte aussi . . Tiens, écoute, le voilà qui arrive . . . près du rivage. C'est lui ! c'est lui ! je le vois. Et plus prompte et légère que la biche, elle avait disparu.

Il y eut deux cris qui retentirent dans les airs, deux cris d'amour qui s'envolèrent sur les nuages.

—Eugène !

—Françoise !

Ce fut tout ce qu'ils prononcèrent en se voyant.

Le père Mesnard avait suivi lentement sa fille adoptive. Il aperçut bientôt les deux jeunes gens qui se tenaient étroitement embrassés. Cependant le front d'Eugène Brunon était bien sombre, et si parfois un sourire s'épanouissait sur ses lèvres aux caresses de Françoise, c'était un de ces sourires qui font mal. Ses pas précipités et sa démarche troublée ne confirmèrent que trop le père dans ses doutes. Il y avait un malheur. En passant près de lui, Françoise lui montra Eugène et rentra dans la cabane. Pour le jeune officier, il lui fit un signe de sa main, et l'entraînant vers le ruisseau, il lui dit d'une voix émue :

—Mon oncle, le danger est proche : une prisonnière iroquoise, conduite hier à Montréal, a déclaré qu'un parti de sa tribu, sous les ordres de Talasco, était en campagne pour une expédition secrète, et il y a tout lieu de croire que ce poste en est le but : car des canots étrangers ont été vus mouillés dans une anse à l'île aux Cèdres. Il n'y a pas un instant à perdre, il faut que vous partiez avec Françoise.

—Moi, mon fils, partir ! que dis-tu là ? Dans le danger, abandonner ces pauvres enfants ! et il montra les Outaouais rentrant en ce moment dans le village.

—Mais, mon oncle, en restant ici, que pouvez-vous faire ?

—Mourir avec eux du moins, s'il faut qu'ils meurent.

—Ils ne mourront pas, je les défendrai de ma vie. Mais vous, partez, sauvez Françoise.

—Je ne puis partir, Eugène. Le vrai berger ne peut abandonner son troupeau.

—Ils ont juré devant leur dieu de l'exterminer, et c'est Talasco qui est à leur tête, mon oncle, s'écria le jeune homme avec désespoir. Il va tant la faire souffrir ! Au nom de Dieu, je vous en conjure, sauvez-la, sauvez-la.

—Je ne puis partir, reprit toujours l'inflexible vieillard. Leurs larmes, il est bien vrai, se confondirent dans une même douleur ; puis on les vit tous deux entrer un instant après dans la cabane.

—D'où viens-tu donc, Eugène ? demanda la tendre jeune femme, en l'apercevant, d'un ton de reproche.

Eugène Brunon semblait implorer son oncle et ses regards douloureux se promenaient lentement sur chaque objet, comme s'il eût voulu leur dire un dernier adieu.

—Mais, mon Dieu ! que tu es pâle, ajouta-t-elle en se précipitant dans ses bras ; car elle venait de voir quelques larmes qui brillaient encore sur les joues de son époux.

—Mon oncle . . . dites-le-lui . . . Pour moi, je souffre trop.

Le vieillard resta silencieux, et Françoise, l'œil en feu, regardait toujours son époux :

—Tu souffres, Eugène, tu es blessé !

—Non, Françoise, je ne le suis point.

—Mais, qu'as-tu ? tu me fais peur ; parle, parle.

—Eh bien . . . écoute . . . l'orage gronde sur nous. Talasco veut se venger . . . Il faut, Françoise, que tu partes à cet instant même pour Montréal. Mes gens . . t'attendent au détour de la pointe.

—Sans toi, Eugène !

—Oui, mon enfant, sans moi.

—Jamais, jamais ! s'écria la jeune femme.

—Mais il le faut.

—Jamais ! te dis-je, Eugène.

—Voyons, écoute, enfant. Tu dois savoir que pour moi, il m'est impossible de te suivre. Dieu, l'honneur et le devoir me commandent de rester ici pour défendre

ce poste, confié à mes soins. Si je l'abandonnais, je me couvrirais de honte et de déshonneur.

—Tu ne serais pas déshonoré pour moi, Eugène, et mon amour ! . . .

—Enfant, pourrais-tu aimer un homme avili aux yeux de ses concitoyens ? Tu ne le pourrais pas, Françoise, n'est-ce pas ?

La jeune femme baissa les yeux et une vive rougeur couvrit son front. Eugène Brunon la pressa sur son cœur, et il ajouta plus gravement :

—Maintenant, Françoise, pars et obéis-moi.

—Ne te fâche pas, Eugène, je vais partir. Mais si tu savais combien je serais heureuse de rester ici avec toi, moi, et s'il fallait mourir, qu'il me serait doux de laisser la vie près de toi. Je t'aime tant ! Elle avait à peine achevé, qu'un bruit effroyable retentit dans toute la vallée du Saint-Louis.

—Mon Dieu ! Eugène, c'est le cri de guerre de mon père. Oh ! n'y va pas, il te tuera ! et elle entrelaça ses bras autour du cou de son époux.

—Sauve-toi, enfant.

—Ah ! comment t'abandonner ? . . . Non, non . . . Eugène, je reste avec toi, je veux mourir aussi.

—Va-t'en, Françoise, va-t'en !

—Ah ! du moins, viens avec moi, et ne va pas là ; car il va te tuer . . . Épargne-le, mon Dieu, sauve-le !

—Ne crains rien, enfant, je ne mourrai pas. Mais pars, sauve-toi . . . bien loin . . .

—Adieu . . . Mon Eugène . . . Adieu.

Elle embrassa de nouveau son jeune époux et elle s'élança sur la colliue, d'où, sans être vue, elle pouvait porter ses regards sur la plaine verdoyante.

Le cri de guerre courut dans les montagnes, et elle entendit des sons vagues, errants, et comme une voix qui murmurait ces mots : *Vengeance, le jour de la vengeance de ton père viendra.*

Talasco venait de débarquer. Les Outaouais sortirent

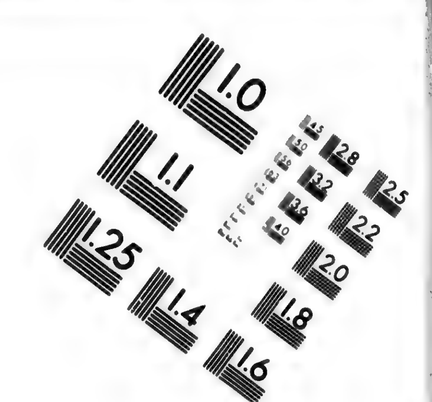
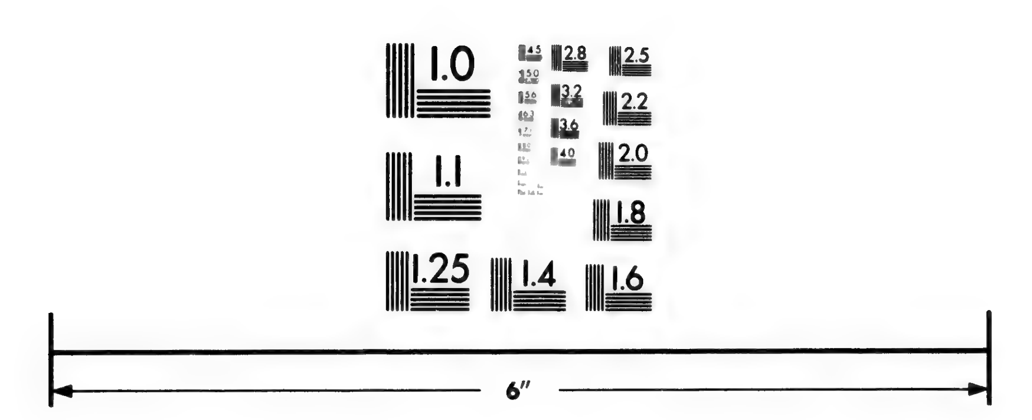


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





promptement et en désordre de leurs cabanes. Ils eurent beaucoup de peine à se mettre en rangs, malgré les exhortations d'Eugène Brunon qui était à leur tête. Quelques pas plus loin, le père Mesnard, la croix à la main, s'avançait calme et serein au-devant des Iroquois. Il fit un signe au chef pour lui parler. Bon vieillard ! il ne connaissait pas l'aigle d'Onnontagué : ses paroles de paix n'étaient que pour les échos d'alentour ! Le farouche sauvage banda son arc, et le père tomba percé d'une flèche. Ce fut là le commencement de la boucherie, et une fuite honteuse s'ensuivit. Cinq braves restèrent seuls avec Eugène. Les Iroquois se jetèrent sur eux comme des tigres. Cependant une voix se fait entendre : c'était Françoise, qui a tout vu et qui se précipite dans la mêlée. Elle veut mourir avec son époux.

—Épargnez-le, frères, crie-t-elle aux Iroquois, stupéfaits et étonnés de la voir pâle, échevelée et hâletante. Il n'est pas votre ennemi, ne le tuez pas, et elle les conjure et leur tend les bras.

—Un Français, un chrétien ne serait pas notre ennemi ! s'écria Talasco ; et tous se remirent à l'œuvre de destruction et de mort.

Cependant Eugène Brunon, blessé de mille coups, accablé par le nombre et s'affaissant sur lui-même, combat toujours. Mais il vient d'apercevoir son épouse. Il tombe, un cri s'échappe de sa poitrine :

—Françoise ! qu'as-tu fait ? . . perdue . . perdue . .

Le pauvre jeune homme ! tant il avait cru que chaque goutte de son sang protégerait la fuite de celle qu'il aimait, il s'était battu comme un lion, renversant tout sous son épée terrible. En la voyant près de lui, avec son espoir s'enfuirent toutes ses forces. Mais il ne fut pas renversé seul : Françoise était dans ses bras :

—Eugène ! Eugène ! murmura la jeune femme, ne me reconnais-tu pas ? Je suis ton épouse, ta Françoise. Et elle colla ses lèvres brûlantes contre celles déjà froides du jeune homme. Eugène ouvrit lentement ses yeux

mourants ; il prononça quelques mots obscurs. Dieu ! . . ma patrie ! . . . Françoise ! . . . mon amour ! . . . Adieu . . . Et tout fut fini, il était mort . . .

Ils sont là, ces pauvres jeunes gens, lèvres contre lèvres, front contre front. Le vent, comme au jour des félicités, a entrelacé leurs cheveux qui souvent flottèrent sur leurs épaules. Ne dirait-on pas que leur cœur est encore uni dans le même baiser ? Même après le trépas de l'un, quelle mollesse dans les poses, quel enivrement dans les étreintes ! N'est-ce pas qu'ils n'étaient pas faits pour le malheur . . . la mort ? Et cependant au milieu de leurs jouissances, quand ils ne commencent qu'à s'abreuver à la coupe de la vie, voilà que tout à coup le malheur vient flétrir de son souffle empoisonné leurs candides existences. Oh ! que dans ce monde il y a d'amères illusions ! Pourquoi plutôt la mort ne va-t-elle pas chercher ses victimes au milieu de cette foule errante, vagabonde, malheureuse, criminelle ? Regardez ce jeune homme. Comme il est pâle ! comme ses joues sont creuses et desséchées, ses yeux hagards, ses lèvres livides d'amertume ! Il maudit tout : Dieu, le monde, l'instant qui le vit naître. Ses jours lui sont à charge. Croyez-vous que la mort va le frapper ? Non . . . A lui misère, honte, horreur, et longues années ! . . . et longues années ! ou le crime ! car un poignard la forcera peut-être à le laisser passer sous sa sombre bannière. Encore ce sera avec regret qu'elle l'acceptera. N'a-t-il pas maudit la vie ? . . Pourquoi la mort ne le maudirait-elle pas à son tour ?

Autrement remplirait-elle la triste mission que le ciel lui a confiée ? N'est-ce pas une vengeance qu'elle accomplit ? Tenez, voyez-la, dans sa rage, moissonner les plus belles fleurs. Elle n'attend pas même qu'elles aient exhalé leur parfum. C'est ainsi qu'elle a cueilli au printemps ces jeunes enfants, eux que la vie avait bercés des plus doux rêves ; eux qui s'étaient promis, le matin encore de ce jour-là, félicité et bonheur. Et maintenant

il ne reste plus qu'un cadavre de tant de jeunesse et d'amour ; puis une jeune femme pâle comme la mort et mourante elle-même.

Cependant les Iroquois ont cessé leur massacre. Ils seront émus devant cette grande douleur. Mais Talasco est toujours inflexible, il a levé son casse-tête.

—Arrête, père, s'écria Françoise, arrête ! reconnais du moins ton fils, il fut mon époux, et il est mort.

—Mort, eh bien, qu'il en porte la marque, répondit le sauvage, et d'un seul coup, il sépara la tête d'Eugène de son corps. Un cri d'horreur s'éleva dans les airs. C'était la première expiation de la jeune femme d'avoir trop aimé. Il n'y eut bientôt, sur les riants rivages du Saint-Louis, que des ruines et des ossements, et l'on n'entendit que les chants funèbres de l'oiseau de nuit planant au-dessus des derniers flots de fumée . . . . .

. . . .

Quelques jours plus tard, une autre scène se passait à Onnontagué. Tous les sauvages, réunis autour de leur chef, étaient bien tristes. Talasco se leva, et s'approchant de sa fille, il lui souleva lentement la tête :

—Écoute, enfant, lui dit-il, veux-tu renoncer à ce signe (et il montra le crucifix que Françoise avait à son cou) qui te fait reconnaître pour l'esclave des chrétiens ? Parle, car ton sang pourrait bien couler, avant le coucher du soleil, sur l'autel du dieu Aréouski.

—Arrête, frère, dit l'un des sauvages, le jeune buisson ne se jette pas si promptement au feu. Attends jusqu'au nouveau lever de l'aurore ; la voix de la mère ramènera au nid le petit qui s'égare.

—Non, non, mon père, ne me renvoie pas à ma mère. Je ne renoncerai pas à mon Dieu. Tu peux me frapper, ton couteau est déjà teint du sang de celui qui fut mon époux. Frappe, te dis-je, je ne crains rien. Ne suis-je pas Iroquoise ?

—Tu l'as dit, le pur sang des Iroquois coule dans tes veines. Je reconnais bien ma fille . . . Frères, préparez

le bûcher . . . Les ombres de cette nuit couvriront ses cendres.

La jeune femme monta d'un pas ferme snr la charpente qui devait lui servir de tombeau. Une auréole de gloire brillait sur sa figure ; ce n'était plus une femme . . . c'était un ange ! . . . Les flammes s'élevèrent avec fureur dans les airs. Elle pressa le crucifix sur ses lèvres. Talasco, furieux, se précipita sur le bûcher, et le lui arrachant, il lui fit avec son couteau une large incision en forme de croix :

—Voilà, cria-t-il, le signe que tu aimes, le signe des ennemis de ton père. Meure, et qu'il soit le compagnon de ta mort !

—Merci, mon père, murmura la jeune femme chancelante. C'est là en effet le signe de mon amour . . . je le porterai là-haut. Eugène . . . mon Dieu . . . au ciel avec lui . . . .

. . . .

Un tourbillon de fumée la déroba aux regards des spectateurs. C'était la dernière expiation de sa faute et sa jeune âme, qui dans la vallée du Saint-Louis n'avait vécu que pour le cœur, était allée rejoindre au ciel celle de son Eugène, pour là s'enivrer, au sein des délices célestes, de ces divines jouissances d'amour que la cité sainte lui enviait, et dont elle lui avait refusé de goûter sur la terre la suavité, comme si elle avait été jalouse de ce bonheur, à la coupe duquel, dans sa grandeur et sa bonté, elle avait permis à tout homme de boire à longs traits.

C. V. DUPONT (1).

(1) M. C. Vinceslas Dupont, natif de Saint-Roch-des-Aulnais, était étudiant en droit. Il se noya tragiquement, le 3 août 1846, près du quai des Indes, dans le port de Québec. Il était âgé d'environ 22 ans.

1844

BONHEUR EN FAMILLE

(*Impromptu*)

A UNE DEMOISELLE

La douce paix de cet asile
Sourit à votre âme tranquille.
A l'abri du toit paternel,
Du malheur vous bravez l'orage ;
Puissent vos jours, sans un nuage,
Ignorer un destin cruel !

Goûtez-la cette paix profonde
Que ne donna jamais le monde,
Hélas ! ni ses prestiges vains.
Le bonheur ne semble qu'un songe,
L'amitié souvent un mensonge :
Ainsi le veulent les humains !

Voyez-les au sein de leur joie :
Des soucis trop facile proie,
Le plaisir même est leur écueil.
Heureuse au toit qui vous abrite,
Pour la vanité qui s'agite
Ne dépassez jamais le seuil !

Naguère j'ai vu mes années
Comme les vôtres fortunées ;
Mon ciel était toujours d'azur ;
Mais de longs chagrins avant l'âge,
M'offrant le malheur en partage,
Ont troublé ce calme si pur !

F. M. DEROME.

1844

LANGAGE D'UN PAPILLON

(INÉDIT)

Au parterre et sur la colline
Je poursuis mon vol incertain,
Car incessamment je butine ;
Mais je n'ai pas de lendemain !

Souvent je repose mes ailes
Au calice brillant des fleurs,
Oubliant que bientôt comme elles
S'éteindront mes vives couleurs.

Je meurs ne faisant que de naître,
Après un fugitif plaisir.
Est-ce là ce qu'on appelle être,
Que vivre et puis sitôt mourir ?

Mais, déjà quittant le parterre,
A tout il me faut dire adieu ;
Tel, s'il n'est plus sur cette terre,
L'espoir doit s'envoler vers Dieu !

F. M. DEROME.

1844

LE GÉNIE DES FORÊTS

Il est dit qu'une fois, sur les arides plaines
Qui s'étendent là-bas dans les vieilles forêts,
L'esprit des noirs brouillards qui couvrent ces domaines
Dormit à l'ombre d'un cyprès.

Mais il n'était pas seul : l'air pensif, en cadence,
Pressés autour de lui, des hommes s'agitaient ;
Un chant rompit bientôt leur lugubre silence :
Voici quel chant ils écoutaient :

Foule de guerriers sans courage,
Je le sais et tu t'en souviens,
Parce que tu n'aimais qu'un indigne carnage,
Mes pères ont maudit les tiens.

Parce que tu mangeais des entrailles de femme,
Tu t'engraissais des chairs de tes amis,
Et que jamais, chez toi, n'étincelle la flamme,
Qu'autour de tremblants ennemis.

Va voir, si tu le peux, au seuil de nos cabanes,
Les pâles et rouges débris
Des chevelures et des crânes
Qu'en ton sein autrefois ma hache avait surpris.

Foule de guerriers sans courage,
Je le sais et tu t'en souviens,
Parce que tu n'aimais qu'un indigne carnage,
Mes pères ont maudit les tiens.

Viens donc ! apporte la chaudière,
Tu boiras le jus de mes os !
Viens donc ! assouvis ta colère,
Tu ne m'entendras pas pousser de vains sanglots !

Ils frappent : les haches brisées
A leurs pieds tombent en éclats ;
Ils frappent : leurs mains épuisées
Restent sans vigueur à leurs bras.

Lui, cependant, avec un rire horrible,
Le cou tendu, les yeux sans mouvement,
Sur le roc qui voyait cette lutte terrible,
Il s'asseyait en murmurant :

Viens donc ! apporte la chaudière,
Tu boiras le jus de mes os !
Viens donc ! assouvis ta colère,
Tu ne m'entendras pas pousser de vains sanglots !

A la fin, bondissant de douleur et de rage,
L'esprit de la noire forêt
Jette dans l'air un cri rauque et sauvage,
Écume, grince et disparaît.

Depuis, nul n'a foulé le morne (1) solitaire,
Alors que les vents de la nuit
Aux horreurs qui couvrent la terre
Ont mêlé leur funèbre bruit.

Car une forme surhumaine,
Hâve, dégoûtante de sang,
Accourt du milieu de la plaine,
Y dresser son front menaçant.

J. LENOIR.

1844

LA FILLE DU BRIGAND

NOUVELLE

I

UNE PREMIÈRE ENTREVUE

C'était à la fin d'une journée de septembre ; le soleil venait de disparaître derrière les montagnes et ne mêlait plus à leur sombre verdure que les derniers reflets d'une teinte de sang. De gros nuages couleur d'encre roulaient rapidement dans l'atmosphère et commençaient à jeter sur la nature l'ombre d'une nuit d'orage et de terreur. On entendait au loin le sourd murmure des flots du Saint-Laurent, le bruit monotone de la chute de Montmorency, le sifflement du vent qui s'engouffrait violemment dans les sentiers tortueux qui avoisinent la porte Saint-Louis et se brisait avec fracas sur les vieux murs qui les bordent. Déjà l'écho des solitudes répétait par intervalle les roulements du tonnerre et l'éclair sillonnait les ombres de la tempête.

(1) Colline d'Amérique.

Huit heures sonnaient aux horloges du quartier Saint-Louis ; les rues de Québec étaient désertes ; un silence effrayant régnait sur la ville. Tout annonçait une de ces nuits de vol et de meurtre que les citoyens ne voyaient arriver qu'avec crainte et qu'ils passaient dans des transes horribles. Québec vivait alors dans une époque de sang : époque à jamais mémorable dans les annales du crime, à jamais ineffaçable sur les murs des prisons ; époque de dégradation, où on avait chaque jour à enregistrer un nouveau meurtre, à punir un nouveau crime !

Une seule lumière brillait encore dans une petite auberge du faubourg Saint-Louis, unique et mauvais refuge qu'avaient pu trouver trois jeunes gens surpris par l'orage qui venait de commencer avec les symptômes les plus menaçants. C'était une chétive cabane, basse et humide, autrefois peinturée, surmontée d'une énorme enseigne portant en grosses lettres jaunes cette inscription :

AUBERGE DU FAUBOURG SAINT-LOUIS

PAR

MME LA TROUPE

Quatre petites fenêtres dont les vitres avaient été presque toutes cassées et remplacées par des fonds de chapeau et de gros paquets de linge, éclairaient ce taudis. On y entrait par une porte enfoncée dans le sol et, après avoir descendu dans l'intérieur trois ou quatre degrés, on se trouvait vis-à-vis d'un comptoir peint en bleu foncé, où étaient réunis pêle-mêle des mesures sales et rouillées, des verres estropiés, des bouteilles vides et renversées. Les murs avaient été jaunis et tachés par la fumée d'une mauvaise lampe suspendue au plafond et qui répandait dans l'appartement une lumière blafarde et une odeur forte et désagréable. Dans le fond de cette première chambre, on apercevait une autre porte vitrée qui donnait dans une espèce de salon un peu plus relevé, destiné aux

gentlemen. Cette chambre n'était éclairée que par deux vitraux entourés de mauvais rideaux tout troués, mais assez propres. Une longue table carrée la traversait d'un bout à l'autre ; vis-à-vis était un sofa de paille fixé au mur, au-dessus duquel était représenté, sur une toile peinte et d'une manière assez peu fidèle, le portrait de Napoléon.

Enfin trois chaises de bois et une autre petite table ronde complétaient tout l'ameublement de ce salon, où étaient réunis en ce moment nos trois gentilshommes, que nous nommerons Stéphane, Émile et Henri, auxquels l'hôtesse faisait les compliments et les demandes d'usage.

Mme La Troupe était une femme d'environ trente ans, grande, robuste et assez bien faite. Elle conservait encore un reste de beauté peu commune ; mais ses traits, autrefois réguliers, avaient été bouleversés par l'eau-de-vie, ses yeux rougis par des veilles continuelles, et son large front s'était couvert de rides précoces et de cicatrices. Malgré ces désavantages extérieurs, Mme La Troupe savait plaire par ses manières polies et engageantes, par son sourire gracieux et avenant, par le ton d'élévation qu'elle savait prendre avec des gens qu'elle croyait devoir respecter et qui lui paraissaient appartenir à une classe assez élevée.

Aussi, en présence de ses nouveaux hôtes, Mme La Troupe ne négligea-t-elle rien pour leur faire une réception dans les formes ; elle montra tant de grâces, tant de politesse exquise, que nos jeunes gens auraient cru avoir affaire à une dame de première qualité, s'ils n'avaient eu dans ce qui les entourait une preuve suffisante du contraire.

—Eh bien ! messieurs, leur dit-elle, en donnant un de ses sourires les plus mignons, que prenez-vous ce soir ? un verre de bière ? un verre de vin chaud ? Ce dernier, je crois, serait préférable, n'est-ce pas ? Au reste, choisissez, messieurs, j'ai du vin supérieur en bouteille, de la bière fraîche, du gin de Hollande, du brandy . . .

—Emportez-nous du vin, madame, dit Stéphane qui, en remarquant l'air d'affectation que Mme La Troupe prenait, ne put s'empêcher de rire en levant les épaules.

—C'est bien, monsieur, vous allez être servi dans l'instant.

Et Mme La Troupe se retira en saluant avec courtoisie.

—Quel air de dégradation, dit Stéphane en s'adressant à ses amis ; et pourtant n'est-il pas étonnant de rencontrer dans une femme qui ne vit qu'avec le rebut de la société un tel raffinement de politesse ?

—En effet cela paraît drôle, dit Émile ; mais n'allez pas croire, Stéphane, que cette femme a toujours été ce qu'elle est aujourd'hui.

—Comment savez-vous cela ? dit Henri.

—C'est une simple supposition que je fais, Henri, et je la crois assez fondée ; il n'est pas possible qu'une femme puisse apprendre la politesse avec des gens qui l'ignorent absolument ; la politesse ne s'acquiert qu'avec une bonne éducation.

—Vous avez raison, Émile, dit Stéphane : cette femme peut avoir et doit nécessairement avoir été bien élevée. Qui sait ? elle appartient peut-être à une famille respectable ; il y a tant d'exemples à présent qui nous prouvent qu'une pareille dégradation est possible et même facile.

L'hôtesse entra en ce moment avec une bouteille de vin cacheté et demanda à Stéphane la permission d'introduire avec eux un homme et une jeune fille qui venaient d'arriver.

—Une jeune fille dehors dans un pareil temps ! voilà du mystérieux. Et d'où viennent-ils, s'il vous plaît ? dit Stéphane en débouchant la bouteille et en faisant une grimace dédaigneuse, à l'odeur et au goût aigre et amer du vin falsifié qu'elle contenait.

—Je l'ignore, monsieur, seulement ils paraissent venir de loin, ils sont en voiture et tout couverts de boue et d'eau.

—Faites-les entrer, madame, quels qu'ils soient.

L'orage était alors à sa plus grande fureur ; le tonnerre venait de tomber à quelques pieds de l'auberge ; l'éclair sillonnait en tous sens l'atmosphère qui paraissait comme un océan de feu ; la pluie tombait par torrents ; le vent faisait craquer horriblement le toit et les pans de la maison.

—Ciel ! quel orage, dit Henri, en allant fermer une fenêtre qui venait de s'ouvrir avec violence, je n'ai jamais rien vu de si effrayant.

Mme La Troupe venait d'entrer avec les nouveaux personnages qu'elle venait d'annoncer et avec qui elle paraissait être en parfaite connaissance ; elle les introduisit sous le nom de M. Jacques et Mlle Jacques. M. Jacques salua froidement et s'empara du vieux sofa avec sa fille.

—Vous prenez quelque chose, maître Jacques ? dit Mme La Troupe.

—Oui, la mère, un verre de *gin* pour moi. Et toi, ma chère, que prends-tu, hein ? Emportez-lui un verre de cidre, s'il vous plaît.

Et maître Jacques tira de sa poche une vieille bourse de cuir et remit une pièce d'argent à l'hôtesse.

Stéphane et ses amis le considéraient avec attention ; tous trois ne pouvaient se lasser d'admirer les charmes de sa fille, qui, de son côté, jetait de temps en temps les yeux sur Stéphane, assis le plus près d'elle. Helmina n'avait pas encore seize ans ; elle était à cet âge bouillant de la jeunesse où les passions commencent à naître dans le cœur et à se refléter au dehors. Helmina était un de ces types de beauté régulière, de candeur enfantine que le peintre n'a pu encore retracer avec précision, que le poète n'a pu chanter dignement.

Son visage faiblement ovale, et d'une blancheur éblouissante mêlée à l'incarnat de la rose, était encadré dans des boucles de cheveux d'un noir d'ébène qui retombaient et flottaient sur un cou d'albâtre. Ses yeux noirs, légèrement soulevés, brillaient sur son beau front, poli comme le marbre. Elle portait un chapeau de paille

jaune surmonté d'une plume blanche, qui ne lui couvrait que le haut de la tête. Une robe de mérinos rouge foncé, presque collée sur elle par la pluie, dessinait merveilleusement sa taille bien proportionnée et donnait une faible idée du contour régulier de ses bras et de ses épaules. Ses mains blanches et potelées se croisaient comme d'elles-mêmes chaque fois que l'éclair brillait. Elle était assise près de son père, le regardait avec tendresse, et lui souriait avec grâce en laissant apercevoir ses dents d'ivoire et ses lèvres de corail.

Maître Jacques, son père, pouvait avoir quarante ans tout au plus ; il était d'une taille moyenne mais bien conditionnée, d'une physionomie grossière et rebutante, mais d'un caractère assez doux et accessible. Il portait ce soir-là un large manteau de drap bleu qui lui descendait jusqu'aux talons, un chapeau de castor gris presque tout usé qui lui couvrait une partie du front ; des pantalons couleur de poussière, une veste à l'antique, munie d'énormes boutons de corne, et traversée en tout sens par une chaîne de cuivre doré, un fichu de soie noire qui contrastait avec une chemise très blanche ; tel était à peu près l'accoutrement de maître Jacques, accoutrement qui, ainsi que celui de sa fille, ne laissait pas d'être très propre et assez à la mode.

A en juger par l'air extérieur, maître Jacques devait être un homme respectable ; aussi Stéphane s'approcha-t-il avec confiance et commença à lier conversation avec lui, tandis que sa fille alla sécher ses vêtements près d'un bon feu que l'hôtesse venait d'allumer dans un autre appartement.

—Vous avez là, M. Jacques, une charmante enfant, dit Stéphane en suivant des yeux la jeune Helmina.

—Vous êtes la centième personne qui me faites ce compliment, et pourtant, dit maître Jacques avec une modestie affectée, je ne vois pas qu'il soit mérité.

—Vous vous trompez, M. Jacques, votre fille est bien la plus belle personne que j'aie encore rencontrée ; mais

dites-moi, si toutefois il n'y a pas trop d'indiscrétion à vous le demander, il faut qu'une affaire pressante vous ait engagé à braver un temps aussi terrible ?

—Nullement, monsieur, c'est une simple promenade. Ce matin, vous le savez, le temps était superbe, j'ai voulu satisfaire le goût de ma fille en lui faisant admirer tous les beaux sites que Québec nous offre ; cela lui servira pour aujourd'hui de leçon de dessin ; vous conviendrez qu'elle ne peut avoir de plus beaux modèles que ceux de la nature.

—Votre demoiselle apprend le dessin, M. Jacques ?

—Oui, monsieur, et la musique aussi ; je ne néglige rien, voyez-vous bien, pour donner à ma fille la meilleure éducation possible, dit maître Jacques avec orgueil et en toussant avec importance.

—Vous l'avez placée dans un couvent, je suppose ?

—Non pas, monsieur, je l'ai mise en pension chez une dame respectable, et là des maîtres se rendent tous les deux jours pour l'instruire dans toutes les sciences utiles et agréables.

—Voilà qui est bien, fort bien ; si tous les parents se conduisaient comme vous envers leurs enfants, Québec, rempli d'excellents talents, ne le céderait peut-être en rien aux premières villes de l'Europe pour l'éducation.

Pendant cette conversation entre maître Jacques et Stéphane, Émile et Henri en tenaient une autre à voix basse.

—Savez-vous, Henri, dit Émile en montrant du doigt Stéphane, savez-vous que ce corps-là va devenir amoureux de la jeune fille. Sur mon âme, je parierais qu'il va en devenir fou ! Voyez-vous ces informations qu'il prend et avec quel plaisir il les reçoit ? Et puis n'avez-vous pas remarqué, il n'y a qu'un instant, ces regards brûlants qu'il lui lançait à la dérobée ? Et la belle, de son côté, ne paraissait pas tout à fait indifférente ; elle rougissait, baissait les yeux, souriait même. Tenez, Henri, il y a quelque chose là-dessous.

—Je suis assez de votre opinion, Émile. Pourtant comment Stéphane pourrait-il devenir amoureux d'une fille qu'il ne connaît nullement, qu'il n'a encore jamais vue avant aujourd'hui ?

—Bah ! Henri, on dirait que vous ne connaissez pas l'amour ; que vous ignorez qu'il prend ordinairement tout à coup, qu'une seule étincelle suffit pour l'allumer dans un cœur aussi passionné que celui de Stéphane. Au reste, tenez, voilà la jeune fille qui revient ; faites-y attention.

Stéphane, en voyant paraître Helmina, se leva et allant au-devant d'elle, il lui prit la main et la conduisit jusqu'au sofa.

—J'ai craint, mademoiselle, lui dit-il avec douceur et en lui souriant avec amour, que cet orage n'eût pour vous des suites funestes ; mais je vois avec satisfaction qu'il n'en sera rien.

—Vous êtes vraiment trop bon, monsieur, lui dit Helmina en baissant la vue, et je vous remercie de l'intérêt que vous semblez me porter.

Maître Jacques fronça le sourcil ; Émile coudoya légèrement Henri qui, de son côté, fit à Stéphane un signe d'encouragement accompagné d'un sourire qui le fit rougir ; mais il ne fit pas semblant d'avoir compris.

—Eh bien ! dit Émile à l'oreille d'Henri, ne vous l'ai-je pas dit ?

—Ma foi oui, dit Henri, ça en a pas mal l'air.

Cependant l'orage avait entièrement cessé ; la lune commençait à percer les nuages ; on n'entendait plus que le pas lourd et traînant du *watchman*. Maître Jacques se leva tout d'une pièce et les poings sur les côtés, et après avoir dédaigneusement jeté les yeux dans la chambre, il sortit avec sa fille en saluant du bout de ses doigts.

Un instant après on entendit le bruit d'une voiture qui se dirigeait dans le chemin qui conduit aux plaines d'Abraham.

II

CE QUE PEUT UNE ÉTINCELLE

Le jour n'était pas bien loin de paraître ; l'aurore avait remplacé les ténèbres épaisses de la nuit ; Stéphane frappait à la porte d'une vaste maison en pierre grise située au centre de la ville. En arrivant dans sa chambre il s'était mis au lit dans l'espérance de goûter quelque repos après la marche et les fatigues d'une nuit comme celle qui venait de finir ; mais il ne pouvait chasser loin de lui l'image de la jeune fille qu'il avait rencontrée. Helmina était toujours devant lui ; il ne pouvait se dissimuler que cet intérêt qu'il lui portait comme malgré lui n'était autre chose que l'influnce d'un amour naissant. Mais tout en retraçant à son esprit les charmes de la jeune fille, Stéphane ne pouvait s'empêcher de faire des réflexions bien amères sur l'ignorance où il était de son existence et de sa famille, parce qu'il savait que son père, homme rigide et orgueilleux, ne souffrirait pas qu'il vînt à s'amuser à une fille de naissance obscure et de fortune médiocre. Et pourtant Stéphane était porté à croire que maître Jacques, malgré son air de respectabilité et de grandeur, n'appartenait pas à une classe bien élevée. Voici comme il raisonnait : maître Jacques était en parfaite connaissance avec Mme La Troupe qui, de son côté, paraissait très familière avec lui. Maître Jacques paraissait très bien accoutumé dans l'auberge du faubourg Saint-Louis, il y venait donc souvent ; et comme Mme La Troupe ne vivait qu'avec la dernière société, comme la maison qu'elle tenait n'était fréquentée que par des misérables, il n'était pas probable que maître Jacques en eût été un des habitués, s'il eût appartenu à une classe tant soit peu respectable. De plus, maître Jacques n'entraînerait pas sa fille chez Mme La Troupe, si, comme il s'en était vanté, il n'épargnait rien pour son éducation et s'il avait tant à cœur de la bien élever.

Telles étaient, entre beaucoup d'autres, les réflexions que Stéphane faisait ; il résolut de chercher au plus vite des informations auprès de Mme La Troupe, et de lui demander, sans l'informer de ses intentions, des renseignements sur celui avec qui elle paraissait si familière et qu'il avait lui-même tant intérêt à connaître. Il s'endormit enfin dans cette résolution ; mais il n'avait pas reposé une heure qu'il fut éveillé par quelqu'un qui le tirait du bras :

—Stéphane, levez-vous ; diable ! mon ami, comme vous êtes paresseux ce matin ! j'ai pourtant marché et veillé autant que vous et voilà deux heures que je suis debout.

—Eh ! c'est vous, Émile ? dit Stéphane en s'éveillant en sursaut et en se frottant les yeux ; mais qui vous emmène donc si matin ?

—Rien, mon cher, que l'intérêt que je vous porte. Après une entrevue comme celle d'hier au soir, dit malicieusement Émile, vous avez dû passer une nuit agréable, accompagnée d'heureux songes.

—Que voulez-vous dire, Émile ? dit Stéphane en rougissant.

—Ce que je veux dire ? bah, Stéphane, ne dirait-on pas que vous voulez en faire un mystère ? Croyez-vous que je ne me souviens plus de la petite *cocotte* qui vous a si bien *emmiellé* hier au soir ?

—Mais vous badinez, Émile.

—Point du tout, monsieur le réservé ; je parle très sérieusement, aussi sérieusement que vous agissez.

—Encore une fois, Émile, expliquez-vous.

—Dans l'instant ; dites-moi franchement, mon cher Stéphane, n'est-il pas vrai que la jeune Helmina, la fille de maître Jacques pour parler plus clairement, a laissé dans votre cœur une impression ineffaçable ? n'est-il pas vrai que vous y pensez à tout instant, que vous donneriez beaucoup pour la connaître plus particulièrement ?

Émile fixa Stéphane avec attention.

—Quand cela serait vrai, dit Stéphane troublé, qu'en concluriez-vous ?

—Eh bien ! si cela était, continua Émile avec triomphe, comment appelleriez-vous cet intérêt que vous lui portez, et si cela n'était pas vrai, comment me le prouveriez-vous après l'empressement que vous avez montré hier ?

—Soit, dit Stéphane poussé au pied du mur, je veux croire avec vous que Helmina m'a intéressé, je veux croire à toutes les bonnes intentions que vous voulez bien me prêter ; mais encore une fois, qu'en conclurez-vous ?

—Pardi, ce que tout autre en conclurait : que vous l'aimez, et diablement encore.

—Vous vous trompez, Émile ; ce n'est que de l'amitié, dit Stéphane en affectant un air d'indifférence.

—De l'amitié avec une personne avec laquelle on n'a eu aucune relation, aucune liaison, vous n'y pensez pas, Stéphane ; l'amitié ne prend pas si vite que cela, au lieu que l'amour n'a besoin, pour naître, que d'un simple regard, que d'une seule parole. Allons, mon cher ami, n'essayez plus à faire un secret de votre amour ; dites que vous l'aimez, et n'en ayez pas honte ; c'est une charmante petite fille, sur mon âme !

—Oui. Est-elle de votre goût ?

—Tellement de mon goût, que si j'étais comme vous en état de choisir une belle, je n'en prendrais jamais d'autre que cette *poupée*.

—Vous la prendriez même sans la connaître, Émile?

—Comment, sans la connaître? Il me suffirait de connaître sa naissance, et voilà tout.

—Et si elle était d'une naissance obscure ?

—Peu importe, pourvu qu'elle fût honnête.

—Mais si votre père s'opposait à votre union ?

—J'attendrais jusqu'à l'âge de majorité ; mon père n'aurait plus rien à dire alors.

—Et en vous mariant ainsi, Émile, ne croiriez-vous pas mal agir envers votre père ?

—Point du tout, mon cher Stéphane. Comment, parce

qu'il plairait à mon père de refuser son consentement à mon union pour la seule raison que mon amante est pauvre ou d'une maison obscure, je devrais abandonner une jeune fille que j'aime, qui m'aime de même et qui peut faire mon bonheur, une jeune fille qui quelquefois aura peut-être refusé vingt autres partis pour moi ? Quel est, mon cher Stéphane, quel est le père assez déraisonnable, assez peu doué de jugement pour en agir ainsi ? Quel est le père qui se laissera guider par un orgueil assez mal placé, par un intérêt assez sordide, pour abandonner son fils parce qu'il se mariera avec une jeune et tendre fille qui n'aura peut-être d'autre défaut que le malheur d'une naissance obscure, ou d'une fortune médiocre ?

—Cet homme déraisonnable, mon cher Émile, dit Stéphane en hésitant, vous le trouverez dans mon père.

—Votre père !

—Oui, Émile, mon père ; et s'il m'est permis de le dire, c'est là son seul défaut ; il est trop épris de lui-même, trop fier de son origine et de sa fortune ; tellement fier que si j'osais me marier contre sa volonté, il me retirerait d'abord son amitié qui n'a pas de bornes pour moi, et serait capable de me déshériter.

—Vous m'étonnez, mon cher Stéphane, votre père . . Pardonnez-moi ce que je viens de dire . . .

—Vous avez bien dit, Émile, très bien dit ; je suis de votre avis, et malgré cela, vous le dirai-je ? je crois que je laisserais une fille que j'adorerais pour conserver les bonnes grâces de mon père.

—Vous ne le pourriez jamais, j'en suis persuadé.

—Jamais ! mais que me conseilleriez-vous donc de faire si je me trouvais dans un pareil dilemme ?

—Je serais bien en peine, Stéphane ; je crois qu'alors votre propre conseil vaudrait mieux que celui de tout autre.

Stéphane s'appuya le front sur le dossier d'une chaise et sembla anéanti dans de profondes réflexions ; puis se

relevant tout à coup et jetant sur Émile un regard confus et douloureux :

—Je ne vous le cacherai plus, mon cher Émile : j'aime cette jeune fille ; oui, je l'aime plus que je ne l'avais pensé d'abord ; je sens dans mes veines le feu de l'amour qui me consume ; et cependant, mon cher ami, ajouta-t-il en versant des larmes abondantes, vous voyez que cet amour est sans espoir. Les réflexions que j'ai faites hier au soir me font craindre beaucoup que cette jeune fille ne soit en effet d'une naissance peu élevée ; mais je le jurerais sur mon âme, oui, il me semble que je le jurerais avec confiance, Helmina est une enfant qui embellirait mon existence, je le sens au-dedans de moi. Je suis persuadé que son âme est aussi pure que celle d'un ange, que ses sentiments sont nobles et élevés, que ses qualités sont rares et précieuses ; et cependant, Émile, n'est-il pas pénible pour moi d'être obligé de l'abandonner parce qu'elle n'est pas issue de parents nobles ? Ah ! Émile, s'il ne tenait qu'à moi, je l'épouserais, oui, je l'épouserais quand même elle serait la fille du dernier des hommes, puisqu'elle est honnête, belle et vertueuse.

—N'anticipez pas sur les événements, mon cher Stéphane, qui sait ? les difficultés que vous vous figurez n'existent peut-être pas ; il est même possible qu'elle appartienne à une famille respectable et c'est tout ce que votre père demande ; si au contraire la fortune est contre vous, il n'est pas possible que votre père, que vous dites si indulgent pour vous, se refuse à votre mariage, en voyant votre amour, en remarquant les charmes et les vertus d'Helmina. Non, Stéphane, j'en ai la ferme conviction, votre père bénira toujours une union qui, sans reposer sur la fortune et la noblesse, produira des fruits précieux, les plus précieux que l'on puisse désirer, puisqu'elle reposera sur la vertu et l'amitié.

—Puissiez-vous dire vrai, je serais trop heureux !

—Espérez donc, et si vous me le permettez, je me joindrai à vous pour chercher toutes les informations

nécessaires sur l'existence de la jeune fille, et j'irai avec vous me jeter aux genoux de votre père, si les renseignements que nous recueillerons ne lui conviennent pas.

—Merci, Émile, merci, dit Stéphane en le serrant dans ses bras. Que je suis fortuné d'avoir un véritable ami comme vous ; car s'il est vrai que le devoir d'un ami est de partager et de diminuer la douleur de son ami, de lui offrir ses services, oh ! Émile, je puis dire que vous l'accomplissez d'une manière irréprochable.

—Si vous le voulez, Stéphane, dit Émile pour rompre une conversation qui affectait sa sensibilité, demain nous irons ensemble chez Mme La Troupe quand la nuit sera close ; nous emmènerons avec nous le gros Magloire ; car je vous avouerai franchement que je redoute de traverser le soir ces rues écartées, ordinairement infestées de brigands et de malfaiteurs.

—Vous êtes prudent, Émile, mais je vous dirai qu'en emmenant le gros Magloire, je crains encore quelque chose de plus que les voleurs.

—Que craignez-vous ?

—Mon père. S'il apprenait que j'entre dans une maison pareille, je ne sais ce qu'il en arriverait ; d'ailleurs, mon cher ami, soyez persuadé que notre réputation en souffrirait si . . .

—Vous avez raison ; quoique je ne doute nullement de la discrétion de Magloire, cependant il vaut mieux aller seuls. A demain donc, Stéphane, à sept heures du soir ; préparez vos pistolets.

—Un mot encore, s'il vous plaît, Émile ; que le secret que je viens de vous dire soit entre nous seuls jusqu'à ce que je puisse le divulguer moi-même d'une manière avantageuse pour mon intérêt.

—Ne craignez rien, la suite vous donnera une nouvelle preuve de ma discrétion. Espérez tout de l'avenir, la persévérance couronnera notre entreprise. Adieu.

Stéphane conduisit son ami jusque dans la rue.

—Oh ! j'oubliais de vous dire, dit Émile en revenant

sur ses pas, qu'on a arrêté ce matin trois voleurs sur les plaines d'Abraham.

—Grâces à Dieu, dit Stéphane avec satisfaction ; il faut espérer qu'on arrêtera bientôt tous les autres. Et après avoir serré encore une fois la main de son ami, il remonta dans sa chambre.

III

COMME QUOI L'AMOUR SE COMMUNIQUE

A l'entrée de Sainte-Foye, sur une petite éminence, était située une jolie petite maison, proprement blanchie, avec des contrevents noirs ; on y arrivait par une avenue étroite, bordée de sapins et d'érables. Le soleil venait de se lever et éclairait de ses rayons d'or cette charmante habitation ; des oiseaux perchés sur toutes les branches et sous le toit de la chaumière faisaient entendre leurs doux ramages, mêlés au murmure d'un petit ruisseau qui coulait au pied du coteau et allait se perdre au milieu du gazon et des fleurs des prairies environnantes. Une calèche verte et presque entièrement couverte de boue était renversée sur le pan de la maison. Maître Jacques et sa fille venaient d'arriver. Une grosse paysanne joufflue, en jupon d'étoffe, nommée Madelon, et une petite fille joviale et élancée s'empressaient de couvrir une table de porc fumé, de légumes et de lait chaud.

Maître Jacques et Helmina étaient assis sur un banc de jonc vis-à-vis d'un feu ardent allumé dans l'âtre. Helmina tenait constamment la vue baissée.

—Dépêche-toi, Madelon, dit maître Jacques, dépêche-toi, je ne puis faire long séjour ici.

—Dans un instant, maître Jacques ; oh dame ! par exemple, vous n's'rais pas servi comme à l'Albion, j'n'ons pas eu l'temps pour ça.

—N'importe ce que tu auras, ma bonne fille, nous avons faim, tout est superbe alors, n'est-ce pas, Helmina ?

Mais dis donc, ma fille, comme tu as l'air triste aujourd'hui ! que diable pourtant, ma mignonne, indépendamment de l'orage que nous avons essuyé, tu as eu assez d'agrément dans ta promenade. Hein ! pas vrai ?

—C'est vrai, mon père, j'ai goûté d'autant plus de plaisir avec vous qu'il m'arrive rarement de jouir aussi longtemps de votre présence.

—Bravo ! mon enfant, dit maître Jacques avec contentement ; voilà qui est bien répondu, sur mon âme. Viens m'embrasser, Helmina, tu es maintenant mon unique consolation sur la terre.

Helmina sauta au cou de son père et l'embrassa avec effusion. Maître Jacques aperçut une grosse larme sur la joue pâle de sa fille.

—Helmina, lui dit-il avec une air de douceur, tu pleures, je vois bien que tu me caches quelque chose ; si tu savais comme ce manque de confiance de ta part m'afflige.

—Je n'ai point de secret pour vous, mon père ; cette larme m'est arrachée par l'amitié que je vous porte, par la séparation que vous allez faire.—Oh ! mon père, pourquoi aussi ne pas toujours demeurer avec moi ? Quelles affaires si multipliées peuvent vous retenir aussi longtemps absent ?

Maître Jacques fronça le sourcil ; il éluda promptement les questions de sa fille.

—J'espère, Helmina, qu'un jour je pourrai vivre continuellement avec toi ; ne te chagrine pas, mon enfant. En attendant tu ne manqueras de rien, tu auras tout ce qui te fera plaisir ; mais sois gaie, ma chère, heureuse : imite ta petite compagne Julienne ; regarde-la, elle est toujours comme l'oiseau sur la branche, chantant, sautant ; imite-la, ma fille.

—Ah ! bien oui, la Julienne, dit Madelon avec humeur, elle saute bien qu'trop, elle, par exemple ; j'vous dis, maître Jacques, qu'il n'y a pas à en jouir, ma bonne vérité.

—Allons, de la patience, Madelon, elle est jeune, elle deviendra plus sage.

Et maître Jacques s'approcha de la table, et se mit à manger avec précipitation et appétit.

—Dieu le veuille ! dit Madelon en prenant de suite deux ou trois prises de tabac.

Le mari de Madelon venait d'atteler le cheval de maître Jacques.

—Adieu donc, Helmina, dit maître Jacques, je reviendrai dans quinze jours au plus tard, sois bonne fille.

Maître Jacques monta dans sa grosse calèche et partit en faisant claquer son fouet. Helmina se retira dans sa chambre pour pleurer plus librement.

—C'est toujours bien curieux, Maurice, dit Madelon en s'adressant à son mari, que c't'homme-là n'a pas encore passé ici c'qui s'appelle une journée depuis que nous avons sa fille.

—Eh bien quoi ! dit Maurice avec rudesse, c'est qu'il a d's'affaires, c't'homme.

—Mais d's'affaires tant qu'tu voudras, à la fin un homme n'est pas un chien, faut qu'il se r'pose.

—Qui t'a dit à toi qu'il n'se r'posait pas ailleurs ?

—V'là c'que j'voudrais savoir. J'cré, ma parole d'honneur, que tu manigances avec lui, Maurice, dit Madelon en le regardant attentivement. Tu m'as l'air à connaître quelque chose.

—Tiens, te v'là encore avec tes croyances, dit Maurice en devenant pâle. Comment ça, si tu veux ?

—Comment ça ? parce que d'abord tu as toujours comme lui de l'argent à pleine poche, et ensuite parce que vous vous parlez toujours à l'oreille. Pourquoi ne contez-vous pas vos affaires tout haut ?

—Pourquoi ? dit Maurice d'un air embarrassé, parce que . . . dame, parce que . . . parce que enfin ça n'vous r'garde pas, entends-tu ? On va-t-il fourrer notre nez dans vos affaires, nous autres ? Eh bien ! chacun les siennes.

Madelon voyant son mari impatienté, n'ajouta plus rien et continua son ouvrage en grommelant.

Maurice sortit.

—C'te pauvre enfant-là a du chagrin que je n'connaissons point, Julienne, dit Madelon en entendant les sanglots entrecoupés d'Helmina. Pauvre enfant, si jeune et tant pleurer, si belle et avoir tant de chagrins ! Là ! là !

—Et pourtant si heureuse ! ajouta Julienne.

—Heureuse ? Julienne, heureuse un peu.

—Pourquoi ? n'a-t-elle pas tout ce qu'il lui faut ?

—C'est vrai, mais n'est-ce pas chucotant au moins pour elle de n'pas connaître encore les affaires de son père, de n'pas savoir queu rang elle tient dans le monde ? Son père est riche, Julienne, c'est vrai ; mais comment amasse-t-il son argent ? Il y a à présent tant de . . . que sais-je enfin ?

—Que voulez-vous dire ?

—C'que j'veux dire, Julienne ; ma foi, j'veux dire qu'un homme qui se cache comme M. Jacques et qui a toujours comme lui sa bourse bien garnie, ne peut faire rien de bien relevé.

—Vous pensez ça ?

—N'ai-je pas raison de l'penser ?

—Comme ça, dit Julienne en remuant la tête ; mais t'nez, je pense, moi, que mademoiselle Helmina a d'autre chose encore sur le cœur ; à son âge, voyez-vous, on commence à avoir des chagrins de jeune fille.

—Des chagrins de jeune fille ? qu'est-c'que t'entends par là, Julienne ?

—J'entends que mademoiselle Helmina peut avoir de l'amour. A seize ans, voyez-vous, on dit qu'c'est le bon temps pour ça.

—Mais comment veux-tu qu'elle aime ? la pauvre enfant, jamais elle ne voit personne ici ; v'là c'qui m'chagrinerait bêtement à sa place : par exemple, on sait bien c'que c'est à la fin, on aime à avoir des amis quand on est jeune.

—Et qui vous a dit que, dans les promenades qu'elle a faites avec son père, elle n'a pas rencontré quelqu'un qui lui plût ?

—Ça s'pourrait, ça s'pourrait, Julienne. Oh ! pour le coup, ça s'rait ben terrible pour elle d'aimer quelqu'un et de ne pouvoir le lui dire ; pauvre Helmina ! mais je l'saurai, oui, elle me l'dira certainement.

Helmina sortit de sa chambre en ce moment et mit fin à la conversation ; elle était pâle et abattue ; ses yeux rouges et creux dans lesquels on voyait encore rouler des larmes annonçaient qu'elle avait beaucoup pleuré. Elle essaya cependant de paraître gaie, car elle donna à Julienne un sourire forcé qui la remplit de joie.

Helmina et Julienne étaient unies et s'aimaient comme deux sœurs, et cependant leur amitié ne datait que d'un an. C'était maître Jacques qui, pour donner une compagne à sa fille, avais emmené Julienne et la nourrissait chez Maurice. Julienne avait quatorze ans. Elle était d'une beauté commune, mais d'un caractère riche et précieux. Julienne ne connaissait encore ni les peines, ni les inquiétudes ; le chagrin n'avait pas encore ridé son front, ni troublé son cœur. Toujours riante, toujours heureuse, elle ne connaissait que le jeu et le badinage, elle n'avait d'autres chagrins que ceux qu'elle partageait avec Helmina. Aussi en la voyant plongée dans la tristesse, elle n'avait pu s'empêcher de verser des larmes ; mais lorsqu'elle la vit sourire, sans penser si ce sourire tenait du désespoir ou de la gaieté, elle sentit dans son cœur la douce espérance et la ferme persuasion qu'elle s'était trompée dans ses conjectures, que le chagrin d'Helmina ne serait que passager et momentané, comme celui qu'elle avait toujours montré chaque fois que maître Jacques l'avait quittée.

Elle s'approcha donc d'Helmina en riant et en sautant.

—Irons-nous dans les champs aujourd'hui, Helmina ? lui demanda-t-elle.

—Oui, ma bonne Julienne, dit Helmina, nous irons cette

après-midi. Puis s'adressant à Madelon, je vais me reposer un peu, lui dit-elle; vous m'éveillerez à midi, s'il vous plaît. J'ai un mal de tête effrayant.

—Vous êtes malade? dit Madelon; je m'en doutais ben qu'vous aviez queuque chose.

Elle suivit Helmina dans sa chambre et demeura auprès d'elle jusqu'à ce qu'elle fût endormie.

Son repos fut assez paisible, seulement de temps en temps elle s'éveillait en sursaut comme si elle eût été sous l'influence de quelque rêve effrayant, ou bien d'une fièvre maligne. Cependant les pulsations régulières de son pouls n'annonçaient rien d'inquiétant, et Madelon en appliquant sa large main sur le front pâle d'Helmina, vit avec plaisir qu'il n'était pas aussi brûlant que lorsqu'elle s'était mise au lit.

Madelon se promit bien de ne pas l'éveiller.

—Vous n'irez pas aux champs aujourd'hui, dit-elle à Julienne, Helmina est trop malade, il faut qu'elle se r'pose, et j'espère qu'elle sera mieux ben vite.

Mais à midi le bruit que Maurice fit en rentrant rompit le sommeil d'Helmina.

—Pourquoi donc vous lever sitôt, ma chère? dit Madelon en la voyant paraître. Êtes-vous mieux au moins?

—Oui, Madelon, je me sens très bien, grâce à vos soins; assez bien pour accompagner Julienne à la promenade. Vous ne l'avez pas oubliée, ma chère?

—Oh non, allez! dit Julienne; pourtant si cela allait vous rendre malade? . . .

—Ne craignez rien, Julienne, au contraire, je crois que l'air me rétablira parfaitement.

—Prenez garde, lui dit Maurice d'un ton moitié brusque moitié respectueux; prenez garde, nous en répondrions à maître Jacques.

Après avoir pris quelque chose, Helmina et Julienne sortirent et se trouvèrent bientôt dans les prés fleuris qui avoisinaient leur habitation.

Il y avait à quelques arpents de la maison une espèce de petit coteau fait en forme de pain de sucre, aplati au sommet et tout couvert de petits sapins qui, par leur verdure et l'entrelacement de leurs branches, formaient un bocage assez épais pour empêcher le soleil d'y pénétrer. Ce jour-là la chaleur était brûlante et excessive, pas le moindre air, pas le moindre souffle.

Helmina, couverte de sueurs, proposa à Julienne d'aller se reposer à l'ombre des branches pour se soustraire un peu aux rayons du soleil.

Aussitôt qu'elles y furent rendues . . .

—Ma chère amie, dit Helmina en prenant la main de Julienne, si je suis venue aujourd'hui avec vous, ne croyez pas que ce soit uniquement pour faire une promenade ; non, Julienne, j'y suis venue d'abord pour vous faire plaisir, mais surtout, vous le dirai-je? pour vous confier un secret qui m'accable.

Julienne fixa attentivement Helmina ; elle était d'une pâleur livide ; ses yeux respiraient une mélancolie grave et réfléchie, sa figure un air d'élévation et de douceur angélique. Julienne ne put s'empêcher de frémir en apercevant le changement subit qui venait de s'opérer sur les traits d'Helmina.

—Il y a bientôt six ans que je suis ici, continua Helmina, et depuis ce temps, ma chère Julienne, malgré les peines que j'ai eues, notamment celle que me cause la conduite cachée et mystérieuse de mon père, je n'en ai jamais éprouvé de plus cuisante que celle d'aujourd'hui ; car je vous l'avouerai, Julienne, quoique mon chagrin ne paraisse pas à l'extérieur d'une manière aussi frappante que ce matin, il n'en existe pas moins encore dans mon cœur et m'occupe entièrement. J'aime à vous parler de ma douleur, ma tendre Julienne, parce que je sais que vous m'aiderez à la supporter, parce que je sens qu'il est doux pour une amie de s'épancher dans le cœur de son amie ; et assurément je n'en ai point, je n'en aurai jamais de plus sincère, de plus attachée que vous.

Helmina serra la jeune fille contre son cœur.

—Vous pleurez ! Julienne, que j'aime cette marque de tendresse ! . . .

—Hier au soir, ajouta précipitamment Helmina, pour terminer au plus vite une conversation aussi pénible, hier au soir nous entrâmes dans une mauvaise auberge pour laisser passer l'orage.

—Dans une auberge ! dit Julienne tout étonnée, dans une auberge !

—Oui, Julienne, dans une auberge ; que cela ne vous surprenne pas, c'était le seul asile qui nous fût ouvert ; mais ce qui devra vous surprendre autant que moi, c'est que mon père m'a paru connaître depuis longtemps cette infâme maison, et être très familier avec la maîtresse qui se nomme Mme La Troupe.

—Mme La Troupe, dites-vous ?

—Oui, Julienne ; la connaîtriez-vous ? auriez-vous eu des relations avec cette femme ?

—Je vous le dirai dans un autre moment, ma chère Helmina ; continuez, s'il vous plaît. Mme La Troupe aubergiste ! répéta-t-elle à demi-voix, qui l'aurait pensé ?

—Et qui aurait pensé aussi, ma chère Julienne, dit Helmina sans prendre garde à la surprise de son amie, que mon père qui paraît tant se respecter, qui a en effet l'air si respectable, qui aurait pensé qu'il eût des connaissances comme cette Mme La Troupe ? Oh ! je souhaite bien que mes craintes ne se réalisent jamais, mais . . .

Helmina n'acheva pas, dans la crainte de porter à l'égard de son père, qu'elle respectait d'ailleurs, un jugement trop sévère et trop peu fondé.

—Continuez, dit Julienne, qui, en pensant encore à la nouvelle situation de Mme La Troupe, n'avait pas paru prendre garde à ce que Helmina venait de cacher ; continuez, est-ce là votre grand secret ?

—S'il n'y avait que cela, dit Helmina, je me croirais trop heureuse ; sachez donc, Julienne, que dans cette vilaine auberge j'ai rencontré . . .

—Un jeune homme ? dit Julienne, pour épargner à Helmina la difficulté d'un pareil aveu. Je m'en doutais, ma chère amie ; ce matin même j'ai cru m'apercevoir que votre chagrin venait de là, j'en ai fait la remarque à Madelon. Mais connaissez-vous son nom ?

—Non, Julienne, dit Helmina d'une voix entrecoupée et en baissant la vue, je ne connais rien de lui, et cependant je ne puis chasser son image de mon esprit ; il me semble que je pourrais passer ma vie à l'entendre et à le voir, tant il est aimable, tant il s'exprime avec douceur et avec tendresse ; je pense continuellement à lui . . . je le vois partout . . . enfin je l'aime, Julienne, oui, je l'aime ; et pourtant vous connaissez mon père, s'il venait à l'apprendre !

Helmina ne put résister plus longtemps, elle se cacha le visage dans ses deux mains et pleura amèrement.

—Pourquoi, ma chère Helmina, vous abandonner à un chagrin aussi terrible, sans connaître les dispositions de votre père ?

—Je ne les connais que trop, Julienne, il me les a apprises plus d'une fois ; il n'y a pas plus que deux semaines encore, si vous saviez le tableau peu avantageux qu'il me fit du mariage et de l'amour ! et vous croyez qu'aujourd'hui il puisse entendre favorablement . . .

—Il faut l'essayer.

—Jamais, jamais je ne l'oserai.

—Et si j'osais, moi ?

—Il rira de vous, il ne vous écoutera pas.

—Eh bien ! je conterai tout à Madelon et à Maurice ; votre père ne rira pas de tout le monde, je suppose ; il finira par le croire.

—Prenez garde, Julienne, mon père a une terrible colère ; s'il allait se fâcher !

—Laissez-moi faire, Helmina ; regagnons la maison, il n'est peut-être pas bon pour vous de rester si longtemps dehors ; le soleil commence à baisser, allons.

Helmina s'appuya sur le bras de Julienne.

Elle avait essuyé ses larmes et repris son air de calme et de sérénité apparente. En arrivant chez elles, les jeunes filles se retirèrent dans leur chambre, et Helmina pria Julienne de lui dire ce qu'elle savait de Mme La Troupe. Julienne lui fit le récit suivant, récit peut-être trop naïf et trop détaillé, mais que nous jugeons nécessaire pour la suite de notre histoire et pour mettre en relief le caractère de Julienne.

IV

HISTOIRE DE JULIENNE, DE Mme LA TROUPE ET D'HELMINA

—Vous me demandiez tantôt, Helmina, dit Julienne, si je connais Mme La Troupe ; c'était une des meilleures amies de ma pauvre défunte mère. Mme La Troupe était riche alors, bien riche ; vous comprenez maintenant ma surprise, lorsque je vous ai entendue dire qu'elle était aubergiste. Son mari était un des plus gros marchands de nos endroits ; il avait son magasin à trois ou quatre portes de notre maison ; oh ! le beau magasin ! quand j'y pense encore ! Comme il y avait de belles et bonnes choses ! C'était le magasin de tout ce qu'il y avait à la mode, de plus riche, de plus précieux. Nous n'avions pas de plus grand plaisir, maman et moi, que d'y voir entrer à toute heure du jour de belles dames, de jolies demoiselles qui ne font et n'ont à faire que cela, à courir les rues et les magasins. Tous les jours c'étaient des carrosses, toutes sortes de belles voitures qui arrivaient devant notre porte ; enfin le magasin était toujours foulé de monde. Vous pouvez penser tout l'argent que M. La Troupe amassait !

Sans compter son magasin, M. La Troupe avait encore trois ou quatre belles terres qu'il faisait cultiver par des ouvriers ; mon père en était un et jouissait auprès de son bourgeois de la plus haute estime, parce qu'il était vigilant et laborieux ; il ne nous voyait que le dimanche ;

toute la semaine il conduisait à la campagne les travaux de la ferme.

Mme La Troupe aimait, comme je vous l'ai dit, beaucoup ma mère ; elles avaient été élevées ensemble ; elle la faisait travailler et la récompensait généreusement. Toutes les semaines elle nous invitait à souper avec elle. Si vous aviez vu comme c'était arrangé ! Dieu de Dieu, quand j'y pense encore ! on ne marchait que sur de beaux tapis, on ne s'asseyait que sur des sofas de crin, on ne voyait qu'argenterie et dorure. Et comme j'en ai mangé des sucreries ! des friandises ! C'étaient des pains de savoie par ici, des gâteaux par là, et puis des pâtisseries, des bonbons de toute espèce ; tenez, Helmina, à force d'en manger, j'en étais dégoûtée, vrai comme j'vous l'dis.—Et puis ensuite des présents, comme j'en ai eu de Mme La Troupe ! C'étaient des belles robes, des beaux chapeaux, allons, jusqu'aux parasols qu'elle me donnait. Comme j'étais fière dans ce temps-là ! Quand j'y pense encore, je vous assure que ça m'tracasse l'esprit, ça m'bouleverse l'imagination.

Figurez-vous aussi, Helmina, que Mme La Troupe avait une petite fille à peu près de mon âge, belle comme un petit enfant Jésus de cire ; vous devez l'avoir vue lorsque vous êtes entrée chez sa mère ?

—Non, Julienne, probablement qu'elle était couchée.

—Oh ! c'est ça. La pauvre petite Élise, elle doit trouver du changement de coucher aujourd'hui dans un mauvais lit, elle qui ne couchait autrefois que dans la soie et sur la plume ! Qui aurait dit ça pourtant ? C'était la meilleure enfant que l'on puisse voir : complaisante, généreuse, toujours gaie, et surtout polie et pas fière du tout, qualités qui sont pas mal rares chez nos demoiselles d'aujourd'hui ; hein, Helmina ? Combien de ces prétendues filles de gros monsieurs auraient à sa place dédaigné de jouer avec une pauvre petite paysanne comme moi ! combien se seraient crues déshonorées en me saluant même ! Et cependant de toutes ces demoiselles que je vois aujour-

d'hui, je vous assure, Helmina, que pas une n'était mieux habillée ni mieux élevée qu'elle, pas une n'était plus considérée, plus vantée. C'était riche, voyez-vous ; quand on a de l'argent, on a tout avec aux yeux du monde. Mais, par exemple, Élise avait plus d'esprit, plus de jugement que toutes ces demoiselles orgueilleuses qui n'ont quelquefois d'autre mérite que celui de la fortune, d'une fortune ordinairement mal acquise, aux dépens des pauvres.

Elle m'aimait tant, elle me caressait tant que j'en étais parfois tout honteuse ; nous étions toujours ensemble ; tenez, pour bien dire, nous étions comme les deux doigts de la main, vrai comme j'vous l'dis ; aussi toutes les petites filles du voisinage en étaient devenues jalouses ; chaque fois qu'elles me rencontraient, elles me disaient : " T'es ben heureuse, la Julienne ; j'voudrais ben être à ta " place, la Julienne," et mille autres choses pareilles qui me gonflaient et me faisaient apprécier encore plus le bonheur que je goûtais auprès d'Élise.

Pauvre Élise, dit Julienne en se croisant les mains, oh ! je donnerais bien d'quoi pour la voir à présent ! Comme elle doit être changée ! comme elle doit être triste ! Et sa mère, là . . . là . . . qui mène une vie aussi misérable, comme ça doit lui faire de la peine, elle qui est si scrupuleuse, si sage ! Mais tenez, vous voyez bien, Helmina, je ne puis croire que Mme La Troupe soit aubergiste, elle qui était si vertueuse ! Pourtant, ajouta Julienne avec résignation, quand on tombe de si haut, ça donne du désespoir, et puis on ne sait pas où se jeter ! pas vrai, Helmina ?

—Oui, Julienne, oui, vous avez raison ; mais continuez.

—Il y avait deux ans que nous vivions ainsi, reprit Julienne, lorsque M. La Troupe tomba malade. J'ai entendu dire à ma mère que c'était d'avoir trop travaillé.

Je le crois bien ; c'était un homme aussi que ce M. La Troupe ; ça n'arrêtait pas plus que l'eau de la rivière. Vous pouvez penser s'il était soigné un peu ! Bonne

sainte Anne du bon Dieu, quand j'y pense encore ! Tenez, il avait six médecins à ses trousses, vrai comme j'vous l'dis ; et puis dans la maison c'était comme une vraie apothicairerie, des bouteilles de toutes sortes, des instruments de toutes espèces, des clercs de toutes façons ; malgré tout ce brouhaha auquel personne ne comprenait, il a fallu partir ; car voyez-vous, contre la volonté du bon Dieu il n'y a rien à faire.

Vous pouvez vous imaginer quel coup sa mort porta à sa famille et à la nôtre, et par tout le canton. Sainte Vierge, quand j'y pense encore ! Si vous aviez vu Mme La Troupe s'arracher les cheveux, jeter les hauts cris sur le corps de son mari en le baignant de ses larmes ; si vous aviez vu la petite Élise qui appelait son père ; si vous aviez entendu tous les domestiques et les pauvres pleurer et gémir, tout le monde regretter M. La Troupe ; il y avait d'quoi fendre un rocher en deux, vrai comme j'vous l'dis. Vous devez voir par là l'estime et l'amitié que tout le monde avait pour lui, et je vous assure qu'il le méritait. Tout le monde a perdu dans la mort de M. La Troupe : les pauvres et les riches, mais surtout nous et plus encore sa pauvre épouse et sa chère petite fille.

Vous pensez bien que Mme La Troupe ne pouvait pas conduire les affaires multipliées auxquelles elle se trouvait abandonnée ; et c'est ce qui a causé le plus grand de ses malheurs. Elle avait un frère qui demeurait à deux cents lieues : ne voulant pas confier sa fortune entre des mains étrangères, elle en chargea son frère et lui donna le pouvoir de tout conduire à son gré. Mais ce frère ingrat abusa des bontés de Mme La Troupe. C'était d'ailleurs un débauché, un dépenseur, un fripon qui ne passait son temps et ne dépensait son argent qu'en libertinage et qu'au jeu. Vous pouvez penser s'il éparpilla l'argent ; aussi ça ne pouvait pas durer bien longtemps. Mme La Troupe, qui était bonne comme la vie, se contentait de lui faire des remontrances sans penser à lui retirer le pouvoir qu'elle lui avait donné.

C'est ce qui l'a perdue, la pauvre femme. Son frère fit des dettes à force, il fallut payer, et quand on n'eut plus d'argent, on vendit les terres d'abord, et mon père, ainsi que beaucoup d'autres, se vit réduit à mendier son pain. On se défit ensuite des voitures, des maisons, des meubles, enfin du magasin; tout fut dévoré par la cupidité des créanciers, tout fut mangé par les gens de cour, qui ne sont guère scrupuleux, lorsqu'il s'agit d'emplir leur bourse.

Voilà donc Mme La Troupe dans la rue, sans aucune ressource, et cela s'est fait, ma chère Helmina, dans l'espace de deux mois environ.

Enfin vous le dirai-je? Mme La Troupe et sa fille vécurent pendant un an du secours des autres, non pas de celui des riches, ils furent impitoyables aussitôt qu'ils virent qu'ils n'avaient plus rien à espérer, c'est l'ordinaire; mais aux dépens des pauvres!

Quant à nous, Helmina, épargnez-moi de vous faire le tableau de la misère que nous eûmes; qu'il me suffise de vous dire que ma pauvre mère en est morte! . . .

Julienne ne put continuer; les sanglots lui coupèrent la parole; la sensible Helmina pleura avec elle et après avoir donné un libre cours à leurs larmes :

—Pauvre Julienne, telle est la différence de notre douleur, vous pleurez pour les morts, et moi, je pleure pour les vivants, pour les absents!

—Et moi donc, dit Julienne, n'ai-je pas mon pauvre père que je n'ai point vu depuis trois mois?

—Comment avez-vous été séparée de lui? Continuez, Julienne, je vous en prie.

—Le reste n'est pas long, Helmina; trois mois après la mort de ma mère, mon père fit connaissance avec le vôtre, je ne sais comment; ils devinrent tellement amis qu'ils ne se laissaient plus. Un jour, mon père était absent, M. Jacques vint chez nous et me prenant à part :

—Julienne, me dit-il, votre père n'a plus rien à gagner ici; il m'a témoigné le désir de laisser pour un temps le

Canada, en me demandant d'avoir soin de vous pendant son absence ; je suis à mon aise, je le lui ai promis avec plaisir ; je vais vous mettre en pension à la campagne chez une bonne femme où vous n'aurez rien à faire qu'à vous promener et à vous amuser avec ma petite fille, qui y est déjà.

Quinze jours après, mon père partit en me promettant de revenir au plus vite. Voilà mon histoire, Helmina ; je ne pouvais parler de Mme La Troupe sans vous la conter. Avant de venir ici, je fus lui dire adieu ; Élise ne pouvait se séparer de moi. Elles étaient toutes deux dans la plus profonde misère ; je suppose que Mme La Troupe, se voyant abandonnée, aura choisi la vie d'aubergiste pour dernière ressource.

—Combien y a-t-il à présent, dit Helmina, que Mme La Troupe a perdu son mari ?

—Attendez donc ; il y a environ un an . . . oui, il y a bien un an et demi ; mais, dites-moi, Helmina, est-elle comme il faut ?

—Elle n'a conservé, ma chère Julienne, qu'un peu de politesse ; cependant, malgré son air d'affectation, on peut affirmer qu'elle n'est pas à la place que Dieu lui a destinée ; on voit qu'elle n'est pas née dans la dégradation où elle est.

—Quoi, est-elle rendue à un tel point de ? . . .

—Elle est descendue au dernier échelon de la société ; l'auberge qu'elle tient paraît, par sa malpropreté, son délabrement, le rendez-vous de tous les misérables. Enfin, Julienne, je puis vous le dire sans exagérer, je suis persuadée que la malheureuse s'est livrée à la boisson.

—Cela n'est que trop possible, Helmina, dit Julienne, Mme La Troupe ayant de mauvais exemples sous les yeux ; pourvu au moins qu'elle n'entraîne pas sa malheureuse petite fille !

—Dieu ne permettra pas qu'un ange de vertu comme Élise succombe. Pauvre Élise !

—Vous m'avez dit, Helmina, que votre père connaît

parfaitement Mme La Troupe, et qu'il ne vous refuse rien : voulez-vous vous joindre à moi pour le prier de laisser Élise venir demeurer avec nous ?

—Ma chère Julienne, dit Helmina touchée du bon cœur de son amie, comme vous me touchez ! comme vous m'intéressez ! j'attendais que vous me fissiez cette demande pour la faire ensuite moi-même à mon père. Oui, Julienne, nous lui demanderons ; oui, ce seront nos premières paroles à son retour. Pauvre Élise, oui, elle viendra avec nous ; nous partagerons ses peines, elle partagera les nôtres.

—Merci, ma bonne Helmina, dit Julienne en se jetant dans ses bras, et en la serrant contre son cœur, merci, merci ! Pauvre Élise, comme elle va être contente !

—Mais, Helmina, ajouta Julienne, après quelques instants donnés à sa joie, si vous n'étiez pas fatiguée et si vous ne vous endormiez pas trop, j'aimerais à entendre raconter votre histoire. Mais non, tenez, ça n'aurait qu'à vous rendre malade encore, je me reprocherais cela toute ma vie.

—Ne craignez rien, Julienne : d'ailleurs, mon histoire n'est pas longue, et ne retardera pas longtemps votre repos.

Il est d'usage, lorsqu'on raconte sa vie, de commencer par parler de ses parents ; malheureusement, ma chère Julienne, je ne puis rien vous dire d'eux ; je n'ai jamais connu ma mère, elle mourut en me donnant le jour ; quant à mon père, vous le connaissez comme moi ; vous savez qu'il s'appelle Jacques, voilà tout ce que je sais moi-même. Que fait-il, où agit-il, quelle est sa vie ? je l'ignore. Est-il d'une bonne famille, est-il riche, est-il respecté ? je l'ignore encore. Pourquoi sa conduite est-elle aussi mystérieuse ? j'ignore tout enfin, ma chère amie. Depuis que j'ai l'âge de connaissance, jamais mon père n'a passé deux jours de suite avec moi ; jamais je n'ai pu lui arracher le moindre aveu sur la nature de ses affaires. N'est-il pas désolant pour une jeune fille comme moi, de vivre inconnue, loin de tout le monde ? N'est-il

pas pénible pour moi d'être dans la triste nécessité de ne vivre qu'avec des étrangers, de ne pas dépasser la borne de cette campagne, sans être épiée dans toutes mes démarches, dans mes regards même par un père qui ne me perd pas de vue ?

Oh ! Julienne, si vous saviez comme je souffre, lorsque dans les promenades que je fais avec mon père, je rencontre des jeunes filles qui se promènent seules dans la ville, vont où elles veulent, parlent à qui elles veulent, rient, s'amusent avec de jeunes messieurs ; si vous saviez comme je souffre, Julienne ! Je me dis en moi-même : ces demoiselles ne manquent de rien, elles voient tout ce qu'il y a de plus curieux et de plus beau, elles sortent quand elles veulent. Pourquoi n'en ferais-je pas autant, pourquoi ne serais-je pas aussi heureuse qu'elles ? J'aime tant le monde, moi, Julienne ; j'aime tant le plaisir !

—Où étiez-vous avant ? demanda Julienne.

—En pension chez une bonne femme qui m'a élevée ; oh ! je l'aimais bien ! Elle est morte un mois après que je l'ai eu laissée.

—A-t-elle laissé des enfants ?

—Un garçon seulement ; je ne sais ce qu'il est devenu.

Ici minuit sonna à la vieille horloge.

—Déjà minuit ! Julienne, dit Helmina. Dieu ! comme le temps passe vite. Couchons-nous, Julienne, tout le monde dort ici ; si Madelon nous entendait encore, elle nous gronderait. Bonne nuit, Julienne !

V

LES BRIGANDS DU CAP-ROUGE

Le Cap-Rouge, à l'époque où notre histoire se passe, était un lieu maudit et redouté de tout Québec ; c'était, suivant l'opinion d'un grand nombre, une forêt enchantée qui enfantait les brigands, et les rejetait ensuite sur la cité pour exercer leurs ravages et leurs rapines ; c'était

là que le démon tenait son conseil, qu'il méditait le crime, marquait ses victimes. C'était l'épouvantail dont se servait la superstition pour inspirer l'amour de la vertu et l'horreur du vice. Tous les soirs, disaient les vieillards, on voyait tout autour du bois des feux souterrains qui s'échappaient du sein de la terre, des fantômes qui se répandaient dans les champs, et s'exerçaient au vol, au meurtre! Tantôt c'étaient des cadavres que l'on voyait suspendus à tous les arbres et qui semblaient gémir et maudire leurs meurtriers; tantôt c'étaient des spectres qui prenaient toutes sortes de formes, des bêtes féroces qui s'entre-déchiraient; et puis on entendait des hurlements, des pleurs, des sanglots, des jurements continuels: tel était le tableau que les bonnes femmes inventaient, dans leurs superstitions, en parlant du Cap-Rouge.

Cependant nous dirons que le Cap-Rouge avait une réputation si horrible et si effrayante que personne n'aurait osé, sans se faire taxer de folie et d'imprudence, le traverser dans la nuit.

Ce soir-là, le Cap-Rouge était paisible, mais c'était un silence effrayant: on apercevait à travers les branches une petite fumée noire mêlée d'étincelles et qui sortait d'un tuyau placé sur une espèce de hutte sauvage à moitié creusée dans le roc et recouverte d'arbres secs et de feuillage jauni, qui laissait échapper de l'intérieur une lueur pâle et sombre. Trois hommes fumant dans de longues pipes allemandes, étaient nonchalamment assis sur des bancs de mousse, autour d'une vieille et large souche qui leur servait de table.

Tout autour de ce repaire étaient suspendus des sabres des échelles, des cordes, des fusils, des pistolets, des couteaux, des crampons de fer et de gros paquets de clefs, le tout dans le meilleur ordre possible.

Nos brigands se regardaient de temps en temps sans rien dire et semblaient méditer quelque nouveau forfait.

Après une demi-heure de ce silence, celui qui paraissait avoir le plus d'autorité se leva tout à coup, et, après

avoir regardé par une ouverture pratiquée sur le côté de la cabane, regagna son siège en fredonnant une vieille chanson de nautonier.

—Diable (1), Lampsac, vous chantez comme un oiseau aujourd'hui, dit Mouflard qui venait de laisser sa pipe et paraissait assez disposé à entrer en conversation.

—Oui, Mouflard, et pourtant que l' . . . si j'ai envie de chanter.

—Ouache ! encore quelque fantaisie, je suppose ; vous êtes drôlement capricieux, Lampsac, soit dit entre nous ; hein, Bouleau ?

Ceci s'adressait à notre troisième personnage, qui était entièrement couché sur son banc et poussait de temps en temps de longs bâillements.

—C'est vrai, Mouflard ; mais au fait, vous autres, dit Bouleau en se mettant sur son séant, ne trouvez-vous pas que le père Munro est un peu longtemps ?

—Pas mal, en effet, dit Mouflard. Qui sait ? le vieux aurait peut-être été assez bête pour se faire empoigner.

—Paix ! s'écria Lampsac en appliquant sur la souche un vigoureux coup de poing ; respect au père, imbécile que tu es ; il y a bien assez du gros Jignac qui a manqué de se laisser accrocher.—Oh ! à propos de Jignac, savez-vous qu'il s'est fait attraper à mon goût ?

Lampsac se mit à rire à gorge déployée.

—Le gros Jignac attrapé ! dit Mouflard en l'imitant ; ah ben ! ça doit être diablement embêtant ; ah ! oui, ça doit être une curieuse farce. Contez-nous ça, Lampsac ; sur mon âme, ça doit être drôle, hein, Bouleau ? . . . Mais quand on pense qu'il dort ; que l'gros Charlot m'extermine, c't'animal-là dormirait dans l'enfer. Mais voyons donc, Lampsac, contez-nous ça ; je donnerais la bague de ma petite Julie pour connaître c't'histoire-là.

Et Mouflard s'approcha de Lampsac.

(1) Nous avons dépouillé le langage des brigands de tout ce qui pouvait choquer la pudeur et la délicatesse, mais nous avons dû conserver l'expression triviale, mais honnête.

—Non, non ; Jignac te la contera lui-même ; tiens, quand il la conte, il peut faire vingt pleureurs ; cré gros Jignac, va ! ah ! . . . ah ! . . . ah ! . . .

Lampsac et Mouflard poussèrent un tel éclat de rire que Bouleau s'éveilla en sursaut en criant avec colère : Qu'y at-t-il donc ? Queu vacarme menez-vous, bande de bêtas qu'vous êtes ? S'il y a à dormir, je veux ben que l'enfer m'étrangle ! Mais chut, entendez-vous du bruit, vous autres ?

Bouleau appliqua son doigt sur son oreille et Lampsac se jeta par terre et colla la sienne sur le seuil de la caverne.

—Tu rêves, Bouleau ; tu dors encore, fainéant.

—Allez au diable, j'vous dis que j'entends des pas, moi ; mais je parierais ben tout Québec, s'il m'appartenait, que ce n'est pas l'allure du père Munro ; il va plus pesamment qu'ça, lui, l'vieux. C'est un espion, mille gueux, c'est un espion. Sortons, Lampsac, sortons.

—Ah bien ! oui, ça s'rait assez drôle d'aller bouler la vase pour te faire plaisir, dit Mouflard en riant. J'te dis qu'tu dors, Bouleau. Entendez-vous, Lampsac ?

—Pas plus que sur la main.

—Ni moi non plus.

—Eh bien ! j'vous dis que j'ai entendu, moi ; tenez, écoutez.

Malheureusement pour Bouleau, pas le moindre bruit ne se fit entendre.

—Eh bien ! où est-il donc ton espion ? dit malicieusement Mouflard.

Bouleau lui lança un regard de rage et d'indignation ; il venait d'éprouver pour son honneur un fâcheux échec : il passait parmi ses compagnons pour avoir l'oreille d'une délicatesse infaillible, et c'était la première fois qu'il était en défaut ; aussi n'était-il pas encore parfaitement convaincu qu'il s'était trompé ; il déguisa donc sa colère en espérant que le temps viendrait corroborer ses soupçons : cette fois, malgré son peu de courage, il souhaita l'arrivée du *watchman* pour rétablir son honneur.

D'après ce que nous venons de dire, on s'imaginera avec quelle joie et quelle frayeur en même temps, Bouleau entendit quelques moments après des coups précipités à la porte ; il regarda Lampsac et Mouflard d'un œil triomphateur qui semblait leur dire : Eh bien ! êtes-vous convaincus à présent ?

—Aux armes ! dit Lampsac à demi-voix, massacre sur tout le monde ! Puis s'approchant de la porte, il cria de sa grosse voix enrouée : Qui va là ?

—C'est moi, pendards que vous êtes, répondit au dehors une petite voix grêle et coupée.

Lampsac reconnut cette voix, car il s'empressa d'ouvrir une petite porte épaisse qui roula sur ses gonds rouillés et laissa entrer un homme de moyenne taille, armé d'un poignard et portant un chapeau de paille à bords relevés, un gilet de drap bleu, des pantalons de futaine grise. Malgré ce déguisement, les brigands n'eurent pas de peine à reconnaître leur grand chef ; ils portèrent la main à leur bonnet et lui firent un salut moitié civil, moitié militaire.

Cet homme était maître Jacques, que nos lecteurs ont déjà rencontré à l'auberge du faubourg Saint-Louis.

En entrant, maître Jacques jeta autour de l'antre un regard scrutateur, puis se laissa tomber sur une vieille chaise bourrée qui lui était destinée, et après avoir ôté son gilet, il tira de sa poche une liasse de vieux papiers qu'il se mit à feuilleter avec attention.

Après cet examen silencieux qui dura un bon quart d'heure, maître Jacques se leva et après avoir fait trois ou quatre tours dans la caverne :

—Eh bien ! enfants du diable, dit-il en s'adressant aux brigands, comment va la besogne à présent ? Où est le père Munro ?

—Il est parti depuis c'matin, dit Lampsac en s'inclinant respectueusement.

—Qu'avez-vous fait depuis que je vous ai vus ?

—Pas grand'chose ; nous sommes guettés de tous

côtés ; aussi bien, dans le moment que je vous parle, Sichlou, Jeannot et Labrie s'amusent dans la prison.

—Je sais cela, dit maître Jacques d'un air embarrassé ; gare à vous au moins !

Comme il disait ces mots on frappa de nouveau à la porte, et après le cri ordinaire, le père Munro entra.

—Eh bien ! père Munro, dit maître Jacques en allant au-devant de lui, ça va-t-il ?

—Ça va, ça va, signor, dit le père Munro ; puis l'ayant tiré à part, il lui parla quelque temps à l'oreille, après quoi maître Jacques se retira en lançant aux brigands un salut de protection.

—Ha ! ha ! quand j'vous l'disais, qu'j'avais bien entendu, dit Bouleau qui n'avait pas encore oublié son espion ; j'aurais bien gagé . . .

—Peste de tes gageures, Bouleau, dit le père Munro, tu n'as qu'ça dans la gueule, sot que tu es ; il s'agit bien de vos différends. Tenez, ajouta-t-il, en jetant sur la souche une poignée de pièces d'or que les brigands regardèrent avec une avidité terrible, voilà de quoi mettre sur la piste d'en gagner d'autres. Ah çà ! mes *jars*, j'ai une fière affaire à vous proposer.

—Bravo ! bravo ! vive le père ! s'écrièrent les bandits.

—Il s'agit d'abord d'un vol avec effraction chez une personne que nous avons déjà visitée sans profit.

—Ah ! j'comprends, dit Bouleau, chez l'bonhomme Pierre . . . en effet ça va être une vieille affaire que de *giffler* c'vieux-là.

—Oui, et un diable de bon coup si nous pouvons faire voler ses piastres, ajouta Mouflard en riant.

—Il faudra l'assommer, le vieux pendard, dit Lampsac, ou que l'tonnerre m'écrase comme une puce.

—Doucement, doucement, poignée de meurtriers, dit le père Munro ; vous y allez rondement vous autres ; attendez un peu, j'ai mes plans.

—Voyons, dit Bouleau avec importance.

—D'abord, dit le père Munro, nous partons d'ici à mi-

nuit ; nous nous rendrons tout doucement chez la mère La Troupe ; là nous trouverons la bonne femme Pelouse, le petit Michel, John Mickmac et Louis Ferlampier, à qui j'ai donné rendez-vous.

—Voilà bien du monde pour un vol, dit Bouleau, fâché de ce que, comme à l'ordinaire, on ne l'avait pas consulté.

—Oh ! arrêtez donc, continua le père Munro ; j'oubliais de vous dire le principal : d'abord je me rendrai avant vous à l'auberge : disons vers 7 heures ; je verrai la Pelouse et je lui dirai d'aller faire la malade sur le perron du vieux Pierre ; le bonhomme est avare, mais on le dit assez charitable ; il n'y a pas de doute qu'il fera entrer la bonne femme, et si son mal empire, il la fera mettre au lit ; je sais cela par expérience.

—Bien imaginé, sur mon âme, dit Bouleau avec orgueil ; je n'aurais peut-être pas fait mieux.

—La bonne femme fera semblant de dormir jusqu'à ce que le vieux filou ronfle lui-même de son mieux ; alors elle se lèvera tout doucement, examinera la maison de son mieux, et aussitôt qu'elle entendra sonner deux heures, elle ouvrira un guichet, et nous fera un signal dont je conviendrai avec elle ; et puis, en avant, mes amis ! . . .

—Bien imaginé, père, bien imaginé, répéta Bouleau en frappant des mains ; mais écoutez donc un peu, si la vieille venait à éveiller quelqu'un ? . . . vous pouvez penser qu'ils ne dorment pas bien dur depuis l'épouvante que nous leur avons donnée. Ça s'rait une maudite affaire pour nous, oui !

—Ouache, Bouleau, je vous croyais plus expédient qu'ça, dit le père Munro d'un air dédaigneux.

Bouleau grinça les dents de honte et de colère.

—Si la Pelouse éveille quelqu'un, qui l'empêchera de dire qu'elle est malade, qu'elle s'est levée pour quelque cause ? Enfin t'nez, j'connais la vieille, elle est fameuse pour les histoires : elle en fera une qu'ils goberont comme du sucre du pays. Quant à nous, si nous n'entendons pas

de signal, notre plus court parti sera de décamper, quitte à recommencer un autre jour et d'une autre manière.

—Bravo, bravo ! s'écrièrent tous ensemble Lampsac, Mouflard et Bouleau.

—Et combien y aura-t-il à gagner dans cette affaire ? demanda Lampsac.

—Bah ! la menue bagatelle d'une couple de mille louis en argent et peut-être autant en effets ; c'est toujours ça d'pris en s'amusant.

—Bravo ! bravo !

—Vous y êtes donc ?

—Nous y sommes.

—A merveille ! Lampsac, du rhum, mille flambes ! du rhum, buvons à notre nouvelle entreprise. Vive, vive maître Jacques, notre bon chef !

Et les brigands répétèrent : Vive maître Jacques, notre bon chef ! et firent de si nombreuses libations qu'ils tombèrent bientôt à la renverse et dormirent aussi profondément que s'ils venaient de faire une bonne action.

Nous profiterons de ce temps pour donner une idée de leurs portraits et de leurs caractères.

Le père Munro avait environ cinquante ans. Ses cheveux blanchis trop tôt par le vice et le libertinage, descendaient en longues mèches sur son large front où l'on apercevait les traces de la décrépitude la plus basse, l'empreinte de l'ivrognerie la plus dégoûtante. Sa poitrine creuse et velue faisait continuellement entendre un râle sourd et pulmonaire. Ses traits étaient contractés par une audace effrénée, une cruauté révoltante ; ses grands yeux bleus, quoique à demi-fermés, ne portaient que des regards farouches et égarés, ses lèvres blanches laissaient apercevoir en s'entr'ouvrant des mâchoires nues et serrées l'une contre l'autre par l'habitude d'une férocité brutale ; ses longues mains décharnées et toujours fermées indiquaient des muscles et des nerfs d'acier toujours tendus avec violence.

Après maître Jacques, qui s'occupait et dont la seule charge était de conduire la troupe et de régler les comptes,

si nous pouvons nous servir de cette expression, le père Munro était le premier, l'âme de cette sociéte infernale. Rien ne se faisait sans lui. Se présentait-il un coup de maître à faire, une entreprise épineuse et pleine de dangers à mettre à exécution, un meurtre horrible à commettre, un vol combiné à exécuter, le père Munro était toujours le premier à l'œuvre. Il avait vieilli dans le crime ; personne plus que lui n'en connaissait les dangers, les hasards, les différentes phases.

Le père Munro avait tout éprouvé : la prison, la marque, le pilori, le fouet étaient pour lui des punitions familières ; enfin il avait évité trois fois le gibet en se sauvant de son cachot.

D'après ce qui précède, on doit penser que le père Munro jouissait auprès de ses semblables d'une réputation à toute épreuve. On sait que, dans une armée, un général qui est couvert de blessures, qui a affronté tous les hasards et les dangers, qui a bravé la mort et lui a échappé souvent, est élevé jusqu'aux nues par tous ses inférieurs ; que plus il est brave, plus sa réputation est brillante : il en est de même avec les brigands ; avec eux aussi, plus on est scélérat, plus on est estimé.

Passons à Lampsac.

Lampsac est le bras droit du père Munro. Il est, comme lui, hardi, féroce, entreprenant, actif, et lorsqu'il sera à son âge, il aura acquis la même renommée. Lampsac n'a que trente ans.

Il est d'une grandeur athlétique, d'une force démesurée, d'une agilité peu commune. Il n'a pas une figure tout à fait désagréable ; différent du père Munro, il ne porte pas sa férocité sur sa figure ; au contraire ses yeux bleus expriment un air de mélancolie et de bonté ; il sourit avec assez de grâce, mais il s'exprime avec rudesse, le son de sa voix est rauque et enroué ; sa démarche est pleine de noblesse et d'aisance.

Bouleau a bien la mine la plus insignifiante qu'il soit possible d'imaginer : un front bas et plat, couvert de

cheveux crêpés qui lui descendent jusque sur le nez, de gros yeux gris, morts dans leurs orbites, un gros nez épaté sur lequel on peut faire tenir un verre plein, une bouche fendue d'une manière démesurée et encadrée dans des lèvres épaisses et rougies par le rhum ; des joues enflées et couvertes de favoris roux et hérissés, un air béat et imbécile, un sourire niais et forcé, une démarche nonchalante, des manières gênées : voilà Bouleau quant au physique.

Cependant Bouleau est l'homme de cabinet de la société ; c'est lui qui, ordinairement, trame et prépare les entreprises ; c'est l'homme de consultation par excellence ; on ne fait rien sans demander l'opinion de Bouleau ; on ne fait rien sans qu'il ait donné son approbation. Pourquoi cela ? parce que Bouleau est un homme de tête rare, un homme d'un jugement sain, d'un esprit juste et solide, d'une conception vaste ; parce qu'il n'a jamais failli dans ses décisions ; parce que ses conseils ont toujours porté fruit.

Mouflard n'est encore qu'un apprenti, mais un apprenti qui a du talent pour le métier, comme dit le père Munro. "Ce muffle-là, dit-il souvent en s'adressant aux autres, "vous montera bientôt sur le dos, mes enfants." Il n'en faut pas plus pour encourager notre jeune scélérat. Mouflard a quinze ans ; il est court et trapu et assez mal proportionné. Il a une figure des plus expressives, un esprit vif et bouillant, un caractère moqueur et satirique ; c'est l'enfant gâté du père Munro.

Mouflard a commencé son apprentissage sur les marchés : c'est là que le père Munro l'a pris, au milieu d'une troupe d'enfants dénaturés et fainéants qui y croupissent tous les jours dans l'inaction et la misère, et qui finiront par avoir le même sort. N'est-il pas désolant de rencontrer tous les jours des petits garçons avec des paniers ou des chiens, tout couverts de haillons, jurant, insultant tout le monde et passant des journées entières à courir les rues pour un misérable douze sous, tout au

plus ? N'est-il pas honteux d'y voir même des hommes, jusqu'à des viellards, partageant cette infâme paresse, étendus, couchés dans les auberges, à moitié ivres, et donnant ainsi le plus terrible exemple aux enfants ? Et ces hommes ont des femmes, des enfants qui languissent dans la misère, qui pleurent, qui leur demandent du pain ! Et ces enfants ont des parents, mais des parents, nous le dirons sans hésiter, des parents trop lâches, trop criminels pour les arrêter, trop insouciants pour les élever, et souvent eux-mêmes trop misérables pour leur inspirer la vertu. Qu'arrive-t-il ? Ces enfants, laissés à leur volonté, commencent par sauter la première barrière qui les sépare du vice ; ils en sautent une seconde, une troisième ; font le premier pas dans le chemin du crime qui leur paraît semé de roses, finissent par le parcourir jusqu'au bout, et meurent sur l'échafaud en maudissant leurs parents !

Et ceci se passe au sein, sous les yeux de la population la plus respectable et la plus religieuse ! dans une ville où l'on se vante de faire un grand nombre d'améliorations ; dans une ville où la loi et la justice n'épargnent rien, dit-on, pour conserver les bonnes mœurs et les faire fleurir !

Nous ne ferons plus qu'une seule réflexion, trop heureux si elle peut être goûtée.

Si la loi met tant de soins, tant d'empressement à dévoiler et à punir le crime, que n'en met-elle donc autant à le prévenir et à l'empêcher ? La chose en serait, selon nous, plus noble et plus méritoire . . . .

VI

UNE RENCONTRE INATTENDUE

On n'a pas oublié que Stéphane et Émile étaient convenus d'aller ensemble chez Mme La Troupe, l'hôtesse de l'auberge du faubourg Saint-Louis. Huit jours s'étaient écoulés depuis ; et Stéphane, malgré son impatience, n'avait pu encore mettre son projet à exécution.

Stéphane avait changé de moitié ; ses parents concevaient pour lui les plus tristes inquiétudes. Ce n'était plus en effet ce jeune homme droit et éclairé, plein de gaieté et d'énergie ; ce jeune homme aimable, aux yeux vifs et brillants, au teint de rose, aux cheveux bouclés, aux manières élégantes, au sourire joyeux, que nous avons rencontré à l'auberge de Mme La Troupe : Stéphane marchait aujourd'hui les yeux baissés, courbé sous le poids de sa douleur ; ses yeux s'étaient remplis d'une noire mélancolie ; ses joues étaient pâles et creuses ; on ne voyait plus dans son maintien, dans ses habits, cette recherche minutieuse qui l'avait toujours caractérisé, mais un désordre complet, marque de l'insouciance ou du malheur. Telles avaient été les suites d'un amour brûlant et sans frein.

Il était huit heures du soir ; cette fois Stéphane résolut à tout prix de satisfaire sa curiosité ; il court chez Émile, lui rappelle sa promesse. Ils partent tous deux pour se rendre chez Mme La Troupe.

En passant sous la porte Saint-Louis, ils ne purent résister à une frayeur involontaire en traversant un endroit qui avait été si souvent marqué par le sang des victimes du brigand. Craignant d'être surpris, ils tenaient continuellement la détente de leurs pistolets, prêts à la lâcher sur le premier agresseur, lorsqu'ils aperçurent tout à coup la faible lueur d'une lanterne sourde et entendirent en même temps les pas d'un homme qui marchait pesamment devant eux et faisait jaillir de tout côté la boue qu'il foulait à ses pieds.

Probablement que l'inconnu les entendit de son côté, car il s'arrêta tout court comme pour les attendre.

—Avançons, Stéphane, dit Émile, du diable ! nous sommes deux et bien armés, avançons.

Et il se mit à siffler et à augmenter le pas, sans doute pour faire voir qu'ils ne craignaient nullement.

—Que voulez-vous, mon brave ? dit Stéphane en approchant.

—Rien ; je vous attendais seulement pour avoir d'la compagnie ; car le diable m'étouffe, si je suis hardi par ici. De plus j'aimerais à savoir de vous où est l'auberge du faubourg Saint-Louis.

Encouragés par le ton de bonhomie qu'il avait pris, Stéphane et Émile ne se défièrent plus de lui.

—Nous y allons justement, dit Émile, si vous voulez faire route avec nous, vous êtes le bienvenu.

—Merci ben, j'vous paierai un coup en arrivant, dit l'homme au fanal.

Neuf heures sonnaient à la pendule de l'auberge lorsqu'ils y arrivèrent.

Mme La Troupe était à demi-couchée sur une espèce de bergère bourrée en paille, placée en dedans du comptoir, lorsqu'elle entendit ouvrir la porte, et aperçut en même temps Stéphane et Émile, suivis d'un troisième personnage qu'elle n'avait encore jamais vu.

—Tiens, tiens, dit-elle avec assez de familiarité et en allant au-devant d'eux, voyez donc, je commençais à m'assoupir. Bonjour, messieurs ; comment vous portez-vous, messieurs ?

Puis elle salua l'étranger du revers de sa main et ouvrit la porte du salon.

Stéphane et Émile n'avaient pas encore eu le temps d'examiner quelle connaissance ils venaient de faire ; ils furent frappés de l'air d'hypocrisie et d'audace peint sur sa figure : c'était Maurice, l'époux de Madelon.

Maurice était un homme entre les deux âges, grand, robuste et bien fait ; affublé d'une paire de favoris qui lui couvraient la moitié de la figure, il portait une vieille redingote d'ancienne mode, beaucoup trop longue et trop large pour lui, et par-dessous, un petit gilet de mérinos bleu ; un chapeau de paille, recouvert d'une toile cirée jaune dont les larges bords lui descendaient jusque sur les épaules ; des pantalons de bouragan gris, une chemise de laine rouge fermée avec des boutons jaunes, et de longues bottes sauvages toutes couvertes de boue.

—Allons, mes amis, dit Maurice en s'approchant de la table et avec autant de familiarité que s'il se fût adressé à des gens de son espèce, je vous ai promis un p'tit coup, que prenez-vous ? Vite, dépêchez-vous, je suis pressé.

—Merci, nous ne prenons rien à présent, dit Stéphane, qui ne voulait pas faire honneur à une offre aussi obligeante.

—C'est comme vous voudrez, dit Maurice ; pas d'gêne, sans cérémonie ; t'nez, faut qu'ça aille rondement, sans étiquette, vrai comme v'là une chandelle . . . Holà ! mère La Troupe, un verre de gin pour moi seulement, puisque ces messieurs ne veulent rien prendre ; du gin chaud, ça me r'mettra un peu.

—Vous paraissez fatigué, mon ami, dit Émile.

—Fatigué comme le diable quand il a fait sa ronde ; voyez-vous, quand on travaille comme moi en bon ch'val toute la journée, on n'est pas ben aise d'aller plaquotter la vase, le soir, pour aller chercher des remèdes.

—On n'en a que plus de mérite, dit Stéphane.

—Oui-da ! beau mérite ! j'm'en passerais tout aussi ben, j'vous assure. Allons, à votre santé, dit Maurice en avalant son verre avec une facilité et une habileté qui prouvaient assez qu'il en avait l'habitude. Voilà du bon gin, sur mon âme ! ajouta-t-il, en pressant l'une contre l'autre ses grosses lèvres violettes ; vous aurez ma pratique, la bonne femme : et puis, une fameuse, allez !

Mme La Troupe sourit dédaigneusement, comme si elle eût voulu faire voir qu'elle n'était pas accoutumée à hanter de pareilles gens.

—Oh ! à propos, la mère, j'aurais une petite proposition à vous faire, dit Maurice ; vous connaissez maître Jacques ?

Stéphane prêta l'oreille avec précaution.

—Je le connais, oui, comme une de mes pratiques, dit Mme La Troupe d'un air embarrassé.

—Et vous connaissez aussi sa fille ?

—Pour l'avoir vue une fois ici ; ces messieurs étaient justement présents.

Stéphane rougit visiblement.

—Oui-da, dit Maurice en les examinant effrontément, voilà qui s'explique sans que je m'y attendais. Mais il ne s'agit pas d'ça : vous avez une petite fille, Mme La Troupe ?

—Oui ; mais à quoi voulez-vous en venir, s'il vous plaît ? voilà des messieurs qui ont peut-être affaire à moi et qui s'ennuient probablement d'une conversation qui les intéresse peu.

—Que cela ne vous arrête pas, madame, dit Stéphane, qui était loin de trouver le temps long. Continuez, l'ami, nous allons nous entretenir de notre côté.

Et Stéphane et Émile commencèrent à demi-voix une conversation assez peu animée pour leur permettre d'entendre tout ce que Maurice et Mme La Troupe allaient se dire, mais en même temps assez bien feinte pour ôter toute espèce de méfiance dans leur esprit.

—Je viens ici, dit Maurice, de la part de maître Jacques, pour vous demander si vous permettriez à votre petite fille de venir demeurer chez moi avec Helmina et une autre p'tite jeunesse que vous avez ben connue.

—Oui ? qui est-elle ?

—Eh ! mon Dieu, la petite Julienne, la fille à Julien, qui, à c'que m'a dit maître Jacques, a travaillé longtemps pour défunt votre mari.

Mme La Troupe ne put s'empêcher de tressaillir ; ce nom lui rappelait des souvenirs pénibles, rendus plus terribles par l'horreur de sa situation actuelle.

—Oui, dit Mme La Troupe, en maîtrisant aussi vite que possible son émotion, je l'ai bien connue en effet ; mais pour en revenir à votre demande, je vous assure qu'il m'en coûtera beaucoup de laisser aller ma petite fille ; d'ailleurs, voyez-vous, elle me sert beaucoup ici, je n'ai qu'elle ; au reste j'y penserai de nouveau et je donnerai ma réponse à maître Jacques lui-même.

—C'est bon, c'est bon.

—Et comment va-t-elle, la petite Helmina ?

—Pas trop ben, j'vous assure ; c'est justement pour elle que je viens chercher des remèdes ; et puis, entre nous, je vous dirai qu'elle est bêtement amoureuse.

—Et de qui donc ?

—Dame, de qui donc ? il faut qu'ça soit d'un de ce deux muffles-là, car elle a dit à ma femme qu'elle av rencontré son bijou ici, et vous venez de me dire qu'ils y étaient lorsqu'elle est venue.

—Voilà du farceur, dit Mme La Troupe.

—Vous sentez ben, madame, qu'il est de mon devoir d'avertir son père.

—Vous feriez bien, certainement.

—Et cependant j'vous assure qu'ça m'coûte furieusement : c'est une si bonne enfant, et son père est si curieux ; croirez-vous qu'il ne veut pas entendre parler de mariage du tout pour sa fille ? et, entre nous, Mme La Troupe, dit Maurice en s'approchant de l'oreille de l'hôtesse, j'vous avoue qu'il a d'bonnes raisons, allez ! pour dissuader famille des épousailles . . . Mais voyez donc com j'm'amuse, moi qui devais être de retour chez moi avant minuit. Ainsi donc, ajouta-t-il en sortant du salon, vous penserez à . . .

—Oui, oui, dit Mme La Troupe en le reconduisant.

—Bon ! je r'viendrai goûter à votre gin ; j'ai d's'affaires à régler sur le marché demain à dix heures, j'entrerai en passant.

Mme La Troupe revint aussitôt trouver Stéphane et Émile.

—Voilà un drôle de personnage, lui dit Stéphane ; connaissez-vous son nom ?

—Pas le moins du monde, c'est la première fois que je le vois.

—Il paraît être en grande connaissance avec maître Jacques et sa fille ?

—Vous l'avez dit ; mais à propos, dit Mme La Troupe avec malice, savez-vous qu'elle vous aime, Helmina ?

Stéphane ne fit pas semblant de comprendre et se mit

à tousser pour déguiser son émotion, et pour éviter toutes autres paroles sur un sujet qu'il voulait cacher.

—Connaissez-vous maître Jacques, madame, que fait-il?

—C'est plus que je peux dire, sur mon honneur, dit Mme La Troupe en portant la main à son cœur.

Stéphane sourit.

—Il paraît faire beaucoup d'argent, n'est-ce pas ?

—Il n'en manque jamais.

—Ses visites sont-elles fréquentes ici ?

—Passablement.

—Vient-il toujours avec sa fille ?

—Rarement ; il n'est encore venu qu'une seule fois avec elle.

—Ainsi donc, madame, vous n'avez pas la moindre idée, pas la moindre information sur les affaires de maître Jacques ?

—Je n'en connais rien du tout ; mais quel intérêt, s'il vous plaît, monsieur ? . . .

—Aucun, aucun, dit Stéphane en montrant de l'indifférence, si ce n'est celui de la curiosité. Quelle heure est-il à présent, Mme La Troupe ?

—Il est près de minuit, je crois.

—Minuit ! je ne croyais pas qu'il était si tard. Prenez-vous quelque chose, Émile ? Emportez-nous du vin, madame.

Après avoir vidé une bouteille, Stéphane et Émile quittèrent Mme La Troupe.

—Eh bien, Émile, que pensez-vous de tout cela ?

—Rien de bon, mon cher ami.

—Et que pensez-vous de cette liaison entre maître Jacques et Mme La Troupe ?

—Ma foi, dit Émile en riant, c'est vraiment pire que le mystère de l'Incarnation.

—Cet homme revient demain, si j'ai bien entendu.

—Oui, demain à dix heures, sur le marché.

—Écoutez, Émile : j'ai un projet en tête ; il faut que je sache où il demeure ; demain je le fais suivre par Magloire.

—Et que ferez-vous ensuite?

—Je vous le dirai dans l'occasion, mon cher ami.

Ici nos deux amis se séparèrent ; Émile descendit la côte de la Congrégation et Stéphane suivit la rue Saint-Louis.

Aussitôt qu'il fut arrivé chez lui, il éveilla, sans faire de bruit, le gros Magloire, qui dormait dans une petite chambre voisine de la sienne, et lui fit signe de le suivre. Comme il était alors de la prudence d'avoir toujours une arme de défense en cas de surprise, Magloire avait déjà saisi sous son oreiller son gros couteau pointu, croyant avoir affaire à quelque voleur.

—Point de bruit, Magloire, lui dit Stéphane, tu n'as rien à craindre ce soir, et Stéphane lui fit avaler la moitié d'un gobelet de *brandy* pour le préparer en sa faveur. Il était bien persuadé que Magloire n'avait pas besoin de cela pour lui rendre service ; mais il aimait à lui donner cette marque d'encouragement, persuadé que plus un serviteur est bien traité, plus il est attaché à son maître.

—Je te demande pardon, mon cher Magloire ; si je t'éveille à une heure aussi avancée, c'est que j'aurais besoin de te parler ce soir d'une affaire qui m'intéresse beaucoup.

—Ah bien ! v'là qu'est drôle, par exemple, dit Magloire tout honteux d'une pareille excuse, v'là qu'est drôle, comme si vous n'étiez pas le maître de mes actions ; vous savez ben que j'peux veiller toute la nuit pour vous.

—Je le sais, mon brave. Il s'agit encore de me rendre service ; Magloire, es-tu disposé ?

—Comme à l'ordinaire, ben entendu ; est-ce que j'ai coutume de vous r'fuser ça ?

—Non ; mais c'est qu'il s'agit d'une *job* un peu difficile.

—Quand elle le s'rait encore vingt fois plus, on fait son possible, et puis si on ne réussit pas, eh ben dame ! c'est pas d'notre faute ; pas vrai, M. Stéphane ?

—Bien vrai, mon cher Magloire, dit Stéphane touché de cette belle réponse ; eh bien ! demain il s'agira de courir les marchés ensemble.

—C'est bon, ça nous promènera, et puis ça nous fera voir des curiosités. C'est-il tout ?

—Arrête, tu n'es qu'au commencement de l'affaire . . A dix heures il devra s'y trouver un homme que j'ai intérêt de connaître ; et, comme personne ne peut m'en donner information, il faudra en prendre par nous-mêmes ; il s'agira donc pour toi, Magloire, de le suivre, sans qu'il s'en aperçoive, partout où il ira.

—Pourvu qu'il n'aille pas trop vite, ça ira.

—Fort bien ; tu comprends ?

—J'suppose. Est-ce tout ?

—C'est tout ; mais remarque bien l'endroit et la maison où il s'arrêtera.

—Oui, oui.

—Et si toutefois il sortait aussitôt de chez lui (voilà ce qu'il faudrait principalement), tu entreras après lui et tu demanderas si le maître de la maison est présent et à quelle heure on peut le trouver dans la journée. Remarque bien toutes les personnes que tu verras, afin de pouvoir m'en donner une idée. Enfin s'il y a une jeune fille bien jolie et que tu sois assez favorisé par le hasard pour lui remettre une lettre que je te donnerai, sans que personne te remarque, il n'y a rien que je ne te donnerai pour te récompenser. As-tu bien compris ?

—Ah ! oui, comme il faut.

—Et tu consens ?

—C'te demande !

—C'est bien, je te remercie : va te coucher maintenant ; surtout prends bien garde de dire un mot de tout ceci à qui que ce soit.

—Le diable ne me fera pas parler.

—Et tâche de faire cela sans être remarqué.

—Il n'y a pas de danger.

—C'est bon ! bonne nuit, mon brave, à demain.

Et Stéphane fit encore prendre à Magloire un verre de *brandy* qui acheva de le gagner ; il sortit en faisant mille gestes qui le divertirent un peu.

Aussitôt qu'il fut seul, Stéphane se mit en devoir d'écrire la lettre qu'il devait envoyer à Helmina. Il s'appuya longtemps la tête sur son bureau, puis après avoir retaillé vingt fois la même plume et après avoir déchiré au moins dix feuilles de papier doré et fleuri, il en plia une bien soigneusement, y introduisit une boucle de ses cheveux et la plaça dans une petite caisse en fer-blanc qui fermait à double clef. Un quart d'heure après, Stéphane accablé par les diverses impressions qu'il avait reçues dans le cours de la journée, reposait dans les bras de Morphée.

VII

MAITRE JACQUES ET MAURICE

Maurice, après être sorti de l'auberge du faubourg Saint-Louis, venait justement d'emboucher la rue Saint-M . . . lorsqu'il vit briller à quelque distance une lumière vive et scintillante placée sur le fronton d'une grande maison, dans une lanterne entourée d'une toile blanche et qui portait cette inscription en lettres d'or : "GLOBE HOTEL." Il s'avança de plus près et se levant sur le bout de ses pieds, il aperçut à travers une fenêtre maître Jacques, assis sur une longue bergère de bois, fumant un cigare et lisant une lettre en frissonnant. Il était alors une heure après minuit.

—Voilà, dit Maurice en mettant la main sur la poignée jaune de la porte, une rencontre faite à propos.

Maître Jacques en entendant ouvrir la porte remit précipitamment dans sa poche le papier qu'il tenait à la main, et ayant reconnu Maurice, il passa avec lui dans une petite chambre dont il ferma soigneusement la porte, et fit venir une bouteille de gin.

—Et d'où sors-tu donc à présent, Maurice ?

—De l'auberge du faubourg Saint-Louis, s'il vous plaît ; or çà, M. Jacques, j'ai plusieurs nouvelles à vous apprendre.

—C'est bon ; parle vite et parle plus bas.

—D'abord, dit Maurice avec intérêt, j'ai parlé à madame La Troupe par rapport à sa p'tite fille.

—Et elle consent ?

—Non pas immédiatement, elle vous donnera la réponse à vous-même.

—Ensuite ?

—Ensuite ; vous saurez que votre p'tite fille est malade.

—Malade ? et depuis quand ? non pas en danger au moins ?

—Non ; une indisposition seulement qui l'a prise il y a huit jours à propos de . . .

Maurice hésita.

—Eh bien ! à propos de quoi ? dit maître Jacques en plissant le front.

—A propos d'un jeune homme qu'elle a rencontré à l'auberge du faubourg Saint-Louis et que je viens de voir là.

—Mille diables ! dit maître Jacques en se levant brusquement et en commençant dans l'appartement une promenade désespérée ; et comment sais-tu cela ?

—Par elle-même.

—Quoi ! elle a eu l'effronterie de vous le déclarer à vous-mêmes ?

—Non pas à nous-mêmes, monsieur, mais elle l'a dit à Julienne, qui nous l'a confié ensuite.

—Voilà une folie de jeune fille qu'elle va payer cher, ou que l'enfer m'engloutisse, dit maître Jacques en frappant avec violence sur la table. Écoute, Maurice, tu sais qu'il est de mon intérêt que ma fille ne fasse aucune liaison qui pourrait nuire à nos affaires ; si malheureusement le jeune homme allait l'aimer de son côté, il n'épargnera rien pour la voir. Qui sait ? la chose ira peut-être plus loin. Helmina est jolie, il la demandera en mariage . . . et tu comprends le reste . . . Cependant, ajouta maître Jacques, il faut connaître le

merle avant de le dénicher ; dis-moi, Maurice, l'as-tu assez examiné à l'auberge pour le reconnaître partout où tu le rencontreras ?

—Comment donc ? j'ai passé une bonne partie de la nuit avec lui ; nous sommes entrés ensemble chez Mme La Troupe.

—Et d'ou sais-tu qu'il est vraiment l'amant de ma fille ?

—Dame ! comme ça, maître Jacques, vous allez voir vous-même : votre fille dit qu'elle a rencontré son oiseau chez Mme La Troupe, et . . .

—Tu as raison, Maurice, tu as raison, dit maître Jacques en se tordant les mains de rage et de désespoir ; mais au moins, ajouta-t-il, il ignore que ma fille l'aime, n'est-ce pas ?

—Oui, sans doute, qui le lui aurait dit ? J'ai parlé assez bas à Mme La Troupe pour qu'il n'ait rien entendu.

—Comment ! misérable, dit maître Jacques en se laissant tomber sur une chaise, tu l'as dit à Mme La Troupe ! Langue d'enfer ! homme bavard et indiscret qui ne peut rien garder ! Nous sommes perdus, Maurice, lui dit-il en lui lançant des regards foudroyants. Mme La Troupe lui a tout dit sans doute ; quel intérêt aurait-elle à le lui cacher ? combien au contraire n'en avait-elle pas à le lui apprendre ? Nous sommes perdus pour toujours ! Il est temps d'agir. Il faut le connaître ce jeune homme, il faut le tuer ! Quant à ma fille . . . ma fille ! . . .

Et maître Jacques resta un moment anéanti ; puis tirant une lettre de sa poche :

—Écoute, Maurice, dit-il avec un sérieux d'enfer, veux-tu me jurer que jamais tu ne dévoileras ce que je vais te dire ?

—Je le jure.

—Eh bien ! sache que Helmina . . . n'est pas . . . ma fille !

—Que dites-vous ?

—Lis cette lettre.

Maurice lut ce qui suit :

Londres, sept. 18 . . .

" Mon cher ami,—J'ai le plaisir de vous informer que " je suis sur le point de me mettre en route pour le " Canada, afin d'embrasser la chère petite fille que je " vous ai confiée et de l'emmener avec moi. Je vous " dirai à mon retour ce qui m'a engagé à prendre une " pareille détermination.

" A la hâte,

" LOUIS DES LAURIERS."

—Ce maudit homme que je croyais mort depuis dix ans, dit maître Jacques en se frappant le front. Mille malédictions ! mais que l'enfer me confonde, s'il revoit sa fille ! Maurice, il me faut encore un service.

—Parlez, maître, dit Maurice effrayé du désespoir de maître Jacques.

—Cette nuit, le père Munro et ses brigands doivent voler chez le vieux Pierre ; demain, à pareille heure, il leur faudra enlever Helmina de ta maison.

—Que dites-vous, maître Jacques ? dit Maurice en tremblant.

—Tais-toi, ma résolution est prise ; il ne sera pas dit qu'un rival l'emportera sur maître Jacques ; j'aime Helmina, Maurice, et je l'aurai à tout prix ; je vais lui avouer que je ne suis plus son père, je forgerai une lettre comme venant de la main de son véritable père à son lit de mort, je me jetterai à ses genoux et je lui demanderai sa main.

—Mais vous allez la tuer, M. Jacques.

—Tais-toi encore une fois ; écoute-moi sans rien dire. Demain soir donc, je la fais conduire par mes brigands avec Julienne dans la caverne du roc sans qu'elle sache que nous prenions part à son enlèvement ; j'irai la trouver ensuite, en lui disant que j'ai trompé les gardes ; je lui dirai tout, je la demanderai en mariage en lui promettant sa fortune et son évasion ; si elle accepte, je quitte immédiatement le Canada avec elle.

—Et si elle n'accepte pas ?

—Si elle refuse, continue maître Jacques ; alors elle saura qui je suis, et ellemour ra dans la caverne, de chagrin et de douleur.

—Et que direz-vous à son père ?

—Je lui dirai que sa fille a été enlevée ; et s'il se trouve quelqu'un capable de me trahir, ajouta-t-il en lançant un regard diabolique sur Maurice, je le tuerai sans miséricorde.

Maurice vit bien à qui ces dernières paroles s'adressaient ; il s'empressa de faire à maître Jacques les plus horribles serments.

—C'est bien, Maurice, je te connais ; je sais que tu es fidèle et discret.

Maurice se leva pour partir.

—Où vas-tu à présent ? lui demanda maître Jacques.

—Chez moi, maître, il faut que je revienne demain à dix heures.

—N'oublie pas surtout l'affaire de demain soir, et pas un mot de ce que je viens de te dire.

Maurice sortit en renouvelant ses serments.

Après avoir passé les limites de la cité, Maurice accablé de fatigues et de veilles, se laissa tomber le long d'une clôture et se prit à faire diverses réflexions sur ce qu'il venait d'apprendre. Qui l'aurait pensé, se dit-il en lui-même, maître Jacques n'est pas le père d'Helmina ! et pourtant cette lettre . . . l'impression qu'elle a faite sur lui . . . il n'y a pas à en douter. Pauvre Helmina ! quand elle va l'apprendre ; quand elle va savoir que son père est mort, qu'elle est maintenant sous la domination d'un homme qui l'aime, et qu'elle ne peut aimer ; comme elle va pleurer, lorsqu'il lui faudra, ou épouser un monstre et abandonner un jeune homme aimable, bien fait, qu'elle adore, ou bien mourir sous la domination d'un brigand, Oh ! elle va mourir, c'est certain.

Non, non ; il ne sera pas dit que Maurice, tout scélérat qu'il soit, ait pris part à un crime aussi infâme, contre

une enfant, un ange comme Helmina. Si je me trouve dans l'impossibilité de l'empêcher, du moins je ne veux point y mettre la main.

Allons, Maurice, voilà le jour sur le point de paraître, au diable ta maison d'ici à après-demain soir. Pauvre maison ! comme je vais la trouver vide ! Et Madelon, comme elle va s'ennuyer ! Et Julienne, la pauvre petite, être obligée de partager la douleur d'Helmina, parce qu'elle a su partager son amitié. Non, non, encore une fois, je veux périr à tout jamais si j'm'enfourne dans une pareille mêlée. Au diable maître Jacques, qu'il s'arrange comme il voudra.

Et Maurice reprit le chemin de la ville.

Ces réflexions pourront peut-être paraître déplacées dans la bouche d'un homme aussi dépravé que Maurice ; mais nous ferons remarqner que, quoique adonné depuis longtemps au crime, Maurice n'était pas encore tout à fait endurci. Il conservait encore en lui un reste de pitié, de compassion, surtout pour les malheureux qui n'étaient pas capables de se défendre. Maurice ne s'était jamais distingué dans les actes d'une férocité brutale ; bien loin de là, il était tendre et sensible, jamais il n'avait encore pris part aux crimes des autres brigands. Seulement il savait tout : maître Jacques, sûr de sa discrétion, ne lui cachait rien ; aussi ne pouvait-il comprendre comment il avait pu lui cacher jusqu'à ce jour qu'il n'était pas le père d'Helmina.

VIII

LA JUSTICE COMMENCE

Maurice, en parcourant les carrefours du faubourg Saint-Louis, ne voulut pas se rendre sur le marché sans entrer encore une fois chez Mme La Troupe pour goûter de ce gin excellent qui l'avait tant exalté la veille, et pour se débarrasser un peu de la boue qu'il avait

amassée dans ses excursions nocturnes ; et en cela il n'était pas guidé par la propreté, mais bien par la crainte de paraître suspect. Il augmenta donc le pas pour éviter, autant que possible, quelque rencontre désagréable ; et dans un instant il se trouva au coin de la rue de l'auberge. Il fut d'abord surpris de trouver tout fermé, mais pensant ensuite que Mme La Troupe était dans l'habitude de veiller fort tard, il crut qu'elle n'était pas encore levée.

—Hein ! hein ! la mère, t'as fait la galipote, j'cré, hier au soir ; mais faut qu'tu t'lèves, ma vieille.

Et il se mit à frapper rudement à la porte ; le bruit qu'il fit se répandit dans l'intérieur comme un écho lent et sourd, semblable à celui que l'on entend dans un vaste souterrain.

—La vieille sorcière dort comme une souche, dit Maurice après avoir attendu inutilement cinq minutes. Holà ! Mme La Troupe, ouvrez, que diable ! faut-il cogner trois heures encore ? et il appliqua dans la porte un violent coup de poing qui l'ébranla et la fit craquer horriblement ; puis il y eut encore un silence de deux minutes après lequel Maurice, dont la patience était à bout, était sur le point d'enfoncer la porte, lorsqu'il se sentit frapper sur l'épaule.

—Mais, l'ami, vous ne savez donc pas ? . . .

—Et que diable, dit Maurice, comment voulez-vous que je sache ? j'arrive justement de la campagne ; mais qu'est-il donc arrivé ?

—Oh ! si vous saviez !

—J'vous dis que je n'sais rien.

—Une affaire terrible, allez !

—Comment ?

—Tout le canton en a été épouvanté.

—Mais qu'est-ce donc ?

—Si vous saviez !

—Mais j'vous dis que je n'sais rien, encore une fois.

—Ah ! ah ! oui ; eh bien ! imaginez-vous que . . .

—Et bien ?

--Imaginez-vous que Mme La Troupe . . . vous la connaissez ?

—Oui, un peu.

—Cette grande femme-là, qui était si avenante ! eh ! mon Dieu, vous l'avez rencontrée vingt fois pour une ; vous savez bien, c'te femme qui . . .

—J'vous dis que j'la connais, dit Maurice en maîtrisant autant que possible sa colère ; mais, encore une fois, qu'est-il donc arrivé ?

—Ah ! monsieur, ce que j'n'aurais jamais pensé, ni moi, ni ma femme, ni mes amis, ni le canton, ni . . .

—Que l'diable vous emporte avec vos *ni*, je vais tâcher de savoir la chose plus vite, dit Maurice en s'éloignant.

—Arrêtez, arrêtez, monsieur ; je n'ai pas eu l'intention de vous fâcher ; c'est que, voyez-vous, c'est une affaire ! . . . Et notre importun se mit à étendre les bras et à les élever au ciel.

—De grâce, monsieur, vous vous lamenterez demain, et contez-moi aujourd'hui . . .

—Tout d'suite, entrez chez moi ; voyez-vous, j'n'aime pas à conter ça en public, on n'sait pas ce qui peut arriver. Maurice le suivit en jurant en lui-même.

—Allons, lui dit-il aussitôt qu'ils furent entrés, je suis pressé, de grâce dépêchez-vous.

—Dans l'instant ; emporte-nous un coup, Lisette : vous en prenez, j'suppose ?

—Merci, merci, c'est pas la peine, dit Maurice d'un air qui pourtant indiquait assez qu'il n'était pas accoutumé à en refuser.

—Or ça, dit notre narrateur, en reprenant le fil de son histoire, je vous dirai donc que c'te nuit, vers . . . j'cré ; dame, écoutez donc, j'cré qu'il était bien quatre heures, hein, Lisette ?

—Eh ben ! quoi donc encore ? dit Lisette en mettant sur la table une vieille bouteille française pleine jusqu'au goulot.

—Quelle heure était-il à peu près lorsque Mme La Troupe ? . . .

—Dame, il était quatre heures.

—Oui, oui, c'est ça, quatre heures, et t'nez, j'crois même qu'il n'était pas tout à fait ça.

—Mille tonnerres ! que fait l'heure ? dit Maurice en enrageant, mettez celle que vous voudrez et avancez, ou, sur mon âme, je . . .

—Oui, supposons qu'il fût quatre heures ; nous dormions bien tranquillement, ma femme et moi, car vous savez, monsieur, que le sommeil du matin est toujours le meilleur ; j'ai toujours remarqué cela ; c'est singulier, mais . . .

—Mais vous n'avancez à rien, mille millions de pies ! dit Maurice en fermant les poings.

—Tout d'un coup, ma femme qui dort moins dur que moi, et puis j'vous dirai en passant qu'c'est toujours l'ordinaire, et si vous êtes marié, monsieur, vous en direz autant que moi ; je n'sais pas, mais j'ai toujours entendu dire que . . .

—Je veux que *l'siffleu m'étouffe :* si vous n'achevez pas, je *fiche mon camp*, dit Maurice en se levant.

—Tout d'un coup donc, continue notre homme, sans s'occuper du tout des imprécations ni de l'impatience de Maurice, semblable à ces grands orateurs et à ces grands écrivains qui parlent et écrivent beaucoup sans rien dire, et qui ne font pas semblant d'entendre les sifflets et les huées de ceux qu'ils ennuient ; tout d'un coup ma femme me pousse : Johnné, qu'elle me dit, entends-tu du bruit dans la rue ?—Queu bruit ? que j'lui dis, et j'saute de mon lit, et j'sors dans la rue malgré les supplications de ma femme, car, soit dit entre nous, monsieur, j'suis brave, et j'ai toujours passé pour ça, sans m'vanter. J'me rappelle que quand j'étais dans la milice . . .

—Faites-moi grâce de vos exploits, je suis pressé : avez-vous envie de me faire manquer mes affaires ? dit

Maurice avec un ton de douceur après avoir employé inutilement tout autre moyen.

—Excusez, c'est que vous sentez bien . . . vous comprenez bien . . . vous entendez bien que, lorsqu'un homme vient à se rappeler ses belles actions, vous devez comprendre . . . qu'il n'est pas aisé . . .

—De vous endurer sans s'damner, dit Maurice.

—Oui, dit notre homme avec son imperturbable sang-froid ; ainsi me voilà dans la rue.

—Dieu soit loué ! Voilà un bon saut d'fait, dit Maurice en se frappant les mains.

—Dieu soit loué ! pas trop, monsieur, pas trop. Figurez-vous un peu que j'me trouve au milieu d'la patrouille et de trois voleurs qni venaient de défoncer chez M. Pierre . . . à ce qu'on m'a dit.

—Et Mme La Troupe ?

—Attendez donc. V'là qu'j'entends : "Il faut prendre Mme La Troupe aussi." Vous pouvez penser un peu ! Mme La Troupe était bien connue et bien estimée dans le voisinage ; j'rassemble tous mes voisins et j'allons trouver le maître d'la patrouille ; et moi, comme le chef de la bande, j'lui dis à sa barbe qu'il ne prendra pas Mme La Troupe, et puis j'lui demande : "Queu qu'vous disez pour vos raisons ?" Oh ben ! tenez, monsieur, voilà le pire d'l'affaire qui va s'montrer !

—S'il met autant d'temps à venir que l'reste, dit Maurice, préparez-moi un lit, car j'vois ben que je serai obligé de coucher ici . . .

—Alors le maître nous dit . . . mais, monsieur, je n'ai pas fait venir c't'e bouteille-là pour rien.

Et Johnné fit signe à Maurice de s'approcher ; il ne se fit pas prier.

—J'vous assure, monsieur, dit Johnné, qu'j'aime à prendre queuqu'chose quand j'conte une histoire comme ça ; ça m'dégoûte . . . J'vous disais donc que le maître de la patrouille nous dit que madame La Troupe devait être complice avec les voleurs, puisqu'elle les recevait à

toute heure dans la nuit ; "et pour vous convaincre, ajouta-t-il, mes braves (il voyait ben à qui il avait affaire, allez), je vais faire une visite avec vous dans l'auberge." Nous entrons, moi, monsieur le maître, deux de mes amis et un *watchman*. Mme La Troupe était dans l'comptoir avec sa p'tite fille qui pleurait à fendre le cœur du gros Jim. Nous nous mettons à fouiller, et à refouiller partout, fouille, fouille, fouille, et puis fouille donc, tonnerre ! sans trouver aucun effet ; le grenier, la cave, rien ne fut épargné ; madame La Troupe nous r'gardait faire sans rien dire. Enfin nous étions près de tout abandonner lorsqu'un homme de la patrouille nous cria en sortant de la cave : "Venez, venez voir." Nous suivons c't'animal, et il nous montre dans le mur une espèce de porte que nous n'avions pas encore remarquée. Jugez d'not'surprise lorsque après avoir forcé la serrure, on vit six grandes tablettes fixées dans la pierre surchargées d'argenterie ; c'étaient des chandeliers, des grands plats, des belles assiettes, des beaux bassins tout d'argent, et l'diable et son train.

Vous pouvez compter si ça m'donna un coup; madame La Troupe qu'avait toujours passé pour si honnête, si respectable ; foi de créquien, monsieur, je n'suis pas mauvais, vrai comme v'la un'bouteille ; mais t'nez, quand je m'vis trompé d'la pareille façon, ça m'mit dans un'colère ; mais dans un'colère, entendez-vous, qu'j'aurais pu tuer !

—Et vous avez pris madame La Troupe ? dit Maurice, voulant mettre fin à cet entretien qui le touchait d'assez près.

—Comme de raison ; mais écoutez, c'n'est pas tout. Nous remontons dans l'auberge, et le chef de la patrouille, après avoir fait retirer tout l'monde excepté moi, parla à madame La Troupe, à peu près comme ça : "Madame, qu'il lui dit, on a trouvé des effets volés dans votre cave ; votre auberge est ouverte à tous les brigands, tout me porte à croire que vous agissez avec eux : par conséquent

je vais user de mon autorité pour vous faire conduire en prison.''

Mme La Troupe gardait un silence complet.

—Avez-vous queuqu'chose à dire pour votre défense ? que j'lui dis.

Elle jeta autour de la chambre un regard égaré, puis elle répondit faiblement : "Rien." Puis ayant appelé vers elle sa petite fille, elle la serra longtemps contre son sein en l'arrosant de ses larmes ; il y eut en elle un moment de repentir, après quoi elle se leva tout à coup, les cheveux hérissés comme du vrai crin, les yeux tout grands ouverts, et ayant repoussé brusquement son enfant :

—Ne pleure pas, lui dit-elle, ta mère a mérité son châtiment. Malheur à ceux qui m'ont perdue ! Malheur à eux ; ils périront avec moi ! Puis elle retomba évanouie sur sa chaise.

Maurice, malgré son sang-froid ordinaire, ne put s'empêcher de trembler en entendant ces derniers mots ; et dans la crainte de ne pouvoir assez déguiser son trouble, il se leva et sortit aussitôt en saluant Johnné, qui ne savait que penser d'un départ aussi brusque et aussi subit.

Maurice, comme on peut le penser, ne fut pas sans faire des réflexions terribles sur sa situation actuelle et sur l'autre, plus horrible encore, qui l'attendait d'après ce que madame La Troupe avait dit. Il traversait machinalement toules les rues, la tête basse, les bras pendants, et en prononçant souvent à demi-voix des imprécations terribles. A sa démarche, il était facile de voir qu'il était sous l'influence du désespoir. Ce fut dans cet état qu'il arriva sur le marché. Il y était depuis dix minutes, lorsqu'il entendit prononcer, à côté de lui, un nom qui le frappa ; il leva la tête, et aperçut un homme d'un certain âge, très bien mis, qui paraissait arriver d'un long voyage ; c'était M. des Lauriers dont nos lecteurs ont déjà vu le nom sur une lettre qu'il avait adressée à maître Jacques. Maurice le considéra avec

attention ; il fut sur le point d'aller lui parler ; mais la crainte l'arrêta. Il se retira tout à coup de la halle, une idée lumineuse venait de traverser son esprit.

Bientôt on le vit marcher à pas précipités dans la rue Saint-Louis ; et, à quelque distance, on aperçut un autre homme qui suivait la même direction et qui paraissait ne pas vouloir le perdre de vue. C'était Magloire, le domestique de Stéphane.

IX

RÉVÉLATIONS

Stéphane, content d'avoir pu mettre son dessein à exécution, avait laissé la halle et s'était rendu chez lui afin d'attendre le résultat de ce dernier moyen d'avoir des informations sur l'existence de maître Jacques. Il n'y avait pas dix minutes qu'il était arrivé lorsqu'on vint lui dire que quelqu'un désirait lui parler. Il descendit dans l'antichambre et aperçut une jolie petite fille, mais d'une pâleur extrême et les yeux pleins de larmes. Élise, c'était la fille de madame La Troupe, en voyant Stéphane pour la première fois, baissa les yeux et fut si troublée qu'elle fut incapable de dire un mot.

—Que voulez-vous, ma pauvre enfant ? lui dit Stéphane avec douceur, car il s'était aperçu qu'elle avait du chagrin.

—Ma mère voudrait vous voir, répondit-elle en sanglotant.

—Quelle est votre mère, ma chère ?

—Madame La Troupe.

—Et pourquoi pleurez-vous tant ? est-il arrivé quelque malheur à votre mère ?

—Hélas ! oui, monsieur, dit Élise en se cachant les yeux dans ses deux mains, maman est en prison.

—En prison ! dit Stéphane foudroyé par cette nouvelle, en prison ! . . . Écoutez, Élise, ajouta-t-il après s'être remis un peu, cessez de pleurer, et allez dire à votre

mère que, quoiqu'il m'en coûte beaucoup d'aller lui rendre visite dans un pareil lieu, cependant elle peut m'attendre dans une demi-heure. Allez, pauvre petite.

Et Stéphane prit la main d'Élise et la conduisit en lui donnant une petite pièce d'argent.

—Un quart d'heure après, Stéphane entrait dans les prisons au milieu des jurements et des imprécations des portiers et d'une soldatesque grossière et impudente.

Les prisons ! . . . ne semble-t-il pas que ce mot seul, prisons, exprime quelque chose de terrible et d'effrayant, quelque chose de redoutable, qui glace le sang et brise le cœur ? Lorsque vous prononcez ce mot ou que vous l'entendez dire, ne vous figurez-vous pas sur-le-champ des murs épais, des cachots ténébreux et infects, des grilles et des portes de fer, des spectres hideux, des personnes décharnées ? Ne croyez-vous pas entendre des gémissements sourds, des cris aigus, des larmes continuelles, le bruit des chaînes, le fracas des criminels ? Ce mot, prison, ne vous retrace-t-il pas un séjour de douleur et de supplices, un repaire empoisonné, une caverne où le soleil n'a jamais pénétré, un purgatoire terrestre en un mot ? . . .

Entrons avec Stéphane, et voyons si le tableau que nous aurons à contempler est réellement aussi effrayant que celui que nous aurons formé dans notre imagination.

En parcourant les longs et humides corridors qui traversent la prison, en entendant l'écho sourd et entrecoupé qui répétait le bruit de ses pas, et en voyant ces énormes portes qui craquaient et roulaient lentement sur leurs gonds, Stéphane ne put s'exempter d'un certain mouvement de frayeur mêlée de dégoût. Pour arriver à la chambre de Mme La Troupe, il fallait traverser celle des hommes. C'était une vaste salle carrée, située au centre de l'édifice, et éclairée par cinq fenêtres toutes barricadées avec de grosses barres de fer. C'était là que Stéphane devait avoir sous les yeux un spectacle vraiment répugnant et horrible. En y entrant, il fut près d'être

suffoqué par l'air empesté et nauséabond répandu dans l'appartement, et écrasé par une foule de scélérats qui se pressaient autour de lui en lui tendant la main. Malheureusement, Stéphane n'ayant sur lui rien à donner à ces infâmes brigands, se fit siffler et insulter ; plusieurs même qui n'avaient pas encore perdu leur instinct brutal et leur cupidité, voulurent se jeter sur lui pour le dépouiller. Puis c'était des imprécations, des jurements et des ricanements affreux. Les uns chantaient, les autres pleuraient et gémissaient ; ici on en voyait qui étaient en proie au plus terrible désespoir ; là quelques autres se livraient à une joie sardonique et bruyante ; plus loin ils se disputaient, se maudissaient les uns les autres et se tiraient aux cheveux.

Telle était cette chambre que les geôliers appelaient *l'antre du diable*, semblable pour la malpropreté à un bourbier épais où croupissent des insectes dégoûtants, et pour le fracas à un repaire de bêtes féroces poussant de continuels hurlements, et se ruant avec rage et impétuosité les unes sur les autres.

Stéphane, en sortant de cette chambre, jeta un dernier regard sur la scène affreuse qui venait de se dérouler à ses yeux, et sentit ses membres mus par un tremblement convulsif et son cœur se briser par des pulsations violentes. Il s'appuya un instant sur la tablette d'une fenêtre.

—On voit bien, dit le geôlier en souriant de pitié, que vous n'êtes pas accoutumé à de telles visites ; mais j'avouerai aussi que je n'ai jamais vu tant de commerce qu'aujourd'hui. Allons, allons, monsieur, ne vous découragez pas : le pire est fait.

—Tant mieux, mon Dieu, dit Stéphane, en reprenant courage malgré lui, s'il n'en était pas ainsi, j'aimerais mieux retourner sur mes pas.

Le geôlier ouvrit la troisième porte qu'ils rencontrèrent et introduisit Stéphane dans un appartement proprement blanchi et balayé : c'était un nouveau spectacle, moins bruyant à la vérité, mais plus digne de pitié et plus

susceptible de faire impression sur un cœur sensible comme pouvait l'être celui de Stéphane. Parmi toutes les femmes, au nombre de trente à quarante, qui étaient rangées tout autour de la salle, une seule ne travaillait pas encore à l'œuvre pénitentiaire, c'était Mme La Troupe. Aussitôt qu'elles aperçurent le geôlier et Stéphane, elles se levèrent avec un respect mêlé de crainte et baissèrent la vue sur leur ouvrage, d'un air qui semblait demander grâce. Elles étaient assez proprement vêtues, mais maigres et décharnées, et tenant une posture nonchalante nécessaire d'après la vie sédentaire qu'elles étaient obligées de mener.

Stéphane en examinant furtivement ces femmes perdues, indignes d'un sexe qu'elles déshonoraient, frémit involontairement et porta la main à son front, comme s'il eût voulu chasser les réflexions qui l'accablaient ; mais lorsqu'il vint à remarquer attentivement Mme La Troupe qui, de son côté, le regardait en versant des larmes . . . Stéphane pleura aussi . . .

Pauvre Stéphane ! les larmes que tu répands maintenant te sont arrachées par la pitié ; dans un instant il te faudra en verser d'autres plus pénibles encore, puisqu'elles naîtront d'un amour malheureux ! . . . . . .

Et comme s'il eût eu honte de sa faiblesse, il s'essuya promptement les yeux et s'avança d'un pas assez hardi à l'extrémité de la chambre où était Mme La Troupe. Aussitôt que le geôlier se fut retiré, elle fit passer Stéphane dans une espèce de petite cellule pratiquée dans le fond de la principale chambre. Élise les suivit.

Stéphane se jeta sur un banc de bois fixé au mur et laissa retomber sa tête sur l'embrasure d'une fenêtre. Mme La Troupe le regardait avec un air de confusion et de timidité ; elle n'osait commencer l'explication du rendez-vous qu'elle avait donné.

Enfin, après un quart d'heure, Stéphane se leva brusquement comme s'il se fût réveillé d'un sommeil profond, et fixant les yeux sur Mme La Troupe :

—Pourrais-je savoir, madame, ce qui m'amène ici, dans un lieu où j'ai eu tant à souffrir ?

Mme La Troupe rougit et baissa la vue, puis elle ne répondit rien.

Stéphane se reprocha le ton d'aigreur qu'il avait pris en lui faisant cette première question ; pensant que son silence venait de là, il reprit avec plus de douceur :

—De grâce, parlez ; depuis quand êtes-vous ici ?

—Depuis hier au matin, répondit-elle sur le ton d'un condamné devant son juge.

—Par quel accident ?

—Par un accident que je devais prévoir, répondit Mme La Troupe avec plus de hardiesse.

—Que voulez-vous dire ? dit Stéphane en reprenant son air de sévérité.

—Je veux dire que j'ai bien mérité ce qui m'est arrivé.

En prononçant ces derniers mots, Mme La Troupe sentit disparaître toute sa timidité pour faire place à la colère et à la vengeance.

—Malheureuse !

Et Stéphane, honteux de se trouver en tête à tête avec une pareille femme, prit son chapeau et fut sur le point de se retirer.

—Attendez, monsieur, attendez, dit Mme La Troupe en lui prenant le bras ; il s'agira bientôt plus de votre intérêt que du mien.

Stéphane frémit.

—Sachez, poursuivit Mme La Troupe en grinçant des dents, que si je suis ici aujourd'hui, si je suis condamnée à y terminer ma vie, je dois le reprocher à un seul homme, le plus infâme, le plus exécrable que l'on puisse rencontrer. Malheur à lui ! voici le temps de la vengeance arrivé, voici le moment où ses crimes vont être dévoilés, où ses victimes vont se ruer sur lui pour le condamner et le maudire ! Maudit soit-il ! s'écria Mme La Troupe dans un violent accès de désespoir, en s'arrachant les cheveux et en se frappant la tête.

Élise effrayée s'était approchée en tremblant de Stéphane qui n'était guère plus rassuré qu'elle.

Après un quart d'heure passé dans des transes et des convulsions horribles, Mme La Troupe devint un peu plus calme ; des sueurs froides inondaient ses joues décharnées ; elle se laissa tomber sur une chaise ; puis jetant sur Stéphane des yeux égarés, elle versa des larmes abondantes, et reprit :

—Je devais être la dernière des femmes qui dût terminer sa vie aussi misérablement : il fut un temps de bonheur et d'aisance pour moi, un temps de vertu et de piété, un temps où je venais moi-même consoler et secourir les prisonniers ! Et aujourd'hui qu'est devenu ce temps ? J'étais riche, monsieur, aussi riche que ces dames qui tiennent à présent les premières places dans la société ; je suis devenue pauvre, mais au moins je puis dire que je n'ai jamais mérité ce premier malheur ; je l'ai dû à un frère en qui ma confiance avait été poussée trop loin.

Mme La Troupe raconta à Stéphane cette première partie de sa vie que nos lecteurs ont déjà apprise de la bouche de Julienne.

—Voilà, dit-elle en terminant, comment du haut de la grandeur et de la fortune je me suis vue abaissée tout à coup au dernier échelon de la société et de la misère. Mais jusqu'alors j'avais conservé une partie de mon bonheur : la vertu et la religion. Un monstre plus terrible encore que le premier méditait sourdement le projet de me plonger dans un abîme plus profond que le premier, et d'où je ne devais jamais sortir : et cet abîme, le voilà, monsieur, dit Mme La Troupe en étendant les bras et en montrant les quatre murs de sa prison ; et ce monstre, vous allez le connaître dans un instant.

Ce fut trois mois après la mort de mon époux que je le vis pour la première fois ; ses manières polies, son air de respect et de modestie, sa honte apparente, tout me porta en sa faveur. Et pourtant, qui eût pensé que c'était un hypocrite auquel je ne devais pas me fier ? oui, monsieur,

un hypocrite tel que l'enfer n'en a jamais connu, un hypocrite dont on ne pourra jamais approfondir la scélératesse et l'impudence . . .

Voyant le dénûment et la misère où nous vivions, ma chère petite fille et moi, il nous comblait de présents et de bontés, et dans toutes les transactions il montrait tant d'empressement, tant de délicatesse que je ne tardai pas à m'attacher entièrement à lui et à lui donner une amitié et une confiance sans bornes. Je lui racontai tous mes malheurs ; il feignit d'y prendre part, et se répandit en invectives et en reproches contre mon frère ; et lui-même, le monstre, roulait dans son esprit diabolique la ruine de mon âme et de ma réputation. " Madame, me dit-il, vous n'avez plus rien à espérer à la campagne ; mais si vous voulez bien profiter de l'avantage que je vais vous proposer, je suis certain que vous pourrez encore être heureuse. J'ai à Québec un hôtel qui se trouve abandonné aujourd'hui, faute d'une personne respectable et capable de remplir la fonction d'hôtelière ; je vous l'offre, madame, avec d'autant plus de confiance que je connais vos qualités et votre activité ; vous aurez, en y entrant, tout ce qui sera nécessaire pour tenir une bonne maison, et les pensionnaires ne vous manqueront pas. Je vous donne donc la préférence sur le grand nombre de personnes qui en ont déjà fait la demande.

Ma situation ne me permettait pas d'hésiter : je l'acceptai donc avec reconnaissance, et huit jours après je laissais, en pleurant, le lieu de ma naissance où j'avais passé de si heureux jours ; j'allai dire un dernier adieu à la tombe de mon époux, j'embrassai tous mes amis, et je me mis en route avec Élise et le peu d'effets qui m'étaient restés.

Me voilà rendue à cet hôtel ; mais quel hôtel, grand Dieu ! Vous l'avez vu, monsieur : c'était l'auberge du faubourg Saint-Louis telle qu'elle est aujourd'hui.

Ici Mme La Troupe s'arrêta pour donner un libre cours à ses larmes ; jusqu'ici elle n'avait eu à raconter

que le malheur ; mais elle touchait à présent à quelque chose de plus révoltant : le crime !

Stéphane, après avoir partagé sa douleur, la pria de continuer.

—Lorsque j'aperçus cette chétive masure, reprit Mme La Troupe, lorsque je remarquai le délabrement, la malpropreté et l'abandon qui m'étaient réservés, je regrettai mon premier état, ma misère tout affreuse qu'elle était ; cependant je ne voulus pas encore m'arrêter à la pensée que j'avais été trompée ; mon protecteur (je pouvais alors lui donner ce nom) m'avait paru trop plein de mérite. J'attendis avec impatience une visite de sa part ; il vint le lendemain matin.

—Est-ce là, lui demandai-je, l'hôtel ? . . . —Les misérables, se dit-il avec une colère affectée, voyez un peu s'il y a à laisser quelque chose de bon à leur disposition ; voyez comme ils ont tout massacré dans l'espace d'un mois tout au plus. Je vous demande pardon, madame, me dit-il avec déférence, j'ai été trompé moi-même ; j'avais donné permission à quelques-uns de mes gens de loger ici en attendant, et voyez, ajouta-il en levant les épaules ; mais ne vous désespérez pas ; je vais remettre en peu de temps toutes les choses en ordre ; vous serez comme une reine ; demain, je vais envoyer des ouvriers et des effets ; prenez courage, madame, vous verrez que je suis homme à tenir ma promesse ; et il se retira en me donnant deux dix schellings pour la journée.

Le lendemain, la semaine se passèrent, je ne vis arriver personne, ni ouvriers, ni mon protecteur ; ce ne fut que le mardi de la semaine suivante que j'eus sa seconde visite ; il me dit que de mauvaises affaires l'avaient empêché d'avoir des ouvriers, mais qu'il en enverrait aussitôt qu'il serait en état de les payer. Enfin, pour abréger autant que possible cette malheureuse histoire, je vous dirai que mon auberge resta telle que vous l'avez vue, qu'elle ne fut fréquentée que par le rebut de la société avec qui je m'accoutumai peu à peu, si bien que au bout

de trois mois j'en avais acquis les vices et les habitudes. A force de détours et de supplications, je parvins à apprendre que j'avais affaire à des brigands et à des scélérats dont le chef n'était autre que mon protecteur. Il m'avoua tout lui-même, et me fit de si horribles menaces, de si belles promesses, que je n'eus pas le courage d'abandonner l'auberge. Il me mit ensuite dans ses secrets et ses intérêts les plus chers ; je connaissais tous les crimes avant même leur exécution ; et ma maison devint le réceptacle de tous les effets volés.

Ce mystère ne pouvait durer longtemps. Cette nuit on a surpris les brigands au moment même où ils entraient chez moi pour cacher leur vol ; on fit des fouilles, elles ne furent pas infructueuses ; il était donc visible que j'étais leur complice ; et il m'a fallu subir le même sort.

Mme La Troupe s'était empressée de raconter la fin de son histoire pour éviter sans doute les justes remarques que Stéphane aurait pu faire, et pour abréger, autant que possible, la honte et la confusion que de pareils aveux devaient nécessairement faire naître en elle ; mais elle ne put résister plus longtemps : elle tomba évanouie sur le parquet. Élise, qui la crut morte, se jeta sur elle en l'appelant à haute voix. Ce fut une terrible scène pour Stéphane, un horrible contraste, que de voir la vertu aux prises avec le crime entre les quatre murailles d'un sombre cachot ! . . .

Mme La Troupe revint bientôt à elle ; puis, après avoir pressé sa fille sur son cœur, elle se traîna jusqu'à Stéphane, et retombant à ses genoux :

—O Stéphane, lui dit-elle en pleurant, si les prières d'une femme criminelle mais repentante peuvent avoir quelque influence sur vous, si votre cœur, en maudissant le crime et ses esclaves, peut respecter et aimer la vertu toujours pure au milieu du vice, daignez jeter les yeux sur cette chère enfant ; daignez protéger une misérable orpheline qui sans vous devra traîner sa vie dans l'infortune et l'esclavage, peut-être, hélas ! dans la scélératesse

comme son infâme mère. Oh ! dites-moi, monsieur, dites-moi que vous l'arracherez des mains des scélérats qui m'ont perdue ; dites-moi que vous la conduirez dans le chemin de la vertu, que vous la conserverez dans la pureté où elle a toujours vécu jusqu'à présent . . Viens, Élise, viens te jeter avec moi aux pieds de M. Stéphane . . . Pauvre enfant ! . . . tu n'as plus personne maintenant sur la terre ! . . .

Stéphane releva Mme La Troupe, et lui promit de prendre soin d'Élise ; puis se rappelant qu'elle lui avait donné à entendre que le rendez-vous l'intéressait autant qu'elle, il la pria de le lui apprendre.

Mme La Troupe le regarda fixement.

—Avant de vous répondre, monsieur, lui dit-elle, permettez-moi de vous faire une question. Aimez-vous encore la fille de maître Jacques ?

—Pourquoi voulez-vous savoir cela ?

—Parce que si vous ne l'aimez plus, je n'aurai rien à vous dire.

—Eh bien, supposons que je l'aime encore.

—Ce n'est pas une supposition, monsieur, je le vois bien, vos yeux m'en disent assez. Avez-vous eu des informations sur son compte ?

—Non.

—Aimeriez-vous en avoir ?

—Parlez, dit Stéphane avec crainte et inquiétude.

—Ce que je vais vous dire est terrible.

—Parlez, dit encore Stéphane d'une voix tremblante.

—Vous l'exigez donc ?

—Oui.

—Eh bien, je vous conseille d'oublier pour toujours la fille de M. Jacques.

Stéphane pâlit.

—Qu'avez-vous à dire contre elle ?

—Rien contre elle : au contraire, c'est une charmante enfant, douce, vertueuse, remplie d'excellentes qualités,

aussi pure qu'un ange, je le sais de bonne part ; mais son père . . .

—Eh bien, son père, qu'allez-vous dire ?

—Son père est . . . brigand . . .

—Un brigand !

—Le chef d'une bande de scélérats.

—Ciel ! . . .

—Le même qui m'a perdue ! . . .

—Le misérable ! . . un brigand ! . . le chef ! . . et sa fille, un ange ! . . . Horrible mystère, dit Stéphane en faisant trois ou quatre tours dans le caveau, et en sortant brusquement comme un homme que la folie vient d'accabler.

X

DELIRIUM TREMENS

Trois heures sonnent lentement. Stéphane est dans sa chambre étendu sur une bergère, le visage d'une pâleur livide, les yeux égarés, les cheveux en désordre et les poings fermés. Tout à coup il se lève, se promène à grands pas, frappe tout ce qu'il rencontre, et vient retomber sur son fauteuil ; puis il se relève encore, se roule sur le plancher, déchire ses habits, et regagne encore une fois son siège. Tantôt il grince des dents, s'arrache les cheveux, se meurtrit les bras ; tantôt il pleure, il gémit, il tremble convulsivement, puis ses yeux se ferment doucement, on dirait qu'il repose paisiblement.

Helmina, la fille d'un brigand ! . . .

M. Jacques, un brigand ! . . . Chère Helmina . . . , je l'aime . . et c'est la fille d'un brigand, d'un chef . . voilà donc les informations ! . . Et puis, mon père . . oh ! il ne voudra pas . . . non, Émile ; . . . jamais ! que dis-je ? . . . oui, je l'épouserai . . . contre mon père, oh ! mais c'est horrible ! . . . l'abandonner ! . . jamais ! . . . si belle, si vertueuse . . . Maître Jacques . . . l'infâme ; je le tuerai . . . il le mérite . . . Helmina ! Helmina ! . . .

Et Stéphane retomba dans un assoupissement léthargique qui lui fut favorable ; il s'éveilla les sens plus tranquilles, l'esprit moins agité ; il ne conservait plus qu'une douleur modérée et plus concentrée . . .

En ce moment on frappa à la porte, Stéphane s'efforça de reprendre son sang-froid habituel ; mais il ne réussit pas assez pour que Magloire ne s'aperçût pas de quelque chose.

—Eh bien, Magloire ? dit Stéphane avec précipitation, pour empêcher toute question de la part de son serviteur.

—Eh bien, mon maître, répondit Magloire sur le même ton, les affaires ont été rondement.

—Que trop peut-être, dit le malheureux en soupirant.

—Comment que trop ? ça n'peut jamais aller trop ben.

—Où demeure cet homme ?

—Justement dans une des premières maisons de Sainte. Foye, une jolie p'tite maison, sur mon âme, propre comme un sou ben frotté.

—Tu y es entré ?

—Comment donc ? vous savez ben que je n'manque jamais mon coup, dit Magloire avec importance. J'ai suivi mon *gars*, avec beaucoup de peine par exemple ; il allait d'un pas d'cheval. Je n'me suis arrêté qu'à quelques arpents de la maison, et j'me suis enfourné dans un tas d'branches ; il n'a pas été dix minutes dedans, et il a gagné le bois du Cap-Rouge.

—C'est bien cela, dit Stéphane à demi-voix, les misérables !

—Quoi ?

—Rien, Magloire, rien.

—Aussitôt que je l'ai vu dans le bois, j'suis sorti d'mon trou, et, en faisant semblant d'être ben fatigué, j'suis entré pour me r'poser. Et puis, une chance du bon Dieu, il n'y avait que deux p'tites filles, propres comme deux petites chattes, et puis jolies ! oh, dame, t'nez, j'commence à être sur l'âge pourtant, et ben j'n'ai pu m'empêcher de leur faire les yeux doux, ma parole d'honneur. Il y

en avait une surtout, justement celle à qui j'ai donné vot' lettre, t'nez, vrai comme j'm'appelle Magloire, c'est comme le petit enfant Jésus de la messe de minuit.

Stéphane sourit malgré lui.

—Tu lui as donné la lettre ?

—Eh oui, vous me l'aviez dit, pas vrai ?

—Oui ! je te remercie, Magloire . . .

Elle le sait tout à présent, murmura Stéphane . . .

—Et qu'a-t-elle fait ?

—D'abord elle m'a remercié, car c'est poli, n'faut pas en parler ; ensuite elle a rougi, puis elle s'est retirée dans une autre chambre, et je ne l'ai plus revue.

—Et tu t'es retiré ?

—Non pas ; j'ai demandé ensuite à quelle heure on pourrait voir le maître de la maison ; on m'a répondu qu'il n'était chez lui qu'à l'heure des repas.

—Je vois malheureusement que tu n'as rien oublié de ta commission.

—Malheureusement, pourquoi ce mot, M. Stéphane ?

—Écoute-moi, Magloire ; j'ai cru que je pouvais aimer cette jeune fille, c'était pour le lui apprendre que tu lui as remis une lettre de ma part ; mais comme j'ai appris ce matin qu'il m'était impossible de consommer cet amour, j'aurais voulu au moins qu'il demeurât secret, qu'il mourût en moi seul.

—J'ai cru m'apercevoir en effet que vous l'aimiez, elle est si belle, elle paraît si vertueuse, si bonne enfant !

—Elle l'est en effet, Magloire, elle ferait mon bonheur ; et malgré cela . . .

—S'il m'était permis, dit Maglore avec timidité . . .

—Tu me demanderais pourquoi, n'est-ce pas ? dit Stéphane en devinant sa pensée ; eh bien, je vais te le dire ; crois-tu que le monde et mon père surtout souffrirait que j'épousasse la fille . . . d'un brigand ?

—Elle, grand Dieu, la fille d'un brigand !

—Oui, Magloire, la fille d'un brigand qui dans quelques jours peut-être périra sur l'échafaud.

—Mais, c'est impossible ! M. Stéphane, à la voir. . .

—On ne le dirait pas sans doute, et pourtant c'est le cas. C'est un mystère que je t'expliquerai une autre fois.

Stéphane se cacha le visage dans ses deux mains et pleura amèrement.

Magloire se prit à réfléchir profondément sur ce qu'il venait d'apprendre, lorsqu'on frappa doucement à la porte, et, en même temps, Stéphane, en écartant un peu ses mains, aperçut son ami Émile. Magloire voulut se retirer, mais Stéphane le retint.

—Demeure ici, Magloire, lui dit-il.

—Encore du chagrin, mon pauvre Stéphane, dit Émile en lui frappant légèrement sur l'épaule, vous n'êtes pas raisonnable.

—Voilà longtemps qu'il pleure comme ça, dit Magloire, c'en est *démontant*.

—Voyons, mon cher ami, montrez-vous plus ferme que cela ; avez-vous eu des nouvelles d'Helmina ?

—Ne m'en parlez plus, Émile ; ne me parlez plus de cela ; je n'y penserai plus, je veux l'oublier, dit Stéphane avec un air de décision pénible . . Pauvre Helmina ! . .

—De grâce dites-moi qui vous a fait prendre une résolution aussi prompte ?

—L'honneur, Émile, l'honneur, croyez-vous que ce n'est rien ?

—C'est beaucoup, mais encore, parlez.

—Oui, je parlerai ; mais ce sont d'horribles révélations que je vais vous faire.

—N'importe.

—Eh bien, vous rappelez-vous Mme La Troupe ?

—Parfaitement.

—Savez-vous où elle est maintenant ?

—Où nous l'avons vue, probablement.

—Non pas où nous l'avons vue, mais où je viens de la voir . . .

—Expliquez-vous.

—Elle est en prison . . .

—En prison ! Et vous avez été la voir ?

—Il n'y a qu'un instant.

—Et depuis quand y est-elle ?

—Depuis hier ; on a trouvé chez elle des effets volés. .

—La misérable, elle était donc complice ?

—Oui, Émile, complice ; elle me l'a avoué, elle m'a raconté sa vie ; vous ne vous êtes pas trompé, elle a été respectable, riche et vertueuse ; mais elle a été ruinée d'abord par un frère, et perdue ensuite . . . vous ne devineriez pas par qui ? . . . Par un monstre, par maître Jacques, enfin ! . . .

—Maître Jacques, Stéphane, maître Jacques !

—Oui, par maître Jacques . . . Comprenez-vous maintenant pourquoi je pleure ? . . . .

Maître Jacques, continua Stéphane, en retombant dans un accès de désespoir, le père d'Helmina, d'une jeune fille que j'ai tant aimée, que j'aime encore ; vous comprenez donc maintenant pourquoi je pleure ! . . .

Et Stéphane se frappait le front et se tordait les bras en répétant toujours : vous comprenez donc pourquoi je pleure !

—Du calme, de la raison, mon cher Stéphane, dit Émile en lui retenant les bras.

—Non, plus de calme, Émile, plus de repos, que lorsque la mort me le donnera ; mais toujours du chagrin, toujours des larmes.

Puis il tomba dans de nouvelles crises. Portant partout ses yeux égarés, il se leva tout à coup et se rua sur tout ce qu'il rencontra, malgré les efforts de Magloire et d'Émile . . . Le voilà, le misérable, le voilà, Émile ; le voyez-vous ? . . . Approche donc, infâme ; tenez, sa fille est avec lui. Helmina, ma chère Helmina, elle pleure . . il l'a battue, le lâche ! . . .

En même temps, son père, attiré par ses cris, ouvrit la porte.

—Qu'est-ce que ce bruit? demanda-t-il. Mon Dieu, il est fou ! mon fils est fou !

Puis il s'avança pour parler à Stéphane.

—Tenez, dit Stéphane en le voyant venir ; le voilà encore, le scélérat, il approche, il va me tuer . . . Et Stéphane tomba sur une chaise, hors d'haleine.

—Que dit-il ? Seigneur ! dit M. D. . . . tu ne me reconnais donc pas, mon cher enfant ?

Stéphane le regarda attentivement depuis les pieds jusqu'à la tête.

—Comme tu es fou, Stéphane, tu ne reconnais pas ton père.

Stéphane le fixa encore une fois, puis il se jeta à son cou, il l'avait reconnu.

—Oh ! pardonnez, mon père, pardonnez, c'était un rêve ; pourtant non, je l'ai bien vu, n'est-ce pas qu'il est venu, il a voulu me tuer parce que j'aime sa fille, le scélérat !

—Tu te trompes, Stéphane, personne n'est venu excepté moi.

—Ne le laissez plus entrer, mon père, c'est un brigand, maître Jacques !

—De qui veux-tu parler, pauvre enfant ?

—Je parle, continua Stéphane, en regardant au fond de l'appartement et montrant du bout de son doigt, je parle de celui qui était là il n'y a qu'un instant, de maître Jacques, le père d'Helmina.

Stéphane tomba épuisé dans les bras de son père.

Émile et Magloire le transportèrent doucement sur son lit ; son repos fut assez paisible.

—Mon cher Émile, dit M. D . . . croyez-vous à des suites dangereuses pour sa santé ?

—Il n'en sera rien, j'espère, monsieur, si toutefois Stéphane sait modérer sa douleur et prendre un peu plus sur lui.

—Pauvre enfant ! . . . mais dites-moi, quel est ce

maître Jacques dont il me parlait ? Sans doute un homme qu'il se figurait ?

—Je vais vous raconter cette histoire en peu de mots, dit Émile en parlant le plus bas possible. Il y a environ quinze jours, Stéphane rencontra une jeune fille dont il devint amoureux, sans même connaître sa famille et sa naissance. Nous avons fait ensemble beaucoup de perquisitions à cet égard, et ce n'est qu'aujourd'hui que votre fils a appris que son amante est la fille d'un brigand nommé maître Jacques.

—Le malheureux ! *s'enmouracher* d'un pareille fille !

—Je vous assure, monsieur, que c'est la plus charmante enfant que j'aie rencontrée ; et de plus, Stéphane a appris que aux qualités extérieures elle réunissait encore celles du cœur et de la vertu.

—Comment cela peut-il être dans la fille d'un brigand ?

—Je l'ignore ; mais je sais que c'est le cas.

—Quand tout cela serait vrai, mon cher Émile, vous conviendrez que sa naissance gâte tout cela.

—Malheureusement oui ; et voilà ce qui cause tout le chagrin de votre fils.

—Pourvu au moins, dit M. D. . . . d'un air découragé, que la jeune fille ignore cet amour.

—Elle le sait, monsieur, dit Magloire, je lui ai remis une lettre de la part de M. Stéphane qui le lui a appris.

—Mille damnations ! il ne manquait plus que cela. Peut-il avoir poussé la folie jusqu'à ce point !

—Il le regrette beaucoup à présent, soyez-en persuadé, dit Émile.

—Il est bien temps vraiment de le regretter ; mais croyez-vous que la jeune fille l'aime de son côté ?

—J'en suis certain.

—L'insensée ! elle se connaît pourtant ! . . .

—Pardon, monsieur, dit Magloire ; j'ai entendu dire à M. Stéphane qu'elle ignorait elle-même que son père est un brigand.

—Quel coup pour elle lorsqu'elle l'apprendra ! dit Émile.

—Mais c'est donc un mystère ? dit M. D. . . en levant les mains au ciel.

XI

ENLÈVEMENT

Magloire avait à peine quitté l'habitation de Maurice que Julienne avait déjà rejoint son amie, qui n'eut rien de plus pressé que de lui montrer la lettre qu'elle venait de recevoir, ainsi que la boucle de cheveux de Stéphane.

—Ce sont bien là ses cheveux, dit l'amante en rougissant ; et cette lettre, lisez-la, ma bonne amie ; il doit venir me voir. O ciel ! s'il allait se rencontrer avec mon père . . .

Julienne lut attentivement la lettre, puis la remettant à la jeune fille, elle vit ses yeux humides et deux grosses larmes glisser comme des perles sur la pourpre de ses joues.

—Pourquoi pleurer, ma chère ? cette lettre ne doit-elle pas au contraire vous rendre l'espérance et la joie ?

—Non, Julienne ; il est vrai que je connais et son nom et son amour ; pour toute autre que moi cette réciprocité qu'il m'avoue serait le bonheur ; mais pour moi, à quoi me servira-t-il, sinon à me rendre encore plus malheureuse que je ne le suis à présent ?

—Pourquoi ces idées sombres ? Attendez donc que vous n'ayez plus d'espérance ; alors il sera bien assez temps de pleurer.

—Je suis certaine que mon père se refusera à tout.

—Qui vous l'a dit ?

—Sa conduite récente envers moi, ses conseils contre le mariage, son mépris avoué envers les jeunes gens.

—Allez-vous montrer cette lettre à Madelon ?

—Qu'en dites-vous ?

—Je ne vois pas pourquoi nous la lui cacherions plus que le reste.

—Vous avez raison, Julienne, elle la verra. Tenez, je crois entendre sa voix, la voilà qui revient des champs.

En effet le son d'une voix grêle et cassée se fit entendre chantant une chanson de paysan, et peu après Madelon entra avec le lait de ses vaches.

—J'avons de la pluie, mes enfants, voilà les poules qui *gourgoussent;* j'avons du mauvais temps.

—Toujours du mauvais temps, dit-elle en entrant.

—Toujours du mauvais temps, dit Julienne, cela devient fatigant.

—T'as raison, ma fille ; épi, c'est qu'ça fait tort, parce que quand il mouille la journée des sept frères martyrs, on a d'la pluie pendant quarante jours. C'est une vieille remarque, ça, épi c'est immanquable.

—Mais dites donc, les enfants, Maurice est-il venu aujourd'hui ?

—Oui, un instant.

—Que peut faire le cher homme toujours hors de la maison ?

—Or ça, Madelon, dit Julienne en branlant la tête, nous avons eu de la visite tandis que vous étiez absente.

—Oui ! qui donc ? queuqu'*faraud*, ma fille ?

—Non, mais un messager de *faraud*, par exemple.

—Pas possible ! et pour qui ? dit Madelon en faisant la moue.

—Dame, pour Helmina.

—Tout d'bon ?

La jeune fille rougit et baissa les yeux.

—Tiens, tiens, il fallait ça pourtant ; et que t'a-t-il dit, ma mignonne ?

—Bah, dit Julienne, il ne lui a rien dit, c'est trop commun ça ; mais il lui a apporté une lettre.

—Une lettre ! ah ben, sûrement tu vas m'montrer ça, Helmina, ça doit être futé, par exemple ! un cavalier d'la ville, hein ! ça n'badine pas.

Helmina sourit malgré elle, puis ayant tiré de son sein une lettre délicatement pliée, elle la remit à Madelon.

—N'faut pas avoir honte, mon enfant, dit Madelon en s'apercevant du trouble d'Helmina, n'faut pas avoir honte ; faut toujours qu'ça vienne un jour ; *par guenne*, va, j'étais ben plus jeune que toi, moi, et j'avais déjà des *farauds ;* oh dame, par exemple, j'avais de *l'atout*, d'la *manigance ;* épi, j'étais assez jolie dans c'temps-là. Voyons, lis-moi ça, ma belle.

—Julienne vous la lira mieux que moi.

Julienne lut ce qui suit :

" A ma chère Helmina . . . "

—Hein ! c'est chaud ! c'est chaud ! dit Madelon.

" J'ose espérer que vous ne rejetterez pas ce léger sou-
" venir d'un homme qui vous adore et qui n'aspire qu'au
" moment de vous prouver d'une manière plus sensible
" l'amour que vos charmes ont glissé dans son cœur.
" S'il m'était permis de lire dans l'avenir, si je pouvais,
" sans témérité et sans blesser votre délicatesse, porter
" mes regards dans les replis secrets de votre pensée,
" aurais-je le bonheur d'y découvrir quelque faveur,
" quelque inclination à mon égard ? J'ai en moi le
" sentiment intime, quoique peu fondé, que vous daigne-
" rez au moins me faire parvenir quelques-unes de ces
" paroles si douces et si expressives dont j'ai ressent
" tout dernièrement l'influence.

" Tout à vous,

" STÉPHANE D . . . "

—Ah ben, en v'là pourtant une lettre à mon goût, s'écria Madelon en frappant du plat de sa main sur l'épaule d'Helmina. Sainte Anne du bon Dieu, comme c'est ben tourné ! mais ça dit dedans qu'vous avez reçu queuque chose, il m'semble, hein ?

Helmina lui passa la boucle de cheveux.

—Tiens, c't'idée ! avez-vous vu c'coup ? Oh ! p'tit Jésus ! dit Madelon en examinant avec une scrupuleuse attention ; justement les cheveux du défunt p'tit Pierre,

mon p'tit garçon ; mais c'est frappant ! Dieu des bons anges ! les beaux cheveux ! Écoutez donc, ma fille, vous devez être fière comme une reine au moins d'avoir un *merle* aussi futé qu'ça.

Helmina ne répondit rien.

—Écoutez-moi, Helmina, il faudra placer ces cheveux dans un p'tit cadre, faut garder ça ; pas vrai, Julienne ?

—Je suppose.

—J'aimerais mieux les brûler, dit Helmina en pleurant.

—Pourquoi donc ?

—Parce que si mon père . . .

—On l'ramènera à la raison, l'bonhomme, faut qu'il change.

—Jamais, Madelon !

—Jamais . . . ah ben, nous verrons, dit Madelon avec impatience ; j'vais lui parler au *dret* du visage, moi ; ça serait ben curieux par exemple, s'il n'entendait pas l'bon sens des choses. Allons, mes p'tites filles, plus d'chagrin, on va souper. Mais voyez donc un peu comme Maurice est longtemps ; l'infâme est damnant, sur mon âme . . . Approchez, approchez, il mangera après les autres . . . pourvu qu'il vienne, encore, ça s'ra beau . . . Et Madelon commença à manger avec un appétit dévorant.

—Tiens, un éclair, dit Julienne en se signant.

—Ah ! oui, j'avons de l'orage, dit Madelon en l'imitant ; c'est sûr que mon *man* va coucher en chemin. Mais mange donc, Helmina, faut qu'tu manges pour rester belle ; si ton *faraud* allait te trouver maigre, ça n's'rait pas drôle ; oui, mange donc . . .

—Il fera moins de dépenses, dit Helmina en s'efforçant de prendre le ton de la plaisanterie.

—C't'idée, dit Madelon en riant à gorge déployée. Allons, Julienne, puisqu'on ne mange plus, ôtons la table. On va s'coucher de bonne heure ce soir ; quand il tonne comme ça, moi, j'aime mieux être dans le lit ; on dit qu'il y a moins d'danger.

Une demi-heure après, Madelon priait au pied de son lit. Helmina et Julienne s'étaient retirées dans leur chambre et parlaient de la journée qui venait de s'écouler.

Il était dix heures lorsqu'elles se mirent au lit ; Julienne ne tarda pas à sommeiller. Helmina dormit aussi ; mais ce fut un sommeil convulsif, un rêve horrible. Toute entière à son amour, à ses réflexions pénibles, elle s'était endormie en prononçant le nom de son amant et en caressant la lettre qu'il lui avait envoyée. Alors l'amour, toujours inexorable pour ses victimes, lui donna un de ces rêves entremêlés de jouissance et de douleur, un de ces rêves qui, en se formant dans une imagination aussi vaste et aussi exaltée que celle d'Helmina, semblent laisser dans l'esprit les traces d'une réalité effrayante.

Helmina se crut transportée sur les bords d'une charmante petite rivière où elle soupirait tendrement la mélodie ordinaire des amants. Puis tout à coup ayant porté les yeux sur la rive opposée, elle aperçut Stéphane qui l'appelait et lui tendait les bras. Et elle lui montrait de sa main l'abîme qui les séparait. Alors elle vit Stéphane se précipiter dans les ondes, lutter contre le courant des rapides et venir enfin se reposer à ses genoux . . . .

Mais tout à coup un nuage noir se forma un peu plus haut que la cime des sapins, s'abaissa lentement sur le rivage, s'élança avec rapidité sur la surface de l'eau et vint planer sur les deux amants.

—L'orage, disait Helmina, mon Dieu, déjà l'orage !

Puis elle crut entendre une voix qui partait du nuage et qui lui répéta :

—L'orage, Helmina, gare à toi !

Et Stéphane s'écria :

—Ne crains rien, Helmina, il n'y a jamais d'orage pour les amants ! . . .

Aussitôt le nuage descendit entre eux deux, se dissipa, et un homme parut.

Et il se jeta sur Stéphane, et Helmina vit tomber son amant ; elle voulut le relever.

—Arrête, lui dit le monstre, arrête, jeune fille . . .

Elle reconnut son père.

Et maître Jacques l'accabla de menaces et d'injures ; et elle se sentit tout à coup enlever du rivage et transporter dans un noir cachot ; puis un éclair jaillit, elle crut que c'était une arme à feu ; elle s'éveilla en sursaut, et le roulement du tonnerre qu'elle entendit en même temps contribua à la fortifier dans sa terreur. Un tremblement nerveux s'empara d'elle ; elle se crut réellement sous la domination des esprits, sous le sceptre d'un tyran.

O Helmina, tu n'as point fait de rêve ; ton imagination ne t'a rien exagéré cette fois ! . . .

Tout à coup elle entendit un bruit sourd de pas précipités autour de la maison ; puis un murmure de voix étouffées ; un frôlement ménagé, un cliquetis d'armes. Elle se leva doucement, puis gagnant le lit de Julienne :

—Julienne, dit-elle en l'éveillant, entends-tu ?

—Quoi, Helmina ?

—Entends-tu ? répéta Helmina en tremblant.

—Mais non, je n'entends rien.

—Écoute ; ils approchent . . .

—Oh ! mon Dieu, dit Julienne en se mettant sur son séant . . .

—Ce sont des brigands, Julienne ; qu'allons-nous faire ? de pauvres femmes seules ! . . .

—Ils approchent encore ! . . . Seigneur, ayez pitié de nous ! . . Éveillons Madelon.

Et Helmina courut à son lit.

—Madelon, des brigands, dit Helmina en lui tirant le bras.

—Tiens, tiens, dit Madelon en bâillant, allez donc, hein, c'est l'vent.

—Non, Madelon, j'vous assure, j'ai entendu marcher et parler.

—Ah ! ben dame, si vous l'avez dans votre tête.

Et Madelon se leva tout endormie et renversa une chaise avec violence.

Puis il y eut un silence terrible au dedans et au dehors.

Les brigands étaient immobiles comme des statues.

—Ils sont éveillés, mille damnations, dit Lampsac ; il faut les laisser recoucher.

—Oui, ça s'ra mieux, dit Bouleau, il vaut toujours mieux faire les choses sans fracas.

—Et sans danger, n'est-ce pas ? flandrin de poltron, dit Mouflard avec un air de plaisanterie offensante.

—Silence, pendards de *va-nu-pieds*, ou je vous brûle, dit maître Jacques, qui s'était masqué et déguisé horriblement afin de pouvoir être présent à l'affaire sans être reconnu.

—Vous voyez ben qu'vous vous êtes trompées, peureuses, dit Madelon en se remettant au lit.

—Oh ! oui, dit Julienne, ce n'est rien.

Helmina, quoique peu rassurée, fut obligée de faire comme elles ; mais elle ne dormit pas.

—Les voilà endormies encore une fois, dit maître Jacques à voix basse, écoutez-moi. Aussitôt que la porte sera enfoncée, Bouleau et Mouflard s'empareront chacun de leur brassée ; et toi, Lampsac, tu feras semblant de retenir Maurice, car lui aussi jouera son rôle avec nous ; mais si par hasard tu t'apercevais qu'il veut le jouer tout de bon, c'est-à-dire faire le métier de traître, fais-lui goûter de tes *dragées*. Quant à Madelon, je m'en charge : allons, êtes-vous prêts ?

Les brigands firent un signe affirmatif.

Arriver sur le perron, enfoncer la porte et empoigner les jeunes filles, fut l'affaire d'un instant ; tellement que Madelon crut en être quitte pour avoir été serrée, un peu brutalement à la vérité.

Aussitôt que les voleurs furent partis, elle appela Helmina et Julienne . . . Point de réponse ! . . .

Elle se leva, alluma sa lampe, et gagnant leur cham-

bre, elle trouva les lits vides . . . les jeunes filles n'y étaient plus.

A cette vue la pauvre Madelon se sentit écraser malgré elle, et tomba à la renverse sur le parquet . . . Elle était évanouie . . .

Les brigands s'étaient déjà rendus à l'entrée du bois du Cap-Rouge ; ils avaient déposé pour un instant leur fardeau sur les feuilles.

Helmina était muette et inactive ; pas une parole, pas une larme.

Sa malheureuse compagne, Julienne, poussait, par intervalles, des sanglots entrecoupés, et murmurait des plaintes si touchantes, que les brigands, tout insensibles et inhumains qu'ils étaient, ne pouvaient s'empêcher d'en être touchés. Bouleau surtout, le plus sensible des quatre, était tellement ému que, sans la crainte d'une mort inévitable et certaine, il les aurait mises en liberté.

—Tiens, Mouflard, disait-il tout bas en lui frappant sur l'épaule, je n'ai pas coutume de faire cas des larmes, eh ben, que l'diable me *tarabuste*, ça m'bouleverse le corps et l'esprit tout ensemble de voir ces pauvres p'tites *criatures* pleurer comme ça.

Mouflard ne répondit rien.

—Allons, allons, mes enfants, dit Lampsac en s'efforçant de diminuer sa grosse voix, ne pleurez pas tant, ou que Satan m'épouvante, ça va aller mal.

—Où nous menez-vous donc, barbares? dit Julienne ; avons-nous mérité ce que vous nous faites ?

—Silence, jeune fille, dit Lampsac, vous avez bien à vous plaindre vraiment ; vous n'avez pas mis pied à terre, et puis vous allez être nourries, hébergées sans rien faire.

Julienne se tut.

Maître Jacques ne disait rien, sa voix pouvait le trahir.

—Allons, mes *jars*, dit Lampsac, en route !

—Attendez donc, dit Bouleau, mille bombes, j'suis fatigué en diable ; j'sue comme un bourreau.

—Oh ! le vilain flandrin ! dit Lampsac.

—Nous marcherons, dit Julienne, qui, malgré le mépris et la haine qu'elle avait pour ses ravisseurs, ne put fermer son cœur à un reste de pitié, et dédaignait de se faire porter plus longtemps par des misérables de cette espèce ; nous marcherons, n'est-ce pas, Helmina ?

—N'as-tu pas honte, Bouleau ? dit Mouflard, avec son ironie ordinaire.

—Va au diable, impitoyable bavard, dit Bouleau en serrant les dents.

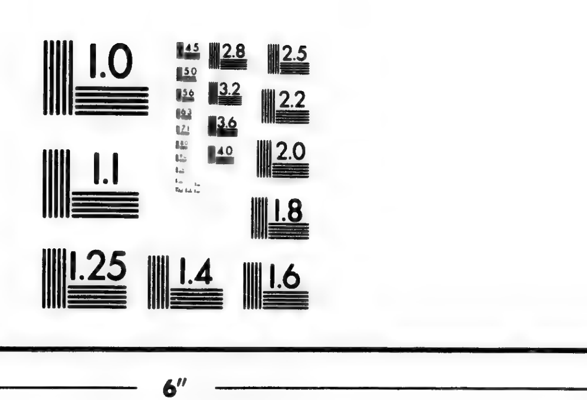
Lampsac alluma une lanterne et battit la marche. Après lui venaient Helmina et Julienne suivies de Mouflard, de Bouleau et de maître Jacques qui marchait le dernier.

Il est impossible de donner une idée de l'impression terrible que dut faire sur l'esprit des jeunes filles cette marche horrible dans des sentiers tortueux, à travers les ténèbres d'un bois aussi redouté que le Cap-Rouge, à la lueur des éclairs, au bruit du tonnerre, et au milieu d'une troupe de brigands impitoyables qui proféraient à tout moment, dans leur langue diabolique, les plus horribles jurements, les blasphèmes les plus dégoûtants.

Après avoir parcouru la moitié du bois, ils prirent un sentier qui faisait un angle droit avec le premier, et qui conduisait sur la pente du cap ; puis, au bout d'une dizaine d'arpents, ils descendirent dans une espèce de cavité pratiquée dans la pierre, et, après avoir écarté quelques branches vertes et quelques troncs d'arbres, ils firent sauter une trappe, descendirent trois ou quatre degrés, et se trouvèrent dans un carré irrégulier tout tapissé de mousse et éclairé seulement par des trous de tarière percés de distance en distance dans la voûte du souterrain. C'était la CAVERNE DU ROC, où devaient vivre Helmina et Julienne. Lampsac alluma trois lampes de cuivre doré suspendues à la voûte, et après avoir montré aux jeunes filles une armoire remplie de mets de toutes sortes, il se retira avec Bouleau et Mouflard.

Cette fois maître Jacques n'était pas entré.

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"


2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8

Aussitôt qu'ils furent sortis, Helmina ne put maîtriser plns longtemps sa douleur ; elle se mit à pleurer et remplir la caverne de ses cris et de ses plaintes. Julienne essaya vainement de la consoler ; Julienne avait elle-même trop besoin de consolation pour pouvoir en offrir aux autres. Elles pleuraient encore lorsqu'elles virent le jour percer faiblement à travers les misérables ouvertures de leur cachot et faire pâlir un peu la lumière des lampes. Julienne fit deux ou trois tours dans le souterrain, ouvrit l'armoire et prit quelques bouchées à la hâte, plutôt par nécessité que par goût, puis elle vint s'asseoir près de son amie.

—Que va faire la pauvre Madelon, mon Dieu, lorsqu'elle va se trouver seule ? dit Julienne.

—Et lorsque mon père lui demandera sa fille ? ajouta Helmina. Quel infâme dessein peuvent avoir ces misérables ?

—Nous ne l'apprendrons peut-être que trop un jour, ma chère Helmina . . . .

Cette première journée de leur captivité, la plus terrible sans doute, se passa dans les pleurs et le désespoir.

XII

UNE ENTREVUE TERRIBLE

Le jour était sur le point de finir ; la nuit était déjà commencée dans la caverne du roc, et les jeunes filles se disposaient à ensevelir, si cela se pouvait, leur douleur dans le repos, lorsqu'elles entendirent en tressaillant des pas au-dessus de leur tête ; bientôt après, elles virent paraître Mouflard qui venait allumer les lampes.

—Il y a, dit-il, à votre porte, un homme qui désirerait vous parler ; préparez-vous à sa visite.

—Qu'il entre, dit Julienne avec un dédain énergique ; puisse-t-il être le bourreau qui terminera notre malheureuse existence !

Mouflard sortit, puis ouvrant la porte une seconde fois :

Entrez, dit-il, puisque vous avez la permission ; mais gare à vous !

C'était maître Jacques.

—O mon père ! dit Helmina, en courant à lui.

—O Helmina ! dit maître Jacques avec une tendresse hypocrite, dans quel cachot te vois-je enfermée ! . . . et vous aussi, pauvre Julienne . . .

Il versa des larmes feintes.

—Comment avez-vous pu découvrir notre retraite ?

—Je te le dirai plus tard, Helmina, dit maître Jacques pour éviter d'autres questions qui auraient pu le trahir ; aujourd'hui j'ai quelque chose de plus sérieux à t'apprendre, un secret plus intéressant à te dévoiler.

—Que dites-vous, mon père ?

—Écoute, Helmina ; ne me donne plus ce nom . . .

—O mon Dieu, dit Helmina à demi-voix, il me renie pour sa fille ! qu'ai-je donc fait pour mériter tant de châtiments à la fois ? O mon père ; . . . non jamais je ne pourrai vous appeler autrement . . . mon père, mon père ! . . .

—Helmina, te dis-je, je ne suis point ton père.

—Ciel ! tu l'entends, Julienne, il me renie encore une fois.

—Mais écoute donc, dit maître Jacques avec un mouvement d'impatience, que diable ! écoute donc. Tiens, ajouta-t-il, en lui passant un papier, voici une lettre de celui qui fut véritablement l'auteur de tes jours ; il me l'a écrite deux jours avant sa mort.

—Jamais je ne le croirai, non jamais !

—Mais il faut que tu le croies, puisque c'est la vérité. J'ai voulu jusqu'à présent recevoir de toi ce doux titre, parce que je savais qu'en même temps tu me témoignerais plus de respect, plus d'obéissance ; mais aujourd'hui, Helmina, qu'il s'agit de ton avenir, je dois t'apprendre le nom et les intentions de ton véritable père à ton égard ; lis cette lettre.

Helmina prit la lettre et après l'avoir lue attentivement :

—Est il possible, dit-elle, que vous ne me trompez pas ?

—Me crois-tu capable de le faire ?

—Seigneur ! qui l'aurait pensé ?

—Tu as dû remarquer sur cette lettre, continua maître Jacques, que ton père m'a donné le pouvoir de disposer à ton égard comme je l'entendrais. Te voilà d'âge maintenant à penser sérieusement à l'avenir, à une union, par exemple.

Helmina rougit.

—Si jusqu'aujourd'hui je t'ai parlé avec désavantage du mariage, ne crois pas que je parlais suivant mon cœur. Non, Helmina ; j'en agissais ainsi parce que j'étais bien persuadé que l'amour entre bien assez vite sans qu'on le précipite dans le cœur d'une jeune fille comme toi.

Helmina conçut une faible espérance en voyant maître Jacques tellement changé ; mais se rappelant aussitôt la situation où elle était :

—Comment voulez-vous donc, dit-elle en rougissant, que je pense à mon avenir dans ce cachot ?

—Tu en sortiras, Helmina, je me plaindrai à la justice ; les misérables ! il faudra bien qu'ils te délivrent.

—Merci, merci, mon père . . . monsieur . . . je ne sais comment vous appeler à présent, dit Helmina avec embarras.

—O Helmina ! dit maître Jacques en se jetant à ses genoux avec le sentiment d'une passion brutale et en cessant de la tutoyer ; si vous ne pouvez plus me donner le nom de père, il en est un autre bien plus beau, bien plus expressif auquel je peux aspirer et que vous pouvez me donner.

Et maître Jacques lui prit la main et la serra contre son cœur.

—Que voulez-vous dire, monsieur ? dit Helmina en retirant sa main.

—Oui, Helmina, continua maître Jacques, je me croirais le plus heureux des hommes si, à la suite de cette amitié que vous m'avez toujours témoignée et que

j'ai essayé de mériter, vous mettiez le comble à votre bonté en m'accordant à présent votre amour, en me donnant le nom d'époux.

—Que dit-il, Julienne, dit Helmina foudroyée par ces dernières paroles, que dit-il ?

—Je dis, reprit maître Jacques sur le même ton, que je serais le plus fortuné des époux si j'avais pour épouse un ange comme vous, une jeune fille aussi belle, aussi tendre et aussi vertueuse que vous. Je dis que, pour faire le bonheur d'une épouse comme vous, je n'épargnerais rien, rien au monde.

—Mon Dieu, dit Helmina, que faire ?

—Que faire ? oh ! Helmina, dites-moi que vous m'aimez, que vous serez ma fiancée. Dites-le-moi, aimable fille, je vous en conjure, et je ferai tout pour vous.

Et maître Jacques voulut s'appuyer la tête sur ses genoux ; Helmina se leva en le repoussant.

—Est-ce pour abuser de ma position, monsieur, dit-elle avec un air imposant, que vous . . . ?

—Non, Helmina, non, mais je vous aime . . .

—Eh bien, dit Helmina en prenant un sang-froid et un ton de sévérité qui ne lui étaient pas naturels, sachez que je ne puis vous aimer, moi.

—Ingrate, dit maître Jacques en changeant de ton et en versant des larmes, ingrate, vous oubliez donc tout ce que j'ai fait pour vous ; vous oubliez que vous me devez tout ? Mais que dis-je ? non, Helmina, votre cœur n'est pas capable d'ingratitude ; jamais je ne pourrai le croire.

—Écoutez, monsieur, dit Helmina touchée jusqu'aux larmes, ma reconnaissance pour vous est sans bornes, je crois vous l'avoir prouvée plus d'une fois, et je suis prête à le faire encore ; mais quant à cet amour que vous réclamez, monsieur, encore une fois, mon cœur s'y refuse et s'y refusera toujours.

—Et moi, dit maître Jacques en prenant un dernier moyen de la toucher, je ne pourrai jamais en aimer d'autres que vous. Vous me refusez ; adieu donc, Helmina,

adieu, vous ne me reverrez jamais, jamais, entendez-vous ?

—De grâce, monsieur, ne m'accablez pas, dit Helmina en versant un torrent de larmes, je vous le repète, je ne puis vous aimer . . . j'aime déjà.

Puis tirant la lettre de Stéphane et la présentant à maître Jacques :

—Lisez, monsieur, dit-elle, puisqu'il faut tout vous avouer.

—Voilà donc ce que je devais craindre, dit maître Jacques en se relevant tout à coup et en reprenant sa férocité habituelle, un rival ! mille malédictions ! un rival ! Je devais m'y attendre ; mais . . . ajouta-t-il, en faisant trembler sa voix, et en déchirant la lettre, il périra ce rival, dussé-je périr avec lui ! Puis jetant sur Helmina des regards farouches,—Helmina, lui dit-il, fille ingrate, fille dénaturée, répétez-moi que vous ne pouvez pas m'aimer, que vous l'aimez encore, répétez-le-moi, et je n'insiste plus.

—Je le répète, dit Helmina en essuyant ses larmes et en passant de la pitié au mépris et au courage le plus héroïque contre maître Jacques.

—Fort bien, jeune fille, dit-il en grinçant des dents, fort bien. Et moi, je le répète aussi, votre amant mourra de ma main ; et vous, mademoiselle, vous ne sortirez jamais d'ici. Sachez que c'est moi qui vous ai fait conduire dans ce cachot pour vous enlever à mon rival, et soyez persuadée que vous y demeurerez tant que vous persisterez dans votre fol entêtement.

—Vous ! dit Hilmina ; mais qui être-vous donc ?

—Je suis le chef des brigands.

—Misérable ! dit Helmina incapable de maîtriser plus longtemps son indignation, et vous me croyez assez vile, assez infâme moi-même pour m'unir avec un brigand comme vous ? Jamais, maître Jacques, jamais, monstre ! . .

Maître Jacques écumait de rage.

—Qui l'aurait pensé ? un brigand ! celui que j'ai si

longtemps appelé mon père, celui qui paraissait si digne de porter ce nom respectable . . . le monstre ! . . .

—Le monstre ! répéta Julienne aussi exaspérée que son amie.

—Ah çà, jeunes filles, je vous ordonne de vous taire.

—Tu es un monstre, répéta Helmina, je te le répéterai toujours ; je ne crains point de vengeance, prends ma vie, elle m'est à charge depuis qu'elle dépend d'un scélérat de ton espèce.

Maître Jacques s'arrachait les cheveux, se ruait sur les pierres avec frénésie ; puis s'arrêtant tout à coup et pour tâcher de mortifier la jeune fille :

—Helmina, lui dit-il, cette lettre que tu as vue, je l'ai feinte ; ton père est encore vivant, peut-être est-il arrivé en ce moment dans cette ville ; mais tu mourras sans le voir.

—Tu mens, infâme brigand, tu mens, dit Helmina.

—Tais-toi, fille impudente, je te dis que ton père vit encore, et si tu pousses ma fureur à bout, je t'emporterai dans quelques jours sa tête sanglante.

Helmina commençait à croire.

—Écoute, dit-elle, que me demandes-tu pour que je le voie ?

—Ton amour.

—Mon Dieu ! mon Dieu ! dit Helmina, toujours cela.

Puis elle commença à pleurer.

—Ah ! ah ! jeune fille, dit maître Jacques avec une satisfaction d'enfer, tu veux me résister, mais tu le paieras cher ; penses-y bien.

Puis il fit semblant de partir.

—Attendez un peu, cruel, dit Julienne en tombant à ses genoux, pitié, pitié pour de pauvres enfants comme nous. Nous sommes incapables de te nuire ; laisse-nous aller en liberté, et nous jurerons de ne jamais dévoiler l'ignoble mystère que tu viens de nous expliquer.

Maître Jacques jeta un éclat de rire sardonique.

—Y penses-tu, jeune fille, pour qui me prends-tu ?

—Pour un homme qui n'a pas encore éteint toute sensibilité dans son cœur, continua Julienne en lui prenant la main et en l'arrosant de larmes. Oh ! j'en suis persuadée, monsieur, vous ne rejetterez pas plus longtemps la prière de pauvres jeunes filles que vous avez paru tant aimer jusqu'aujourd'hui. Consentez au moins à ce que nous retournions chez Madelon.

—Jeune fille, dit maître Jacques, ma résolution est prise ; ne pense pas me fléchir par tes lamentations et tes larmes ; ce que je n'ai pu obtenir de cette jeune impudente, dit-il en montrant Helmina, ne crois pas l'obtenir de moi. J'ai essayé tous les moyens, les pleurs, les menaces, les supplications, les promesses, elle a tout réjeté. Eh bien, je me jouerai pareillement de toutes les ressources que vous prendrez pour faire changer mes sentiments. Non, Julienne, jamais tu n'obtiendras rien de moi. Je puis être sensible encore, mais jamais contre mes plus chers intérêts ; j'aime Helmina, je l'aime et j'ai droit à son amour plus que tout autre ; elle s'y refuse, et tu crois que je serais assez étourdi, assez insensé pour abandonner tout à coup cette affection que je lui promettais, que j'ai caressée si longtemps dans mon esprit, pour la livrer à un rival que je hais, que je maudis ? Ah ! jeune fille, tu ne me connais pas ! Encore une fois, n'espère jamais me fléchir.

—Mais son père, monsieur, son père . . . qu'allez-vous lui dire, car il vous redemandera sa fille sans doute ?

—Je lui dirai que sa fille a été enlevée, et si je le vois disposé à tout tenter pour me démasquer, voilà ce que j'emploierai pour arrêter ses poursuites, dit maître Jacques en montrant un pistolet pendu à sa ceinture. Si, au contraire, cette jeune entêtée me voulait pour son époux, alors, Julienne, j'abandonnerais pour toujours le *métier de brigand ;* je la demanderais à son père, et je vivrais avec elle du fruit de mes épargnes . . .

—De tes épargnes, monstre ! s'écria Helmina qui, entendant ces derniers mots, sentit renaître sa noble fureur ;

de tes épargnes, infâme ! peux-tu appeler ainsi ce que l'enfer te fera payer si cher un jour . . . qui n'est peut-être pas éloigné.

Maître Jacques trembla malgré lui, puis reprenant aussitôt sa fermeté diabolique :

—Tu l'entends, Julienne, mille damnations ! tu le vois, elle méprise tout ce que je lui propose. Eh bien ! Helmina, que l'enfer se déchaîne contre moi, que le ciel m'accable du poids de sa vengeance ! mais toi, je te le répète, tu mourras ici.

Puis se tournant du côté de la porte :

—Lampsac, Mouflard, s'écria-t-il, ici, esclaves de mes volontés ! . . .

Et les deux brigands entrèrent armés de toutes pièces, et vinrent courber la tête devant leur chef.

—Voici, dit maître Jacques, deux misérables filles que je mets sous vos charges ; elles doivent apprendre ce que c'est que de me résister.

Les brigands saisirent la détente de leurs pistolets.

—Arrêtez, brigands, leur dit-il, une mort si prompte leur serait trop douce : elles mourront de faim . . .

Maître Jacques fixa Helmina pour voir quelle impression cette sentence avait faite sur elle ; puis remarquant que la jeune fille conservait son dédain et son énergie :

—Je vous défends, ajouta-t-il, de laisser entrer qui que ce soit ici ; vous ôterez ces lampes ; vous fermerez toutes les ouvertures et vous les enchaînerez ; je veux être obéi, entendez-vous ?

Les brigands sortirent en faisant un signe de soumission.

—Il est encore temps, Helmina, dit maître Jacques d'un ton moitié affectueux, moitié sévère ; persistez-vous dans votre résolution ?

Pour toute réponse Helmina lui lança un regard de mépris héroïque.

Maître Jacques sortit en grinçant des dents et en faisant des serments épouvantables.

Aussitôt après, les jeunes filles entendirent sur la voûte de la caverne un bruit de pas sourds ; c'étaient les brigands qui bouchaient alternativement toutes les ouvertures ; en dix minutes, elles se trouvèrent dans l'obscurité la plus complète.

Puis elles se mirent à genoux et adressèrent à l'Éternel la prière des captifs ; puis elles s'endormirent en priant, et ce fut un rêve du ciel.

Elles virent un ange étincelant descendre au milieu d'elles ; la lumière qu'il répandait semblait embraser la caverne.

Et l'ange leur dit :

" Vierges captives, le Seigneur a entendu votre prière ; et l'encens de votre vertu a traversé les nuages épais de la voûte céleste, et s'est répandu autour du trône de Jésus comme une odeur de myrrhe et d'ambroisie. Et le Seigneur ayant abaissé les yeux sur la terre, a dit des paroles qui ont réjoui les anges : " Bénies soient les vierges du Canada qui gémissent dans les ténèbres pour la vertu et la religion."

Et les intelligences célestes ont répété en chœur. " Bénies soient les vierges du Canada qui gémissent dans les ténèbres pour la vertu et la religion."

Puis les jeunes filles entendirent en même temps la harpe de David et les mélodies des anges.

Et l'ange joignant ses deux mains et les séparant aussitôt, ouvrit la caverne, et Helmina vit paraître son père et son amant qui lui tendaient les bras.

Et l'ange remonta au ciel, et le concert céleste recommença. Puis un autel s'éleva sur le gazon, et le prêtre bénit Helmina et son fiancé ! . . .

Puis elle aperçut dans le lointain un gibet sanglant ; elle détourna les yeux et les porta sur l'avenir qui venait de se dérouler devant elle : c'était un avenir de délices et de bonheur.

Puis tout disparut comme un rêve, et Helmina s'endormit paisiblement.

XIII

PLAINTES DE L'AMOUR—CONFESSION

—Le soleil va disparaître, Stéphane ; allons sous les peupliers de l'Esplanade, rêver à l'amour infortuné. Viens, trop malheureux ami, viens à l'ombre du crépuscule, au murmure de l'oiseau plaintif, du zéphyr caressant, t'entretenir sur les rêves du jeune âge, les hasards de la vie ! . . . .

. . . .

Et Émile pressait le bras de Stéphane ; et tous deux suivaient lentement la rue Saint-Louis dans un morne silence.

Arrivés à la balustrade qui avoisine l'église de la congrégation, Stéphane l'arrêta tout à coup, et s'appuya sur la barrière qu'ils devaient franchir. Une voix angélique venait de le frapper : c'était celle d'une jeune et tendre vierge qui mêlait aux accords du piano, la mélodie de ses chants passionnés et douloureux. Elle chantait la romance si expressive :

> Ce que je désire et que j'aime,
> C'est encore toi, etc . . .

—Entendez-vous, Émile ? . . . dit Stéphane . . . O jeune fille, que ta voix soit bénie ! . . . Et moi aussi pourtant je pourrais chanter :

> Ce que je désire et que j'aime,
> C'est encore toi . . .

O Helmina ! . . . Oui, c'est encore toi que je désire, toujours toi ! . . . seulement toi !

Et Émile entraîna Stéphane sur la terrasse de l'Esplanade ; et tous deux se laissèrent tomber sur le gazon . .

Il y eut un silence de quelques minutes.

—Jusqu'à quand, Stéphane vous abandonnerez-vous donc à un chagrin sans espoir ?

—Tant que le soleil luira sur mon existence, Émile, il luira sur mon chagrin ; n'essayez plus à le chasser de mon cœur ; je mourrais trop tôt sans lui ! . .

—Pauvre ami ! dit Émile en prenant sa main brûlante et en la serrant dans les siennes . . . vous pleurerez donc toujours ! . . .

—Toujours, Émile, toujours ! . . Helmina ! Helmina ! s'écria-t-il d'une voix mourante, comment t'oublier aujourd'hui ? comment effacer de mon esprit cette douce impression que tu y as laissée . . . comment ne pas se rappeler ton sourire si divin . . ta voix si mélodieuse . . tes charmes . . . ta pureté ? . . . Oh ! Émile, quand votre cœur se sera ouvert au bonheur des amants . . . . alors vous direz comme moi . . . toujours aimer, ou toujours pleurer . . . Toujours pleurer ! . . . point d'alternative . . . toujours des larmes ! . . . toujours souffrir . . . jamais jouir ! . . . voilà mon sort ! . . .

Et Stéphane s'appuya la tête sur les genoux d'Émile qu'il arrosa de ses larmes.

Puis il y eut encore un silence parfait qui n'était troublé que par la brise du soir.

—Mon cher Stéphane, dit Émile d'un air inspiré, voulez-vous m'écouter ?

—Parlez, Émile, je suis toujours disposé à vous écouter.

—Eh bien ! il est encore un moyen pour vous d'épouser Helmina.

—De grâce, Émile, ne badinez pas ainsi.

—Je parle sérieusement.

—Si c'était vrai !

—Vrai comme Dieu existe. Vous êtes certain d'abord qu'Helmina est vertueuse ?

—Je le jurerais sur mon âme . . c'est un ange qu'Helmina !

—Voilà tout ce que je veux savoir ; maintenant mon parti est pris.

—Qu'allez-vous faire, Émile ?

—Vous le saurez plus tard.

—Prenez garde . . . oh ! prenez garde.

—Ne craignez rien.

Émile reconduisit Stéphane jusque chez lui et reprit la rue Saint-Louis. En détournant le coin de la rue Sainte-Ursule, il se rencontra face à face avec deux hommes dont l'un ne lui était pas inconnu : c'était Maurice.

—Ah ben, que l'bon Dieu m'bénisse ! dit Maurice, v'là une rencontre qui vient comme les cheveux sur la soupe ; mais n'importe, t'nez, après tout j'cré qu'ça n'sera pas mauvais. Ah çà, monsieur, ajouta-t-il, en s'adressant à Émile, voulez-vous nous suivre ?

—Pourquoi, s'il vous plaît ?

—Dame, pourquoi, vous l'assurez dans un instant ; tout c'que j'peux dire à présent, c'est qu'vous n'en aurez pas de r'gret.

—Il m'en a dit tout autant qu'à vous, dit l'inconnu, qui n'était autre que M. des Lauriers.

Après avoir détourné ensemble trois ou quatre rues, Maurice s'arrêta devant une petite maison d'assez chétive apparence, que ses compagnons ne tardèrent pas à prendre pour une auberge de la dernière qualité. Après avoir monté un escalier, ils se trouvèrent dans une chambre toute tapissée dont Maurice ferma bien soigneusement la porte et les fenêtres ; et comme il s'aperçut que ces précautions minutieuses commençaient à le rendre passablement suspect :

—Ne craignez rien, messieurs, leur dit-il à demi-voix, c'est que j'ai des secrets que personne autre que vous ne doit entendre.

Puis ayant tiré de sa poche une lettre repliée en tout sens :

—Reconnaissez-vous ce papier ? dit-il en s'adressant à M. des Lauriers.

—Que veut dire ceci, monsieur ? connaîtriez-vous monsieur . . . ?

—Ne nommez personne à présent.

—De grâce, dites-moi où il demeure, voilà deux jours

que je le cherche. Et ma fille, monsieur, ma chère petite fille ? . . .

—Vous la reverrez, monsieur, elle vous sera rendue ; mais après que je vous aurai dévoilé un secret d'enfer, un mystère terrible ; mais après que vous aurez juré sur votre âme de l'ensevelir à jamais dans l'oubli.

—Je le jure, dit M. des Lauriers.

Maurice se leva et après avoir ouvert une porte qui donnait dans un autre appartement :

—Avant de vous initier à ce mystère, qui ne vous intéresse que secondairement, dit-il à Émile, j'aimerais à dire quelques mots à monsieur. Auriez-vous objection à passer dans cette chambre pour un intant ?

Émile ne savait que penser de cette foule de formalités, et de cette recherche d'expressions et de politesse dans un homme qu'il avait toujours vu si brusque et si grossier ; cependant il se rendit promptement à l'invitation de Maurice, qui le reconduisit et ferma sur lui la porte à double tour de clef.

Cette dernière précaution prise, Maurice se plaça le plus près possible de M. des Lauriers, et demeura cinq minutes le front appuyé sur les mains comme s'il eût voulu recueillir ses idées. Puis il se jeta tout à coup à ses genoux, les yeux remplis de larmes.

—Que faites-vous, mon ami ? dit M. des Lauriers en voulant le relever.

—Laissez-moi, monsieur, dit Maurice avec l'air d'un repentir sincère, vous voyez devant vous le plus criminel des hommes ; si votre fille gémit dans un cachot . . .

—Ma fille dans un cachot ! . . .

—Oui, monsieur, et par ma faute.

—Misérable, dit M. des Lauriers en le repoussant, misérable ! . . . et tu n'as pas honte de faire un pareil aveu devant son père ? . . . Va, scélérat, tu vas payer cela de ta tête, ajouta-t-il en voulant se retirer.

—Voilà donc l'effet de votre promesse ? dit Maurice en se relevant et en prenant un ton d'indignation doulou-

reuse ; vous ne vous rappelez donc plus le serment que vous venez de faire ?

M. des Lauriers frémit.

—Parle donc, infâme ; je me tairai puisqu'il me faut t'écouter sans avoir le droit de te punir, mais je t'avertis qu'il me faut ma fille.

—Vous l'aurez, monsieur, je vous conduirai moi-même à la caverne où maître Jacques l'a enfermée.

—Maître Jacques ! dites-vous ?

—Oui, maître Jacques, celui à qui vous l'avez confiée ; c'est un de ses moindres crimes !

—Mais quel homme est-ce donc ?

—Le chef des brigands du Cap-Rouge dont je fais partie.

—Lui ! . . . vous ! . . . dit M. des Lauriers en tremblant.

—Vous comprenez donc maintenant pourquoi je vous demandais grâce, dit Maurice en retombant aux pieds de M. des Lauriers ; pour l'amour de ce que vous avez de plus cher au monde, daignez me pardonner et me guider dans la nouvelle route que je veux suivre à l'avenir ; oui, j'en prends à témoin le Dieu que j'ai toujours méconnu jusqu'à présent, c'en est décidé, j'abandonne le crime ! . Puis-je espérer, monsieur ? dites-le-moi.

—Si votre repentir est sincère, malheureux, je vous le promets, dit M. des Lauriers vaincu par sa sensibilité. Mais, de grâce, hâtez-vous de me mettre dans les bras de mon Helmina, si toutefois elle a su au milieu du crime se conserver digne de son père.

—Elle l'est, monsieur, dit Maurice, soyez-en persuadé ; elle a été bien élevée ; ma femme est trop vertueuse elle-même.

—Votre femme, dites-vous ?

—Oui, c'est elle qui l'a instruite dans la religion, qu'elle a toujours pratiquée comme un ange.

—Pauvre Helmina ! . . . Et comment ce misérable Jacques s'est-il comporté avec elle ?

—Il lui a toujours caché son genre de vie, et tant qu'il l'a regardée comme sa fille, il a agi avec elle en honnête homme ; mais aujourd'hui qu'il la regarde comme son amante . . .

—Son amante ! . . . quelle indignité !

—C'est un amour désordonné, engendré par une infâme jalousie.

—Est-ce que ma fille aimerait quelqu'un ?

—Oui, un beau jeune homme des plus aimables ; justement l'ami du jeune monsieur qui est entré avec nous ; maître Jacques l'a appris, et craignant que cet amour ne vînt à avoir des suites funestes à ses affaires, il a fait transporter Helmina dans un souterrain, lui a avoué qu'il n'était pas son père et lui a demandé sa main. Elle a refusé entièrement.

—Quelle grandeur d'âme !

—Ce refus, continua Maurice, a tellement exaspéré maître Jacques, qu'il a juré à Helmina qu'elle mourrait dans son cachot. Et alors il lui a déclaré qu'il était le chef des brigands.

—Quel enchaînement d'infamies ! . . . mais comment aurait-il soutenu devant moi ? . . .

—Il avait intention de vous tromper en disant qu'Helmina avait été enlevée.

—Le scélérat ! . . . et vous saviez tout cela, monsieur, et vous n'avez pas eu le courage de l'empêcher ?

—Je n'en ai pas eu la force ; maître Jacques a su se rendre si redoutable ! . . . dit Maurice avec regret et confusion.

—Je vous le pardonne, dit M. des Lauriers, en considération de votre repentir et des aveux que vous venez de me faire ; de votre côté, j'exige que vous accomplissiez votre promesse et que vous me rendiez ma fille. Mais avant, faites entrer ce monsieur qui est dans l'autre chambre et qui attend avec tant d'impatience ; je vais tout lui confier.

Maurice ouvrit la porte et introduisit Émile.

—Permettez-moi, monsieur, dit M. des Lauriers, en allant au-devant de lui et en lui serrant la main amicalement, de vous faire une question qui vous paraîtra d'abord indiscrète : n'est-il pas vrai qu'un de vos amis, monsieur . . . Comment le nommez-vous, Maurice ?

—M. Stéphane, c'est le seul nom que je lui connaisse.

—Vous voulez parler de Stéphane D . . . ? demanda Émile.

—Stéphane D . . ! dit M. des Lauriers avec surprise ; mais, mon Dieu, je connais son père comme mon *Pater*, c'était un de mes meilleurs amis. N'est-il pas vrai que ce jeune homme est amoureux d'une fille nommée Helmina ?

—La question n'est pas mal indiscrète en effet, dit Émile avec réserve ; néanmoins, je vous dirai qu'il est vrai que M. Stéphane a aimé cette jeune fille jusqu'au moment où il a appris qu'elle était la fille d'un brigand.

—Il le sait ? dit Maurice ; qui le lui a donc appris ?

—Il ne l'aime donc plus à présent ? dit M. des Lauriers.

—Il lui faut l'abandonner nécessairement, quoiqu'il l'ait bien aimée.

—Pauvre jeune homme ! . . . il est temps de le désabuser : allez donc dire à votre ami que la jeune fille qu'il aime est, non la fille de maître Jacques, mais bien la fille d'un des meilleurs amis de son père, M. des Lauriers.

—Vous, monsieur ? mais c'est impossible, dit Émile.

—Oui, moi ; et si vous en doutez, dit M. des Lauriers en lui présentant l'extrait de baptême d'Helmina, voici de quoi vous en convaincre.

—Quel heureux hasard ! Le pauvre Stéphane . . . il va en mourir de joie ; je me hâte de lui annoncer cette nouvelle, dit Émile en ouvrant la porte pour sortir.

—Attendez, monsieur, dit M. des Lauriers en le retenant, ne brusquons pas les choses ; réservez-moi le plaisir de la lui apprendre moi-même. Je vous prie donc de vous trouver demain à deux heures à ma maison, rue des Jardins, avec M. Stéphane et son père, sans leur dire un mot

de ce que vous venez d'entendre. Puis-je compter sur vous ?

—Je vous en donne ma parole la plus sacrée.

—Cela suffit.

Émile sortit.

—Maintenant, Maurice, êtes-vous prêt à remplir votre promesse ?

—Je ne l'ai pas oubliée, monsieur, mais je crois qu'il vaut mieux attendre à demain matin. La caverne est dans le bois du Cap-Rouge ; il serait dangereux de s'y risquer à l'heure qu'il est ; le jour, il n'y a rien à craindre, jamais les voleurs ne s'y tiennent.

—Et maître Jacques n'y fait pas de visites dans la journée ?

C'est bien rare.

—En ce cas-là, dit M. des Lauriers, voici ce que nous allons faire : vous allez venir coucher avec moi, e demain, à six heures au plus tard, il faut qu'Helmina soit délivrée. Après cela, il faudra trouver maître Jacques et l'emmener avec vous chez moi ; je veux voir de quel front il soutiendra l'examen que je lui ferai. Cela fait-il ?

—Parfaitement ; mais le coup, c'est d'attirer maître Jacques dans nos filets sans qu'il s'en doute ; cependant, j'essaierai.

—Oui, oui, et je suis certain que vous réussirez. Oh ! mais j'oubliais . . . il faut que votre femme soit de la scène aussi.

—Comme vous voudrez ; vous avez envie, je vois bien, de faire un coup de théâtre.

XIV

LE BONHEUR VA COMMENCER

Un jour radieux va paraître. Cessez de gémir, Helmina et Julienne, pauvres jeunes filles qui n'avez soupiré

jusqu'à présent que les plaintes de la mort et de la captivité ; le malheur ne doit pas toujours subsister ; l'orage ne peut pas toujours durer . . .

Assez longtemps vous avez pleuré dans les ténèbres d'une existence infortunée ; assez longtemps vos yeux se sont noyés dans les larmes, votre cœur s'est brisé dans la douleur ; voici le jour des consolations arrivé . . . l'orage ne peut pas toujours durer . . .

Le ciel est pur, le tonnerre ne gronde plus ; les vents furieux se sont enfuis, les nuages noirs se sont dispersés ; ne craignez plus . . . l'orage ne peut pas toujours durer . . .

N'entendez-vous pas au dehors de votre cachot l'oiseau naguère plaintif qui gazouille l'hymne de la délivrance, le chant de l'hymen, le triomphe de l'amour constant ? n'entendez-vous pas au dedans de vous-mêmes une voix mystérieuse qui vous répète souvent : Espérez . . . l'orage ne peut pas durer toujours ?

O Helmina . . . ô Julienne, filles de prédilection, vierges chéries du ciel ; nous vous le répétons avec toute la nature : Espérez, le temps du bonheur va paraître ; car il est bien en nous aussi une voix qui nous dit : L'orage ne peut pas durer toujours . . . .

Les jeunes filles venaient d'ouvrir les yeux à l'obscurité de leur prison, lorsqu'elles entendirent tout à coup le craquement lointain des branches, et un bruit de pas précipités qui approchaient sensiblement ; puis, bientôt après, elles entendirent le murmure d'une conversation assez animée.

—Voilà une voix, dit Helmina en prêtant l'oreille, qui ne m'est pas tout à fait inconnue ; je puis assurer au moins que ce n'est pas celle de maître Jacques ; qu'en dites-vous, Julienne ?

—O mon Dieu ! s'écria Helmina en tremblant au bruit de deux coups de feu qui retentirent et allèrent se perdre lentement dans l'épaisseur du bois. Puis, aussitôt après, la porte s'ouvrit violemment, et deux hommes parurent.

—Que vois-je ? dit Helmina ; Maurice ! est-ce bien vous ?

Et elle tomba à ses genoux.

—Et toi, Julienne, tu ne me reconnais donc pas ? dit Julien en la serrant dans ses bras.

—Ciel ! mon père ! . . . je vous vois donc encore une fois avant de mourir . . . je ne demande plus rien, je mourrai contente . . .

—Tu ne mourras pas, ma chère fille ; tu vivras pour pardonner à ton malheureux père.

—Et vous aussi, pauvre Helmina, dit Maurice, vous vivrez pour m'inspirer votre vertu !

. —Vous allez enfin être rendues à la liberté ; un bonheur sans bornes vous attend ; il y a déjà assez longtemps que nous risquons notre vie pour le crime, aujourd'hui nous devons la risquer pour le bien, pour arracher l'innocence des mains d'un brigand qui nous a malheureusement perdus, mais que nous haïssons.

—Que dites-vous, Maurice ? dit Helmina ; je ne vous comprends pas.

—Le temps est trop précieux pour que je vous détaille aujourd'hui cette malheureuse histoire, vous la connaîtrez plus tard ; qu'il me suffise de vous dire pour le moment que j'ai été le complice de maître Jacques, votre bourreau.

—Malheureux !

—Et vous, mon père, dit Julienne, par quel hasard ?

—Complice aussi, dit Julien en se jetant aux genoux de sa fille . . . Pardon ! pardon pour nous deux ; le repentir a fait votre délivrance, j'espère qu'il fera le reste. Pardon, ma fille, grâce, Helmina ! . . . nous renonçons au crime.

—Parlez, jeunes filles ; dites-nous que vous nous pardonnez, dit Maurice en pleurant ; hâtez-vous, Helmina ; il est à quelque distance de cette caverne un homme qui attend avec impatience l'heureux moment où il pourra vous presser dans ses bras.

—De qui voulez-vous parler ? dit Helmina avec précipitation ; mon Dieu, serait-ce encore quelque . . . ?

—Il n'y a plus de mystère, dit Maurice ; votre père, M. des Lauriers, vous attend à la sortie du bois.

—Mon père ! . . . oh ! mais c'est un rêve . . . un rêve de bonheur ; mon père ! . . . ah ! Maurice, vous vous jouez de ma sensibilité ! . . .

—Sortons, dit Julien, qui ne pouvait plus résister à ses émotions ; sortons.

—O mon Dieu ! qu'est-ce que cela ? dit Helmina à la vue de deux cadavres sanglants étendus à la porte de la caverne, qu'elle reconnut pour ceux de Lampsac et de Mouflard ; qu'avez-vous fait ? un meurtre . . . horrible ! . . .

—Non, Helmina, dit Maurice ; nous avons défendu notre vie contre eux ; les misérables ont voulu soutenir jusqu'à la fin leur scélératesse !

—Quelle mort ! dit Helmina . . et quelles terribles suites . . Que Dieu ait pitié de leurs âmes . . . .

Il y a quelques jours, Helmina traversait les mêmes sentiers qu'elle parcourt aujourd'hui ; mais alors c'était une marche pénible, affreuse ; elle allait à la mort, guidée par ses bourreaux à présent elle court vers le bonheur ; ses pas sont légers, sa marche est aisée . . l'espérance donne des ailes. Ce bois du Cap-Rouge qui lui avait paru si effrayant lui paraît aujourd'hui majestueux ; il n'est plus éclairé par la lueur rapide de l'éclair, mais par les rayons d'un soleil radieux qui commence à s'élever au-dessus de la cime des plus grands arbres ; elle n'y entend plus les jurements et les imprécations des brigands, mais le ramage d'une foule de petits oiseaux qui se bercent sur toutes les branches, et semblent vouloir partager son bonheur.

Helmina ne peut alors fermer son cœur à des sentiments de reconnaissance et d'admiration pour Dieu ; alors elle commence à croire et à répéter en elle-même cet adage du vieux temps : L'orage ne peut pas toujours durer. . . .

—Est-il bien vrai, Maurice, dit Helmina, que vous ne m'avez pas trompée en me disant que j'allais retrouver mon père ? Hélas ! comment pourrais-je le croire ?

—Croyez-le, Helmina, vous être sur le point de le voir : j'entends les branches qui plient : c'est lui.

En effet, M. des Lauriers, impatienté d'attendre et craignant qu'il ne fût arrivé quelque malheur, s'était avancé à une petite distance dans le bois. Maurice se mit à siffler, c'était le signal convenu pour se reconnaître ; et M. des Lauriers parut, et se précipitant dans les bras d'Helmina :

—O ma chère petite fille, je te revois enfin ! s'écria-t-il avec joie.

—O mon père ! dit timidement Helmina . . . .

Nous n'entreprendrons pas de peindre à nos lecteurs la scène touchante et expressive qui eut lieu alors dans le bois du Cap-Rouge. Ceux qui, comme M. des Lauriers, ont eu occasion de goûter le même bonheur, conviendront avec nous qu'il n'est pas de paroles assez fortes, assez énergiques pour l'exprimer. De pareils moments donnés à un père, à une épouse, à un parent, à un ami quelconque, et, généralement parlant, à l'amitié ou à l'amour, après une longue absence ou un retour inespéré, sont des délices que le cœur seul pourrait dépeindre . . . .

M. des Lauriers, après avoir donné le temps nécessaire à la manifestation de son amour paternel, fit monter Helmina avec lui dans une voiture qu'il avait emmenée, et disparut comme l'éclair, après avoir dit tout bas à Maurice de chercher maître Jacques et de l'emmener chez lui, comme il en était convenu avec lui.

XV

TOUT EST DÉCOUVERT

Le temps s'écoule rapidement ; l'heure du rendez-vous est passée, et presque personne ne paraît encore dans le

vaste salon où viennent d'entrer M. D . . . , Stéphane et Émile. Ils gardent tous trois un silence religieux, et semblent, par leur contenance, être dans l'attente de quelque grand événement . . .

Enfin, la porte s'ouvre, M. des Lauriers entre, et, saluant avec gravité, il gagne une large bergère placée dans le fond de l'appartement, et penche la tête sur une longue table d'acajou qui est devant lui. Puis il y a encore quelques instants de silence.

Alors un homme que personne n'a le temps d'examiner entr'ouvre la porte et fait un signal convenu à M. des Lauriers, qui le suit et se retire en priant de l'attendre.

—Vous l'avez donc trouvé, Maurice ?

—Oui, monsieur ; il est dans l'antichambre.

—Merci. Tenez-vous prêt, je vais vous appeler dans l'instant.

Et il entra.

—Comment se porte M. des Lauriers ? dit maître Jacque avec familiarité et d'un air affable.

—Très bien, monsieur, dit M. des Lauriers en déguis sant son indignation.

—Vous venez sans doute, comme vous me l'avez appris, retrouver votre petite fille ? dit maître Jacques sans autre préambule.

—Oui, s'il vous plaît.

—Ah ! monsieur, dit maître Jacques en prenant un ton de découragement, il me faut vous apprendre une nouvelle des plus malheureuses ; c'est une pénible nécessité pour moi . . . mais . . .

—Parlez vite, de grâce, dit M. des Lauriers en feignant un vif empressement ; mon Dieu, qu'est-il arrivé ? . . .

—Je n'ose vous le dire.

—Oh ! je prévois . . . ma fille est morte !

—C'est comme si elle l'était . . . elle m'a été enlevée !

—Que dites-vous ? dit M. des Lauriers en s'arrachant les cheveux . . . Enlevée ? . . . par qui ?

—Par des brigands, monsieur, par des scélérats . . .

—Par des brigands !

—Et vous n'avez pu éviter ce malheur ?

—Soyez-en persuadé.

—Pauvre Helmina ! . . . pauvre enfant ! elle qui était si digne de vivre, de briller sous les yeux de son père.

Et M. des Lauriers fit semblant de verser des larmes ; maître Jacques l'imita.

—Écoutez, monsieur, dit M. des Lauriers, il faudra faire des perquisitions pour la retrouver ; je n'épargnerai rien, et j'espère que, de votre côté, vous m'accorderez vos services.

—Avec plaisir, monsieur ; mais je crois qu'il serait inutile . . .

—Nous essaierons toujours ; demain donc nous irons ensemble, vous et moi, accompagnés d'un certain nombre de personnes, faire une fouille générale dans le Cap-Rouge ; on dit que c'est là le refuge de tous les brigands, n'est-ce pas, mon ami ?

M. des Lauriers l'examina attentivement.

—Oui, dit maître Jacques embarrassé ; mais il est bien probable qu'on se trompe ; il n'est pas croyable que les voleurs se tiennent si près que cela de la ville.

—Nous verrons cela ; mais avant, monsieur, quoique je ne doute nullement de votre franchise et de votre fidélité à mon égard, je crois qu'il sera nécessaire que vous me donniez des preuves convaincantes et solides comme quoi ma fille a été réellement enlevée sans que vous y ayez pris aucune part.

—Comment ! dit maître Jacques, comment, vous oseriez croire ? . . .

—Je ne crois rien, encore une fois, je ne vous soupçonne nullement ; mais, avant d'aller plus loin, il faut que je sois certain de cet enlèvement, qui me paraît assez extraordinaire ; et votre parole, toute sacrée qu'elle peut être suivant moi, ne serait peut-être pas suffisante aux yeux d'autres personnes presque aussi intéressées que moi dans cette affaire. Ainsi donc, il vous faudra faire

votre déposition devant un magistrat, ou bien me produire des témoins.

—Quant à des témoins, dit maître Jacques, je pourrai vous en donner deux bons ; et si vous n'en êtes pas satisfait, je suis prêt à jurer . . .

—Assez, dit M. des Lauriers incapable de maîtriser plus longtemps son ressentiment, assez, M. Jacques ; je connais maintenant vos dispositions . . . je sais ce que vous êtes capable de faire. A quoi sert de perdre le temps inutilement ? Sachez, M. Jacques, que je connais l'auteur du crime.

—Mais vous badinez, dit maître Jacques en faisant l'étonné et en frissonnant . . . ce n'est pas possible !

—Très possible ; et je sais fort bien que vous le connaissez vous-même.

—Allons, allons, plus de badinage.

—Je parle sérieusement, dit M. des Lauriers en fixant attentivement maître Jacques ; il ne s'agit pas de rire et de jouer ici, entendez-vous ?

—Écoutez donc, mon cher ami, dit maître Jacques en s'impatientant, je n'ai pas de leçons à recevoir de vous, probablement ?

—Plût à Dieu que vous en eussiez eu, dit M. des Lauriers avec une sévérité qui augmentait de plus en plus ; mais aujourd'hui il n'est plus temps, il ne s'agit plus de cela. Vous dites donc que vous ne connaissez pas le coupable ?

—Vous moquez-vous ?

—Et vous pouvez le jurer ?

—Tant qu'il vous plaira.

—Et pouvez-vous jurer que ce n'est pas vous ?

—Si vous voulez m'insulter, dit maître Jacques avec colère, vous le paierez plus cher que vous ne pensez ; vos questions sont par trop impertinentes pour que je les souffre plus longtemps ; avec tout autre qu'un ami il y a longtemps que je les aurais punies.

—Moi, votre ami, monsieur ? je maudis le jour où je vous ai connu.

—Et cependant vous avez été bien fier de me confier votre fille . . . Voilà donc votre reconnaissance.

—Parce que je vous croyais alors honnête homme.

—Et pour qui me prenez-vous donc à présent ?

—Pour ce que vous êtes, un scélérat, un voleur ! dit M. des Lauriers avec mépris, et en le regardant avec fermeté et courage.

Maître Jacques bondit de rage.

—Vous prouverez, monsieur, vous donnerez vos témoins ; je vous montrerai, moi, ce que c'est que d'insulter sans raison un homme d'honneur.

—Et moi, dit M. des Lauriers, infâme scélérat, je vais te faire voir immédiatement que je peux prouver ce que je viens d'avancer. Puis ouvrant la porte : Maurice, s'écria-t-il, ici, Maurice !

Maître Jacques frémit horriblement.

—Voilà, ajouta M. des Lauriers, voilà l'homme qui va te condamner ; c'est lui qui m'a tout déclaré. Tu ne diras pas qu'il en a inventé ; tu sais qu'il connaît tous tes crimes aussi bien que toi . . .

—Parle, Maurice ! N'est-il pas vrai que c'est maître Jacques qui t'a perdu, qui t'a entraîné dans le crime ?

—C'est vrai.

—Il ment, le pendard, il ment, dit maître Jacques, ou que Satan m'enveloppe !

—Tais-toi, monstre !

—Quand je le voudrai.

—Et Julien, continua M. des Lauriers, ne doit-il pas tout son malheur, sa scélératesse à maître Jacques ?

—C'est encore vrai.

—Et pour tout dire en un mot, peux-tu affirmer que tous les crimes dont Québec a été le théâtre depuis quelque temps, ont été commis par lui ?

—Je puis le jurer.

Maître Jacques fut près de se jeter sur Maurice.

—Venons maintenant, dit M. des Lauriers, à ce qui nous regarde plus particulièrement. Il y a quelques

jours, ne t'a-t-il pas montré une lettre que je lui envoyais et dans laquelle je lui redemandais ma fille ?

—Je ne nie pas cela, dit maître Jacques pour faire voir qu'il était sincère.

—Et nieras-tu que, pour favoriser ta passion honteuse, pour enlever ma fille à un jeune homme estimable qui l'aimait, tu l'as fait enlever et transporter dans le bois du Cap-Rouge? Nie-le, si tu l'oses.

—Je le nie.

—C'est vrai, dit Maurice ; il ment.

—Tu mens toi-même, vil coquin, dit maître Jacques en lui lançant des regards foudroyants.

—Tu vas nier aussi probablement, ajouta M. des Lauriers, que cette lettre contrefaite de la manière la plus infâme ne vient pas de toi ?

—Je le nie.

—C'est bien, courage ; tu n'avoueras pas non plus que tu as montré cette même lettre à Helmina, que tu l'as demandée en mariage et que tu l'as menacée, sur son refus formel, d'une mort horrible. Tu vas dire effrontément aussi que tu n'as jamais formé le projet de tuer son amant, de me tuer moi-même, si tu t'apercevais que je n'épargnais rien pour retrouver ma fille. Misérable ! scélérat que tu es ! dit M. des Lauriers avec indignation ; et tu croyais pouvoir vivre ainsi dans le crime sans jamais être reconnu ! tu croyais qu'il n'existe pas dans le ciel un Dieu tout-puissant, vengeur de l'innocence, un Dieu juste et inexorable pour punir le vice et bénir la vertu ! Prépare-toi donc à apprendre le contraire ; je vais rassembler ici devant toi toutes tes victimes ; elles-mêmes te jugeront comme tu le mérites.

M. des Lauriers se tournant du côté de la porte : Maurice, lui dit-il, faites entrer . . .

Maurice sortit et revint aussitôt suivi de Julien.

Maître Jacques le regarda sans rien dire. Après lui parut M. D . . . , Émile et Stéphane qui s'écria en voyant maître Jacques :

—Mon père, mon père, partons ; voici maître Jacques, le brigand.

—Non, non, cher ami, dit M. des Lauriers, demeurez ici.

Puis s'adressant au brigand :

—Tu vois que tu es déjà bien connu.

Maître Jacques se mordait les poings et ne disait plus rien.

—Mon cher ami, dit M. D . . . en serrant la main de M. des Lauriers, que je suis aise de te revoir ! . . .

Stéphane passa de la crainte à la surprise.

—Viens donner la main au compagnon d'enfance de ton père, mon cher fils, dit M. D . . . viens.

Stéphane obéit avec quelque hésitation.

—Que signifie tout ceci, monsieur ? demanda-t-il avec inquiétude.

—Vous allez le savoir, mon cher enfant, dit M. des Lauriers avec une douce gaieté, permettez-moi de vous appeler ainsi . . . Que ce jour où j'ai découvert le plus noir des forfaits soit en même temps celui du bonheur le plus pur et le plus délicieux. Maurice, allez chercher ma fille.

Helmina parut aussitôt, suivie de Julienne et de Madelon.

—Grand Dieu ! que vois-je ? Helmina . . . la fille du brigand !

—Non, Stéphane . . la fille d'un honnête homme . . ma fille, si vous l'aimez mieux.

—Helmina, votre fille ! répéta Stéphane.

—Mais c'est incroyable, dit M. D . . .

—Dieu des bons anges, queu nouvelle, s'écria Madelon en frappant des mains.

—Je suis trahi, dit maître Jacques en tombant sur une chaise, tout est découvert !

—C'est donc bien vrai ? dit Stéphane.

Puis se jetant aux genoux de M. des Lauriers :

—Je l'aime, monsieur, permettez qu'elle soit mon épouse.

Il ne put en dire davantage ; il porta les yeux sur Helmina, qui rougit et vint tomber dans les bras de son père ! . . .

—Soyez heureux, mes chers enfants, dit M. des Lauriers attendri jusqu'aux larmes et en leur joignant les mains ; nous permettons votre union, que Dieu la bénisse ! . . . Soyez heureux !

—Puissiez-vous apprendre dans ce passage subit de l'infortune au bonheur le plus parfait à ne jamais désespérer de la Providence, dit M. D . . . en embrassant ses deux enfants.

—Oh ! bon saint Antoine ! dit Madelon, ça va faire un beau p'tit mariage rach'vé.

—Eh bien ! Stéphane, vous allez donc enfin être heureux, dit Émile en lui serrant la main ; je suis content, je vous en félicite.

—Et moi aussi, dit Maurice, je veux apprendre de vous à goûter la joie de l'honnête homme.

Helmina n'avait pu résister à cette scène si délicieuse et si touchante, à laquelle son cœur était encore tout à fait inaccoutumé ; elle s'était évanouie sur le sein de son père. Tandis que tout le monde s'empressait tumultueusement autour d'elle, maître Jacques ouvrit une fenêtre qui donnait dans la cour et s'évada sans que personne y prît garde. Ce ne fut qu'après qu'Helmina fut parfaitement revenue à elle que l'on s'aperçut de son absence.

—Il s'est sauvé, dit Maurice ; je vais courir après.

—Non, non, mon brave, dit M. des Lauriers, laissez-le aller, le malheureux ; que Dieu ait pitié de lui. Et vous, mes amis, ajouta-t-il en s'adressant à Julien et à Maurice, puisqu'il est bien vrai que vous voulez abandonner le sentier du crime . . .

—Quoi ! dit Madelon en interrompant, t'as été voleur, toi, Maurice ? . . . Oh ben ! c'est affreux, ça.

—Pardon, Madelon, dit Maurice en se jetant dans ses bras, pardon.

—Tout est pardonné dans ce beau jour, dit M. des

Lauriers ; ne pensons plus au passé. Je suis sur le point d'acheter deux terres dans une campagne voisine, Julien en cultivera une, et toi l'autre ; nous irons vous voir de temps en temps, ce sera notre promenade favorite.

—Mon père, dit Helmina, Julienne restera avec nous.

—Non, Helmina, il faut qu'elle suive son père, mais je te donnerai une autre compagne, Élise, la fille de Mme La Troupe. Quant à cette dernière, je vais tout faire en mon pouvoir pour l'arracher des mains de la justice.

—Hélas ! monsieur, dit Stéphane, vous ne serez pas à cette peine, la malheureuse s'est empoisonnée de désespoir.

—Oh ! mon Dieu ! s'écrièrent à la fois Émile, Helmina et Julienne.

—Et sa petite fille, où est-elle ? demanda M. D . . .

—Elle doit être chez moi à présent, j'ai donné ordre à Magloire d'aller la chercher.

—C'est bien, tout est terminé maintenant.

—Oui, dit M. des Lauriers, et il ne nous reste plus qu'à fixer le mariage de Stéphane avec Helmina à demain ; nous épargnerons autant que possible le trop d'éclat et de tumulte. Vous êtes tous de la noce, mes amis, c'est un repas de famille où il vous faut assister . . . .

Le dénouement est facile à prévoir.

Il n'est que cinq heures, l'aurore vient de disparaître et les conviés sont déjà sur pied. Il n'y a pas jusqu'à Magloire qui a endossé l'habit de drap vert à l'antique et se pavane sous un énorme chapeau de castor à longs poils et à larges bords.

La cloche tinte ; on se met en marche et on suit gaiement la route de l'église . . .

Puis un tumulte se fait entendre, et on aperçoit une foule qui se presse autour d'un cadavre. M. des Lauriers et M. D . . . en approchant de plus près reconnaissent le corps d'un noyé, c'est celui de maître Jacques.

—N'en parlons pas, dit M. D . . . cela pourrait peut-être troubler notre petite fête.

Une heure après les fiancés sont unis ; tout est fini heureusement. Le reste de la journée se passe gaiement comme le jour d'une noce, et le soir le soleil se couche radieux pour les nouveaux époux.

EUGÈNE L'ÉCUYER.

1844

SOUVENIR

À UNE DEMOISELLE

Vous qu'un talent sublime enrichit et décore,
Qui de sons ravissants fites parler cent voix,
Agréez que mes vers pour eux disent encore
L'éloge redit tant de fois.

Quand, assise au piano, vous charmiez mon oreille,
A votre mélodie associant les cœurs,
De votre art enchanté je connus la merveille,
Et je la cherche en vain ailleurs.

Du touchant Rossini l'accent plaintif et tendre
Inspirait vos accords, en exprimait le miel,
Dès qu'on s'en ressouvient, il semble vous entendre
Et rêver aux concerts du ciel !

Des sons mélodieux l'extase enchanteresse
Prête à l'illusion de riantes couleurs ;
L'âme un moment oublie, aspire avec ivresse,
Et n'écoute plus ses douleurs.

De tout sensible cœur impérissable idole,
La musique est aux cieux et survit au linceul ;
Elle est au malheureux une voix qui console
Et lui parle quand il est seul.

De sa morne retraite, aux heures de silence,
La musique bannit un ennui redouté

Et réjouit du moins son aride existence
D'un songe de félicité.

Et moi-même, parfois, à son culte fidèle,
A ce prestige aimé je livre mes instants.
Je l'adorais, enfant ; que ne suis-je par elle
Oublieux comme les enfants !

Pour vous qui d'un bel art possédez l'héritage,
Par lui de vos moments embellissez le cours :
Que son charme enivrant vous garde au dernier âge
Le souvenir des premiers jours !

F. M. DEROME.

1844

ÉTAT DE LA LITTÉRATURE EN FRANCE

DEPUIS LA RÉVOLUTION (1)

La révolution française est non seulement une époque dans l'histoire de France, c'est une époque dans l'histoire universelle, c'est une des phases que l'humanité avait à subir dans une marche dont nous ignorons le terme. Comme a dit madame de Staël, ceux qui la considèrent comme un accident, n'ont porté leurs regards ni dans le passé, ni dans l'avenir. Ils ont pris les acteurs pour la pièce, et afin de satisfaire leurs passions, ils ont attribué aux hommes du moment ce que les siècles avaient préparé.

Un tel événement a dû laisser ses traces dans la littérature de tous les peuples qui en ont subi l'influence ; car la littérature, vous le savez, c'est l'art d'exprimer la pensée, et il n'est pas besoin de vous dire que l'on pense à ce que l'on sent, à ce que l'on éprouve, enfin à ce qui nous

(1) Cet article est extrait d'un ouvrage inédit de M. Chauveau.

arrive. La littérature est donc aux nations ce que le style est à l'homme ; s'il est vrai, comme on l'a dit, que le style soit l'homme, la littérature d'un peuple, c'est son histoire ; c'est l'ensemble des écrits de ses citoyens les plus distingués, philosophes, savants, poètes, romanciers, jurisconsultes, politiques, prédicateurs, et, à notre époque, journalistes, c'est-à-dire un peu de tout cela. Elle renferme à peu près toutes choses, et c'est grâce à la précieuse qualité qu'elle a de survivre à tout, qu'il nous est donné de connaître les sociétés qui nous ont précédés. Les monuments de pierre et de marbre sont rongés par le temps, les lois deviennent des lettres mortes, les mœurs quelque chose de fabuleux, les costumes de pures mascarades, les objets les plus ordinaires, les plus usuels, quelque chose de fantastique, les tableaux même des artistes descendent morceau à morceau de sur la toile où le génie les avait jetés ; quelques écrits, ou même quelques chants poétiques répétés de bouche en bouche surnagent, et nous disent ce qu'était tout le reste. C'est que, d'un côté, l'on s'était fié à la matière qui a pour conditions d'existence le temps et l'espace, et que, de l'autre côté, l'on s'est adressé à la pensée, qui tient quelque chose de l'infini et de l'éternité. De toutes les fermentations politiques la littérature est souvent le seul résidu qu'il soit possible d'analyser. Un météore a passé dans les airs, une lueur diversement colorée a brillé, une explosion s'est fait entendre ; vous vous rendez sur les lieux, vous ramassez quelques pierres encore fumantes, vous les soumettez à l'analyse, et vous connaissez la nature de ce corps qui vous est venu de l'espace. Une révolution a passé sur un peuple, elle a jeté une clarté immense qui s'est éteinte avec elle, vous êtes resté étourdi du bruit qu'elle a fait, mais bientôt vous prenez quelques livres écrits sous son inspiration, vous les lisez, et si vous êtes observateur, vous savez à quoi vous en tenir. Ces livres ont beau vouloir mentir, si vous ne croyez pas ce qu'ils disent, la manière dont ils le disent suffira pour vous éclairer : les pensées qu'ils contiennent, comme

les pierres de l'aérolithe, sont incandescentes peut-être, mais en elles est empreint l'esprit de l'époque.

La révolution française, ainsi que la révolution américaine qui a reçu d'elle l'impulsion et la lui a rendue à son tour, sont considérées comme un des développements progressifs des sociétés chrétiennes ; par elles le gouvernement démocratique a envahi le nouveau monde, et le gouvenement constitutionnel a jeté de profondes racines dans l'ancien. Si l'on parcourait avec attention l'histoire du genre humain, on trouverait qu'il est en lui deux forces opposées et que l'on serait tenté de comparer à celles qui régissent le monde astronomique en particulier et le monde matériel en général : une force de concentration, et une force d'expansion ; l'une qui tend à rassembler vers un foyer commun le pouvoir public, les richesses, les connaissances, à centupler pour certains individus et certaines classes toutes ces choses qui sont les moyens d'action que l'homme a sur l'homme, et l'autre qui tend à répandre, à universaliser toutes ces choses, à les rendre autant que possible communes à tous et égales pour tous. De la conbinaison de ces deux forces dans les proportions voulues *résulterait* l'ordre moral et l'état normal de la société, de même que les astres sont emportés dans la direction voulue par une force combinée que l'on appelle aussi *résultante*. Mais il n'en est pas de même, et les grandes révolutions naissent de l'abus de l'une ou de l'autre de ces forces. La France et tous les pays qui sont parvenus au même degré de civilisation en sont maintenant à une époque d'expansion littéraire et scientifique, suite naturelle d'un grand monvement d'expansion du pouvoir politique et de toutes les conséquences matérielles qui s'en peuvent aisément déduire. La littérature, à l'exemple des institutions sociales, s'est démocratisée, s'est universalisée. Ne vous semble-t-il pas, messieurs, qu'avec cette idée on se rendrait mieux compte des changements étranges qui se sont opérés dans le style, et de la prédilection accordée maintenant à certains genres, qu'en

les attribuant uniquement à l'amour de la variété, à la satiété du beau, et au déclin du bon goût ? Parce qu'il est arrivé à Rome qu'après le siècle d'Auguste, la littérature a décliné ; parce qu'il est convenu de dire qu'elle a atteint son apogée en France sous le siècle de Louis XIV ; parce qu'il a plu aux beaux esprits du XVIIe siècle de comparer sans cesse le monarque français à l'empereur romain, s'ensuit-il nécessairement que le XVIIIe et le XIXe siècles soient deux périodes de décadence littéraire ? Il ne faut pas pousser l'amour de l'analogie aussi loin que cela. D'ailleurs y a-t-il même de la comparaison à faire entre les événements qui suivirent chacune de ces deux grandes époques ? Après Auguste il n'y a eu rien d'aussi grand que lui jusqu'à l'écroulement de l'empire ; mais après Louis XIV, l'Europe n'a-t-elle pas vu plusieurs choses plus grandes que lui et plus grandes qu'Auguste ? N'y a-t-il pas eu la révolution, Bonaparte et la monarchie constitutionnelle, c'est-à-dire, l'ordre uni à la liberté ? Voilà de quoi inspirer bien des poètes, et voilà qui les a inspirés en effet. Parce que la prose et la poésie d'un siècle libre ne parlent pas exactement le même langage que celle d'un siècle de despotisme, faut-il les traiter avec dédain, et dire qu'elles sont déchues ? Non, messieurs, vous ne direz point cela ; mais vous direz seulement qu'avec l'humanité entière elles sont entrées dans une voie nouvelle et que, s'il faut juger de leur succès par leur début dans la carrière, il n'y a pas lieu de désespérer.

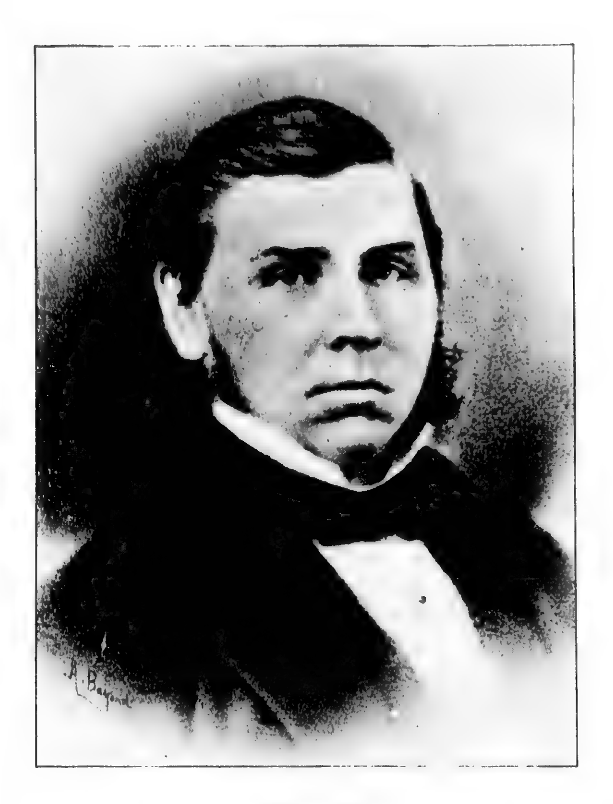
P. CHAUVEAU.

1845

DOULEUR AMÈRE

À MON AMI

Dans ce monde d'un jour où tout fuit et s'efface,
Où l'homme, quel qu'il soit, ne laisse pas de trace,
Comme l'éclair qui brille et disparaît soudain ;
Dans ce triste séjour où le riche superbe
Sans pitié se détourne et foule comme l'herbe
Son frère abandonné qui demande du pain ;
Où tout jusqu'à l'amour, ce sentiment sublime,
Se transforme en poison entre les mains du crime ;
Cher ami, croirais-tu qu'une secrète horreur,
Qu'un extrême dégoût s'empare de mon cœur,
Et que, las de porter le fardeau de la vie,
Las d'avaler le fiel dont ma coupe est remplie,
J'attends sans murmurer le moment fortuné
De rendre au créateur ce qu'il m'avait donné ?
Quelquefois mon regard, ennuyé de la terre,
S'élance vers le ciel, vers cet autre hémisphère,
Séjour pur, éternel d'un éternel repos,
Où l'on ne connaît plus la douleur ni les maux ;
Et rompant tout à coup sa barrière charnelle,
Mon âme, feu divin, pure et vive étincelle,
Qui réchauffe ce corps de matière pétri,
Vers un monde inconnu, sans toit et sans abri,
S'élève et plane autour des célestes demeures
Où l'on ne compte plus ni les jours ni les heures,
Où du soleil divin les rayons incréés
Brilleront à jamais sous les parvis sacrés ;
Et volant sans effort dans les champs du possible,
Au delà des confins de l'univers visible,
Va chercher un bonheur ici-bas inconnu.
Du sublime sommet quand je suis descendu,
Quand ce temple de chair réclame sa captive,
Quand le temps a repris sa marche fugitive,
Et qu'au lieu de mon songe, au réveil écarté,
Je n'envisage plus que la réalité,
Une douleur sans nom vient fondre sur mon âme,
Qui tantôt, d'un seul bond, sur ses ailes de flamme,



CHS DAOUST

Avait franchi des cieux les rapides degrés !
Nul astre pour guider mes pas mal assurés ;
Nulle main protectrice à qui ma main se lie . . .
Je parcours inconnu le désert de la vie !
Enfant abandonné, sans fortune et sans nom,
Au milieu des écueils poussé par l'aquilon,
Mon vaisseau sans pilote et battu par l'orage,
Ira sombrer bien bas et bien loin du rivage ! . . . .
. . . .
. . . .

Naître, vivre, mourir, sans élever les yeux
Plus haut que le sillon du champ de ses aïeux,
Se mouvoir ignoré dans un coin de l'espace
Où la plus longue vie est un songe qui passe ;
Telle est pour la plupart des malheureux mortels
La destinée écrite aux décrets éternels.
Né sous le ciel d'azur de la Nouvelle-France,
Des songes de bonheur ont bercé mon enfance :
Un immense désir vainement comprimé
Chaque jour s'agrandit dans mon cœur enflammé,
Comme le flot captif qui bouillonne terrible,
Si l'on met un obstacle à sa marche paisible ! . . .
. . . .
. . . .

J'ai cherché le bonheur sous les lois de l'amour.
Heureuse illusion, qui n'a duré qu'un jour . . .
Mon âme s'est fondue en un brûlant délire,
J'ai senti quelque chose impossible à redire,
Quand l'objet de mes feux, sensible à ma douleur,
Pour la première fois répondit à mon cœur ;
Et d'un bonheur lointain qui lentement s'avance,
En mots consolateurs, me permet l'espérance !
" Tendre fleur du printemps, que l'ange des amours
" Te couvre de son aile et protège tes jours !
" Bois toujours la rosée à l'abri du feuillage,
" Loin des bords balayés par les vents et l'orage . . .
" Puisses-tu du bonheur, si rare sous les cieux,
" Goûter et savourer les fruits délicieux !
" Ah ! puisse, au dernier jour, puisse ta main chérie
" Répandre quelques fleurs sur ma couche flétrie ! . . .
" Qu'est-ce que je demande ? . . . Une larme, un soupir
" Qui se mêle, en passant, à la voix du zéphir . . .
" Un dernier mot d'adieu pour mon ombre effacée . . . "
Cher ami, je m'égare et ma triste pensée

Pour exprimer ses vœux ne trouve plus de mots,
Comme un son qui s'envole et qui n'a plus d'échos !
Je veux parler aux cieux . . . ma prière trop lente
Sur ma lèvre glacée expire languissante.
Ma vie est sans espoir, ma douleur . . . sans pitié.
Ciel ! qu'ai-je dit ? . . . Pardonne, ô divine amitié !
Pardonne au désespoir, pardonne à la faiblesse !
Oui . . . quelqu'un sur la terre a compris ma tristesse,
A souri de ma joie, a pleuré de mes pleurs,
Et sur ma triste route a jeté quelques fleurs !
Tu comprends, cher ami, ce que mon cœur veut dire.
Comme un phare élevé sur lequel le navire
Guide sa course errante au rivage orageux,
Ce souvenir chéri, monument précieux,
Sourit à mes regards et me fait croire encore
Aux rêves mensongers d'un bonheur que j'ignore !
Adieu, cher compagnon de mes plus heureux jours,
O toi dont la tendresse en aplanit le cours !
Que Dieu veille sur toi ! que son ange te suive
Jusqu'aux bords redoutés de l'éternelle rive ! . . .
Encore, encore adieu ! j'ai dépassé le but ;
Je m'assieds, je me tais, je dépose mon luth.

CHS DAOUST (1).

1845

SALUT AUX EXILÉS

Salut, enfants du sol, venus d'une autre plage !
Après six ans d'exil, foulez votre rivage.
Vos yeux ont bien longtemps regardé vers les mers . . .
Vers la rive lointaine où vous portiez des fers ;
Hélas ! et bien longtemps, sourd à notre prière,

(1) M. Charles Daoust, avocat du barreau de Montréal, naquit à Beauharnois le 26 janvier 1825. Il étudia le droit sous M. Drummond. En 1852, il accepta la direction du *Pays*. Deux ans plus tard, il était élu représentant pour le comté de Beauharnois. Battu aux élections de 1858, il se retira complètement de la vie politique, pour se livrer exclusivement à l'exercice de sa profession, à Montréal. Il mourut le 27 février 1868.

Le ciel nous plongea dans une attente amère !
Mais enfin vous voilà ! Canada, mon pays,
Souris à ce retour, tes vœux sont accomplis :
Tu revois dans ton sein plus d'un fils qui t'adore . . .
Frères, concitoyens, nous nous voyons encore . .
Hier, nous gémissions sur nos communs destins,
Et l'un l'autre aujourd'hui nous nous serrons les mains.
Moments délicieux ! ô transports pleins de charmes !
Il n'est point de bonheur préférable à nos larmes,
Et la lyre s'échappe en chantant ce retour :
Car la troupe des saints, dans l'éternel séjour,
N'a pas plus de douceur que la vieille chaumière
Qui vient de retrouver son gardien et son père.

Avance, chère épouse, embrasser ton époux ;
Mêle tes pleurs aux siens, votre sort est si doux . .
Avance aussi vers lui, petite créature ;
Tu ne reconnais plus sa voix ni sa figure,
Mais lui, ton tendre père, a conservé tes traits.
Folâtre, jeune enfant, plus joyeux que jamais ;
Tu voulais savoir de ta mère
Où vivait l'auteur de tes jours,
Le voilà revenu de la terre étrangère,
Avec vous désormais il va rester toujours.
Écoute sa voix paternelle,
Soulage-le dans ses vieux ans.
Malheur, malheur à toi, si ta main criminelle
Lui refusait du pain sur ses jours vieillissants.
Un père qui revoit changer ses destinées,
Après que l'infortune a troublé ses années,
Reste sacré pour ses enfants.

Amis, qu'avez-vous fait dans vos prisons affreuses ?
D'un zèle trop ardent victimes malheureuses,
Dites-nous quels tourments vous avez dû souffrir.
Ah ! vivre là, sans doute, est plus dur que mourir !
Quels pensers pouvaient donc ranimer vos courages ?
" Quels pensers ? nous pensions à revoir nos rivages,
" Et tristement assis dans ces horribles lieux,
" Nos yeux à chaque instant se levaient vers les cieux,
" Et nos cœurs soupiraient après la délivrance.
" Que de moments passés au seuil de la souffrance !
" Le temps pesait sur nous avec un bras de fer ;
" De notre Canada le souvenir amer

" Se retraçait sans cesse à notre âme attendrie.
" Oh! oui, combien de fois notre aimable patrie,
" Après avoir charmé nos rêves du sommeil,
" Nous faisait soupirer à l'heure du réveil !
" Ah! loin de la patrie il n'est point d'existence,
" Le soleil n'y luit point, tout garde le silence ;
" Ni les beautés du ciel, ni les beautés des champs,
" Ni la brise du soir, ni l'aspect du printemps,
" Les arbres, les oiseaux, les ruisseaux, la verdure,
" Rien n'y charme le cœur, muette est la nature.
" Heureux alors, heureux de trouver un ami
" Pour épancher sa peine et calmer son ennui.

" Deux de nos compagnons ont fini la carrière ;
" Là, nous avons reçu leur volonté dernière ;
" Leurs femmes, leurs enfants ne les reverront plus
" Que dans une autre vie, au séjour des élus ;
" Ils sont morts, l'œil tourné vers le lieu de leurs pères . . .

" D'autres viendront tantôt saluer leurs chaumières.
" Mais grâces aux bienfaits d'un enfant d'Albion,
" D'un homme protecteur de notre nation,
" Nous foulons aujourd'hui la terre d'espérance :
" Béni sois-tu, Roebuck, pour tant de bienveillance !

" Mais toi dont les malheurs nous ont faits malheureux,
" Toi qui nous fus toujours si chère,
" Toi qui fais l'objet de nos vœux,
" Chère patrie enfin . . . séjour de nos aïeux,
" Le temps a-t-il changé ton existence amère ?
" Ou ton bonheur toujours ne fut-il qu'éphémère ?"

Amis, faut-il déjà troubler votre retour ?
Faut-il vous raconter des scènes lamentables,
Et vous couvrir de deuil pendant un si beau jour ?
Non, laissons du pays les fastes déplorables ;
Sous la voûte des cieux chaque peuple a son tour,
Nos fils auront peut-être un avenir prospère ;
Placés au bout de l'univers,
Quand le bonheur aura parcouru toute la terre,
Peut-être il entrera dans nos vastes déserts.
Alors les citoyens pervers
Ne s'arracheront plus la vie,
Le sang ne teindra plus le sol de la patrie ;

De la concorde alors nous verrons les bienfaits ;
Nos murs n'entendront plus retentir les orages.
Oh ! qu'il vienne ce jour, où l'ange de la paix
Volera sur nos bords reposer pour jamais,
Où la haine et l'aigreur fuiront de nos rivages,
Où l'oiseau sur l'ormeau chantera plus joyeux,
Où tout s'embellira dans nos paisibles lieux !
Que l'olivier tranquille, après un hiver sombre,
Se hâte de fleurir pour nous prêter son ombre !
Que son heureux feuillage ombrage nos coteaux !
Qu'il fleurisse aux cités, qu'il fleurisse aux hameaux,
Près du chaume indigent, dans le jardin superbe ;
Et bientôt quand Pomone aura reverdi l'herbe,
Que Dieu nous voie ensemble, une branche à la main,
Le bénir, et chanter tous le même refrain !

Encore un coup, salut au retour de nos frères !
Salut, en terminant, au nom de mon pays !
Bonheur à ceux qui sont aux rives étrangères !
Regrets aux malheureux que la mort a ravis !
Larmes à leurs cercueils et paix à leurs familles !
A vous santé, plaisir, au sein de vos foyers,
Braves concitoyens, vivez, dormez tranquilles
A l'abri des orages, à l'abri des dangers.
Malgré les noirs frimas qui couvrent nos montagnes
Et la neige et le froid blanchissant nos campagnes,
Les bords du Saint-Laurent seront plus enchanteurs
Que le pays d'exil où vous versiez des pleurs.

Foyer commun de la patrie,
Regarde autour de toi, vois assis dans ce jour,
Ces heureux citoyens dont la voix réunie
A leur pays natal chante un hymne d'amour.
Retire-toi d'ici, discorde ténébreuse,
Assez longtemps ton fiel empoisonna nos jours ;
Mais accours, toi, plutôt, ô paix délicieuse,
Viens unir tous les cœurs, les unir pour toujours.

A. G. LAJOIE.

1845

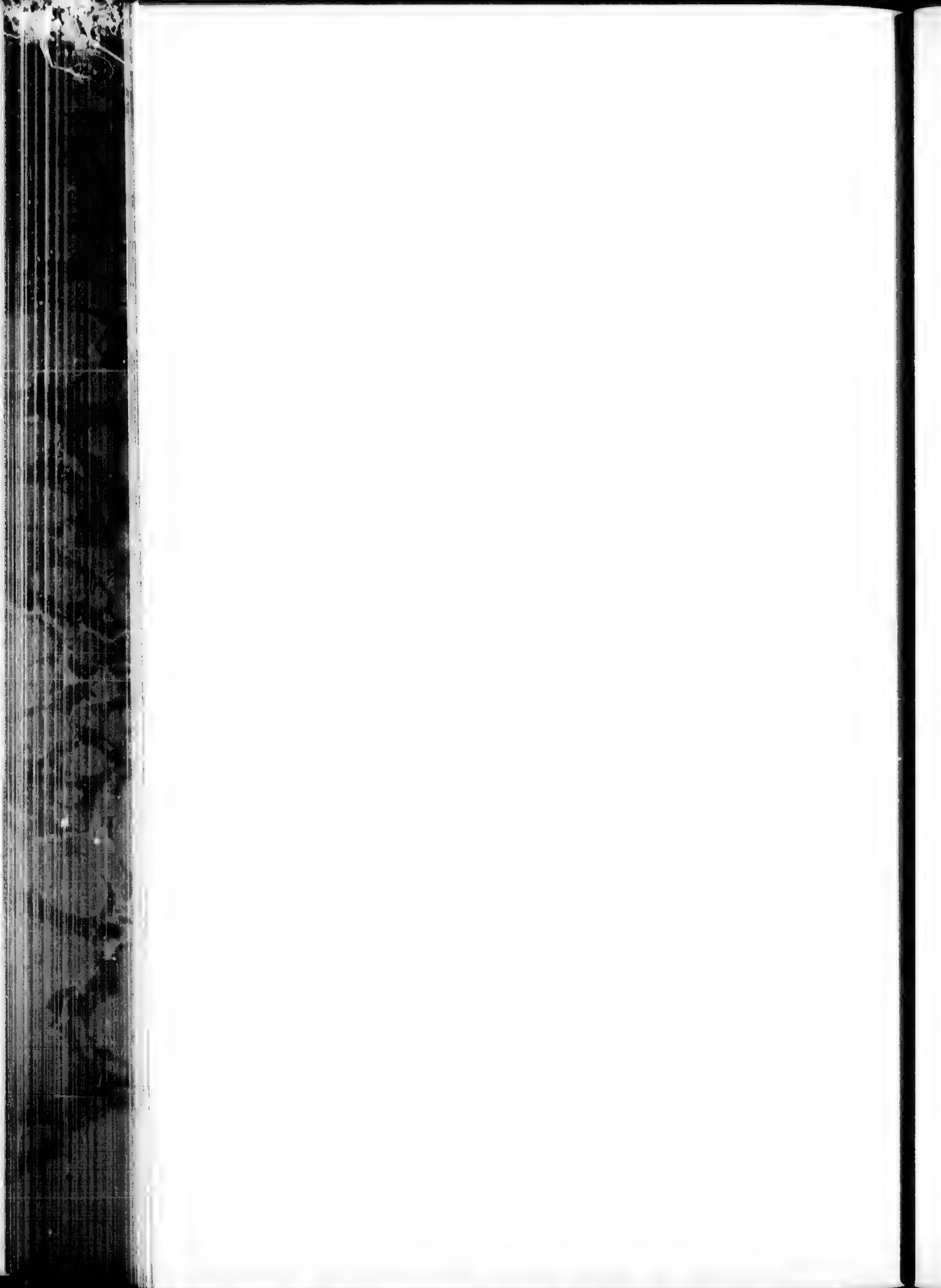
DE L'ÉDUCATION ÉLÉMENTAIRE

CE QU'ELLE EST ET CE QU'ELLE DEVRAIT ÊTRE

C'est à votre pressante sollicitation seulement, messieurs de l'Institut canadien, que j'ai pu me résoudre à paraître devant vous et devant d'autres de mes concitoyens avec cet essai. Mes occupations ne m'ont permis d'y donner que de courts moments de travail, et l'on sait d'ailleurs qu'une infirmité physique m'empêche de mettre par écrit des notes suffisantes pour suppléer à ma mémoire. Ce sont là, j'espère, autant de motifs d'indulgence à mon égard. Je ne puis oublier pourtant que ceux à qui je m'adresse principalement, et que je pourrais appeler mes jeunes maîtres, en savent plus que moi sur tous les sujets entre lesquels il m'était libre de choisir. Oui, messieurs, plus rapprochés de l'époque de vos premières études, ayant plus de moyens d'apprendre que nous n'en avions de mon temps, vous avez dévoué consciencieusement vos loisirs à la recherche de tout ce qui est bien et bon ; vous recueillez la riche moisson due à vos travaux, utiles à vous-mêmes et aux autres ; ceux que vous êtes appelés à surpasser n'en seront pas jaloux. Pour moi, si l'avantage de vous avoir précédés quelque peu dans la vie m'a donné l'occasion de me trouver aujourd'hui au milieu de vous, et de vous avoir vus déjà associer mon nom aux vôtres, c'est un bonheur que je sais apprécier, si je n'y puis répondre autrement.

Le sujet de l'éducation, dont j'ai entrepris d'exposer une partie minime, comprendrait dans sa généralité toute la science des choses, et toute celle de l'homme ; un abrégé universel de toutes les connaissances humaines, avec l'exposé de leur application dans toutes les circonstances possibles ; le tout coordonné et dirigé vers la

A. N. MORIN



fin n
Ce
prép
parle
s'ins
que
école
élém
beso
néce
de n
peu
de n
respe
comp
belle
triot
qu'o
nues

Il
non
nesse
me d
prop
comn
etc.
exple
diver
mult
et po
que l
rattac
que
préte
conna
la ph
l'hon

fin morale de l'homme au moyen de toute une philosophie. Ce n'est pas vers un but si haut que j'ai tendu en préparant ces lignes. J'aurais dû plutôt dire que je parlerais de l'instruction, c'est-à-dire des moyens de s'instruire soi-même et de communiquer avec les autres, que l'on acquiert ordinairement par les livres dans les écoles publiques ou privées. En me bornant à la partie élémentaire de mon sujet, j'ai du moins commencé par le besoin principal du peuple, et par ce qui est d'une nécessité absolue, des écoles communes, indépendamment de nos institutions supérieures d'éducation, qui laissent peu à reprendre ou à conseiller. Arrivé jusqu'au seuil de nos collèges franco-canadiens, je m'arrêterai là avec respect, croyant avoir rempli ma tâche, félicitant mes compatriotes de même origine de ce qu'ils possèdent d'aussi belles institutions nationales, félicitant aussi mes compatriotes parlant la langue anglaise de la haute volée qu'ont prise, dès le début, les institutions récentes connues sous le nom de *Lycées* ou *High Schools*.

Il serait à désirer que ce fût en effet une *éducation* et non une *instruction* simplement qu'on reçût dans la jeunesse, qu'il y eût des établissements qui, prenant l'homme dans l'enfance, le rendissent tout formé, à la société, propre à divers états, ou du moins à certaines spécialités, comme chez les Égyptiens, dans les écoles de la Grèce, etc. Notre état social, les nombreuses carrières qu'on y exploite, les besoins variés qui exigent des connaissances diverses, s'y opposent. Et encore plus, le dirai-je? la multiplicité et la versatilité de nos croyances religieuses et politiques, le défaut d'homogénéité des peuples qui font que l'homme n'a pas foi dans l'homme, que les liens qui rattachent les sociétés sont plutôt d'intérêt et de calcul que de croyance. En faisant ces comparaisons, je ne prétends pas, certes, déprécier les graves études et les connaissances positives des temps modernes au profit de la philosophie et des mystères antiques, par suite desquels l'homme obéissait aveuglément à ce qu'on lui dictait e

à ce qu'il trouvait établi. Aujourd'hui l'on se rend raison de tout, et la comparaison, si on voulait la faire, serait au profit des temps modernes. Mais ma proposition n'en est pas moins vraie qu'il n'exite pas, dans les institutions de notre civilisation moderne, de moyens de rendre l'homme dans son jeune âge ce qu'il doit être dans un âge plus avancé, quelle que soit sa position dans la vie. Quelques gouvernements, comme celui de Prusse, y ont essayé par une coercition quelque peu spartiate, mais cette tentative échoue encore devant les craintes gouvernementales, et encore plus devant le protéisme de nos idées religieuses, politiques et morales ; on est obligé d'élaguer tout ce qui y tient, et de faire par là même de l'éducation un squelette sans vie et sans couleur ; et l'on se convainc qu'il faut des heures et des jours passés ailleurs qu'à l'école pour faire d'un enfant presque réduit aux forces matérielles un membre éclairé et utile dans la société.

C'est aussi le défaut trop évident de toutes nos éducations canadiennes, comme c'est celui de l'éducation dans les deux pays dont nous tirons notre origine, la France et l'Angleterre. De là sont venues des contentions nombreuses, chaque grande institution, chaque parti voulant arracher pour soi l'enfance toute entière, la façonner à l'exclusion de tous autres, arguant, posant de chaque côté des bases vraies lorsqu'on ne les applique pas exclusivement pour en tirer des conséquences universelles inapplicables à l'état du monde. L'on ne s'est pas aperçu que le lien commun manque, que les problèmes principaux sont encore à résoudre, celui d'une même forme d'institutions politiques, celui d'une croyance religieuse unique à laquelle s'adapteraient ces institutions. La solution du premier peut dépendre des hommes ; celle du second, l'Être suprême se l'est réservée dans son éternelle providence. L'éducation de nos écoles grandes et petites ne peut dont être, à proprement parler, qu'une instruction dont sont l'objet des signes convenus et communs pour parvenir à d'autres connaissances plus immé-

diatement applicables. Si l'on veut y réfléchir, on verra que nos études élémentaires ne sont, dans le fait, rien autre chose, à l'exception des études spéciales pour l'homme dont la carrière est déjà déterminée, comme par exemple les études ecclésiastiques, celle de la médecine, du droit. Ce défaut d'actualité dans nos études générales se fait sentir partout, et malheureusement s'il procède des causes que nous avons assignées, le remède se fera attendre longtemps.

Puis donc que nous en sommes réduits à des signes dans nos institutions les meilleures et les plus élevées, force nous est d'accepter les mêmes limites pour les écoles de la première enfance, dont nous voulons principalement nous occuper aujourd'hui. Souvenons-nous bien que, par suite du vice radical dans leur constitution que nous avons signalé, ces écoles ne peuvent commander à l'enfance que pendant une partie de ses jeunes loisirs. Nous laissons le reste à faire pour la façonner, à la famille chrétienne, première source de nos connaissances véritables, à l'instruction religieuse, bien ainsi nommée, par de nouveaux et plus forts liens à tout ce qui mérite ses hommages ou son affection, à son créateur, conservateur et rédempteur, à sa famille, à sa patrie, à l'humanité ; les voyages et la comparaison, de proche en proche, à commencer par sa ville ou son village, achèveront de perfectionner le jeune homme, du moins sous les rapports matériels.

Prenons donc l'école primaire comme un répertoire de signes conventionnels ; et comme le langage entre présents, l'écriture entre absents, soit à une même époque, soit des temps passés au temps présent, et même pour se rappeler à soi-même ce que l'on a fait, dit, pensé, appris, sont les principaux et les plus rapides de ces signes, on commence judicieusement par eux. Les éléments de la parole ont été puisés par l'enfant dès le berceau même dans les soins caressants d'une mère, d'un père, de bons vieux aïeux, d'une sœur ; il ne reste qu'à les exploiter en



poussant plus loin ces premiers rudiments. Si la règle est vraie que dans toute recherche on doit procéder du connu à l'inconnu, l'on se convaincra que la langue maternelle est celle dont il importe le plus de se servir dans ses premiers pas vers la science, et au moyen de laquelle on avancera le plus. Dans un pays comme celui-ci, où deux langues sont d'une égale nécessité, les enfants pourront avec avantage fréquenter une école mixte, surtout pour habituer leurs organes aux sons particuliers de la langue qui leur est la moins familière.

L'écriture phonétique, admirable bienfait de la Providence, donnée à l'homme dès les temps primitifs pour peindre et suppléer la parole, est la seule complète, parce que ses éléments simples et peu nombreux suffisent à tout ce qui a été imaginé et nommé par l'homme, soit directement ou par association avec d'autres objets antérieurement connus. Les écritures symboliques et hiéroglyphiques des Égyptiens, celles purement artificielles des Chinois, doivent se trouver sans cesse en défaut avec la marche des idées, des découvertes et des événements. Je voudrais que nous eussions en ce pays assez de loisirs et de livres pour nous satisfaire sur ce qui concerne les Chinois ; quant aux Égyptiens, l'on a appris dans ce siècle, par les recherches de Champollion et autres laborieux savants, qu'elles ne sont pour la plupart rien moins que ce qu'on les a dit être, et qu'au lieu de trouver des dieux et des déesses dans tous les signes bizarres que les siècles ont laissés debout, l'on n'y doit voir qu'un genre de signes phonétiques et alphabétiques d'où nos lettres phénico-gréco-romaines procèdent évidemment. Mais ne nous écartons pas de notre sujet.

Les sons de la voix étant peu nombreux, comment se fait-il que l'on mette tant de temps à apprendre à lire, même des années entières ? C'est que nos mots écrits ne sont pas aussi simples que la parole ; c'est que les mêmes combinaisons de lettres correspondent à des sons différents, et que l'élève, dérouté à chaque instant, est obligé

d'apprendre et de désapprendre sans cesse, sans règles auxquelles il puisse rapporter ces variantes. Cet inconvénient grave a engagé à proposer pour la lecture une méthode synthétique, la même qu'on emploie pour l'instruction des sourds-muets, la même aussi que dans l'étude des langues on a appelée système hamiltonien. L'on donnerait ainsi d'abord le mot écrit, puis le mot parlé, et, suivant le cas, l'image peinte, commençant par les mots les plus courts et les mieux épelés ; bientôt l'enfant, faisant de lui-même l'analyse, trouverait, d'après la langue parlée, la signification d'autres mots rapprochés. Je ne sache pas qu'une pareille méthode ait été suffisamment éprouvée ; elle mériterait de l'être. En attendant, il faut continuer à fausser la mémoire et le jugement des enfants en les faisant épeler pendant des années entières. L'autre remède, celui de changer la langue en écrivant comme on parle, contredirait tant de données, que l'essai qu'on en a fait en France a de suite couvert son auteur d'un ridicule que l'idée du moins ne méritait pas.

Je ne vous parlerai pas des méthodes d'enseignement que l'on suit ou que l'on devrait suivre dans les écoles publiques ; méthode individuelle, méthode simultanée et autres. J'ai dans ma jeunesse acquis quelques connaissances en fait d'enseignement privé ; je n'ai pu suivre l'enseignement public que dans les collèges. Là, la méthode individuelle fait bien, parce que l'enseignement dans une même classe est uniforme, que l'attention de chaque élève est exigée pour tout ce qui s'y fait, et que les livres et cahiers de répétition sont tous les mêmes. La plus mauvaise méthode est celle où le maître dévoue à chaque enfant un certain nombre de minutes pendant la durée de la classe, à chaque élève suivant son degré d'avancement et le livre dont il se sert, sans égard à l'uniformité, laissant les autres enfants à préparer leurs leçons, sinon à jouer en arrière de l'œil de l'instituteur. Ce mal existe dans beaucoup d'écoles par manque de réflexion, lorsqu'on y pourrait faire mieux en suivant un système opposé.

Nous le signalons comme très grave à messieurs les curés, commissaires d'écoles et instituteurs, qui peuvent y remédier, du moins en partie. L'introduction de livres uniformes, dans chaque même école, deviendra indispensable aussitôt que les ressources publiques et privées de ces écoles le permettront. La division par classes suivant l'âge et les progrès diminuera le mal lorsqu'on ne peut avoir qu'un seul instituteur, comme dans toutes les écoles communales. La meilleure méthode, que je crois être composée de celle individuelle et simultanée, doit être celle des frères des écoles chrétiennes, si on en juge par le nombre et les progrès de leurs élèves, par l'attachement à leurs études que ces élèves manifestent, sans compter les idées religieuses et morales infusées dans des populations souvent irréfléchies sous ces importants rapports. Les règles particulières d'association et de manière de vivre de ces dignes instituteurs les empêcheront de diriger les écoles communes, et même les écoles principales de paroisse, excepté dans un petit nombre de localités plus aisées. Mais si des écoles de comté s'organisent et sont reconnues et aidées par l'autorité publique, qu'on les mette sans hésiter sous la direction des frères des écoles chrétiennes, partout où la divergence des croyances religieuses n'inspirera pas de préventions opposées, préventions au surplus qui sont peu partagées, et qu'une observation même superficielle devrait faire disparaître. Leur enseignement, certes, s'élève assez haut pour toutes les exigences de ceux qui voudraient voir dans chaque comté une école d'un ordre supérieur.

Combien donc de sortes d'écoles devrait-on établir et distinguer dans les campagnes du Bas-Canada ? Je réponds : de trois sortes : 1. Les écoles, ou de concessions ou côtes, telles qu'actuellement réparties en districts d'écoles ; 2. Les écoles-modèles de paroisse, reconnues et encouragées par la loi actuelle ; 3. Les écoles supérieures de comté, qui ne sont pas encore organisées sous ce point

de vue, mais qui le seront sous peu, j'ose l'espérer, et que la législature aidera sans doute d'une manière proportionnée à leur importance. Soit dit en passant que la partie canadienne-française de la population possède depuis deux siècles des écoles de ce genre pour les filles, dans les établissements des sœurs de la Congrégation, et que plusieurs de ces établissements feraient honneur même à de grandes et orgueilleuses villes. Puissent le respect et la reconnaissance publics entourer sans cesse de si nobles dévouements, et puisse la parfaite union entre ces dames et les autorités civiles des écoles, au moyen d'un contrôle qui n'a besoin d'être que sur le papier, faire participer ces hautes écoles à la faible pitance de la loi, et à son accroissement à l'avenir.

Les écoles communes, autres que sous une direction purement individuelle, n'ont pas une date bien ancienne parmi nous. La position coloniale du pays, et d'autres causes qu'il n'est pas nécessaire de rappeler, ont fait que l'action puissante de l'autorité et de la fortune publique ne s'est étendue aux besoins de l'intelligence qu'après des tentatives sans nombre dont je ne ferai pas l'historique. Les reflets de lumière que jetaient ceux de nos collèges qui avaient survécu ou avaient surgi, les efforts de beaucoup de membres du clergé et d'autres particuliers, ceux d'un petit nombre de fabriques de paroisse, les peines mal rétribuées de maîtres souvent ambulants, voilà nos sources de richesse intellectuelle dans les campagnes jusqu'à il y a seize ans environ. Alors on put élever des écoles, en grande partie il est vrai aux frais publics, et la majeure partie de la population et du clergé des différentes croyances seconda avec zèle les efforts de la législature. Mais ce soleil, à peine levé, fut éclipsé par la malice des temps, et lorsqu'il a reparu nouvellement à sa seconde course, il a dû trouver refroidie la terre qu'il avait vivifiée. D'ailleurs les moyens pécuniaires du trésor public n'étaient plus les mêmes et ne pouvaient suffire en totalité à répandre l'instruction dans les masses ;

la générosité individuelle était une source trop incertaine et trop souvent en défaut. Il a donc fallu appeler la population à contribuer pour une partie à des ressources qui n'étaient créées que pour elle. C'est la position des écoles aujourd'hui. C'est une satisfaction de voir que malgré les préjugés populaires, naturels dans tous les temps et avivés parmi nous, contre toute loi qui appelle le peuple à taxer l'homme animal et égoïste au profit de l'homme moral, intelligent et cultivateur ; cependant, grâce au bon sens des masses, et à la direction forte en même temps que prudente, donnée par le surintendant des écoles et les divers corps de commissaires, la loi a pris racine, assez du moins pour nous faire bien espérer de son avenir. La contribution générale et légale n'a eu lieu que dans un petit nombre d'endroits, et là, on s'en est très bien trouvé. Ailleurs la générosité individuelle a suffi. Ailleurs elle a échoué, malgré les prévisions de ceux qui la prônaient de bonne foi ou pour flatter le préjugé. L'on se convaincra avant peu que la contribution voulue par la loi, en même temps qu'elle est la plus naturelle et la plus juste, est la seule sur laquelle il faille compter. A ceux qu'a effrayés le mot de taxes, on doit poser la question nettement, s'ils veulent l'instruction pour leurs enfants, ou s'ils n'en veulent pas. S'ils sont pour la négative, qu'on leur fasse voir, si l'on peut, qu'ils consentent à devenir des êtres abjects et malheureux, esclaves des populations plus instruites qui les environnent ; s'ils sont pour l'instruction, qu'on leur fasse comprendre que les ressources publiques qui y subvenaient autrefois ont cessé d'être les mêmes, et que la moitié que fournit le gouvernement est tout ce qu'on peut en attendre ; que le reste ne peut se prendre que chez ceux qui doivent profiter de l'instruction et au milieu desquels il s'agit de la répandre ; que le corps social ne peut vivre sans nourriture, pas plus que le corps matériel ; enfin qu'on ne peut appeler taxe ce qui, fourni par eux, est tout d'abord doublé par le gouvernement, et ensuite dépensé pour eux et par eux.

Les écoles communes sont les seules auxquelles le peuple puisse être appelé à contibuer d'une manière générale, parce que ce sont celles qu'il a sous les yeux et aux opérations desquelles on peut l'intéresser. Les parents des élèves seulement peuvent aider à soutenir en partie les écoles supérieures, mais comme la tenue en est beaucoup plus coûteuse, le gouvernement devrait faire plus pour elles, sans oublier néanmoins que les écoles communes sont d'une nécessité indispensable, ne fût-ce que pour y choisir des sujets propres à être avancés. Dans ces écoles, la lecture, l'écriture, l'orthographe, c'est-à-dire un peu de grammaire donné à *priori*, et les éléments du calcul, sont un *minimum ;* heureux les élèves si le maître peut y ajouter la grammaire raisonnée, l'histoire, la géographie ; les éléments, bien exposés, en sont attrayants pour de jeunes intelligences, au delà de ce qu'on peut croire. La cosmogonie mosaïque, l'histoire du peuple juif, celle de la venue du Sauveur et Réparateur divin, sont les premières notions à inculquer. Si l'on a le bonheur d'avoir uniformité de croyance parmi les parents dont les enfants fréquentent l'école, la direction, l'intervention même du prêtre ou ministre, s'il en a le loisir, comme il en aura partout le zèle, pourra faire beaucoup plus et rendre complète une instruction qui ne le serait pas sans cela. Que si l'on en est venu à la division des écoles, permise comme de nécessité à la minorité, l'on a les mêmes avantages sous le rapport religieux. Mais si ma voix pouvait être entendue partout où règnent la charité et la bienveillance chrétiennes, je conseillerais de ne pas paralyser l'efficacité des écoles en les divisant inutilement. Que le maître, respecté pour ses mœurs par toutes les croyances comme dans la sienne propre, inspire l'amour du bien et l'horreur du mal sur tout ce qui est cru en commun, mais qu'il s'abstienne avec circonspection de toute discussion ou démonstration propre à inspirer des méfiances. Que chaque clergé se réserve des heures ou même des jours fixes pour donner ou faire donner

l'instruction religieuse qu'il chérit. Mais toute tentative de faire prospérer une croyance au moyen du prosélytisme dans les écoles, ou même de ce qui en serait soupçonné, subirait une déconvenue.

L'aspect de cette lutte serait trop douloureux pour les hommes vraiment religieux. Certes, on ne peut accuser ici de cet esprit ni le clergé, ni la population de toute origine. Mais j'ai trouvé dans le cours de ma vie publique, parmi les catholiques et parmi les protestants, et comme de rares exceptions, des individus qui voulaient de cette manière imposer leur foi aux autres. On en a vu des exemples dans des pétitions concertées et présentées à la législature. A tous je ferai remarquer que ceux qui sont en majorité dans un endroit, sont en minorité quelque part ; que, quant à l'oppression par le bras de la loi, elle est inutile et dangereuse ; elle est inutile et dangereuse à mes compatriotes de mon origine en particulier ; je dirai qu'eux surtout ont intérêt à invoquer la liberté et la tolérance comme règle générale, parce que si l'exception prévalait, il est peu à croire qu'elle fût en leur faveur. Le clergé de chaque croyance jouit parmi ses ouailles d'un respect mérité ; sa conduite et ses sacrifices lui assureront dans tous les temps la plus large part d'autorité et d'influence sur l'instruction. Nous applaudissons de bon cœur à ce qui s'est fait et se fera par cette entremise. L'homme sans religion serait un monstre ; l'homme persécuteur serait guère mieux ; l'homme purement contemplatif, en thèse générale, mourrait de faim. Unissons avec un esprit chrétien toute notre énergie et notre charité pour instruire, relever et nourrir, au moral comme au matériel, la société telle que Dieu l'a constituée et dont il a voulu que nous formions utilement partie.

On objecte à la dissémination d'écoles élémentaires dans toutes les parties des campagnes, qu'elles sont coûteuses, que beaucoup d'enfants sans talents, arrachés aux labeurs matériels, n'apprennent rien, ou rien du

moins qui leur serve plus tard, et qu'il suffirait d'une bonne école centrale dans chaque paroisse ou township. Mais je dis qu'il faut l'un et l'autre. La limitation ci-dessus, fatale partout, le serait ici encore plus par rapport à notre climat, à l'état des voies de communication, et à la grande étendue de territoire que la population occupe. Les écoles de chaque concession ou côte se trouvent déjà, sous le système actuel, souvent très éloignées des dernières limites qui en dépendent. Dans les mauvaises saisons, les enfants peuvent à peine les fréquenter, en emportant le matin un très frugal dîner, et ne revenant que le soir. Des pensionnats quelconques sont hors de toute proportion avec les moyens de la masse du peuple, et ce serait le seul système possible avec des écoles uniques au centre de la paroisse et du township. Si les riches seuls avaient besoin d'instruction, de décence, de moralité et de religion ; si ceux qui sont assez aisés pour mettre leurs enfants dans un pensionnat avaient en partage toute l'émulation et toute l'intelligence, de manière qu'on pût recruter dans leurs rangs tout ce qu'il faut à la société d'ecclésiastiques pieux, de législateurs éclairés, de magistrats intègres et autres dépositaires et arbitres des droits et des fortunes, de médecins, de marchands, de mécaniciens, d'agriculteurs habiles, et que le reste de la population, outre sa pauvreté, dût vivre nécessairement de père en fils dans un état de dégradation et d'asservissement à ces rois de l'argent et du savoir, les écoles seraient inutiles parmi cette population inférieure : elles seraient même dangereuses, et la caste privilégiée aurait intérêt à les proscrire, comme on le fait dans les pays où règne l'esclavage. Heureusement ce partage inégal n'est pas l'œuvre de la main divine, et nos institutions ne l'ont pas non plus introduit ni autorisé. Souvent les plus beaux génies, les conservateurs ou les libérateurs des peuples, les bienfaiteurs du monde, les auteurs des plus utiles découvertes, sont sortis des rangs les plus humbles. Où leur trouverez-vous des successeurs pour

continuer leur œuvre dans ces divers échelons, si la jeunesse de toutes les classes n'est pas mise en contact par voie de comparaison, ne se trouve pas en regard sous des yeux capables de la juger, et d'appeler plus haut ceux que leurs talents ou leurs vertus y destinent. Ils seraient bien cruels ceux qui voudraient avec le poids de leur or refouler dans une décourageante exclusion le génie dont les éclairs précoces leur feraient redouter une concurrence pour leurs enfants moins bien partagés. Laissez le riche instruire ses enfants à ses propres frais, s'il désire les initier aux études supérieures ; s'ils réussissent, la société en profitera comme eux ; s'ils ne réussissent pas, ils en remporteront toujours bien pour leur argent. Mais donnez à tous la chance de parcourir la même carrière ; n'eussiez-vous dans chaque école primaire à faire choix, par chacun an, que d'un seul enfant pauvre, méritant d'être envoyé à l'école de paroisse ou à celle de comté, où l'État ou la bienveillance privée le conduirait, cette école aurait fait son devoir et payé son prix de revient. Renvoyez à la charrue, non, je me trompe, au joug du portefaix ceux qui n'auront pu rien apprendre ; ils auront toujours remporté quelques idées d'ordre et de déférence ; quant à ceux dont les progrès n'auront été que médiocres, cette médiocre instruction même leur sera de la plus grande utilité dans le cours de la vie. J'aurais les mêmes choses à répéter au sujet du passage des écoles de paroisse à celles de comté, de celles-ci aux collèges, des collèges à l'université, qui, puisse-t-elle nous advenir !

Ceux qui ne veulent que d'une école par paroisse sont aussi, en certains cas, mus par un esprit d'hostilité à toute contribution pour l'éducation, sentant l'impossibilité qu'il y aurait à la faire soutenir par une population qui ne serait pas à même d'en profiter. Trois années devraient suffire pour le cours des écoles primaires, ce qui ferait quatre classes, y compris celle des très jeunes enfants qu'on retrouve toujours dans les écoles, et qu'on n'y envoie que

pour les y habituer. Lorsqu'on pourra se procurer un maître qui entende les deux langues, il donnera bien une idée de celle qui sera la moins familière dans la localité. Mais ce n'est pas là que l'enfant pourra l'apprendre suffisamment. Ceux qui sortiront des écoles communes sans aller aux écoles plus élevées, ne seront pas généralement appelés à voyager au loin, ni à avoir des rapports nombreux avec les populations éloignées. Leurs études leur serviront principalement à eux-mêmes ; ils pourront raisonner mieux et plus promptement leurs affaires et leurs travaux, calculer plus facilement, lire et écrire leurs lettres, suivre avec satisfaction les enseignements et les exercices religieux. Le génie, vous le savez, se fera jour partout et s'échappera bien de ces catégories. Je dois ajouter que ceux que l'on destine aux études classiques, si leur âge plus avancé ne commande pas le temps, feraient bien de n'aller au collège qu'après avoir fréquenté aussi l'école de paroisse ; si le temps et les moyens manquent, de bons talents y suppléeront. On devrait, dans tous les cas, apprendre dans les écoles communes à lire le latin, chose comparativement très facile, pour des raisons exposées plus haut.

Je ne prétends pas tracer le cadre des études dans les écoles de paroisse ni dans celles de comté. Le cours devrait, ce me semble, durer deux ans dans la première et trois ans dans la seconde, avec une nombre proportionné de maîtres. Dans l'école de paroisse, on devrait apprendre à parler et à écrire assez correctement l'une et l'autre langue, à composer quelque peu, à calculer et mesurer avec facilité et rapidité pour tous les usages communs ; l'histoire et la géographie, une notion abrégée des arts et des métiers, devraient, entre autres choses, faire partie du cours. Les écoles de paroisse devraient être dans tous les cas différentes pour l'un et l'autre sexe : je ne parle ici que de celles des garçons. Après ce cours fini, les uns iraient au collège ou à l'école du comté ; les autres, de retour chez leurs parents, deviendraient plus tard princi-

palement utiles à leur famille et à leur voisinage ; ils suivraient l'éducation de leurs propres enfants ; feraient, au moyen d'utiles lectures, du foyer domestique ce qu'il est destiné à être, la source principale de l'éducation ; ils pourraient suivre la discussion des affaires publiques, et prendre une part active dans celles de leurs localités ; ils retireraient du profit des publications agricoles et industrielles, dont l'application néanmoins serait principalement attendue de ceux qui auraient suivi l'école du comté.

Dans cette école de troisième degré, toute dirigée vers un but pratique, les élèves deviendraient aptes à être utiles à la société productive généralement ; ils introduiraient dans leur arrondissement les arts et les pratiques en vogue ailleurs ; ils utiliseraient des ressources ignorées ou méprisées avant eux, et ils feraient fleurir partout, avec les bonnes mœurs, fruit principal de leurs études, l'aisance, le commerce, l'industrie. Pour atteindre là, les études devraient être, outre le perfectionnement de celles commencées dans les écoles de paroisse, la géographie industrielle et commerciale, la tenue des livres, le mesurage, la mécanique, le dessin, les constructions usuelles, la physique, la chimie tant commerciale qu'agricole, d'autres parties des sciences naturelles, et comme diversion, la connaissance des étymologies prises dans les langues anciennes, qu'on rencontre à chaque pas dans les sciences et les arts, et dont la contra-distinction peut épargner bien des recherches et fournir bien des analogies.

J'ai parcouru les divisions que je m'étais tracées ; je terminerai par quelques observations qui s'appliquent à toutes.

Je voudrais que ceux qui ont la direction des écoles quelconques et qui en suivent les progrès avec intérêt, fissent choix tous les ans d'une couple d'enfants pauvres, mais faisant preuve d'heureuses dispositions et de talent, pour les porter aux écoles d'un degré supérieur ; je vou-

drais qu'on employât tous les moyens, moins la coercition, pour engager les parents de ces enfants à consentir à leur éloignement et à remettre leur destinée à ceux qui veulent la rendre meilleure ; je voudrais que l'État, le fonds des écoles et le zèle des particuliers, rendissent assurés les moyens nécessaires pour que pas un seul des enfants dans ces conditions ne restât dans l'ombre à cause de sa pauvreté. Je voudrais aussi que, dans toutes les écoles, on parlât aux yeux comme aux oreilles, au moyen de gravures, modèles, cartes, échelles chronologiques, instruments, appareils et collections de divers genres, le tout fourni par la direction des écoles, suivant la nature de chaque école particulière ; qu'on obligeât les enfants à garder tous leurs livres précédents jusqu'à leur sortie finale, et à être prêts en tout temps à répondre au programme de ce qu'ils ont appris dans les années précédentes, et la même pratique pourrait aussi être introduite avec avantage dans les collèges ; je voudrais qu'on formât des bibliothèques instructives et amusantes dans chaque paroisse, et plusieurs de celles du Bas-Canada ont commencé cette bonne œuvre ; je voudrais même voir ces bibliothèques en existence dans chaque arrondissement d'école, comme aux États-Unis. J'aimerais encore qu'on établît l'uniformité dans les livres d'école ; pour celles où la langue anglaise est le texte et où la diversité des croyances fait une nécessité d'élaguer ce qui est particulier à l'une pour ne conserver que les bases communes à toutes, la collection en usage dans les écoles d'Irlande, et que MM. Armour et Ramsay ont réimprimée, a l'approbation de tous. Je voudrais qu'on encourageât l'association des instituteurs, comme il en existe une dans le district de Québec et dans celui de Montréal, et qu'on s'assurât dans leur zèle et dans leur expérience des moyens d'établir l'uniformité, de connaître et de réformer les abus. Je voudrais enfin qu'après avoir choisi des instituteurs qualifiés, on leur donnât pour le moins les mêmes moyens de vivre que possèdent les populations parmi lesquelles ils se trouvent, et

qu'on les entourât de reconnaissance et d'égards. Puissent tous ces vœux, que vous faites comme moi, j'en suis sûr, être réalisés, si toutefois le résultat devait être tel qu'il m'apparaît.

Il ne me reste plus qu'un mot à dïre ou plutôt à répéter. C'est que le grand vice de notre instruction est son défaut d'actualité. Conduisons ensemble, s'il est possible, la leçon et l'explication, le précepte et l'exemple ; lorsque nous ne le pourrons pas à notre satisfaction, faisons du moins comprendre à l'élève qu'il ne sait rien ou presque rien d'usuel, et qu'il n'est fourni que de jalons et de signes pour s'orienter et se reconnaître. J'ai vu des élèves de collège prétendre sérieusement à de hautes administrations, et j'aurais bien pu le faire moi-même si l'occasion s'en était présentée. Le fait est qu'au sortir d'une école grande ou petite, on croit être rendu presque au terme de toute science, y compris ses applications. J'étais décidément de cet avis à la fin de mes études de collège, et avec mes condisciples je me nommais des hommes alors éminents et en évidence comme devant tout savoir et tout connaître, à peu près comme les étudiants chinois doivent considérer le lettré qui a parcouru ses quatre-vingt-dix mille signes. Le remède se trouverait peut-être, quoiqu'en partie seulement, dans les suggestions qui précèdent. Dans tous les cas, l'humble ignorance vaut mieux que l'orgueilleuse présomption ; tâchons dans les écoles qui portent ce nom, comme dans la grande école du monde, d'être bien persuadés de l'étroitesse et de l'insuffisance de nos connaissances et de nos vues, nous y trouverons un encouragement à apprendre et surtout à nous en rapporter mieux à l'omnipotence et à l'omniscience du souverain auteur de tout bien.

A. N. MORIN.

1845

LE SACRIFICE DU SAUVAGE

I

C'était une de ces soirées qui rassemblent autour du foyer la famille du riche comme celle du pauvre, tandis que le vent mugit au dehors, et que les troncs de chêne brûlent lentement dans la large cheminée. Dans une jolie maison de la Normandie, on voyait assis auprès du feu un respectable vieillard ; autour de lui se pressaient ses enfants et ses petits-enfants, qui le regardaient en souriant et avec un mélange d'amour et de respect ; et la soirée se prolongeait silencieuse et morne, personne n'ouvrant la bouche, chacun se renfermant dans ses réflexions.

Cependant il y avait là de jeunes cœurs que le silence ennuie, que le tumulte de la conversation ranime, qui soupirent après des histoires merveilleuses. Tout à coup, une jeune fille à l'œil vif et perçant, et pour qui ne s'étaient encore écoulés que seize printemps, s'approcha du vieillard :

—Mon père, dit-elle, les plaisirs ont fui avec l'été, les frimas ont glacé la terre, plus de luttes sur le gazon, plus de promenades sous les grands peupliers du jardin ! Mon tendre père, si vous nous racontiez quelque chose de vos longs voyages au Canada ! Vous avez assisté à sa découverte, vous avez vu des guerres terribles ; que de merveilles vous devez savoir !

Et cela dit, la jeune fille caressait de sa blanche main son vénérable aïeul, et le vieillard souriait à ses aimables jeux.

—Enfant, dit-il, que ta voix est douce, que tes paroles sont touchantes ! Non, tu ne seras pas refusée. Mes

enfants, approchez ; venez écouter une page du récit de ma longue course à travers les chemins du monde.

Et la famille ayant serré de plus près son chef bien-aimé, il commença ainsi sans autre préambule.

II

Vous le savez, mes enfants, longtemps j'ai habité les contrées lointaines du Canada ; longtemps mon bras y fut au service de nos rois. Là, mille événements se passèrent sous mes yeux ; un, surtout, laissa dans ma mémoire des traces que les années ne sauraient effacer.

J'avais quitté le fort des Français, et je m'étais enfoncé dans les forêts épaisses qui couronnent le cap Diamant. Pour n'être pas reconnu des cruels indigènes, j'avais jeté sur mes épaules la dépouille d'un ours, et j'avais armé mon bras de l'épieu d'un chasseur. C'était une de ces nuits tranquilles et suaves où tout porte à la mélancolie et à la méditation la plus profonde. Les rayons de la lune répandaient à peine une douce clarté ; le silence de la forêt n'était interrompu que par le frémissement des feuilles et les cris des oiseaux nocturnes que le bruit de mes pas effrayait et chassait loin de leurs retraites. J'aimais à promener mes rêveries dans ces vastes solitudes où le chêne séculaire me rappelait en quelque sorte la puissance de mon Dieu, et où l'amour de la patrie se réveillait plus fort que jamais dans mon cœur ; je songeais au beau ciel de ma Normandie, à cette belle capitale de la France où, jeune encore, j'avais goûté de si doux plaisirs, et lorsque, réfléchissant sur mon état, je me voyais relégué dans ces pays barbares, mes yeux se remplissaient de larmes.

Mais cette nuit, je fus tout à coup distrait de ma méditation par le retentissement des pas d'une troupe de sauvages qui bientôt furent près de moi. Excité par la curiosité, je me mêlai à eux et les suivis. Nous marchâmes longtemps et avec lenteur ; enfin, nous arrivâmes

sur le point le plus élevé du cap Diamant. Là s'élève aujourd'hui une ville déjà florissante, à qui, je n'en doute pas, le ciel réserve de grandes destinées. Alors, ce n'était qu'un roc escarpé qui s'avançait au-dessus du fleuve ; de là, l'œil plongeant dans l'abîme, découvrait la cataracte de Montmorency ; au pied, le Saint-Laurent roulait paisiblement ses ondes limpides. Le silence de la nuit, le calme des eaux, l'éclat des astres, tout, ce semble, s'était réuni pour contraster avec la scène d'horreur qui devait suivre.

Arrivés sur ce promontoire, les sauvages se rangèrent en cercle, et, au milieu d'eux, parut un devin. Je vis un vieillard d'un air vénérable et plein de gravité ; une barbe longue et épaisse lui couvrait la poitrine ; il portait à la main un brandon allumé ! Il reste un moment immobile au milieu de ses compagnons ; puis, tout à coup, d'une voix forte et sonore, il fait entendre ces terribles paroles :

" Courageux enfants de Stadacona, vous réveillerez-vous enfin de votre honteux sommeil ? Ne vous opposerez-vous jamais aux desseins de vos cruels ennemis ? Vous êtes le faon timide qui se laisse atteindre et percer par l'habitant des bois. Le Français impie et sacrilège a renversé vos autels ; les chaînes de la servitude ceignent vos bras, à vous, enfants de la liberté. Écoutez-les, ces orgueilleux habitants d'un autre monde ! ils vous promettent le bonheur, la tranquillité ! Aussi nombreux que les nuages de la tempête, ils accourent comme les flots de la mer. Allez, vous diront-ils, allez ; vos forêts nous appartiennent ; pour nous vivent dans les bois et le cerf léger et l'ours à l'épaisse fourrure. Enlevez vos cabanes et dites aux cendres de vos pères : Suivez-nous !

" Courageux enfants de Stadacona, vous réveillerez-vous enfin de votre honteux sommeil ? Ne vous opposerez-vous jamais aux desseins de vos cruels ennemis ? Levez-vous, guerriers ! Brandissez vosmassues ; consultez le manitou, auteur des bons conseils. Vous volerez ensuite contre

vos perfides dominateurs ; vous vous abreuverez de leur sang ; leurs crânes feront l'ornement de vos demeures."

A ces mots, les barbares frémirent de colère et de rage ; ils serraient leurs armes entre leurs dents en faisant un sourd gémissement, semblable à celui de la mer en furie. Mais ce n'était que le prélude d'une horrible scène. On élève à la hâte une tente sur le rocher ; elle était d'une couleur lugubre, et un noir drapeau flottait au-dessus. Le devin s'insinue dans cette tente, et les guerriers se rangent autour, d'un air mystérieux. Soudain un bruit sourd et prolongé se fait entendre ; on eût dit le roulement de la foudre qui se rapproche insensiblement. Le devin prononce quelques mots inintelligibles ; la tente s'ébranle, le drapeau s'agite dans les airs ; tous demeurent immobiles. Le devin resta longtemps enfermé ; lorsqu'il parut, il était couvert d'une pâleur effrayante ; il tremblait de tous ses membres, et sa longue chevelure, blanchie par les années, s'agitait en désordre sur sa tête.

—Braves guerriers, dit-il, Areskoui (1) nous a écoutés ; il demande le sacrifice d'une vierge innocente. A ce prix, il fera tomber sous nos coups nos perfides ennemis. Guerriers, que vos cœurs ne s'amollissent pas comme ceux des lâches ! Qu'avant tout, l'amour de la patrie vous anime !

Les barbares applaudissent avec une joie féroce à ces horribles paroles ; ils brandissent leurs haches qui brillent aux rayons de la lune. Aussitôt le chef de la tribu s'avance sur le sommet du rocher ; il tient par la main sa jeune fille, et il déclare qu'il va la sacrifier au bonheur de ses pères ! Hélas ! cette tendre victime comptait à peine quinze printemps . . . Elle paraissait partagée entre la superstition et l'amour de la vie ; des larmes coulaient le long de ses joues ! Tantôt elle jetait un regard suppliant vers ceux qui l'entouraient ; tantôt, appuyant sa tête sur le sein de son père, elle cherchait un refuge dans celui qui n'était plus que son meurtrier.

(1) Dieu de la guerre chez les sauvages.

Mais, à cet instant, le devin s'approche d'elle, je le vis murmurer quelques paroles à son oreille, et, admirez la puissance du fanatisme ! aussitôt la jeune fille change de sentiment. Son visage s'anime ; elle s'avance d'un pas ferme vers l'abîme, et d'une voix mélancolique et plaintive, elle soupire ses adieux à la vie :

" J'étais comme la tendre colombe qui suit encore sa mère ; la vie s'ouvrait devant moi comme une fleur tranquille, comme l'aurore d'un beau jour, et voilà que je vais mourir ! Kondiaronk à la belle chevelure me disait : " Viens, ma Darthula ; ma sœur, mon canot rapide repose sur le rivage du fleuve ; le ciel est pur ; la lune brille à travers les arbres de la forêt ; viens, ma sœur ; nous volerons ensemble sur la surface des eaux." Pleure, Kondiaronk ; pleure ta sœur : elle va mourir. Toi qui m'aimas plus que la lumière du jour, écoute la prière de ta sœur. Quand Darthula ne sera plus qu'une ombre, tu iras près de la cataracte écumeuse ; tu te reposeras sur la pierre humide ; et mon âme, légère comme un rayon de l'astre de la nuit, se mêlera au vent de la chute, et conversera encore avec son frère."

Ainsi chanta ce cygne qui bientôt allait être la proie de la mort. Mes amis, que vous dirai-je maintenant ? Je voyais qu'un crime affreux allait se commettre ; mais que pouvais-je faire seul et sans armes contre une troupe nombreuse ? . . . La victime, hélas ! est précipitée dans les flots, et pas une larme ne brille dans l'œil de son père barbare ! Deux fois, elle reparaît sur les ondes ; deux fois on aperçoit ses cheveux noirs s'élever sur les eaux : elle disparaît une troisième fois ; son dernier gémissement se mêle à la vague, et les eaux reprennent leur calme trompeur. Aussitôt les barbares se rangent en ordre, puis ils descendent la montagne en chantant l'hymne du sacrifice :

" Areskoui veut du sang ; il a parlé dans la tente sacrée !
" Les guerriers entouraient le devin ; les casse-tête bril-
" laient aux rayons de la lune ; la mer battait les flancs
" du rocher. Les vierges ont pleuré, et les jeunes hommes

" tremblaient. Areskoui veut du sang ; il a parlé dans la " tente sacrée ! "

III

Le chant des sauvages ne parvenait plus à mes oreilles que comme un bruit sourd et prolongé, et j'étais encore immobile au même endroit. Debout sur la pointe du rocher, je contemplais avec horreur l'abîme que j'avais vu se refermer sur l'intéressante victime. Je m'arrachai enfin à mes réflexions, et je pris le chemin du fort. Je frémissais à chaque pas ; il me semblait entendre encore le chant terrible des sauvages, et le dernier soupir de leur victime.

H. L.

1845

HISTOIRE DE MON ONCLE

Il y a déjà longtemps de cela ; c'était du temps des voyageurs, du temps que, tous les ans, il partait de nos villes et de nos campagnes un essaim de jeunes Canadiens pour les *pays d'en haut* (c'était le nom). Alors tous les jeunes gens qui avaient l'esprit et les goûts tant soit peu tournés du côté des aventures, s'engageaient à la société du Nord-Ouest. Après quelques jours de fête pour s'étourdir sur les travaux et les privations qui les attendaient, ils disaient un dernier adieu à leurs parents et à leurs amis, et partaient. L'amour aussi, pour plusieurs, était la cause de ces longs et pénibles voyages sur nos fleuves et à travers nos épaisses forêts de l'Ouest. Celui-ci, maltraité par sa maîtresse, allait, le désespoir au cœur, se venger de son malhe[illegible] destin sur le castor, la martre et l'orignal, qui peuplaient alors les bords de nos lacs et de nos rivières. Celui-là, plus heureux dans ses amours,



ALPHONSE POITRAS

mai
dan
sant
L
tes
Apr
avar
teau
dern
part
gros
barq
et du
déjà
le cœ
fonta
sons
pour
sont
leme
de pl
chan
chez
d'art
simpl
No
viron
la pre
suspe
se co
cun a
avaie
conscr
place
ravan
ginati
vu, à
Tomi

mais disgracié par la fortune, allait passer quelques années dans le Nord-Ouest et revenait avec des épargnes suffisantes pour réaliser ses plus douces espérances.

L'ancien marché de Montréal, les auberges avoisinantes étaient le rendez-vous de cette jeunesse vigoureuse. Après avoir entamé et, quelquefois même, épuisé les avances qu'ils recevaient, et après s'être munis d'un couteau de poche, d'un briquet et d'une ceinture flèchée (ce dernier article était indispensable), nos jeunes voyageurs partaient, en chantant, pour se rendre à Lachine, le cœur gros d'amour, de larmes et d'espérances. Là, on s'embarquait en canot, et comme le chant donne de la force et du courage, rend plus heureux encore ceux qui le sont déjà, et berce dans de douces rêveries ceux qui n'ont pas *le cœur à rire*, on entonnait la vieille romance, *A la claire fontaine.* De ces temps-là datent toutes nos jolies chansons de voyageurs, ces romances, ces complaintes qui, pour manquer quelquefois de rime et de mesure, n'en sont pas moins des plus poétiques. L'on n'était pas seulement poète alors, l'on était aussi musicien. Eh ! quoi de plus gracieux, de plus naïf que tous ces airs de nos chansons de voyageurs, *A la claire fontaine*, *Derrière chez ma tante*, *En roulant ma boule*, *roulant !* Nombre d'artistes européens s'en feraient honneur à cause de leur simplicité et de leur naturel.

Nos voyageurs voguaient toute la journée, prenant l'aviron chacun son tour. Le soir arrivé, on abordait dans la première petite anse venue, l'on faisait du feu et l'on suspendait la marmite à un arbre. Après le repas, qui se composait de lard salé et d'un biscuit sans levain, chacun allumait sa pipe, et ceux d'entre les voyageurs qui avaient déjà fait la même route, racontaient aux jeunes *conscrits* leurs aventures. L'un, exactement à la même place où l'on allait passer la nuit, avait vu, un an auparavant, un serpent plus ou moins gros, selon que son imagination le lui avait plus ou moins grossi. L'autre avait vu, à l'entrée de la forêt, un animal d'une forme extra-

ordinaire, comme il ne s'en était jamais vu et comme il ne s'en verra probablement jamais; un autre, et c'était pis encore, avait vu, au milieu de la nuit, par un beau clair de lune, et il ne dormait certainement pas, un homme d'une taille gigantesque, traversant les airs avec la rapidité d'une flèche. Venaient ensuite des histoires de loups-garous, de chasse-galerie, de revenants, que sais-je? et mille autres histoires de ce genre. Ce qui ne contribuait pas peu à disposer les plus jeunes voyageurs à en voir autant, et plus s'il eût été possible.

D'ailleurs, tout dans ces expéditions lointaines tendait à leur exagérer les choses et à les rendre superstitieux. La vue de ces immenses forêts vierges avec leurs ombres mystérieuses, l'aspect de nos grands lacs qui ont toute la majesté de l'Océan, le calme et la sérénité de nos belles nuits du Nord, jetaient ces jeunes hommes, la plupart sans instruction, dans un étonnement, dans un vague indéfinissable, qui exaltaient leur imagination et leur faisaient tout voir du côté merveilleux.

Pourtant, quant à ce que je vais vous conter, vous lui donnerez le titre que vous voudrez; vous le nommerez histoire, conte ou légende, peu importe, le nom n'y fait rien, mais ne doutez pas de la véracité du fait: mes auteurs étaient incapables de mentir. Voici ce que mon oncle, vieux voyageur, me racontait, il y a quelque dix ans, et ce qu'affirmait un de ses amis en ma présence, comme vous le verrez plus tard. C'est mon oncle qui parle:

" C'était par une belle soirée du mois de mai; l'hivernement était terminé. Nous venions de laisser l'Outaouais et nous entrions dans la rivière des Prairies; nous n'étions qu'à quelques milles de chez mon père, où je me proposais d'arrêter un moment, avec mes compagnons, avant d'aller à Québec où nous descendions plusieurs canots chargés des plus riches pelleteries et d'ouvrages indiens que nous avions eus en échange contre de la poudre, du plomb et de l'eau-de-vie. Comme il n'était pas

tard et que nous étions passablement fatigués, nous résolûmes d'allumer la pipe à la première maison et de nous laisser aller au courant jusque chez mon père. A peine avions-nous laissé l'aviron que nous apercevous sur la côte une petite lumière qui brillait à travers trois ou quatre vitres, les seules qui n'avaient pas encore été remplacées par du papier. Comme habitant de l'endroit, l'on me députe vers cette petite maison pour aller chercher un tison de feu. Je descends sur le rivage et je monte à la chaumière. Je frappe à la porte, on ne me dit pas d'entrer; cependant j'entre. J'aperçois sur le foyer, placés de chaque côté de la cheminée, un vieillard et une vieille femme, tous deux la tête appuyée dans la main et les yeux fixés sur un feu presque éteint qui n'éclairait que faiblement les quatre murs blanchis de cette maison, si toutefois l'on pouvait appeler cela maison. Je fus frappé de la nudité de cette misérable demeure. Il n'y avait rien, rien du tout, ni lit, ni table, ni chaise. Je salue aussi poliment que me le permettait mon titre de voyageur des pays d'en haut, ces deux *personnages* à figures étranges et immobiles; politesse inutile, on ne me rend pas mon salut, on ne daigne seulement pas lever la vue sur moi. Je leur demande la permission d'allumer ma pipe et de prendre un petit tison pour mes compagnons qui étaient sur la grève; pas plus de réponse, pas plus de regards qu'auparavant. Je ne suis ni peureux, ni superstitieux; d'ailleurs, j'avais déjà eu des aventures de cette nature dans le nord; eh bien! n'eût été la honte de reparaître devant mes compagnons sans feu, eux qui avaient vu et qui voyaient encore la petite fenêtre éclairée, je crois que j'aurais gagné la porte et que je me serais enfui à toutes jambes, tant étaient effrayantes l'immobilité et la fixité des regards de ces deux êtres. Je rassemble, en tremblant, le peu de force et de courage qui me restaient, je m'avance vers la cheminée, je saisis un tison par le bout éteint et je passe la porte. Chaque pas qui m'éloignait de cette maudite cabane me semblait

un poids de moins sur le cœur. Je saute dans mon canot avec mon tison et le passe à mes compagnons, sans souffler mot de ce qui venait de m'arriver : on eût ri de moi. Chose étrange ! le feu ne brûlait pas plus leur tabac que si c'eût été un glaçon.—Nom de Dieu ! dit l'un d'eux, que signifie cela ? ce feu-là ne brûle pas. J'allais leur raconter ma silencieuse réception à la cabane, sans craindre de trop faire rire de moi, puisque le feu que j'en rapportais ne brûlait pas, du moins le tabac, lorsque tout à coup la petite lumière de la cabane éclate comme un immense incendie, disparaît avec la rapidité d'un éclair et nous laisse dans la plus profonde obscurité. Au même instant, on entend des cris de chats épouvantables ; deux énormes matoux, aux yeux brillants comme des escarboucles, se jettent à la nage, grimpent sur le canot, et cela, toujours avec les miaulements les plus effrayants. Une idée lumineuse me traverse la tête :—Jette-leur le tison, criai-je à celui qui le tenait ; ce qu'il fait aussitôt. Les cris cessent, le deux chats sautent sur le tison et s'enfuient vers la cabane, où la petite lumière avait reparu."

Mon oncle avait vingt fois raconté ce fait devant sa famille et devant beaucoup d'autres personnes, mais autant il l'avait raconté de fois, autant il avait trouvé d'incrédules.

Vingt ans après cette aventure, j'étais en vacances chez mon oncle, à la Rivière-des-Prairies : c'était dans le mois d'août ; lui et moi nous fumions sur le perron de sa maison blanche à contrevents verts. Un cajeu venait de s'arrêter à la côte. Un homme d'une cinquantaine d'années, à figure franche et joviale, venait de laisser le cajeu ; il s'en vient droit à nous, et demande à mon oncle, en le tutoyant et en l'appelant par son nom de baptême, comment il se portait.—Bien, lui dit mon oncle, mais je ne vous reconnais pas.—Comment, lui dit l'étranger, tu ne te rappelles pas Morin ?

A ce nom, comme s'il se fût réveillé en sursaut, mon oncle fait un pas en arrière, puis se jette au cou de Morin.

Tout ce que peuvent faire deux amis de voyage qui ne se sont pas vus depuis vingt ans, se fit. Il va sans dire que Morin soupa et coucha à la maison. Durant la veillée, pendant que les deux vieux voyageurs étaient animés à parler de leur jeunesse et de la misère qu'ils avaient eue dans le Nord-Ouest, mon oncle s'arrête tout à coup :—Ah ! Morin, dit-il, pendant que j'y pense, il y a assez longtemps que je passe pour un menteur, conte à la compagnie ce qui nous est arrivé en telle année, te le rappelles-tu ?—Ma foi, oui, dit Morin, je me le rappellerai toute ma vie. Et Morin rapporta à la compagnie et devant moi, sans augmentation ni diminution, le fait au moins surnaturel que je vous ai narré. D'où je conclus qu'il ne faut jamais jurer ni douter de rien.

ALPH. POITRAS (1).

(1) M. Alphonse Poitras, avocat du barreau de Montréal, est décédé en 1861, à l'âge de 45 ans. Il était employé depuis plusieurs années à l'hôtel de ville de Montréal. Voici en quels termes un journal de cette ville appréciait le talent de M. Poitras comme écrivain : "M. Poitras n'a écrit que quelques pages, mais elles révèlent un talent si vif et si original, une inspiration si franche et si heureuse, qu'elles ont donné à leur auteur une place élevée parmi nos écrivains nationaux. Il avait tout ce qui fait le romancier, le peintre de mœurs : l'esprit, la verve, l'entrain, et à un haut degré ce don si rare, l'observation comique, l'observation pénétrante et juste. Il nous a donné, en se jouant, de gais et charmants petits tableaux, qu'il aurait pu multiplier en laissant sa verve courir librement, et dont il lui aurait été facile d'étendre le cadre jusqu'au roman. Son talent aurait grandi avec le sujet ; c'est la volonté seule qui lui a manqué pour doter notre littérature d'un conteur original, d'un Émile Souvestre, d'un Alphonse Karr. Nos mœurs ne pouvaient rencontrer un écrivain qui fût mieux doué pour saisir et pour peindre leur côté joyeux, pour noter dans la mémoire des générations de l'avenir les éclats de la vieille gaieté canadienne."

1845

ESSAI SUR LA LITTÉRATURE DU CANADA (1)

. . . . Et Colomb poétique,
D'un nouveau monde étalant les trésors.
BÉRANGER.

MESSIEURS,—Nous ne pouvons le dissimuler, la culture des lettres est à son enfance parmi nous ; à peine comptons-nous quelques essais littéraires ou historiques. Lus avec plaisir, lors de leur publication, par le petit nombre des amis de la littérature du pays, plusieurs de ces productions, dignes cependant d'un meilleur sort, sont depuis tombées dans l'oubli. Les auteurs de ces écrits, trompés pour la plupart dans leur attente, et pleurant l'indifférence glaciale qui accueillait leurs efforts, renonçaient à cette carrière ingrate ; puis refoulant en eux les nobles inspirations prêtes à se développer, et comprimant les élans de l'hôte intérieur que l'enthousiasme avait un instant éveillé, ils se mêlaient de nouveau à la foule, et marchaient avec elle de son pas lourd et monotone.

Nous devons certainement regretter cette apathie funeste qui a, jusqu'à ce jour, accueilli les premiers pas de l'écrivain ; mais ces regrets seraient superflus, si connaissant l'obstacle, nous ne cherchions en même temps les moyens de le vaincre.

Je ne prétends point, messieurs, faire la critique de nos écrivains, mais cependant je dois dire que peu d'entre eux ont su, suivant moi, donner à leurs œuvres une couleur originale, et distinguer le caractère propre à notre littérature. Imitant au lieu de créer, ils nous peignaient les hommes de nos jours, les sciences et les mœurs de notre époque, hommes, scènes et mœurs à peu près semblables à ceux de l'ancien monde. Erreur doublement fatale,

(1) Cet essai a été lu devant la société des Amis.

puisque en même temps qu'ils dépouillaient leurs œuvres du cachet de l'originalité essentielle dans les ouvrages d'imagination, ils se trouvaient à lutter avec les grands maîtres de l'Europe ; lutte dans laquelle ils devaient nécessairement succomber, car leurs tableaux ne pouvaient offrir les grands traits de ceux de leurs rivaux. Notre population actuelle, laborieuse et morale, mais peu nombreuse ; notre histoire dépouillée des grands événements qui ont agité l'Europe au commencement de ce siècle, ne leur offraient qu'un champ ingrat à cultiver : aucun de ces caractères puissants, aucune de ces passions orageuses qui bouleversent les sociétés et excitent les hommes à des œuvres remarquables, soit dans la voie du crime, soit dans celle de la vertu.

Voilà, je crois, l'une des causes du peu de succès de ces écrits ; car eussent-ils été irréprochables sous le rapport du style et de l'exécution, ils ne pouvaient sortir du cercle étroit et peu nombreux que forment les amis des lettres dans ce pays. Ils ne pouvaient offrir aucun intérêt puissant aux populations de la vieille Europe, courtisane blasée qui ne saurait goûter les émotions douces et tranquilles, mais qu'il faut exciter par des émotions fortes, par des portraits nouveaux. Aussi, je vous le demande, messieurs, quelle œuvre pouvons-nous citer qui ait traversé l'Océan ? quel monument de notre littérature a été rappeler aux hommes de notre ancienne patrie, de cette France que nous n'oublions point, que les descendants des aïeux communs sont dignes de leur nom et de leur origine ?

Cependant à celui qu'une noble émulation inspire, à celui qui se sent le courage de braver les veilles et les travaux pour acquérir quelque renom, il faut un théâtre étendu, il faut des applaudissements nombreux.

Si nous voulons atteindre ce but, si nous voulons partager la gloire de nos aînés, nous devons franchir les limites de notre époque. Comme ceux qui, saluant à leur départ les rivages d'Europe, vinrent les premiers planter sur ces bords l'étendard de la civilisation, nous devons dire adieu

aux hommes de nos jours, à nos institutions ; nous devons remonter aux premiers temps de notre histoire. Jamais main hardie n'a osé lever le voile qui dérobe ces temps inconnus ; jamais un pied ferme n'a osé franchir le seuil de cette nature majestueuse. Ainsi nos fleuves roulent leurs ondes immenses, sans qu'on ait vu leurs vagues se choquer, leurs flots réfléchir l'or du soleil ou l'azur des cieux ; ainsi nos montagnes élèvent leurs masses énormes sans qu'on y ait entendu gronder le tonnerre ou parler l'écho toujours silencieux. Et cependant, s'il est vrai que le spectacle de la nature puisse seul inspirer des pensées grandes, sublimes, s'il est vrai qu'il soit comme une glace d'où reflètent nos inspirations et d'où elles doivent jaillir dans tout leur jour, quelle carrière immense s'ouvre devant vous.

Vous n'irez plus sur le bord des ruisseaux limpides, épier les naïades endormies par le bruit monotone de leurs ondes ; mais vous nous peindrez de vastes nappes d'eau dont l'œil peut à peine distinguer les limites d'avec l'azur de l'horizon, tantôt unies comme une glace, puis, lorsque le vent souffle, soulevant des vagues qui le disputent à celles de l'Océan. Alors si vous animez par la présence de l'homme cette scène immense mais muette, vous nous montrerez, sur la cime blanchie des flots, le sauvage assis dans son canot léger fait d'écorce d'arbre. La tempête mugit sur sa tête, mais lui, l'aviron à la main, et l'œil sur la vague qui s'avance, il nage, et son canot, faible mais rapide, semble voler sur les ondes qu'il sépare avec sa pointe arrondie en demi-cercle. Ou si vous bravez le froid des hivers, vous verrez ces mêmes lacs couverts d'une glace épaisse, transparente et polie comme un cristal, de loin s'élevant en glaçons de toutes formes, comme des pierres dans un champ. Quelquefois cette glace disparaît sous la neige qui, lorsqu'elle est poussée par le vent, monte dans l'air comme des tourbillons de sable glacé, et dérobe au voyageur les traces qu'il doit suivre. Malheur à l'imprudent que l'obscurité surprend

sur ces lacs ; il erre, non plus sous un ciel brûlant, mais sous un ciel glacé encore plus terrible ; il n'entend que le bruit du vent et de la neige qui le frappe au visage. Plus tard, lorsque les neiges amoncelées sur les rives se fondent par la chaleur du soleil, et vont grossir les eaux du fleuve, toute cette vaste étendue de glace se détache du rivage et rase les terres de la côte ; puis s'avançant lentement, mais avec une force à laquelle rien ne peut résister, elle renverse ce qui se trouve sur son passage ; des arbres aussi vieux que ces bords, tombent déracinés ou brisés, avec des craquements horribles. Et si quelquefois un bras trop resserré du fleuve ne peut laisser passer leur masse entière, ces glaces se rompent, et, s'élevant comme une montagne, elles arrêtent les eaux, qui vont inonder les champs.

Mais bientôt ces eaux se retirent. L'on voit se découvrir tout à coup les terres couvertes d'une superbe verdure, et qui semblent se dépouiller d'un voile humide, pour se montrer toutes brillantes de cette nouvelle végétation. Alors encore les scènes sont changées. Nous n'irons plus sous de faibles bosquets pour y voir des nymphes toujours jeunes, quoique décrites depuis tant de siècles ; nous nous enfoncerons dans l'épaisseur de forêts anciennes comme le pôle glacé du nord jusqu'où elles s'étendent. Là nous trouverons des peuples sauvages, peuples au sortir des mains de la nature ; là tout vous semblera nouveau par son extrême ancienneté, et votre esprit, franchissant les siècles, vous reportera aux temps voisins de la naissance du monde.

Tantôt vous nous peindrez toute une bourgade assemblée autour de son chef, le tomahawk en main, et faisant retentir le terrible chant de guerre. Et comme si leur âme féroce se dilatait par cet horrible chant, ils terminent par une danse, exercice ailleurs d'amour et de plaisir. Chacun, volant à sa cabane, s'arme d'arcs, de flèches, de casse-tête, et s'avance, le visage peint des couleurs les plus propres à effrayer, et en hurlant ainsi que des loups

furieux. A peine ont-ils aperçu la troupe ennemie, qu'ils lancent une grêle de flèches ; puis courant avec la rapidité de l'élan qui habite leurs forêts, les deux troupes se joignent corps à corps, une lutte sanglante s'engage, et sur ce champ de bataille, sur ces hommes ainsi aux prises, il ne plane qu'une seule et même pensée, une pensée de rage et de mort. Aussi leur fureur a-t-elle bientôt terminé ces combats ; les plus faibles s'enfuient poursuivis par les vainqueurs, qui pensent n'avoir rien fait, s'ils ne prennent quelques guerriers vivants. Leur âme est rassasiée de vengeance, leurs corps doivent se rassasier de sang ; ce n'est qu'alors qu'ils jouissent pleinement de leur victoire et poussent des cris de triomphe et de joie. Ils élèvent sur de longues perches les chevelures des ennemis tués dans le combat ; quelques-uns conduisent les prisonniers, en leur annonçant les tourments qui les attendent. A leur approche les femmes et les enfants vont les féliciter de leur bravoure, et se hâtent de préparer les instruments du festin qui doit terminer ce jour d'horreur.

Mais laissons ces révoltants tableaux. L'intelligence de l'homme si grande et, pour ainsi dire, sans bornes, se trouve encore au-dessous de la barbarie de ces peuples. Décrivez-nous plutôt la douce tranquillité qui succède tout à coup à ces jours de vengeance. Déjà je vois s'élever au-dessus de ces bourgades, la fumée du *paogan*, ce calumet de paix, et ces sauvages, si féroces sur le champ de bataille, s'endorment dans une noble oisiveté. Si vous vous égarez dans ces bois inconnus, vous pouvez sans crainte gagner leurs cabanes pauvres mais hospitalières ; toue leur haine s'est éteinte dans le sang qu'ils ont versé, et l'amitié règne seule sous leurs faibles toits d'écorce de bouleau. Les étrangers, chez eux, sont appelés du nom de frères, et sont reçus comme des frères ; on s'envie le bonheur de les voir à sa table pour partager les fruits de la chasse. Vous nous direz leur amour filial, leur respect pour les cendres de leurs aïeux, lorsqu'un peuple entier ne veut point aban-

donner sa bourgade, parce que les os de ses frères ne sauraient se lever et le suivre sur la rive étrangère. Vous nous direz aussi leur fermeté dans les tourments, leur mépris de la mort, et les dernières paroles du vieillard mourant : " Que ne me laissais-tu vivre plus longtemps pour t'apprendre à mourir en homme ?" disait-il à l'ennemi qui, voulant abréger ses tortures, lui porta le coup mortel.

Votre plume, plus gracieuse, veut-elle nous peindre des émotions plus douces, des scènes d'amour ? Nous n'irons plus, foulant aux pieds les tapis des boudoirs, troubler dans sa pose langoureuse la jeune fille aux yeux bleus, aux cheveux blonds, vêtue de soie, aspirant les parfums, et préparant des paroles flatteuses, mais bien souvent mensongères. Nous irons sur les bords du fleuve dont les ondes faiblement agitées par une brise légère, reflètent les rayons pourpres du soleil descendant à l'horizon. Sous vos pieds la verdure, au-dessus de votre tête l'azur du ciel, la main sur votre cœur, et oubliant les sentiments factices des nations civilisées, vous évoquerez la fille des peuples qui jadis parcoururent ces rives, la pure et naïve Algonquine au langage harmonieux. Vous nous la peindrez au sortir du bain, ses cheveux noirs encore trempés par les eaux du fleuve et la couvrant toute entière. Elle a reçu, pendant le jour, les présents de chasse des plus beaux guerriers de sa tribu, et cependant une tristesse vague, un désir ou un regret à saisi son cœur ; aucun de ces guerriers, trop occupés de la gloire des combats, n'a murmuré à son oreille le mot que son âme, vierge comme son corps, attendait. Ses yeux noirs, si doux, si limpides, tournés vers le ciel, semblent y chercher ce qu'elle ne saurait trouver au milieu des siens, sur cette terre sauvage ; vous nous direz le cri naïf de sa joie, lorsqu'elle aperçut, pour la première fois, l'Européen qui, bravant les tempêtes de l'Océan, avait abordé sur ces rivages. Oh ! ton amour, jeune fille, qu'il sera beau, qu'il sera pur !

Je n'ai pu, messieurs, tracer que faiblement la route que nous devons suivre, si nous voulons avoir une litté-

rature à nous, une littérature canadienne ; mais j'ose me flatter que vous voudrez bien suppléer vous-mêmes à ce qu'il pourrait y avoir d'insuffisant et de défectueux dans cet essai. Je voulais indiquer le moyen que je pensais le plus propre à vaincre cette indifférence funeste qui, accueillant l'écrivain à son début, bien souvent lui faisait abandonner la carrière littéraire ; je voulais lui faire un horizon plus étendu, agrandir le cercle étroit qui devait jusqu'ici borner son ambition, et lui montrer le monde entier pour théâtre de sa gloire. Nous avons le bonheur de parler une langue que possèdent les personnes instruites de l'Europe presque entière ; partout où parviendront la langue et la littérature françaises, nous pourrons espérer de voir notre œuvre y parvenir, sous l'égide de ses aînées. Et lorsque quelqu'un de nous, plus favorisé du ciel, aura élevé quelque monument littéraire digne d'être offert à notre ancienne patrie, comme le descendant d'Agar, l'Ismaélite séparé de sa famille, mais se rappelant son origine, il le présentera à la France, la priant d'ajouter ce fleuron à sa couronne littéraire.

Pour moi, messieurs, je m'estimerai heureux si j'ai pu laisser sur la route quelques traces qui puissent aider dans leur marche d'autres voyageurs plus hardis.

L. A. OLIVIER.

1845

DE L'HABITUDE DE SALUER LES PASSANTS

Les manières sont l'indice le plus frappant et le plus certain du caractère et de la pensée d'un peuple. Elles sont la peinture de ses mœurs. En effet, tout sentiment généralement éprouvé, toute opinion commune, tout préjugé public, influe sur les habitudes extérieures, et se

GUILLAUME LÉVÊQUE

reflète dans les actes de celui qui le partage ; tellement que l'examen des pratiques journalières des membres isolés d'une société la fait mieux connaître, la dévoile plus clairement que l'étude de ses institutions écrites et de ses faits collectifs. Il y a toujours un certain nombre de personnes qui s'éloignent du type commun et ont des manières différentes de celles de leurs compatriotes ; quelques-unes encore ont un maintien si peu tranché, qu'on ne saurait jamais deviner à quelle nation elles appartiennent ; on les prendrait en tout pays, même dans le leur, pour des étrangers. Mais ces exceptions ne s'appliquent qu'à l'individu ; des manières communes à un peuple entier ne sauraient être trompeuses, aussi sont-ce les pratiques extérieures les plus universellement répandues qui présentent le plus fidèlement l'image de son caractère et de son état social.

Comme les autres peuples, le Canadien se peint dans ses manières. Entre autres, l'habitude de saluer les passants, si fidèlement observée dans nos campagnes, frappe les étrangers au seuil même de notre pays. Parcourez le Canada français d'un bout à l'autre, qui que vous soyez, il vous semblera que tous vous connaissent ; uniformément chaque personne que vous rencontrerez ôtera son chapeau en signe de respect et d'amitié, et vous apercevrez sur la figure de l'inconnu et du voyageur qui passe près de vous l'expression de la bienveillance. Vous serez vous-même forcé, après quelque temps, de convenir que vous passeriez pour un homme mal élevé, si vous n'en faisiez autant et si, conformément à l'usage reçu, vous n'étiez le premier à saluer les femmes ; vous verrez aussi que cette coutume est universelle, commune à tous et réciproque aux grands et aux petits, aux riches et aux pauvres, à la vieillesse et au jeune âge.

Cet échange d'égards et de civilités qui paraît particulier à notre pays, ce salut si futile en apparence et si peu réfléchi, exprime cependant une des pensées les plus profondes, un des plus nobles sentiments qui puissent animer

un peuple. Les grandes pensées viennent du cœur, dit Vauvenargues, et que dit le cœur ? les hommes sont tous frères et tous égaux. Voilà la pensée qui engage le Canadien à saluer son compatriote et l'étranger, l'inconnu et l'ami, à ôter son chapeau lorsque passe le riche ou l'indigent. Il fait ce que son cœur lui dit, ce que son âme lui inspire. Cet homme, ce voyageur m'est inconnu, dit-il, mais il est peut-être malheureux ; qu'il soit consolé, il verra qu'il n'est pas seul sur la terre, que d'autres pensent à lui ; et il lui souhaite le bonjour. Cet autre peut-être est un ami encore inconnu, mais qu'il trouvera dans d'autres temps ; il le salue pour lui dire qu'il est maintenant le sien et l'inviter par ce signe à réclamer son aide. Est-ce un homme puissant, un riche, qu'il sache que le Canadien n'envie ni son rang ni sa fortune. Au pauvre, au malheureux, il dira, le front découvert : que Dieu te bénisse, frappe et tu trouveras un abri sous mon toit. Voilà ce que veut dire le salut donné aux passants ; c'est l'expression de la confraternité, de la justice et de l'égalité qui distinguent les Canadiens.

Cet usage indique aussi la persuasion de l'égalité entre tous les hommes, c'est une protestation de chaque instant, de tout un peuple, contre ces distinctions sociales qui s'établissent au hasard, qui attribuent aveuglément, aux uns la fortune et la considération, aux autres le mépris et la misère ; et cette idée de l'égalité est commune à tous les Canadiens aussi bien que l'estime qu'ils ont pour toute personne, en quelque position qu'elle se trouve placée. Chez la plupart des peuples, on se dit en parlant des autres hommes : *je suis autant que vous*, et l'on craindrait de perdre de son importance en leur témoignant le moindre respect ; c'est l'orgueil et l'égoïsme et la préférence de soi-même qui inspirent ce sentiment ; n'est-il pas plus digne, plus généreux en saluant le passant comme font les Canadiens, de dire : *vous êtes autant que moi, je vous estime à l'égal de moi-même ?*

Cette habitude de saluer tout le monde indistinctement

a encore sa source dans un sentiment religieux et appartient à la plus haute philosophie. L'homme est sur cette terre celui de tous les êtres qui se rapproche le plus de la divinité. Il a été créé à son image, et son âme est le souffle de Dieu. Si sa nature est tellement élevée, si la meilleure partie de lui-même a une origine aussi sublime, ne mérite-t-il pas tous les égards ? n'est-il pas digne de tous les respects ? et honorer l'humanité, honorer l'homme, n'est-ce pas rendre hommage à son créateur ? En effet l'esprit de Dieu est partout vivant dans l'humanité ; chez le bon et le méchant, chez le grand et le petit, chez l'enfant nouvellement mis sur la terre, chez le veillard prêt à remonter vers son auteur, chez la femme qui, plus souvent que nous, pense à Dieu, et s'élève davantage vers lui en l'adorant avec plus de ferveur. Il semble donc que tous les hommes, quels qu'ils soient, ont droit à notre respect ; cette considération, mes amis, aussi bien que la vénération due à nos anciens usages, vous engagera à toujours faire comme jusqu'ici, à conserver *l'habitude de saluer les passants.*

GUIL. LÉVESQUE (1).

(1) M. Guillaume Lévesque était avocat. Il fut un de ceux qui furent condamnés à mort par la cour martiale de sir John Colborne, pour avoir pris part au mouvement insurrectionnel de 1838. Son jeune âge (il n'avait alors que dix-neuf ans) le fit gracier, mais à condition qu'il irait vivre à cent lieues de la frontière. Il passa en France, où il fut quelque temps employé au ministère des affaires étrangères. Quelque temps après son retour au pays il fut nommé traducteur français à l'assemblée législative. On lui doit plusieurs écrits remarquables, outre ceux qui sont reproduits dans le present recueil. Il mourut à Québec en 1855, âgé de 36 ans.

1845

LE DÉBITEUR FIDÈLE (1)

I

> Les rayons purs du soir, chassant les noirs orages,
> Pour guider notre esquif, éclairent ces rivages.

Inutile de vous dire, je crois, que le fait suivant n'est point de l'histoire contemporaine ; le titre seul l'indiquera suffisamment au lecteur qui se pique de quelque sagacité. La scène se fût-elle passée de nos jours, je me donnerais garde de vous la raconter ; car, autant vaudrait vous parler de la question du gouvernement responsable, que vous possédez à fond, de l'éloquence de nos députés, que vous admirez tous les jours. Lorsque les créanciers sont revêtus, fortifiés d'une double, triple et quadruple armure de promesse écrite, cautionnement, hypothèque et enregistrement, quel débiteur fortuné pourrait ne pas être fidèle ? Aussi, grâce à l'activité et à l'avidité des procureurs, huissiers et recors, et autres de ce genre, un débiteur frustrant son créancier serait-il un mythe dans notre siècle éclairé et moral.

" C'était il y a déjà longtemps," si l'on me permet cette locution familière à un narrateur de ma connaissance, célèbre par les histoires de son oncle, qu'il rapporte avec exactitude, bien qu'il ne les ait jamais apprises, ainsi qu'il nous l'a depuis avoué ; assez longtemps, en effet, pour que peu de mes lecteurs se rappellent l'époque, car c'était en août 1742, quelques années après la concession du fief Tonnancour ou de la Pointe-du-Lac, par messire Charles, marquis de Beauharnois et Gilles Hocquart,

(1) Le fait sur lequel repose cette histoire, m'a été rapporté comme véritable ; l'est-il ? jugera qui lira. Le lieu de la scène était l'île d'Orléans, près de Québec, le nom était Fraser, au lieu de Dumont.

intendant, à sieur René Godefroy de Tonnancour. L'élan voyageur pouvait alors descendre librement des montagnes du nord et venir se désaltérer dans les eaux de notre beau lac Saint-Pierre, que ne troublait aucune roue de bateau à vapeur ; le maskinongé superbe pouvait dormir paisiblement sur les ondes, en faisant briller au soleil ses écailles argentées, car ce n'était que bien rarement encore qu'une main ennemie savait le surprendre pendant son sommeil.

D'après cette date et la tranquillité dont jouissaient les hôtes des bois et des eaux, vous devinez sans doute que le roi de la création n'avait point fixé son domicile dans cette partie, jusqu'alors oubliée, de notre globe. Aussi n'y voyait-on point ces maisons blanches des cultivateurs, qui paraissent comme des amas de neige au milieu des arbres verts, ni ces moissons jaunes, formant un fond doré duquel ressortent les maisons blanches et les arbres verts. Trois ou quatre cabanes isolées, près de cette langue de terre connue sous le nom de la *Pointe-du-Lac*, qui s'avance en front de la seigneurie du même nom et forme l'extrémité nord-est du lac Saint-Pierre, était tout ce que l'œil le plus exercé aurait aperçu en fait d'habitations. Une était située à l'extrémité même de la pointe ; quelques pièces de bois grossièrement équarries et placées horizontalement les unes au-dessus des autres, formaient les murs de cette cabane ; son toit, d'écorce de bouleau, s'élevait à peine à la hauteur des vagues soulevées par la tempête. Comme on le voit, aucun maître de l'art n'avait présidé à sa construction ; et quelque badaud de Paris l'eût-il vue, elle aurait justifié, dans son esprit, cette honnête chapelier de la capitale de France, dont l'enseigne représentait deux castors, avec ces mots : Aux architectes canadiens.

A quelque distance, un homme était assis sur le sable du rivage ; une chemise de grosse toile fabriquée dans le pays, un pantalon de même étoffe descendant à peine à la cheville du pied et attaché sur les reins par une ceinture de cuir, un chapeau de paille à bord étroit et orné d'un

padou noir, tel était son costume. Il fumait, en reprenant une seine ; non loin, un enfant d'environ six ans courait sur le sable, ramassait de petites pierres plates qu'il lançait sur l'eau, et jetait à son père un cri de joie lorsqu'il parvenait à faire quelques ricochets. A la vue de cet homme, vous auriez dit son état ; sa taille moyenne mais forte annonçait l'agilité ; son teint vif et bruni, une exposition fréquente à la réflexion des rayons du soleil produite par l'eau ; il était pêcheur et s'appelait Pierre.

Après avoir travaillé quelque temps, il regarda le lac, puis le ciel, puis l'enfant qui jouait encore sur le rivage ; alors il appuya sa tête sur ses mains et se mit à siffler un air triste et lent, celui d'une chanson de canotier bien connue : *La belle Françoise.* A peine eut-il fait entendre quelques notes de ce chant plaintif, qu'une femme, jeune encore, sortit de la cabane et vint doucement s'asseoir près de lui.

—Pierre, lui dit-elle en posant sa main sur son épaule, pourquoi ce chagrin, ce découragement ? N'as-tu plus de confiance dans M. Dumont ? Il ne nous a jamais refusé ; lorsqu'il saura que la pêche nous a manqué malgré ton travail continu, il nous aidera encore.

—Je connais son cœur ; mais je n'oserais plus le voir ; ce serait l'aumône que j'irais lui demander et je ne puis supporter cette pensée. Déjà il m'a prêté deux fois ; peut-être regarde-t-il à l'instant comme une perte les avances qu'il m'a faites ; et tu sais que, quoique bon et généreux, il veut que nous soyons exacts, car nous ne sommes point les seuls qu'il secourt ; jamais je ne pourrai me présenter devant lui avant de les lui avoir remises.

—Si tu le veux, je t'accompagnerai ; j'ai été élevée dans sa maison, il m'en coûtera moins qu'à toi de lui parler ; d'ailleurs, tu sais qu'il le faut : car si nous abandonnons la pêche, que ferons-nous pendant l'hiver ? et nous ne sommes plus seuls à supporter la misère, ajouta-t-elle en regardant l'enfant qui accourait à eux en riant.

—Non, Marguerite, dit-il ; pour toi, pour notre enfant, j'irai ; mais ce sera la dernière fois.

Deux heures après le dialogue que nous venons de rapporter, Pierre débarquait d'un canot en bois qu'il tira sur la grève de la banlieue de Trois-Rivières ; il avait un aviron dans une main, dans l'autre un gilet de drap bleu qu'il revêtit bientôt. Il s'avança vers une maison située à quelque distance du rivage ; d'une construction simple mais forte, cette maison, bâtie en pierres, formait un rectangle ou carré long ; la toiture en bardeaux, d'une hauteur qui semblerait excessive aujourd'hui, présentait à l'œil cette déclivité raide et désagréable que nous remarquons encore dans quelques vieilles bâtisses de l'île de Montréal ; l'architecte avait donné aux pignons qui supportaient le toit, la dimension alors voulue par les ordonnances des intendants de la province, celle d'un triangle équilatéral ayant pour base le côté du parallélogramme formant la profondeur de la maison. Heureux temps où l'habitant de la campagne ne pouvait construire sa demeure que suivant la mesure prescrite par l'autorité !

Antoine Dumont, propriétaire de cette habitation et de la terre ou ferme sur laquelle elle était construite, située à une petite distance de Trois-Rivières, était connu par son amour du travail qui, cependant, n'excluait point chez lui la pitié pour les malheureux ; différent, en ce point, de quelques parvenus de nos jours, qui répondent à l'indigent " de gagner sa vie," et croient, par cet avis charitable, avoir satisfait aux devoirs de l'humanité. Né à Québec, il avait reçu son éducation au collège des Jésuites de cette ville ; institution où la jeunesse, en étudiant les langues, la littérature et les sciences, apprenait en même temps les arts pratiques dont la connaissance est si nécessaire dans un pays comme le nôtre ; institution éteinte, mais que nous regrettons encore. Plus tard, il était venu s'établir sur cette terre, qu'il avait défrichée lui-même en grande partie. Sa femme, morte depuis plusieurs années, ne lui avait laissé qu'un fils, nommé

Charles, et une fille mariée à un riche marchand de pelleteries, de Trois-Rivières.

Monsieur Dumont, ainsi que le nommait la bourgeoisie de cette ville, ou le père Dumont, suivant les pauvres qui avaient recours à sa générosité, était dans un champ lorsque Pierre se présenta à la maison. On lui indiqua l'endroit vers lequel il devait se diriger, et bientôt il aperçut une dizaine de personnes auprès d'un orme qui se trouvait au milieu du champ, et avait été laissé debout, suivant l'usage, pour abriter les moissonneurs pendant leurs repas. M. Dumont était assis au pied même de l'arbre, le dos appuyé sur le tronc ; les autres, sur l'herbe, formaient un demi-cercle devant lui. A ses longs cheveux gris, à l'air de bonté et de calme empreint sur sa figure, vous auriez dit Booz au milieu des moissonneurs bibliques. Aussitôt qu'il vit Pierre s'avancer vers lui, il porta la main à son chapeau et le salua ; puis il lui parla de Marguerite, de son enfant, et l'invita à partager le repas. C'était la collation que l'on distribue, pendant l'après-midi, aux personnes qui travaillent aux récoltes ; quelques terrines de lait coagulé, nourriture légère, mais, par l'acide qu'elle contient, très propre à désaltérer.

Lorsque le repas fut terminé et que chacun fut retourné au travail, M. Dumont s'adressa de nouveau à Pierre ; il lui parla encore de Marguerite qui, orpheline, avait été élevée dans sa maison. Ce dernier lui ayant expliqué le but de sa visite, M. Dumont s'empressa de revenir à sa demeure, pour lui donner ce qui était nécessaire, afin qu'il pût prolonger son séjour à la Pointe-du-Lac et continuer la pêche ; lui répétant plusieurs fois qu'il devait compter sur lui dans les moments difficiles.

Touché de cette bonté, de cette délicatesse qui savait lui épargner même une allusion aux prêts qu'il lui avait déjà faits, Pierre sentit son cœur battre d'émotion et de gratitude, lorsque à son départ, M. Dumont lui présenta amicalement la main et lui souhaita un heureux voyage. Pierre, à son tour, pressa la main de son bienfaiteur

et lui dit : Mort ou vif, dans trois jours vous me reverrez.

II

Que mon âme s'envole au séjour de la paix
Et qu'au sein d'Abraham elle vive à jamais.

Le 25 août 1743, M. Dumont, suivant sa coutume, passa une partie de la journée dans son champ, veillant aux travaux de la moisson. Il était accompagné, ce jour-là, de son petit-fils, jeune enfant d'environ dix ans ; assis au pied de l'orme dont nous avons déjà parlé, il présida au repas du midi de ses employés. Un an s'était écoulé depuis la scène rapportée dans le chapitre prédédent et, cependant, aucune trace de son passage ne paraissait sur sa figure ; son visage serein avait encore le même air de bonté et de calme ; seulement ses cheveux plus blancs ajoutaient à son air respectable. Il adressa souvent la parole aux moissonneurs pendant le repas ; et quelques-uns d'entre eux remarquèrent qu'il le faisait avec plus d'intérêt qu'à l'ordinaire. Lorsque le repas fut terminé, il leur annonça qu'ils pourraient laisser le travail plus tôt que de coutume, et qu'il désirait les voir réunis dans sa maison, à quatre heures de l'après-midi.

Alors, donnant la main à son petit-fils, il s'éloigna lentement de cet arbre, sous lequel il s'était reposé tant de fois, et dont les branches et les feuilles, toujours vertes, couvraient le sol d'une ombre épaisse. Il regarda longtemps cette terre qu'il avait défrichée et qui l'avait nourri depuis tant d'années, les blés qu'il avait semés et que l'on récoltait. Il parcourut ainsi une partie de la ferme, l'examina avec soin ; ensuite il s'arrêta, porta la main à son chapeau, et, se découvrant, il regarda encore une fois les moissons, les arbres, puis l'enfant qu'il baisa au front, puis le ciel ; dans son attitude, dans son regard, vous auriez lu un adieu à la terre, une action de grâces à la divinité, une prière pour sa race. Après il reprit tranquillement le chemin qui conduisait à sa demeure.

[La suite de ce récit est extraite d'une lettre de messire C***, prêtre et curé desservant alors la ville et banlieue de Trois-Rivières ; cette lettre était adressée à un prêtre du diocèse de Québec.]

" Dumont, écrivait le prêtre, était venu chez moi la veille ; il revint à la ville ce matin, reçut le sacrement de l'Eucharistie et, sur ma demande, déjeuna avec moi. Vous savez que nous étions amis d'enfance ; nous avions étudié ensemble, pendant plusieurs années, au collège des Jésuites à Québec. Il me dit que le jour était arrivé de ne pas oublier de le venir voir chez lui dans l'après-midi ; d'ailleurs, je savais le but de la visite qu'il me demandait, il m'en avait déjà parlé.

" Lorsque j'arrivai chez Dumont, je trouvai toute sa famille rassemblée dans sa maison ; sa fille, mariée à M. P . . . de Trois-Rivières, son mari, ainsi que leurs enfants, Charles Dumont et sa femme, qui demeuraient avec leur père ; Marguerite, orpheline élévée par Dumont et veuve d'un pêcheur de notre ville, connu sous le nom de Pierre, et son enfant ; puis enfin quelques amis intimes de Dumont ; dans la première salle de la maison se trouvaient aussi tous les gens qu'il employait sur sa ferme. Je vous avoue que je fus ému à la vue de ces personnes qui causaient tranquillement ensemble ; aucune, évidemment, ne savait ce qui devait avoir lieu.

" La chambre dans laquelle se trouvait Dumont, ainsi que sa famille et ses amis, avait vue à l'est et à l'ouest ; un lit était placé au milieu de cette chambre, de façon que, couché sur ce lit, on pouvait porter ses regards alternativement de l'orient à l'occident ; les croisées étaient ouvertes et l'air circulait librement dans la salle.

" Dumont vint à moi lorsque j'entrai dans cette chambre ; sa figure grave et douce que vous avez remarquée lorsque vous le vîtes chez moi, était la même. Il me fit asseoir à côté de lui, près d'une croisée donnant à l'est :— Mon ami, me dit-il, je repassais ma vie et je vous attendais. Il donna ordre d'introduire les personnes qui se trouvaient dans la première salle ; puis il me demanda de

passer avec lui de l'autre côté de la chambre, qui était à l'occident. Il regarda le soleil qui descendait à l'horizon ; alors s'adressant à ses enfants, à ses amis, à ses employés, il leur parla d'une voix calme :—Vous vous rappelez, leur dit-il, la mort de Pierre, arrivée l'année dernière. Je l'avais vu le même jour ici ; il était venu à moi qu'il regardait comme son père et j'eus le bonheur de pouvoir lui être utile. Je connaissais son caractère honnête, son amour du travail, je l'aimais . . . peut-être aussi pour toi que j'avais élevée, Marguerite, ajouta Dumont. A son départ, lorsqu'il me donna la main, je me sentis ému ; je pensais au danger continuel qu'il bravait pour gagner sa vie et je lui dis de revenir à moi avec confiance ; il me répondit alors ces mots qui se gravèrent ensuite davantage dans mon esprit : Mort ou vif, dans trois jours vous me reverrez.

" Trois jours après son départ, continua Dumont, il y a aujourd'hui un an de cela, j'étais dans mon champ, à peu près vers cette heure ; je vis s'avancer vers moi un homme vêtu d'une chemise et d'un pantalon de toile, mais mouillés et salis par le sable et une terre humide ; ses cheveux, trempés d'eau, tombaient sur son visage ; nous ignorions alors la mort de Pierre et j'eus peine à le reconnaître. Cependant, je me rappelai ses traits ; je voulus lui parler, il me fit signe de garder le silence.—M. Dumont, me dit-il, je viens remplir la promesse que je vous fis à mon départ. Puis il me rapporta sa mort ; comment il s'était noyé en voulant traverser le lac, le soir même de son départ de chez moi ; détails que je vous appris alors. Il te rappela à moi, Marguerite, ainsi que votre enfant. Charles, ajouta Dumont en s'adressant à son fils, cette dette est sacrée pour nous ; tu l'acquitteras, n'est-ce pas, pour l'amour de moi ? Puis Dumont parlant de nouveau à ceux qui l'écoutaient :

" Mais ce que je ne vous appris point, mes amis, c'est que je devais bientôt vous quitter ; Pierre m'annonça le jour et l'heure que je devais vous dire adieu.

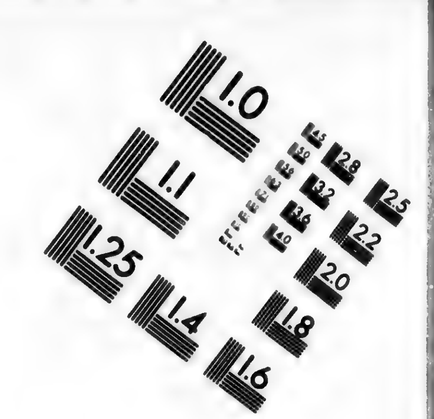
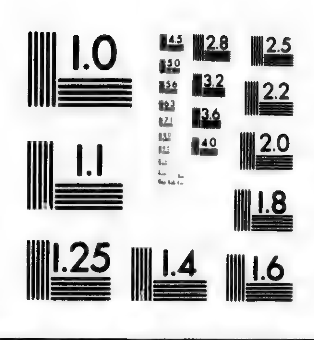


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"



Dans un an de ce jour, me dit-il, lorsque le soleil disparaîtra . . . .

" Ici, Dumont cessa de parler, sa fille s'était jetée dans ses bras. Je ne puis vous peindre la scène qui suivit. Je savais d'avance ce qui devait avoir lieu, et cependant, lorsque Dumont, après avoir embrassé ses enfants, avoir dit adieu à ses amis et à toutes les personnes présentes, m'offrit sa main, je sentis quelques larmes mouiller mes yeux.

" Il regarda de nouveau à l'occident ; le soleil approchait de l'horizon.—Il est temps, me dit-il, et il se coucha sur le lit qui se trouvait au milieu de la chambre. Je lui administrai les derniers sacrements de notre Église; lorsque j'eus fini, il me demanda de réciter la prière des agonisants ; prière sublime que nous avions souvent admirée ensemble, et que je n'ai jamais lue sans arracher des larmes aux parents et aux amis du chrétien mourant.

" Après cette prière, Dumont ne parla plus ; il avait fermé les yeux, je me hâtai de regarder à l'ouest ; le soleil brillait encore.

" Pas un souffle de vent n'agitait l'atmosphère. A l'est de longs nuages pourpres, séparés par des nuances d'azur, s'élançaient en gerbes dans la voûte céleste, et formaient un immense cône renversé sur la ligne du lac Saint-Pierre qui bornait la vue de ce côté. Bientôt la base colossale du cône lumineux s'abaissa sur l'horizon, et il me sembla voir en réalité cette magnifique description du prophète royal, dans laquelle il peint la terre servant de marchepied à l'Éternel.

" Je ne saurais vous dire quelle sensation j'éprouvais ; tantôt j'examinais la figure de Dumont, toujours sereine et ne trahissant aucune douleur physique ; tantôt je portais mes regards vers le couchant. Le ciel était pur ; un seul nuage se trouvait au-dessous du soleil, dont le globe étincelant l'inondait de ses flots de lumière. Enfin le nuage disparut, le disque brillant touchait à l'horizon.

" Dumont s'assit alors sur le lit ; sa famille, ainsi que

Marguerite et son enfant, était à genoux près de lui ; il les regarda une dernière fois, éleva ses mains pour les bénir, puis il appuya de nouveau sa tête sur l'oreiller, le visage tourné vers l'ouest.

" Le soleil avait cessé de briller ; Dumont avait cessé de vivre."

L. A. OLIVIER.

1845

L'APRÈS-COUCHER

Chaque homme a son moment, son heure, dans le cours de la journée, qu'il préfère davantage. Il n'y a, pour ainsi dire, qu'à cette heure, qu'à ce moment qu'il jouit, qu'il se sent vivre ; tout le reste du jour n'est qu'une attente continuelle de cet instant de prédilection.

Les uns, et ce sont le poète, l'artiste, l'homme religieux, préfèrent à tout autre moment de la journée le temps qui s'écoule depuis l'instant où le jour commence à poindre jusqu'à celui où l'homme laborieux commence ses travaux. Le poète, l'artiste, aime à se répandre dans la campagne à l'aube du jour, il aime à retremper son imagination et à puiser de nouvelles inspirations dans la nature qui s'offre en ce moment dans toute sa grandeur et dans toute sa beauté. Le chant matinal des oiseaux, le léger bruissement des feuilles qu'agite la brise un peu avant l'apparition de l'aurore, puis l'aurore elle-même qui imprime une teinte rose à l'orient, le soleil levant n'apparaissant d'abord que comme un point à l'horizon, puis éclatant tout à coup comme un vaste incendie qui augmente d'instant en instant, tout, tout à cette heure où la nature semble, toute belle et toute fraîche, sortir pour la première fois du néant, contribue à inspirer le génie du poète, de

l'artiste, et à élever, exalter l'âme de l'homme véritablement religieux, à la vue des ouvrages de son créateur. Le génie et l'âme pieuse doivent donc préférer cette heure à tout le reste du jour. Un peu plus tard arrive pour l'homme d'affaires, pour le spéculateur, pour l'homme d'argent, en un mot, le moment de jouir. Le voyez-vous à son bureau, la tête appuyée dans une main, tenant une plume dans l'autre, le voyez-vous, ce négociant, calculer, supputer le succès d'une affaire, objet de sa sollicitude et de toutes ses espérances ? Il voit déjà d'avance les profits qu'il pense faire, réalisés et placés à gros intérêts ; il voit sa fortune prospérer, augmenter de jour en jour ; il se voit capable de plus grandes entreprises encore ; et qu'est-ce que tout cela pour le négociant, si ce n'est de la jouissance, ou plutôt si ce n'est sa première, son unique jouissance ?

Voyez cet autre : environné de nombreux clients qui le consultent chacun sur son affaire, répondant doctement à tous, encouragé par la confiance qu'on lui témoigne et par les écus qu'on fait pleuvoir sur son bureau, croyez-vous qu'il ait un instant, dans la journée, où il jouisse comme en ce moment ? Les clients s'écoulent l'un après l'autre, le voilà seul ; ses jouissances continuent ; il se livre à l'étude, fait des recherches sur les questions importantes qui lui sont soumises, se plaît à trouver des raisons convaincantes, des autorités sans réplique, qui doivent lui assurer le gain d'un procès dont il attend tout, honneur et profit.

Que dirai-je du médecin en vogue, de l'architecte au milieu de ses plans, de l'ouvrier intelligent dirigeant ses travaux ? N'est-ce pas, pour tous, le moment des occupations qui leur plaît davantage ?

Il est trois heures, heure de prédilection, heure de bonheur pour la jeune fille vaniteuse, pour la coquette, pour le fashionable, pour l'homme, pour la femme qui font consister toute leur existence dans la coupe d'une robe, d'un habit, qui emploient toutes leurs facultés

morales et physiques à porter un chapeau, à nouer une cravate de telle et telle manière.

Voyez cette jeune fille joyeuse et légère, l'air satisfaite d'elle-même, parcourant nos rues, nos places les plus fréquentées, dans son costume le plus élégant. Elle salue celui-ci, donne la main à celui-là, accorde un sourire à cet autre, toujours avec des manières, une démarche qui veulent dire ni plus ni moins : Voyez donc comme je suis charmante, gracieuse, comme cette mante, ce bonnet, me font à merveille ; n'êtes-vous pas heureux de me donner la main, d'avoir un sourire, un salut d'une jeune personne comme moi ? N'est-elle pas heureuse, en ce moment, cette jeune fille ?

Le voyez-vous, ce dandy, cet homme à la mode, la taille emprisonnée dans un frac hermétiquement fermé, les pieds logés à grande peine dans des bottes vernies que sa sœur, beaucoup plus jeune et plus délicate que lui, ne pourrait endurer sans souffrir ? il a la barbe originalement taillée, il est chargé de chaînes, de bagues, d'épingles, il a une canne à la main, la lorgnette à un œil qu'il ferme, ne pouvant voir que de celui qui n'est point orné d'un bijou si utile ; le voyez-vous courir après, au-devant de toutes les dames qu'il connaît, qu'il ne connaît pas, les accompagnant partout où elles ne veulent pas ? le voyez-vous au coin d'une rue, sur une place publique, prenant des poses plus ou moins élégantes ou burlesques, cherchant à se faire remarquer, admirer partout et de tous ? Il lui semble que tout le monde n'a d'yeux, n'a d'admiration que pour lui. Ne jouit-il pas ce jeune homme ? n'est-ce pas son heure de triomphe, d'engouement de lui-même ?

Mais l'heure s'avance ; c'est l'heure du dîner, l'heure du gourmet, de l'homme qui, comme dit l'Écriture, fait un dieu de son ventre. Tout lui rit dans la figure, à cette heure ; vous vous apercevez que cet homme s'attend à quelque chose de suprêmement agréable. Il jouit déjà au bruit des assiettes et des couteaux ; l'odeur des

viandes, des sauces, lui fait éprouver des émotions dont il n'est pas le maître ; il est radieux, sympathique, il s'approche de vous, vous serre la main. Ne croyez pas qu'il vous en estime davantage ; non, mais il va manger. A table, c'est tout autre chose ; de bruyant, de cordial qu'il était, il devient muet, taciturne, morose ; c'est que, voyez-vous, il mange, il jouit, et que cette jouissance ne demande pas à être partagée.

Mais il se fait tard, les ténèbres ont déjà enveloppé notre hémisphère d'un de leurs plus légers voiles, la nature semble s'assoupir ; il n'est plus jour, mais il n'est pas encore nuit. Heure de bien douces émotions pour le cœur sensible de celui qui aime et qui voit s'approcher le moment où il va revoir l'ojet de toutes ses pensées, de toutes ses affections ; il se rappelle sa dernière visite à cet objet chéri, les douces paroles qu'ils ont dites, les doux regards qu'ils ont échangés. Il songe à ce qu'il va lui dire ; il ne trouve pas d'expressions assez belles, assez vives, assez passionnées, pour lui exprimer son amour, ses espérances.

C'est encore à cette heure que le joueur d'habitude dresse ses plans d'attaque et de défense, qu'il s'étudie, qu'il s'applique à trouver de nouveaux moyens de faire des dupes ; c'est à cette heure qu'il s'abandonne à ses fous projets d'une fortune qu'il espère gagner au jeu ; c'est à cette heure qu'il jouit dans l'espérance de réparer les pertes qu'il a faites, ou de faire de nouveaux gains.

C'est à cette heure encore que notre jeune fille, notre élégant, que la coquette, que le fashionable reprennent leurs jouissances, en faisant leur toilette de bal, en se préparant à faire effet dans un salon par leurs manières distinguées, leur mise recherchée, leurs grands airs, leur simplicité affectée, leurs sourires continuels, leur gravité outrée, le tout selon le monde qu'ils pensent rencontrer ou auquel ils prétendent plaire.

Il est tout à fait nuit. La veillée n'est qu'une continuation, pour ainsi dire, des jouissances de ceux dont je

viens de parler. L'amant est auprès de son amie, le joueur s'abandonne à toute la fureur du jeu, le dandy et la jeune femme brillent de tout leur éclat, dans un bal, dans une soirée ; le disciple de Bacchus, au milieu d'une troupe d'amis, se livre à toute la joie, à toute la gaie folie que lui procure une douce ivresse ; mais je ne veux pas troubler tous ces gens-là. Bientôt ils auront cessé de jouir ; c'est alors que viendra mon tour.

Comme je ne suis ni poète, ni artiste, ni tout à fait religieux, je n'aime pas le matin ; comme je ne suis ni homme d'affaires, ni avocat, ni médecin en vogue, ni banquier, ni architecte, l'heure des affaires n'a pour moi rien d'agréable ; comme je ne suis ni fashionable, ni damoiseau, comme je ne connais pas l'art de faire de l'effet dans un salon, sur une place publique, l'heure de la promenade, des visites de cérémonie, ne me plaît pas du tout ; comme je ne mange que pour vivre et que l'espérance d'un bon, d'un excellent dîner ne m'affecte nullement, l'heure du repas ne me fait aucune impression. Pour moi qui n'ai plus rien à dire en amour, qui ne vas pas aux bals, ne fréquente pas ces salons où tout le monde est comme sur un théâtre, où chacun s'efforce de paraître le moins naturel possible, qui ne suis ni joueur, ni disciple avoué de Bacchus, l'approche de la nuit, la veillée, ne sont pas non plus, pour moi, des moments de jouissances.

Quelle est donc mon heure de choix, de prédilection, mon heure de bonheur, en un mot ?

Eh bien ! pour moi qui fais consister toutes mes jouissances dans les égarements, dans le dévergondage de la plus folle, de la plus étourdie des imaginations, qui ne vis que de rêves d'amour, de bonheur, de grandeur, de gloire, en un mot, pour moi qui ne vis, qui n'existe que dans et par des chimères de toute espèce et de toute forme, je préfère à tout le reste de la journée l'espace qui s'écoule depuis le moment où je me mets au lit jusqu'à celui où je perds entièrement le sentiment de moi-même et que je m'endors.

N'est-ce pas, en effet, l'heure la plus favorable pour les châteaux en Espagne, pour les créations de jouissances, de bonheurs de tous genres ? Vous donnez une forme, un corps, une réalité, à tous vos rêves les plus extravagants, les plus impossibles ; vous vous livrez sans gêne, sans contrainte, à toute le souplesse, à toute l'élasticité d'une imagination en délire, qui ne connaît point de bornes, qui crée et détruit, pour ainsi dire, avec toute la puissance et la facilité d'un dieu.

Je suis au lit, seul, en repos, les yeux bien fermés ; aucun bruit ne frappe mon oreille, les objets qui m'environnent n'existent plus pour moi, et j'en suis bien aise. Pourtant, avant de me livrer pieds et mains liés à cette folle que l'on nomme imagination, je ne puis m'empêcher de faire un léger retour sur moi-même, sur ma position précaire, sur ma pauvreté, sur mon dénûment, mais cette réflexion triste et pénible ne peut durer qu'un instant : car à peine ai-je fermé l'œil que je me trouve de suite avec quatre à cinq cents livres de rente, ce qui n'est pas mal pour un homme qui n'a pas un sol vaillant. Mais tant est vrai le proverbe qui dit que plus on a, plus on veut avoir, qu'un instant après me voilà avec dix, vingt, trente, cent mille livres de rente. Je suis le plus riche individu des deux Canadas. Oui, mais qu'est-ce qu'être le plus riche individu des Canadas, si ce n'est rien, rien du tout ? aussi ne suis-je pas longtemps sans posséder la plus grande fortune, d'abord des deux Amériques, puis de l'Europe, de la terre entière. Crésus, les Rothschild, ne sont que de pauvres gredins quand je me les compare. Oh ! vous ne savez pas comme je jouis alors, comme je me sens heureux de déposer cette fortune aux pieds de celle que j'aime, de celle qui tiendra tout désormais de mon amour, de mon désintéressement ; car elle n'a rien, celle que j'aime, puisqu'il est convenu de dire qu'une fille qui n'a pas d'argent, n'a rien. Comme j'ai de satisfaction à lui prouver qu'avec la faculté de pouvoir choisir une compagne, partout, dans tous les états, c'est elle, elle seule, que j'aime, que je

choisis entre toutes, et pour elle seule. Voilà pourquoi j'ai voulu être riche d'abord.

Mais, j'y pense, qu'est-ce que l'argent? Ma fortune, il est vrai, est immense, colossale, inouïe, mais le mérite personnel ne consiste nullement dans des capitaux, dans des domaines, quelque grands, quelque considérables qu'ils soient, et moi je tiens à de la considération que j'aurai acquise par moi-même, par mes talents, par mon habileté, par ma science. Et de la science, des talents, de l'habileté, n'ai-je pas de tout cela, moi? Me voilà déjà le premier avocat de toute la province, me voilà premier ministre, voilà que le peuple, que le gouvernement ne peut plus se passer de moi ; je tiens les destinées de tout un peuple entre mes mains !

Oui, mais j'étouffe dans des limites aussi rétrécies. Qu'est-ce que la confiance d'un petit peuple comme le mien, qu'est-ce qu'une pauvre réputation canadienne ? On ne me connaît peut-être pas en France. Non ? Eh bien ! je m'y ferai connaître. La France lira mes ouvrages sur la politique envisagée sur toutes les faces qui peuvent l'intéresser le plus immédiatement, cette France ; elle lira le code de lois admirables dont j'aurai fait cadeau à mon pays. J'irai dans cette belle France. Je me laisserai voir de près, sans crainte d'y rien perdre, moi Canadien, son fils, qu'elle laissait passer à l'étranger dans des temps de mollesse et de fainéantise. Louis-Philippe, frappé de ma renommée, m'accorde une entrevue, ou plutôt je lui en accorde une ; il est étonné, surpris de la justesse de mes observations sur la politique européenne. Mes manières larges et étendues d'envisager les intérêts réels de la France, dans ses ressources, dans son commerce intérieur et extérieur, dans ses relations avec le reste du monde, me font regarder par le roi des Français, comme un homme indispensable au bonheur et à la prospérité de la France. Bientôt rien ne se fait sans moi, par moi seul le royaume est gouverné ; toute l'Europe a les yeux sur moi, il n'y a plus que ce que la France fait par

mon ministère qui soit bien, qui soit digne d'admiration !

Oui, l'administration du premier royaume de l'univers, c'est bien beau ; mais la réputation de héros, d'homme de guerre, c'est encore plus éclatant, plus brillant, plus éblouissant . . . Me voilà grand général, comme par enchantement. Arracher les deux Canadas à la domination anglaise, en faire deux républiques séparées, conquérir tous les États-Unis, pour le seul plaisir de vaincre ; ensuite, me faire nommer président, dictateur, commandant général de toute l'Amérique du Nord, équiper une flotte, mais une flotte comme il est difficile de s'en imaginer une, traverser l'Océan, soumettre l'Angleterre, la France, l'Allemagne, la Russie, l'Europe, l'Asie, la terre entière ; en un mot, ne faire de tout cela qu'une vaste république, dont Rome est de nouveau la capitale, n'est pour moi que l'affaire de quelques minutes. Second César, mais César revu, corrigé et surtout augmenté, je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. Napoléon, César, Alexandre, n'étaient que des enfants, des pigmées auprès de moi.

Mais, ô cœur de l'homme, que tu es incompréhensible inconstant ! Croiriez-vous que me voilà blasé sur tout ce qu'ont pu m'offrir la nature et l'humanité dans toute leur générosité sans bornes ? Croiriez-vous que je suis déjà rassasié de gloire, de renommée, de puissance ? Une seule chose me tient encore au cœur : c'est l'amour, ce sentiment le plus vrai, le plus pur de notre âme, cette véritable jouissance. Aussi, quand je m'aperçois que je vais m'endormir, je me hâte de jeter mon or au peuple, ma puissance à qui veut bien s'en charger, je ris de ces mots vides de sens, "gloire et renommée," et, avec la femme que mon cœur a choisie, avec cette femme que la carrière agitée que je viens de parcourir ne m'a pas fait perdre de vue un instant, je viens m'asseoir à l'humble foyer paternel, auprès de mes vieux parents, de mes frères, de mes sœurs ; je reviens dans mon pays, dans

mon Canada, pour ne plus le quitter, pour y goûter en paix le bonheur de la vie domestique. J'ai eu le soin de me réserver, avant de renoncer à ma splendeur d'il n'y a qu'un instant, une fortune respectable, mais pas plus, car l'expérience m'a prouvé que l'argent ne fait pas le bonheur . . .

Ai-je donc tort de préférer *l'après-coucher* à tout le reste de la journée ?

ALPH. POITRAS.

1845

L'AVANT-LEVER

Il y a un moment de tous les jours, dans l'existence de l'homme, où il voit toutes les choses sous leur véritable point de vue, où il s'apparaît pour ainsi dire à lui-même tel qu'il est, où il voit dans sa conscience avec une lucidité, une perspicacité d'esprit qu'il n'a jamais connue jusqu'alors. A ce moment, il estime, sans partialité, toutes les choses humaines selon leur valeur ou leur vanité réelles. Il n'a pas encore eu le temps d'étouffer son bon sens, ses remords, sa conscience, sous un amas de faux raisonnements, de vertus d'apparat et de préjugés.

A ce moment, sa pensée fixe, son espérance de toutes les minutes, ses sentiments les plus doux et les plus dépravés, lui apparaissent dépouillés de toutes illusions. Le voile tombe, le prisme cesse ; il voit le fond du théâtre de la vie humaine en plein jour. Il n'y a plus de spectateurs à ce théâtre ; le gaz n'éclaire plus son enceinte ; c'est le soleil, c'est la lumière même qui lui montre ces scènes avec leurs dessins grossiers, ces murs enfumés, ces loges malpropres, ces rideaux de toile luisante et sans valeur qu'il avait prise pour de la soie.

Une troupe d'acteurs et d'actrices qu'il a vus la veille,

sont là avec leurs figures pâles, tristes et décomposées. Il ne reconnaît plus la jeune fille aux joues roses et à la chevelure flottante qu'on admirait et qu'on applaudissait tout à l'heure encore. Ce jeune homme à la démarche fière et au regard assuré, qui la veille jouait son rôle avec tant d'aplomb et de naturel, dont la voix sonore et vibrante l'a fait frémir d'émotion, il ne le reconnaît plus. Ces costumes brillants d'or et de pierreries qui l'ont tant ébloui, il croit les voir là-bas dans un coin obscur ; il s'en approche, déception ! ce sont de vains oripeaux couverts d'un vil métal et de morceaux de verre.

Ce moment dont je veux parler, cet éclair qui luit à travers les préjugés reconnus et particuliers, à travers la tempête des passions humaines, c'est le réveil, ce sont les quelques minutes qui le suivent. Cet instant est précieux, cet éclair, vous pourriez en prolonger la durée, vous pourriez vous lire vous-même, lire les autres, lire toutes choses à sa brillante clarté, mais vous ne le voudrez pas, je ne le veux pas moi-même.

Supposons-nous dans un immense dortoir où dorment pêle-mêle et sans distinction toutes les passions humaines, toutes les conditions, tous les états.

Prenons le premier venu à son réveil, le fat, le pédant. Le dortoir est rempli de cette espèce de gens. Il vient de s'éveiller, il recommence à penser . . . Il se fait pitié. S'il n'était pas victime de sa propre hauteur, de son dédain pour les autres, de ses manières brusques et repoussantes, de son égoïsme insupportable, ne serait-il pas le premier à se rire de lui-même, à se tourner en ridicule ? Il voit son faible, il s'en aperçoit ; mais cette pensée l'accable, le déconcerte. Il se jette au bas de son lit à la hâte ; l'éclair a disparu. Il se fait beau, jette un dernier coup d'œil à son miroir, et le voilà sur le pavé, ne vous apercevant que du haut de sa cravate qui, trop empesée sans doute, l'empêche de vous rendre votre salut autrement que par un léger clignotement d'yeux et un petit sourire protecteur.

Ce débauché, cet homme sans mœurs et sans pudeur, la honte de l'espèce humaine, qui sans cesse se plonge et se replonge dans toute la turpitude du vice et de la crapule la plus dégradante, assistez à son réveil. Quel réveil ! Il se fait horreur ; il voit toute la hideuseté de sa conduite : il est seul, et cependant il rougit. Que ne s'arrête-t-il un instant à ces pensées de honte et de remords ? Non, non, il se hâte de les chasser comme quelque chose qui peut troubler son repos. Il est déjà debout, il court rejoindre ses compagnons de débauche, et le voilà racontant avec un cynisme affreux les scènes de désordre et d'infamie de la veille, auxquelles il a pris part. Craignant d'échapper au vice, il s'empresse de venir puiser un nouveau courage dans les applaudissements diaboliques de ses satellites, hommes pétris de fange et de boue, rebuts infects des sociétés.

Mais quel est cet être étendu sur un grabat, cet homme à la figure blafarde, parsemée de taches bleuâtres ? Il respire avec peine, de ses lèvres desséchées et entr'ouvertes s'exhale une haleine brûlante et nauséabonde. Arrêtez, le voilà qui s'éveille. A travers les nuages épais qui obscurcissent son cerveau, l'éclair a brillé, le remords s'est fait sentir dans le cœur de cet homme dégradé par l'usage des liqueurs ; mais il n'ose prendre quelques résolutions qui puissent le tirer de cet état d'abjection. Le désespoir s'empare de lui ; s'il trouve sous sa main tremblotante une maudite potion de ce liquide brûlant qui l'a mis dans l'état où vous le voyez, il s'empresse de l'avaler, pour s'oublier lui-même, pour n'être pas accablé sous le poids des reproches de sa conscience, sous le poids de l'opinion publique qui l'écrase. Demain, assistez à son réveil, et vous le trouverez comme aujourd'hui.

Quel est ce jeune homme qui vient de s'éveiller en sursaut et comme frappé d'un choc électrique ? Mais voyez donc comme il a l'air effrayé, épouvanté. Rassurez-vous, ce n'est rien. Ce jeune homme est médecin, voyez-vous ; chaque nuit l'ombre d'une de ses victimes lui apparaît.

Son éclair à lui, sa première pensée, c'est de ne plus soigner. C'est une résolution bien louable chez lui, et surtout très avantageuse aux malades qui lui tombent entre les mains. Mais il ne l'accomplira pas cette résolution. Comment ne pas soigner quand on est médecin ? Malheureusement, un pauvre malade qui souffre depuis longtemps d'une tumeur cancéreuse qu'il a à la gorge, l'attend à son étude.

—Eh bien ! comment êtes-vous ? lui dit le jeune médecin encore en robe de chambre et sous l'impression de ses rêves, bien décidé de ne rien donner à ce malheureux.

—Bien mal, M. le docteur, depuis que j'ai pris vos derniers remèdes, lui dit le patient.

Comme une réponse semblable est le dernier degré d'insulte où l'on puisse se porter envers un médecin, le jeune homme ne se sent pas de colère et de rage, il oublie sa détermination de ne plus soigner.

—Il faut faire l'excision de cette tumeur immédiatement, dit-il avec un sang-froid apparent.

Le malade, las de souffrir, se soumet sans mot dire à l'opération. Le médecin sort ses fatals instruments ; il coupe, il tranche sans miséricorde, et fait tant qu'enfin il enlève et la tumeur et la vie de son patient, qui expire au milieu d'horribles souffrances. Encore un qui lui apparaîtra la nuit dans ses rêves, et qui lui causera des réveils abondants en résolutions infructueuses.

Voyez cet autre jeune homme qui a conservé son air ridiculement grave jusque dans son sommeil. Vous êtes bien peu physionomiste si dans cette figure prétentieuse et semi-magistrale, vous ne reconnaissez à première vue que vous avez devant les yeux un jeune avocat pratiquant.

Tout chez lui ne vous annonce-t-il pas qu'il est incapable de porter autre chose qu'un habit noir à collet droit et une cravate blanche ? Mais voyez donc, il n'y a pas jusqu'à ses besicles d'argent, qu'il a oublié d'ôter en se mettant au lit, qui ne vous disent en toutes lettres la pro-

fession de notre *sujet*. Ou peut-être est-ce calcul de sa part, peut-être a-t-il craint d'être surpris par quelques clients indiscrets avec ses yeux naturels ? Ce serait une faute qu'il ne se pardonnerait jamais. Oh ! le voilà qui s'éveille absolument comme le jeune médecin de tout à l'heure. Ferait-il des opérations, lui aussi ? Non, mais en s'éveillant, lui, sa première pensée, son remords, c'est d'avoir plaidé à la cour criminelle. Il voit souvent dans ses rêves les ombres de deux prisonniers innocents qui ont été trouvés coupables par les jurés, et condamnés par les juges à être pendus, et ce, parce qu'il avait plaidé leurs causes. Depuis ce moment son réveil est toujours brusque, subit, comme celui dont vous venez d'être témoin. Il vient de renouveler sa promesse quotidienne de ne plus plaider, du moins à la cour criminelle, mais je doute fort qu'il la tienne.

Place ! laissons approcher ce vieillard en cheveux blancs qui semble lui vouloir quelque chose d'important et de pressé puisqu'il vient le trouver au lit.

—Ne savez-vous pas que j'ai un bureau, père ?

—Votre honneur, je le sais, mais c'est très pressé ; mon fils va avoir son procès à dix heures, et je voudrais lui procurer un avocat.

—Encore un maudit tentateur, dit en lui-même le jeune magistrat ; mais, au fait, il faut bien faire son chemin. (*Haut.*) De quoi est-il accusé, votre fils, mon ami ?

—D'avoir volé un veau, votre honneur, chez mon voisin qui n'en a jamais eu.

A dix heures donc, notre jeune avocat fera si bien, embrouillera tellement les jurés, la cause, les juges même, qu'enfin il finira par faire croire que en effet le voisin du vieillard avait un veau, et que c'est l'accusé qui le lui a volé. Ce dernier sera condamné (si sa cause a lieu aux sessions de quartiers et que certain magistrat y préside) à sept années de travaux forcés au pénitencier de Kingston. Demain la pensée lui viendra encore de ne plus

plaider, mais aussi inutilement qu'aujourd'hui ; car enfin comment ne pas plaider quand on est avocat?

Allons donc, quel est celui-ci qui semble dormir si mal à l'aise, la tête prise entre les deux collets empesée de sa chemise? Il s'est certainement endormi dans la crainte de les froisser et de leur ôter ce lustre et cette fraîcheur virginale que vous leur voyez. Mais ces objets de toilette qui gisent çà et là dans tous les coins et recoins de sa chambre, ce corset, ce fer à friser, ces brosses en tous genres, cette collection de miroirs petits et grands, toutes ces fioles d'eau de Cologne, de rose, de lavande, ces . . (le dirai-je à la honte du sexe masculin?), ces . . . mais oui, ces papillottes ! ! tout cela ne vous dit-il pas que vous avez sous la vue le type du *dandy*, du fashionable? Comme il est bon enfant, lui, il n'a pas de remords, mais en revanche, il a des idées fixes, fixes comme les modes, c'est-à-dire, qui varient avec elles.

L'an dernier, sa première pensée en s'éveillant fut, pendant six mois, pour le faux pli que faisait le sous-pied de son pantalon lorsqu'il prenait telle position intéressante. Comme alors il en voyait bien toute la difformité ! comme ce maudit faux pli lui apparaissait dans toute sa défectuosité ! . . . Ah ! ah ! une des boucles de sa longue chevelure, soigneusement frisée et parfumée, qui s'est arrêtée dans le bout d'un de ses collets de chemise, vient de L'ARRACHER au sommeil. Recueillons avec soin sa première pensée ; elle est si précieuse à la société !

—Oh ! l'infâme tailleur ! il savait pourtant, au moins devait-il le savoir, que les basques en velours ne se portent plus du tout. Il me fera mourir de dépit, le gueux . . mais c'est indigne, c'est rococo . . . du velours aux basques . . . il devient fou ! En vérité, c'est à en perdre la tête.

Puis il se lève en évoquant tous les esprits infernaux connus et inconnus pour leur remettre son tailleur entre les mains.

Il s'est bien aperçu du peu de philosophie qu'il y a

dans ces réflexions ; mais sa philosophie à lui ne sera jamais assez robuste pour tenir contre des basques en velours, quand la chose ne se trouvera plus de mode.

Hâtons-nous d'assister à quelques-uns de ces réveils où ne se trouvent pas le remords, le ridicule ou l'insignifiance ; car le dortoir va bientôt être vide, et tous ses habitants vont se trouver ce qu'ils ont coutume d'être, sans remords, sans réflexion et remplis de préjugés.

Courons à cette jeune fille qui vient de s'éveiller, le sourire sur les lèvres. Comme elle semble pure, innocente, heureuse ! elle élève son cœur à Dieu, et immédiatement après, pense à celui qui fait toute sa vie, duquel elle attend tout. Elle le voit, se rappelle chacun de ses traits, semble lire encore dans ses yeux l'amour qu'il lui porte ; elle répète en elle-même les serments de fidélité, de constance, d'amour éternel qu'il lui a faits la veille. Elle est heureuse, car en ce moment elle se croit aimée de celui qui l'occupe sans cesse, de celui devant lequel à ses yeux tout le monde n'est rien, et sans lequel la vie serait à charge. Oh ! comme elle se promet bien de l'aimer toujours elle aussi, comme elle se promet bien de ne rien faire sans avoir auparavant consulté ses volontés, ses goûts ; comme elle sera bonne avec lui si bon, si généreux, si sensible, si jaloux ! oui, si jaloux. Cette jalousie qu'il ne fait paraître qu'autant que la plus exacte délicatesse le lui permet, lui plaît à elle, car enfin s'il ne l'aimait pas, serait-il jaloux ? Elle se plaît à passer en revue toutes ses rivales qu'il a abandonnées pour elle, tous les petits sacrifices qu'il a faits pour lui plaire, qui ne semblent rien aux autres, et dont elle apprécie seule tout le mérite. "Oui, dit-elle, il m'aime, et il m'aimera toujours ; j'en suis sûre, mon cœur me le dit." Elle est là, assise sur son lit, la tête penchée sur son sein, les yeux fixes, et pourtant elle ne regarde rien, ne voit rien, ou plutôt elle ne voit que lui. Elle est absorbée dans de douces pensées d'amour et d'espérance. Comme elle est heureuse, comme elle sent bien qu'elle est véritablement aimée ! Tout

en effet ne dit-il pas, ne lui prouve-t-il pas qu'elle devrait toujours se montrer confiante avec lui ; que ses craintes, que ses jalousies, que ses défiances sont injustes, sont injurieuses à l'amour et à la fidélité de son amant ? Sera-t-elle plus sage aujourd'hui que de coutume ? Elle se le promet bien ; elle se reproche d'avoir douté de lui un instant. Mais à peine hors de son lit, elle se met à sa fenêtre, voit passer, par hasard, une de celles qu'elle suppose avoir été l'objet de quelque attention de la part de celui qu'elle aime. De suite cette promeneuse va à un rendez-vous que lui a donné l'infidèle amant, ou peut-être en vient-elle déjà. Cette rose qu'elle porte à la main, c'est lui qui la lui a donnée ; elle a l'air trop heureuse. D'ailleurs, pourquoi serait-elle si à bonne heure dans les rues ? Le doute se change en certitude, et la journée se passe, comme à l'ordinaire, en soupçons, en craintes et en projets de petites vengeances contre les deux prétendus coupables. Le soir, elle recevra froidement son ami, pour lequel elle devait être si bonne, si confiante. Elle lui fera des reproches sanglants, et cela parce qu'elle aura vu le matin Mlle une telle, une rose à la main et prenant le frais. Lui, jurera ses grands dieux de son innocence, mais elle ne le croira que demain à son réveil. Elle se reprochera encore ses injustes soupçons, mais qu'il échappe un mot, une parole vide de sens pour tout autre que pour elle, à sa mère, à sa sœur, à un étranger, la voilà triste, inquiète et de mauvaise humeur encore toute la journée. Quelqu'un entre-t-il chez elle, par exemple, et dit-il :

—M. un tel (l'amant) était au théâtre, l'autre jour ; il riait beaucoup avec une jeune demoiselle fort gentille que je ne connais pas.

En voilà assez pour faire oublier toutes les résolutions d'un réveil. Sa sœur lui dit-elle en déjeunant :

—Il avait l'air de ne pas s'amuser du tout, hier soir, il semblait s'ennuyer (et pardieu, on l'accablait de reproches qu'il ne méritait pas, il pouvait bien ne pas être

gai), et la voilà qui s'imagine qu'en effet il s'ennuie avec elle, qu'il ne l'aime pas.

Oh ! vous toutes, mesdemoiselles, n'allez pas croire que nous autres jeunes hommes, nous soyons aussi inconstants, aussi infidèles qu'on nous dit l'être. Il est bien vrai que souvent les apparences sont contre nous, mais défiez-vous encore plus des apparences que de nous. La galanterie, d'ailleurs, la politesse ne nous obligent-elles pas de plaire à toutes les dames, lors même que nous n'en aurions pas envie du tout ? Croyez-moi, jeunes filles, si vos amants semblent gais dans une soirée, riants avec d'autres au théâtre, c'est que ces autres leur parlent de vous, font des compliments de vous ; sinon, cette gaieté que vous leur voyez n'est que factice, ces sourires agréables ne partent que des lèvres, ne sont que le pur effet d'une galanterie obligée, forcée, et sans laquelle ils passeraient pour des jeunes gens mal appris ; et vous ne voulez pas, sans doute, que vos amants passent pour n'avoir ni manières, ni usages quelconques, passent pour des ours, en un mot ? D'ailleurs, cette accusation de sauvagerie ne retomberait-elle pas en grande partie sur vous, mesdames ? Ne blâmerait-on pas votre choix ? Ce raisonnement succinct doit vous engager, j'espère, à demeurer toujours ce que vous êtes à votre réveil ; pourtant, je l'avoue, je crains bien qu'il n'ait pas cet effet.

Quel est cet homme qui vient de s'éveiller si paisiblement, dont la figure est si pure de tous remords, de toute agitation ? Oh ! cet homme doit être heureux, non de ce bonheur apparent, visible, de ce bonheur que ceux qui semblent le goûter étalent aux yeux de tout un public, non de ce bonheur qui tient à tant et de si petites choses qui menacent de s'évanouir à chaque instant, mais il doit être heureux de ce bonheur dont le cœur et la conscience sont les sources, qui a pour base la probité et la vertu, de ce bonheur que rien ne peut ébranler parce qu'il est appuyé sur les qualités du vrai chrétien. Sa première pensée, à lui, c'est pour Dieu, son idée fixe, c'est de

pratiquer cette belle maxime du christianisme : " Aimer Dieu plus que toutes choses et le prochain comme soi-même." C'est de travailler à devenir meilleur de jour en jour, c'est de soulager l'infortune partout où il la trouve et sous quelque forme qu'elle se présente à lui ; c'est de porter les autres au bien par ses paroles, et encore plus par ses exemples. Oh ! lui, il ne craint pas de se trouver, pour ainsi dire, face à face avec lui-même, avec sa conscience ; il n'a pas besoin de se fuir pour goûter quelque repos, il porte en lui un trésor inappréciable, sa vertu. Il vient de prendre des résolutions lui aussi, mais il les accomplira. C'est de faire quelques bonnes actions, de soulager quelques misères inconnues, de consoler quelques malheureux que ronge la douleur. Demain à son réveil il n'en sera que plus heureux, et il cherchera quelques nouveaux moyens de faire le bien.

En voici un autre qui, malgré son sommeil, semble méditer, réfléchir . . . Ne croyez-vous pas lire sur ce front vaste et noble les hautes pensées qui l'occupent ? Ses traits fortement prononcés, sa figure grave et sérieuse annoncent une fermeté, une force de caractère que vous chercheriez longtemps ailleurs, et peut-être en vain. Sans doute il rêve en ce moment un projet de loi, une mesure importante qui doit assurer à ses concitoyens la paix, la liberté. Mais à travers ces beaux sentiments, ne semblez-vous pas apercevoir comme une arrière-pensée de gloire, d'ambition, de désir de commander ? Aussi en s'éveillant, sa première pensée à lui, cet homme politique, c'est le vide de cette gloire qu'il paie trop cher au prix de son repos, de sa fortune peut-être ; de cette gloire, chétive embarcation livrée à la merci des flots orageux des masses populaires qui, se mouvant et s'agitant sans cesse, peuvent l'abîmer à chaque instant contre un rocher inconnu et inévitable ; de cette gloire, vase fragile et léger qu'il porte à la main, et qu'un manant peut lui faire échapper sur le chemin en le coudoyant, ou en le poussant traîtreusement par derrière et à l'improviste.

Cette gloire à laquelle il attache tant de prix, à laquelle il sacrifie tout, qui lui coûte tant de travaux pénibles, et qui l'ont fait blanchir avant l'âge, s'il y renonçait ? Si, s'arrêtant dans cette carrière de trouble et d'agitation qui naissent, renaissent et se multiplient sans cesse, il allait se reposer, abandonnant ses rivaux moins sages que lui à la poursuite de cette ombre fugitive ? Cette pensée lui semble raisonnable. "Je vais me reposer," ose-t-il se dire, redoutant l'inconstance de cette détermination. Un valet entre en ce moment dans sa chambre, remet à son maître encore au lit le journal qu'on vient d'apporter. Le maître l'ouvre. Il aperçoit en tête du journal un long article qui a pour titre son nom. Dans cet article on le loue, on l'exalte jusqu'aux nues ; le portrait lui semble à lui-même embelli, surchargé. L'on vante son désintéressement, la manière habile dont il conduit telle mesure, le courage qu'il a montré en votant contre son parti sur telle autre . . . Adieu repos, adieu résolutions de tout à l'heure. Ce soir on l'entendra parler à l'assemblée publique qu'annonce le journal qu'il tient entre ses mains.

Si par hasard il en était quelques-uns qui fussent curieux de savoir mon idée fixe, mon remords, mes résolutions à mon réveil, je suis prêt à les leur avouer franchement et naïvement.

Eh bien ! en m'éveillant moi, c'est ma pauvreté qui m'apparaît dans toute sa splendeur avec les incommodités qui l'accompagnent, depuis les plus apparentes jusqu'à celles qui sont invisibles à l'œil nu ; je vois ma bourse affaissée sur elle-même, et dans un état de *viduité* désespérante ; je vois mon bureau aussi dénué *d'habitants* que l'emplacement des ruines de Sodome et de Gomorrhe ; je vois . . . je vois . . . je ne vois plus rien, rien du tout. Alors le désespoir s'empare de moi, je maudis le jour qui m'a vu naître, puisqu'il m'est impossible de réaliser des projets et des espérances depuis si longtemps conçus, et dont je regardais l'accomplissement comme nécessaire au bonheur de toute ma vie. Faut-il vous le

dire enfin, sans détours ni périphrase ? Je me décourage, je me désole, en pensant à l'impossibilité où je suis de ne pouvoir m'unir, par cet indispensable et septième sacrement que l'on nomme vulgairement MARIAGE, à l'objet de toutes mes espérances, de tous mes sentiments les plus purs et les plus constants. Oh ! comme en m'éveillant je sens bien toute la folie, toute l'inconvenance d'un amour sans argent. Argent ! argent ! vil métal, toi que je méprise et que je déteste, enfant gâté de la civilisation actuelle, auras-tu donc toujours à ta merci les plus beaux, les plus purs, les plus nobles sentiments du cœur humain ? Que ne suis-je né au milieu d'une tribu sauvage ? Du moins, je serais affranchi de la cruelle nécessité d'avoir de l'argent pour lier mon sort à celui d'une tendre et bien-aimée compagne . . . Ces réflexions philosophiques, accompagnées de quelques autres du même genre, que je fais invariablement tous les matins avant de me lever, me conduisent tout naturellement à une résolution, celle de renoncer à l'amour jusqu'à ce que la fortune, les clients aient jeté sur moi un regard de commisération. (Car, je l'avoue avec beaucoup de satisfaction, il ne m'est jamais venu à l'idée de faire un mariage d'intérêt ; ce n'est pas l'argent que j'aime, c'est une de vous, mesdames.) Mais, je vous l'ai déjà dit en commençant, je ne profite pas plus que les autres de cet éclair de raison qui me fait prendre une résolution *très juste en soi et très difficile à exécuter.* Hélas ! à peine hors du lit, tout ce qui me tombe sous la vue me parle de mon amour, me parle *d'elle.* Là gît encore sur ma table la fleur déjà fanée qu'elle a mise elle-même à la boutonnière de mon habit ; ici est le ruban bleu qui retenait sa belle chevelure blonde, et que je lui dérobai il y a quelques jours ; la chaîne de ma montre est l'ouvrage de ses mains ; je porte au poignet un bracelet de ses cheveux. Je me hâte de détourner la vue de dessus ces objets qui m'en disent assez, qui m'en disent déjà trop. En me détournant, qu'aperçois-je ? Le mur blanchi de mon appartement parsemé de vers plus ou moins

mal tournés. Il y en a de tout frais, d'hier au soir. Je m'en approche, je m'amuse à les relire, à les corriger avec autant de sévérité que me le permet ma paternité ; enfin les voilà très passables. La chose en était là ; je dis : Ce serait dommage qu'elle ne les vît pas.

Ce soir donc je les lui porterai moi-même pour qu'ils lui parviennent plus sûrement. Dans de semblables cas, il vaut toujours mieux faire les choses soi-même. Les sentiments que j'exprime dans ces vers m'ont déjà fait oublier ma détermination, et puis si j'y pense dans la cours de la journée, je m'empresse de rejeter le tout sur la faiblesse si naturelle à notre pauvre humanité. Je crains bien, pour ne pas dire j'espère, *la* revoir avant ce soir.

Faut-il donc que l'homme soit toujours ainsi en contradiction avec lui-même ?

ALPH. POITRAS.

1845

À L'OISEAU BLANC

VERS LIBRES

Lorsque les durs frimas sur toute la nature
Ont tendu leur linceul, ce grand voile enneigé
Qui, sous ses plis d'argent, dérobe la verdure
Et cache le gazon gémissant et glacé,
Petit oiseau tout blanc, tu viens nous réjouir,
T'envolant vers l'hiver qui n'a pas de zéphir !

Quand les vents échappés de leurs cachots de glace,
Furieux, ont dépouillé les bois de leur feuillage,
Et lorsque les branches, quand l'autan siffle et passe,
Se plaignent gémissant de leur triste veuvage,
Petit oiseau tout blanc, tu viens nous réjouir,
T'exilant des forêts qui sont à reverdir !

Lorsque des froids cruels la blanche main glacée
Enchaîne dans les champs le cours de nos ruisseaux
Qui, leur perle roulant sur le gazon, l'été,
Semblent mêler leur bruit aux accents des oiseaux,
Petit oiseau tout blanc, tu viens nous réjouir,
En t'éloignant des bords qui ne font que fleurir !

Lorsque dans la campagne on n'entend plus la voix
De l'humble rossignol, ni le gazouillement
Des gentils habitants qui peuplent la forêt
Et remplissent les airs de leur céleste chant,
Petit oiseau tout blanc, tu viens nous réjouir,
Nous annoncer l'hiver, les jeux et le plaisir !

Lorsque tous les attraits qu'une divine main
A ce sol a prêtés, nous sont tous dérobés,
Et lorsqu'on murmure contre l'ordre divin,
De noire ingratitude et de péchés rongés,
Petit oiseau tout blanc, tu viens nous prévenir
D'être bons, patients, qu'ils vont tous revenir !

Et quand la froide neige tombe en lambeaux des nues,
Ou bien quand elle siffle, agitée par les vents,
Reviens près de nos toits, dans nos forêts si nues,
Après avoir été suivre ailleurs les autans,
Petit oiseau tout blanc, reviens nous réjouir,
D'être bons, patients, nous faire souvenir !

JOSEPHTE.

1845

LE PÈRE À SA FILLE

Un soir elle dormait, fraîche comme les roses,
Les yeux demi-fermés, les lèvres demi-closes ;
De la lune un rayon dorait son front vermeil,
Et l'ange de la paix veillait sur son sommeil ;
Et moi seul, penché sur ce front plein de charmes,
Contemplant ce doux être enfanté par les larmes :
" De fraîcheur, m'écriai-je, et d'amour imbibé !

Salut, à mon foyer petit ange tombé !
Toi que j'ai si longtemps, près de ton berceau vide,
Au Seigneur demandé dans ma prière avide !
Salut ! car tu manquais à mon pâle horizon !
Puis, il fallait tes chants pour remplir ma maison ;
Oh ! oui, que j'aime à voir ce front et ce sourire,
Sur ton visage pur déjà que j'aime à lire ;
J'aime à voir, à toucher ces petits cheveux d'or
Et ces deux jolis pieds inutiles encor,
Cette lèvre mobile où le bonheur rayonne,
Ce front de séraphin que nul pli ne sillonne . . .
Douce enfant, quel bonheur en toi j'ai deviné ! . . .
Car, comme te voilà, va, je t'avais rêvé.
Oh ! oui, nous t'aimons tous, petit ange, ma fille ;
Tu peux prendre ta place au foyer de famille,
Dans le berceau tu peux pencher ton jeune front ;
A tes premiers accents nos baisers répondront ;
Avec tous ces bouquets que le bon Dieu nous donne,
Nos mains te tresseront ta première couronne ;
Elles te mèneront, par des sentiers déserts,
Respirer les parfums qui montent des champs verts,
A sa tige épineuse enlever l'églantine,
Suivre les papillons errant sur la colline,
Puis offrir au Seigneur, le soir, à deux genoux,
De tes vœux les plus saints les élans les plus doux !

Daignez prendre sous votre aile,
Père, cette tendre fleur !
Versez sur ce rameau frêle
La rosée et la chaleur !
Que dans vos routes divines,
O Jésus, loin des épines,
Du ravin et du vieux mur,
Sainte d'âme et de pensée,
D'un chaste nom baptisée,
Elle marche d'un pas sûr !

La lune, en ce moment, écartant un nuage,
D'un reflet plus ardent colora son visage.
Je m'inclinai vers elle, et mieux la regardant,
Je crus voir un sourire aux lèvres de l'enfant ;
Et, soit qu'elle eût compris ma touchante prière,
Soit qu'en ces petits cœurs la parole d'un père
Ait d'intimes chemins que l'on ne connaît pas,
Elle rouvrit les yeux et me tendit les bras.

GALLET.

1845

À UNE ÉTOILE TOMBANTE

Où vas-tu donc lorsque, dans l'ombre,
Plus rapide que l'hirondelle,
Tu fends l'espace et la nuit sombre ?
Où vas-tu donc, petite étoile ?

Viens-tu nous voir, nous, mauvais monde,
Tout de poussière et si rebelle,
Et qu'un torrent d'horreurs inonde ?
Viens-tu nous voir, curieuse étoile ?

Es-tu lasse de scintiller
Au sein des cieux lorsque, si belle,
L'on t'y voyait étinceler ?
Es-tu lasse, coupable étoile ?

Fuis-tu le ciel, ce doux séjour
Que désire l'âme immortelle,
Dans son cadre d'un pauvre jour ?
Fuis-tu le ciel, méchante étoile ?

Es-tu l'ange de nous chéri,
De nos chevets la sentinelle
Qui nous garde de l'ennemi ?
Es-tu cet ange, ô bonne étoile ?

Retourne donc, si tu t'esquive ;
Repens-toi donc, si criminelle ;
Ne laisse pas en fugitive,
Mais sois notre ange et notre étoile !

JOSEPHTE.

1845

LA SOCIÉTÉ CANADIENNE

Au milieu des sujets qui préoccupent souvent notre esprit, à nous obscurs chroniqueurs des événements et des choses, il n'en est aucun qui prenne une plus large part de nos méditations et de nos rêveries, de nos sympathies et de nos espérances, que celui de l'état de notre société canadienne, non pas tant sous un point de vue politique et de législation, que sous le point de vue social et domestique.

Pour peindre notre société comme un type à part et isolé, jeté par la Providence sur ce coin d'un immense continent, au milieu de populations étrangères qui la pressent de toutes parts ; pour examiner et mettre en relief ses mœurs, son originalité, son allure ; pour montrer les transformations diverses que déjà elle peut avoir subies et qu'elle pourrait encore prendre et éprouver, il faudra nécessairement mêler à notre sujet des considérations et des faits de politique coloniale qui s'y rattachent, et surtout laisser voir l'influence si naturelle des lois sur les mœurs et de la politique sur les destinées d'une nation. Celui qui veut étudier la société canadienne depuis les premiers établissements de la Nouvelle-France jusqu'à nos jours, qui veut en approfondir l'histoire et surtout bien connaître l'esprit des temps et des époques qu'il faut traverser, s'apercevra bientôt avec combien peu de justice on a jusqu'aujourd'hui apprécié le passé, et combien on l'a injustement calomnié ; et pourtant le cœur de tout Canadien-Français devrait se réchauffer au souvenir de ce qui existait autrefois, en songeant que cette brillante civilisation qui aujourd'hui se répand partout, et qui entraîne toutes les nations dans son incandescente activité, efface chaque jour en passant quelque chose de nos mœurs primitives.

Après la paix de 1763, grâce aux conditions des traités

par lesquels la Nouvelle-France fut cédée à l'Angleterre, notre société conserva longtemps pur et intact son cachet d'originalité nationale, comme elle conserve encore aujourd'hui sa langue, sa religion et ses lois. Le pays était entièrement peuplé de Canadiens-Français ; mœurs publiques et de la vie du dehors, et mœurs intérieures et du foyer domestique, tout, le cœur comme la physionomie, était éminemment français. La noblesse, issue de bonnes maisons, était opulente pour ses besoins d'alors ; elle était sage, éclairée, respectable, parce qu'elle était venue de France dans un temps où l'aristocratie battue en ruine quelques années auparavant par le pouvoir souverain sous Louis XIII et Richelieu, pour maintenir sa dernière position ou pour en reconquérir une nouvelle, se réformait, se faisait meilleure et s'instruisait. La roture était également bien composée, non de mauvais sujets, de mauvais garnements, mais de cultivateurs, d'ouvriers, d'artisans laborieux et industrieux ; et au milieu d'une semblable population, le clergé catholique et ses héroïques missionnaires des premiers jours, à qui de perpétuels services, le plus grand dévouement, un zèle sincère et ardent, et les plus admirables vertus, donnaient une influence légitime, le clergé, au milieu d'un tel peuple, lui imprimait ces principes religieux et moraux qu'il a conservés jusqu'à nos jours. Telle était notre société après la cession ; et certes c'était bien ce qu'il fallait à une colonie naissante et agricole.

Aussi était-elle florissante alors, et aux progrès du défrichement se joignaient déjà les douceurs de la vie domestique. Ce n'était pas une opulence factice et mensongère comme celle qui bien souvent aujourd'hui donne à une population une apparence de prospérité, quand elle touche à l'état de banqueroute et de ruine, mais l'abondance régnait dans nos campagnes, et avec elle le bonheur et le contentement.

Dans leurs rapports avec la population étrangère qui vint s'établir sur les bords du Saint-Laurent et surtout

dans les villes, nos ancêtres conservaient l'influence que leur donnait la possession des richesses territoriales, et encore celle de la supériorité intellectuelle, et ils exerçaient cette influence quoiqu'elle ne provînt pas du pouvoir et que souvent elle lui résistât. Nos compatriotes d'origine anglaise, composés entièrement d'abord de négociants et d'artisans, venus eux-mêmes d'un pays aristocratique dans un temps où la noblesse conservait encore tous ses privilèges et son éclat, devaient naturellement admettre la supériorité de ceux qui avaient la propriété et le domaine du sol. A ces avantages les Canadiens joignaient de belles manières, des mœurs policées et le prestige qui s'attachait encore aux armes et à la gloire françaises, malgré ses pertes immenses dans les quatre parties du monde ; tout cela faisait que, malgré notre récente défaite et le peu de part que nous prîmes dans l'administration de la colonie dans les premières années de la possession anglaise, notre société cependant avait le ton et la supériorité. Villes et campagnes conservaient et leur allure et leurs manières d'être, comme avant la cession. La France était encore si près de nous ; les relations, les souvenirs si récents ; et à nos portes grondait déjà l'orage qui, en enlevant à la Grande-Bretagne le plus beau fleuron de sa couronne, les États-Unis d'Amérique, devait assurer pour de longues années la nationalité française au Canada, lui donner de la puissance, de l'accroissement et de la force.

Avant l'insurrection des provinces-unies, pendant le règne militaire, il y avait bien eu une lutte entre les parties hétérogènes de la population, et déjà se faisait sentir cette tendance d'envahissement qu'ont les gouvernants sur les gouvernés. L'exercice du pouvoir entre les mains du gouverneur était bien souvent despotique et arbitraire, et, comme pendant toutes les époques de transition, il y eut des jours de malaise et d'instabilité. La loi n'eut pas d'empire et ressembla plutôt à ces monarques à qui il ne reste plus que le nom de roi, sans en avoir l'autorité ou

les prérogatives. La justice fut méconnue et indignement méprisée. Mais aux premiers moments d'insurrection chez nos voisins, l'Angleterre comprit tout ce qu'elle pouvait attendre de la population française du Canada, si elle la gagnait d'abord par un gouvernement libéral et éclairé ; aussi suspendit-on bien vite le système d'exclusivisme qui avait distingué jusque-là l'administration coloniale et s'empressa-t-on d'effacer jusqu'aux souvenirs de ce règne militaire qui avait pesé si lourdement sur les habitants du pays.

Il était temps, disait alors le premier ministre anglais, lord North, d'arracher ce pays à l'anarchie où il était plongé depuis la cession. Les nuages amassés sur l'horizon politique américain éclatèrent, et l'orage dura assez longtemps pour faire oublier à tous les sujets et leurs combats et leurs haines, et surtout pour effacer les soupçons qu'on pouvait avoir sur la fidélité des nouveaux sujets. Notre vieille noblesse fut fidèle aux principes d'honneur que son serment d'allégeance lui dictait et à sa réputation de vaillance ; elle vola à la frontière pour la protection du territoire, conduisant sous ses ordres les habitants de la colonie, et tous ensemble, chefs et soldats, ne démentirent pas la bravoure des enfants de la France.

Nous le demandons, que serait devenue la suprématie anglaise au Canada en 1776, si la population française eût refusé de se porter sur les frontières ou bien eût prêté main-forte aux insurgés, alors que toutes les forces de l'armée anglaise au pays se composaient du 7me et du 26me régiments de ligne ? et cependant dans ces temps de mensonge et de fausseté, on a osé faire de sanglants reproches aux Canadiens-Français, de leur manque de loyauté et de fidélité, quand, quelques années seulement après la cession du pays, ils refusaient les ouvertures que leur faisaient non seulement les Américains, mais aussi la France elle-même par le canal du comte d'Estaing et du marquis de La Fayette. Quand la paix fut conclue avec les États-Unis, on conçoit que les Canadiens, qui s'étaient

si bien conduits durant la guerre, prirent une part plus importante dans les conseils de la province, et élevèrent par là même leur position sociale et domestique. L'émigration était lente ; aussi dans les villes, à Québec comme à Montréal, à part quelques officiers publics et quelques négociants importés tout frais d'Angleterre, les cercles étaient, par leur esprit, leurs manières et leurs mœurs, presque exclusivement français. Tout ce qui voulait être de bonne compagnie et de bon goût devait suivre naturellement les mœurs et le ton de la société française, et surtout de la noblesse qui, pour avoir été placée depuis la cession sur un pied d'égalité avec le reste des sujets du Canada, n'en conservait pas moins alors le prestige et l'éclat attaché à de beaux noms et à d'illustres familles.

Surtout dans Québec, la capitale, aux cercles que tenaient autrefois les intendants succéda l'espèce de cour britannique des gouverneurs anglais. Cependant fussiez-vous transporté de suite à ces temps passés, dans les grands salons de réception du château Saint-Louis, votre cœur battrait d'orgueil et de bonheur, en entendant prononcer les noms des hôtes de la cour du vice-roi. Il y avait là prédominance des mœurs, de l'esprit et des manières françaises, et l'on se plaisait à étudier et à imiter cette exquise politesse et cette bonne cordialité de nos pères, qui fait encore aujourd'hui l'admiration des nations civilisées. Il y avait plus ; il y avait là une nationalité dignement représentée par MM. de Longueuil, de Lotbinière, de Rouville, de Boucherville, de Lacorne, de Labruère, de Saint-Ours, de Montigny, d'Eschambault, de la Magdeleine, de Montesson, de Rigouville, de Salaberry, de Tonnancour, de Florimont, Duchesnay, de Lanaudière, de Gaspé, de Beaujeu, de Saint-Georges, de Léry, de Sales La Terrière, de Chambly, de Verchères, de Saint-Luc, de Bonne, Taschereau, de Tascher, d'Artigny, et cent autres noms semblables. Et quelle considération et quel intérêt ces hommes-là, qui venaient de se distinguer dans les guerres et qui, en mainte occasion, une poignée

d'entre eux, comme des héros de l'antiquité, avaient opposé une barrière si formidable aux envahissements des Américains ; quelle considération et quel intérêt ne devaient-ils pas acquérir pour eux-mêmes et pour leurs compatriotes ? N'étaient-ils pas bien capables de donner du relief, de l'éclat, de l'importance à un peuple, surtout dans un temps où l'art militaire était si fort en honneur, où la guerre était le soin le plus utile de tout gouvernement, sa première pensée, sa condition d'existence ?

Qu'on ne se trompe pas sur l'influence de notre ancienne noblesse sur les destinées de notre pays ; elle fut plus grande qu'on ne la considère généralement. Ceux qui la composaient, la plupart instruits en France, joignaient une haute éducation à de gandes vertus. C'étaient des âmes fortement trempées, brisées à toutes les misères, accoutumées à toutes les privations qu'ils rencontraient et qu'ils enduraient dans les guerres continuelles avec les sauvages et avec les provinces de la Nouvelle-Angleterre. Leurs ancêtres et eux-mêmes avaient quitté la France, la plupart, dans les beaux jours du siècle de Louis XIV, et ils échangeaient la vie douce et calme du sol natal et la brillante société française si policée, si parfaitement organisée, contre une vie dure et remplie de fatigues, un hiver long et rigoureux et les mille dangers qui les entouraient dans les forêts immenses du Canada. Que de beaux faits de notre histoire, que de traits d'héroïsme et de courage sont restés dans l'oubli ! Et ne devons-nous pas être fiers d'être les fils de ces intrépides Canadiens qui, tandis que ce vaste continent était encore presque entièrement inconnu, le parcouraient dans toutes les directions et dans toute l'étendue de l'Amérique du Nord, tout en portant à des milliers de peuplades sauvages les bienfaits de la civilisation et les lumières de l'Évangile, leur apprenaient en même temps à connaître et à respecter, avant tous les autres, le nom français ?

La nationalité, selon nous, n'est pas seulement dans l'originalité des mœurs et des manières, dans la langue,

dans la religion ; elle est encore beaucoup dans la chronique d'un peuple, dans ses légendes, dans ses traditions, dans ses souvenirs ; elle est aussi dans tout ce qui le distingue. Elle est illustrée, elle est perpétuée, elle grandit par ses hommes d'élite ; la gloire qu'ils acquièrent, les mérites qu'ils possèdent rejaillissent sur la patrie. C'est sa gloire, c'est son orgueil. Ainsi, la nationalité anglaise est autant dans les immortelles œuvres de Shakespeare que dans les glorieux faits d'armes de Nelson, et celle de la France, dans les chefs-d'œuvre de Corneille et de Racine comme dans les victoires de Henri IV, de Louis XIV et de Napoléon. Et pour nous, Canadiens-Français, quels plus beaux titres de gloire avons-nous que nos souvenirs populaires, et parmi ceux-là en est-il d'aussi glorieux que ceux qui se rattachent à nos seigneurs et à leurs éclatants services ?

Avec les années, cette vie guerrière et chevaleresque de nos pères changea et devint plus calme, et on commença à goûter les douceurs de la vie civile et domestique. La population augmentait avec le défrichement et les progrès de la colonie, et les guerres avec les sauvages devenaient chaque jour plus rares, à mesure qu'ils reculaient devant la civilisation ; les seigneurs qui d'abord, pour la plupart, résidaient dans les villes de Québec et de Montréal, s'établirent sur leurs terres, s'adonnèrent à l'agriculture et formèrent autour d'eux un noyau de société. Près du domaine seigneurial, bien souvent sur un terrain donné par le seigneur, une église s'élevait, et près de l'église, le médecin, le notaire, le marchand établissait sa demeure. Autour de ces derniers les petits métiers se groupaient en petit nombre. Ainsi se formèrent nos villages ; et dans les premiers temps, en conséquence des attaques continuelles, souvent imprévues, des sauvages, il y avait toujours dans le village ou près du village, un fort ou petit édifice fortifié, où la population pût se réfugier et se mettre à l'abri de l'ennemi, et encore aujourd'hui on peut remarquer dans toutes les parties de la pro-

vince inférieure les ruines de ces anciens forts qui nous rappellent les dangers qui entouraient nos pères et aussi plusieurs de leurs beaux faits d'armes.

Le régime féodal transporté dans la nouvelle colonie perdait, en traversant les mers, tous les mauvais caractères qui le distinguaient en France. Il perdait son esprit de domination et d'oppression. Il n'était plus lourd et cruel, mais doux et facile, protecteur et surtout très propre à l'exploitation et au défrichement des terres. Le pouvoir souverain avait posé des bornes et circonscrit le pouvoir des seigneurs dans des limites qu'ils ne connaissaient pas en Europe. Ainsi, les lois prohibaient la concession des terres à un taux plus élevé que celui marqué par les édits et ordonnances, et les concessions de terres ne pouvaient être refusées à ceux qui les requéraient, de sorte que, à vrai dire, les seigneurs pouvaient plutôt être considérés des administrateurs des biens de la couronne, que des maîtres de leurs domaines, fiefs et seigneuries. Ce qui rendait l'exercice de leurs droits et prérogatives encore moins lourd, ce sont les circonstances des temps, des lieux, des dangers et des guerres ; et à peine l'agriculture du pays fut-elle un peu avancée, que la Nouvelle-France, passant sous la domination anglaise, il est bien naturel de penser que par cet événement, les liens d'intérêt légitime et de sympathie nationale qui existaient entre le seigneur et ses censitaires, durent être resserrés ; aussi, l'histoire nous dit quelle influence les anciens seigneurs avaient sur les habitants de cette colonie ; combien ils étaient aimés de ces derniers ; il fallait bien être unis pour conserver la nouvelle patrie, son esprit et son cœur, alors que le génie tutélaire de la vieille France ne planait plus sur les enfants de la nouvelle.

Avec le régime féodal, les lois, les traditions, les fêtes nationales et religieuses, les plaisirs, la pensée, la poésie de la France, tout ce qui fait la patrie, fut amené sur les bords du Saint-Laurent ; et la société canadienne eut un caractère complet, un passé à qui demander des inspira-

tions, et des souvenirs nationaux à évoquer. Les manières et les coutumes retinrent ce vernis d'élégance et de politesse que l'on rencontre encore aujourd'hui dans la population de nos campagnes. Mais ce qui distingua éminemment le peuple canadien, ce fut sa fidélité à la religion, cette source de toute poésie sociale et nationale. Qui d'entre nous n'a pas senti son cœur remué par les plus douces émotions à la vue de nos cérémonies religieuses : la messe de minuit, les Rois, les Rogations, la Fête-Dieu et le jubilé ? et par les touchantes et solennelles cérémonies de la semaine sainte ? Et encore, qui n'admire les mœurs de nos braves cultivateurs, et les fêtes qui précèdent le carême, et qui commencent au jour de l'an, alors que se font les présents, les mariages, et les visites des cultivateurs entre eux, qui resserrent les liens de l'amitié, de la fraternité, et font de tous comme une grande famille ? Tous ces traits de la physionomie nationale n'ont pas changé, tout cela est resté comme autrefois dans nos campagnes, si bien que les voyageurs français qui parcourent le Canada aujourd'hui, sont frappés de retrouver sur nos rivages les mœurs de leur patrie, et comme le disait si justement un de nos compatriotes : "Nos souvenirs populaires, nos contes de vieilles, nos chansons, nos proverbes, nos superstitions, tout en nous est normand ou breton. Les contes de la *Mer Bleue*, du *Petit Chaperon Rouge*, du *Petit Poucet*, etc. ; les chansons : *Dans les prisons de Nantes* . . . *A Saint-Malo, beau port de mer* . . . *C'est la belle Françoise* . . . *A Rouen, à Rouen* . . . encore les histoires des feux follets, de la chasse-galerie . . . du lutin qui fait trotter les chevaux, etc. Ces contes, ces fadaises-là me font plaisir à entendre. C'est quelque chose que les Anglais ne savent pas, quelque chose par qui nous sommes distincts des Écossais."

Ainsi, au village et hors des villes, notre société a conservé cette bonhomie franche et polie, le laisser aller, le sans façon et la simplicité des anciens temps. Elle ne

s'est pas encore dépouillée de son originalité nationale. Mais il est un personnage qui manque à cette ancienne organisation, c'est le seigneur ; le régime féodal existe ; le seigneur d'autrefois n'est plus. Les enfants de notre ancienne noblesse n'ont pas, le plus grand nombre d'entre eux, marché sur les traces de leurs pères. Les ancêtres avient de l'industrie et de l'économie ; ils ne dédaignaient pas le travail, et ils s'instruisaient. En mettant le pied sur le sol de la Nouvelle-France, ils avaient laissé loin derrière eux ces sottes notions de la noblesse européenne qui, pendant longtemps, compta parmi toutes ses gloires, celle de ne rien savoir et de ne pas travailler. L'arrêt du souverain qui, en 1664, permettait aux nobles de devenir membres de la société des Indes occidentales et de prendre part au commerce et à la traite des pelleteries, *sans déroger à leur noblesse et privilèges*, vint donner un libre champ aux dispositions industrielles de nos anciens seigneurs. Ils se livrèrent au commerce et à l'agriculture. Ils augmentèrent leur patrimoine et le transmirent fidèlement à leurs descendants.

Mais à mesure que le commerce anglais pénétrait au pays, le luxe et l'opulence de ces négociants s'introduisaient dans nos villes. Les cercles nouveaux qu'ils formèrent affichaient un ton de prétentieuses richesses. Puis l'armée du pays, augmentée de plusieurs régiments depuis la révolution américaine, remplissait Québec et Montréal de fortes garnisons. Les jeunes officiers qui, pour la plupart, appartenaient, comme aujourd'hui, à de puissantes et opulentes familles d'Angleterre, donnaient l'exemple des dépenses folles et excessives, de la dissipation et d'un luxe effréné : et ces exemples ne furent que trop suivis. Nos seigneurs se lancèrent, tête baissée, dans cette voie d'imprévoyance et de folie. Ils voulurent rivaliser avec l'or anglais : les vieux manoirs dans lesquels s'écoulait jadis une vie active et de travail, frugale et calme ; où pénétrait sans gêne aucune la simple et modeste population d'alentour, pour s'entretenir des

affaires publiques et des travaux de la saison prochaine ; les vieux manoirs où la petite société du village passait de si agréables soirées d'hiver au coin du feu, à rappeler les souvenirs des guerres avec les sauvages, à entendre raconter par un vieil habitant et un ancien colon les mille incidents et épisodes de la vie militaire et des milices actives, si animée, si pittoresque, si accidentée dans ces temps-là, épisodes et aventures auxquels un grand nombre d'entre eux avaient pris une part importante et honorable ; les vieux manoirs où chacun des habitants de la seigneurie venait au besoin trouver aide et secours et prendre conseil, où ils trouvaient toujours la bienveillance prompte, active, ouverte, et plutôt un devoir qu'une protection ; les vieux manoirs d'autrefois, où vous trouviez toujours, si vous étiez Canadien et honnête homme, une hospitalité simple mais cordiale, changèrent bientôt d'apparence, et résonnèrent des éclats de fêtes brillantes et de plaisirs de toutes espèces. Les ameublements, de simples qu'ils étaient, devinrent somptueux et élégants ; il en fut de même des voitures et des équipages. La vie de nos seigneurs ne fut plus qu'une fastueuse existence de dissipation et de plaisir ; on singeait la vie de château d'outre-mer. L'or et les vieux écus, amassés par les pères dans des temps où l'argent coûtait aussi cher à ceux qui le gagnaient qu'ils mettaient de soin à le conserver, furent dépensés joyeusement par les enfants. Ils voulurent trancher du grand seigneur, comme quelques jeunes militaires, et étaler autant d'opulence réelle que celle des marchands anglais était factice. Ils cessèrent d'occuper leurs seigneuries, en abandonnèrent l'exploitation à des mains étrangères, souvent incapables, souvent infidèles, quelquefois l'un et l'autre, pour revenir dans les villes se livrer à leurs imprudentes folies : on occupait bien le vieux manoir, mais c'était dans la belle saison seulement, et en nombreuse et bonne compagnie. Alors on se livrait à tous les amusements et *sports* possibles. On partait le matin chacun de son côté. Aux uns, c'était

une chasse à la bécassine, une course, une promenade à cheval au loin ; aux autres, le plaisir moins bruyant de la pêche, une promenade au jardin ou sous les arbres des avenues et du domaine ; et toute cette société se réunissait sur la fin du jour, pour dépenser gaiement encore les heures qui en restaient. Ces petites sociétés eurent bientôt des prétentions aristocratiques. Elle furent guindées, hautaines, dédaignant la bourgeoisie canadienne pour la prétendue aristocratie portant des noms étrangers et des habits militaires, et excluant presque entièrement la modeste et honnête population qui les environnait. Les enfants furent élevés au milieu de toutes ces extravagances ; on leur apprit tous les exercices du corps, à monter à cheval, à faire des armes, à chasser ; mais l'esprit demeura inculte, leur éducation fut entièrement négligée. Pères et fils vécurent joyeusement, mais cette joyeuse vie ne fut pas longue, et il ne resta bientôt plus rien du patrimoine de la famille ; singulier exemple d'abnégation de tout ce qui est grand et noble, ils oublièrent les hauts faits, les belles qualités et les nobles vertus de leur race. Ils abdiquèrent leurs anciens titres de gloire, et perdirent si bien et si vite leur argent, leur considération et leur importance, que à l'heure où nous écrivons ces lignes, à peine un siècle s'est écoulé, et pourtant toutes ces familles dont nous parlons sont ou éteintes, ou ruinées, ou disparues du pays. *Cela est historique.* Nous n'exagérons rien. Il en est même qui ont changé et défiguré leurs noms.

Nous sommes bien loin d'être les apologistes de ce système de gouvernement colonial qui voudrait établir sur ces rivages du nouveau monde, une aristocratie à l'instar de celle du Royaume-Uni de la Grande-Bretagne, mais nous aimons tout ce qui a pu donner du relief à notre société, tout ce qui pouvait donner de l'importance à notre nationalité. Or, le corps de la noblesse que nous avions à la cession du pays était bien propre à remplir ce double but. La Grande-Bretagne et les hommes si distingués qui étaient alors au timon des affaires ont si bien compris cela

qu'un de leurs premiers actes d'administration coloniale fut d'enlever aux anciens seigneurs leurs privilèges et leurs titres de noblesse. Si l'Angleterre, en faisant cela, eût été un pays démocratique, on eût pu croire qu'elle voulait transporter sur les bords du Saint-Laurent et ses institutions et son esprit de liberté ; mais alors, comme aujourd'hui, le système féodal avec ses vieilles coutumes et son esprit de privilèges et de préférences, régnait dans le Royaume-Uni, et le système colonial qu'on voulait donner et qu'on nous donna en effet quelques années plus tard, fut calqué sur celui de la Grande-Bretagne ; or, il se composait du pouvoir souverain, d'une classe supérieure représentée par le conseil législatif, et du peuple ou des communes. Entre le premier pouvoir et le peuple on reconnaissait donc le besoin d'une classe intermédiaire, et puisque l'organisation de la société canadienne avait cette classe, pourquoi la désorganiser ? Est-ce que le peuple se montrait mécontent de cet ordre de choses ? Et encore pourquoi ne pas abolir les droits féodaux et surtout les droits honorifiques ? Ne voit-on pas là une arrière-pensée qui préparait à l'avance la chute, la défaite des seigneurs français ? On la retrouve encore active dans la législation, quelques années plus tard, dans la loi des testaments, par exemple, qui porta un grand coup à nos anciennes familles, en divisant en fractions les biens patrimoniaux, les fiefs et les seigneuries.

Cependant, on voulait isoler la population de cette colonie des populations voisines qui déjà commençaient le mouvement qui ne s'arrêta qu'à l'indépendance des États-Unis. Alors, laisser à la société canadienne son esprit français, lui laisser ses lois et ses institutions, n'était-ce pas la placer dans un état complet d'isolement ? Quoiqu'on sût bien tout cela (car, comme nous le disions, les hommes d'alors voyaient loin dans l'avenir), on ne voulut pas reconnaître la noblesse comme corps séparé dans l'État. On sacrifia des considérations aussi importantes, des intérêts aussi précieux à cet esprit qui domine les peuples comme

les individus ; esprit de rivalité et de combat, d'envahissement et d'usurpation, de domination et de destruction de tout ce qui n'est pas soi, son organisation propre, ses lois et ses institutions, et surtout sa langue et sa nationalité ; esprit toujours actif, qui fait sa tâche sourdement, mais sûrement ; qui a déjà fait une immense brèche à notre édifice social et qui ne s'est pas arrêté devant ce qui, pour nous, est plus cher que les lois, que les mœurs, que tout le reflet de la pensée et l'expression du cœur, ce symbole de notre originalité nationale, la langue de nos pères et de nos enfants. Il ne respecte rien, il a tout attaqué, tout envahi. C'est lui encore aujourd'hui qui, quoiqu'il ait besoin d'isoler les populations françaises du Canada des populations démocratiques des États-Unis, cherche cependant à nous ravir notre caractère propre et tout ce qui nous distingue.

C'était donc dans la politique de l'Angleterre, dans cette tendance de tout pouvoir d'envahir et de détruire tout ce qui n'est pas sien, d'empêcher que les seigneurs prissent trop d'importance ; et les destins de la Providence ont voulu que cette race d'hommes distingués sous tant de rapports, l'honneur de la nation et la gloire de notre histoire, se perdît si tôt et si vite qu'aujourd'hui il n'en reste plus.

Arrêtons-nous un instant pour réfléchir à ces faits ; jetons un coup d'œil sur cette partie du Canada concédée sous l'ancien régime féodal, et représentons-nous par la pensée les enfants de nos anciens seigneurs, dignes de leurs noms et représentant la gloire de leurs familles, propriétaires en possession de tous ces beaux domaines autour des villes principales et au cœur du pays. Ces hommes ne formeraient-ils pas un corps, un noyau de force et de puissance qui pourrait, dans des temps difficiles comme les nôtres, rallier autour d'eux la nationalité canadienne-française et la faire respecter ? Quel est notre plus grand besoin aujourd'hui ? N'est-ce pas un point de ralliement ? Il faut le dire, nous manquons de chefs,

depuis quelques années, non pas de chefs de partis politiques, qu'on nous comprenne bien ; car les partis trouvent toujours à personnifier leur cause, selon leurs intérêts, quelquefois selon les éventualités, et parfois même dans la personne d'hommes qui ne les dominent pas par leurs talents, leur éloquence, leurs vertus ou leur importance ; mais notre pensée est que aujourd'hui, il n'y a pas d'hommes qui commandent une grande et universelle influence sur notre société ; qu'une grande partie de nos compatriotes éminents par leurs talents, leur nom ou leur fortune sont en dehors de la vie publique. Il semble que, depuis quelques années, on ne veuille plus prendre la responsabilité des événements, que l'on recule devant ce premier devoir de citoyen, celui de ne pas hésiter quand il s'agit de tout ce qui tient à l'existence du peuple et à ses droits les plus précieux et les plus chers. Voulez-vous des preuves de ce que nous avançons ? Jetez les yeux sur notre scène politique ; n'est-ce pas qu'il y manque un grand nombre de nos premiers citoyens ? Où sont la plupart des hommes qui, il y a quelques années, étaient fiers de représenter la nationalité canadienne et d'en être les champions ? Pourquoi se retirer au moment du danger et quand les temps sont mauvais ? C'est donc vrai qu'à l'heure qu'il est, il y a un grand nombre de nos compatriotes importants qui ne veulent pas se mêler d'affaires publiques, qui craignent de compromettre leur équivoque patriotisme et qui attendent, dans une douce et apathique sécurité, que les nuages qui couvrent notre horizon politique se soient dissipés ? Ils ont un grand compte à rendre au pays, ces hommes qui ont permis que, sous leurs yeux, on portât de si furieux coups à notre existence sociale, sans tirer leur épée de combat pour nous porter secours, sans élever la voix pour revendiquer les droits sacrés qu'on nous enlève. Nous le disons franchement, car nous le croyons, nos anciens seigneurs nous manquent aujourd'hui, ou quelques hommes pour les remplacer et pour rallier tous les

membres d'une même famille, qui semblent ne plus s'entendre et ne plus travailler en commun. Nous occupons une fausse position politique ; nous n'en pourrons jamais sortir que lorsque tout le pays marchera uni, que lorsque surtout tous ceux qui ont le plus d'importance et d'intérêts au pays, se mettront à la tête du mouvement et y resteront jusqu'à la fin.

Quant à notre position sociale et domestique, comme nous le disions, elle est restée la même dans nos campagnes. Les mœurs primitives de la colonie n'ont pas subi d'autre changement que ceux qu'un peu plus de bien-être amène naturellement à sa suite. Ils n'ont senti encore aucune influence étrangère. L'émigration ne demeure pas dans les paroisses des seigneuries. Elle se dirige vers les townships de l'Est, vers l'ouest du Canade et surtout sur les États-Unis. Le village français est resté le même avec son apparence calme, paisible et stagnante. Il y a tels d'entre eux qui, depuis vingt-cinq ans, n'ont rien chargé, n'ont rien ajouté, rien amélioré, rien défait dans leur forme et leur apparence extérieure. Pas une bâtisse ne s'est élevée ; on s'est contenté, par-ci par-là, de couper les vieux arbres qui bordaient la grande route, qui ombrageaient le fronton des vieilles églises ou qui entouraient les cimetières, et d'en laisser les tronçons pour rappeler sans doute le bon vieux temps et la folie, le vandalisme de ceux qui ont coupé ces vieux arbres. Enfin, ce ne sont pas les transformations successives et continuelles du progrès et de la civilisation, mais en revanche c'est une tranquillité si douce, si heureuse, qu'on est tenté de renoncer à la civilisation, à la bruyante activité, à son impatiente et insatiable avidité d'améliorations, pour se retirer dans un de ces jolis villages sur les bords du Saint-Laurent et partout dans nos campagnes, pour y goûter cette paix, ce calme pur qu'on ne trouve nulle part aussi parfait qu'au milieu de notre population polie, morale, franche et hospitalière.

Il n'en est pas ainsi de nos villes.

Québec et Montréal n'ont plus leur physionomie d'autrefois. Elles ont plutôt une apparence étrangère. Le commerce qui d'abord était relégué dans un coin ou une seule partie de ces villes, s'est avancé dans tous les quartiers ; il s'est étendu des centres aux extrémités. Dans ses exigences de plus en plus pressantes, il s'est trouvé à l'étroit dans les basses villes de Québec et de Montréal. Il s'est avancé chaque jour dans les rues occupées par la bourgeoisie canadienne-française qui, à Montréal surtout, s'est vue forcée de reculer devant le flot envahissant des boutiques. Les anciennes demeures, à la forme antique et passée de mode, aux perrons avancés et empiétant sur les rues à vous faire casser le cou dans une nuit noire, aux rues étroites, boueuses, mal pavées, sombres et tristes, ont fait place à des constructions modernes et splendides, à des rues larges, pavées en bois, de la plus exquise propreté, et éclairées, la nuit, par la brillante, éblouissante clarté du gaz.

Dans ces tranformations de la ville vieille à la ville moderne, qu'est devenue la société d'autrefois, son allure, sa tenue, ses mœurs et son esprit ? D'abord propriétaire en possession du sol, composée de familles bourgeoises qui déjà, sous le gouvernement français, avaient pris de l'accroissement, elle regardait dédaigneusement comme au-dessous d'elle, ces trafiquants que l'émigration jetait au milieu de ses villes et qui commençaient le commerce d'importation Alors il n'y avait pas de rivalité possible entre ces deux races d'hommes dont l'une était forte, opulente et nombreuse, et l'autre faible, pauvre, et sans importance. Aussi la société canadienne régnait souverainement et faisait prévaloir son esprit et ses manières. On admettait sans doute, par-ci par-là, quelques négociants anglais dans nos cercles, mais il leur fallait de bonnes recommandations, et pour eux ils étaient fiers de se mêler à cette société qui avait si bien conservé dans ses mœurs tous les charmes et les belles manières de la France.

Mais bientôt l'émigration devint plus forte, surtout de

la Grande-Bretagne ; le commerce devint florissant alors que le Canada pouvait être considéré comme le grenier de l'Amérique du Nord. La société anglaise et écossaise se recruta de jour en jour ; elle avait entre ses mains tout le commerce ; elle était favorisée de toutes manières par le gouvernement qui, en mainte occasion, oublia et ce qu'il devait à notre nationalité, et ce qu'il pouvait encore en attendre, et qui suivait ce sentiment qui anime les gouvernements comme les hommes, qu'il faut favoriser les siens, souvent grandissant à l'ombre du monopole, prenant chaque jour de l'accroissement, accumulant des capitaux, si bien qu'elle trancha bientôt l'uniformité de nos villes par des cercles à part et des mœurs différentes des nôtres. De sorte que aujourd'hui Montréal et Québec ont toute l'apparence de villes commerciales anglaises. Le commerce et l'industrie, voilà quels sont les éléments de progrès de ces deux villes. Ce sont eux qui démolissent nos édifices et nos mœurs ; ils accaparent tout sans jamais s'arrêter, et jusqu'à ces dernières années, ils étaient entre les mains de nos compatriotes d'origine anglaise et autres presque exclusivement. Voyez ce qu'il y a de pénible dans notre position ; nous sommes presque obligés de regarder avec regret les progrès de la civilisation dans notre pays, parce que dans les grands centres, dans les villes, ils nous enlèvent tout ce qui nous distingue comme un peuple et une nation à part. Et comment résister à ce pouvoir qui en agrandissant nos villes, ouvrant toutes les branches d'industrie, améliorant chaque jour la condition matérielle et morale du peuple, répandant partout l'abondance et l'activité, emporte dans sa marche et efface petit à petit les traits distinctifs de notre nationalité ?

Aujourd'hui la société canadienne-française, quoique envahie de toutes parts dans Québec et Montréal, maintient encore une bonne position.

Cependant l'insurrection de 1837 d'abord, puis les crises monétaires qui ont traversé toute l'Amérique du Nord depuis quelques années, et enfin les fluctuations inces-

santes et si inconstantes de sa politique, l'ont empêché de donner à ses relations sociales l'extension qu'elle aurait dû et voulu leur donner. Cela est si vrai que, depuis ce temps et à présent même, il n'y a aucun cercle, dans l'une ou l'autre de ces villes, qui représente notre société. Chaque maison, chaque famille a ses intimes ; mais aucune maison, aucune famille ne reçoit chez elle, ne réunit sous son toit assez de monde et surtout ce monde des divers états, des diverses professions, voire même des divers rangs, qui puissent tous ensemble donner l'expression de notre esprit, de nos mœurs, de nos manières et de nos allures. Dans tous les pays, un étranger qui veut connaître la société, peut la rencontrer quelque part ; il la verra dans les théâtres, il la verra dans les concerts, il la verra dans les sociétés savantes, il la verra dans les cercles, dans les réunions, chez les hommes à qui la fortune et leur position permettent de la recevoir ; il la verra partout. Chez nous, il n'y a point de théâtres, il n'y a pas de concerts, il n'y a pas de sociétés savantes, il n'y a pas de cercles. Il ne la verra donc nulle part, si ce n'est à l'église. Il la verra dans les temples, et certes notre société sous ce point de vue moral et religieux est admirable à voir, mais on ne pourra pas l'étudier et la connaître.

Ceux qui se sont occupés de chercher quelles peuvent être les destinées à venir des populations françaises en Amérique, ont tous été d'opinion qu'elles étaient dans un danger imminent d'être englouties par la race anglo-saxonne, à moins que ces populations, unies comme un seul homme, ne conservassent des relations étroites entre tous ceux qui les composent, qu'elles ne s'appuyassent les unes sur les autres, qu'elles ne fussent toujours prêtes à s'entr'aider ; c'est surtout dans les villes que ces exemples d'union intime et étroite devraient être entre tous les membres de la société française. Comment conserver la patrie, son esprit et son cœur, comment épurer, perfectionner notre langage, polir nos mœurs, conserver

nos traditions, si nous ne cherchons pas à réunir ensemble tous les éléments de société que nous avons dans Québec et Montréal, surtout dans la dernière ville devenue le siège du gouvernement ? A peine s'il y a aujourd'hui quelque sympathie, quelques relations entre la jeunesse, ceux qui dans quelque dix années seront dans les affaires et l'âge mûr, ou ceux qui sont maintenant aux affaires, et pourtant si ceux-ci font quelque bien, ce sera à nous de le continuer. Ils devraient donc nous regarder comme des successeurs sur cette scène du monde où nous avons tous un beau rôle à jouer. Ils devraient, ce nous semble, nous guider, nous aider à travers les premiers pas, nous signaler les dangers, nous offrir la lampe de leur expérience, pour découvrir les écueils cachés, nous montrer où vont finir leurs travaux dans la grande cause nationale, où nous les reprendrons, vers quel but nous irons, et nous répéter souvent : l'héritage des ancêtres que nous abandonnons, il faut le transmettre intact aux descendants ; et nous, en échange de tout cela, nous leur serions fidèles dans les temps difficiles, nous les respecterions comme les champions de notre cause, nos chefs et nos maîtres. Mais non, il n'y a pas de cercles, de relations sociales à Québec comme à Montréal, et par conséquent point d'union sous un point de vue général, national, universel, et, comme nous le disions, l'isolement est un grand malheur et tend à nous décomposer comme corps social. Comment peut-il en être autrement dans les villes qui chaque jour s'agrandissent ; nous sommes étrangers les uns aux autres, nous les membres d'une même famille qui tient tant à sa conservation ! Nous paraissons avoir des intérêts divers, individuels, sectionnaires à conserver, point d'intérêts généraux et de nationalité. Encore une fois, nous n'avons aucun moyen de communication, aucun point de ralliement. Notre société est désorganisée et par le temps et par le flot de l'émigration ; si elle n'est pas reconstituée, elle sera complètement effacée.

Traitera-t-on nos observations de frivolités? Regardez au milieu de nous les Écossais, les Anglais, les Irlandais. Celui qui connaît un peu leur état, ne sait-il pas combien ils doivent à leurs cercles, à leurs relations sociales, l'esprit d'union et de fraternité qui les distingue si éminemment?

Prenons pour exemple isolé les Écossais : sont-ils jamais étrangers les uns aux autres? En arrive-t-il un, de suite, s'il est respectable, il est introduit dans la société, on veut le connaître, le placer quelque part, en faire de suite un membre actif et utile, et il retrouve bientôt la patrie. Les anciens et les jeunes gens sympathisent ensemble, comme les membres d'une même famille. C'est à cet esprit de caste qu'ils doivent leur importance et la position toujours avantageuse qu'une poignée d'entre eux occupe dans ce pays, comme partout ailleurs.

Quant au commerce et à l'industrie, ces deux grands pouvoirs qui aujourd'hui ont changé la face du monde entier, nos compatriotes canadiens-français commencent à s'y livrer. Ils semblent être gagnés chaque jour par cette soif de progrès, ce besoin d'industrie qui tourmente et qui travaille tous les peuples civilisés, et sentir combien cette voie nouvelle a d'avenir et d'espérances grandes et solides. L'exergue du peuple anglais est vrai : *Those who have the key of wealth are lords of all.*

Le mouvement commercial et industriel qui se propage d'un bout de l'univers à l'autre, traîne et amène à sa suite tous ces faits brillants et fécondants, importants et sublimes, les croyances religieuses, les idées philosophiques, les sciences, les lettres, les arts, tous les plaisirs intellectuels et moraux, toutes ces grandes choses qui constituent la civilisation moderne. Il faut donc le suivre. Il est donc de plus en plus important que notre jeunesse, au sortir des écoles et des maisons d'éducation, soit placée dans des comptoirs, dans des maisons de commerce, dans des entreprises industrielles, au lieu d'encombrer les professions et de battre les pavés.

Mais s'il faut que chacun de nous soit placé de manière à faire sa tâche dans le monde, il faut aussi que nous ayons quelque chose qui exprime l'importance de notre nationalité, son opulence, son intelligence. Il faut que tout cela soit représenté quelque part. Ce sont les cercles de Québec et de Montréal qui doivent les représenter. Il faut cesser de vivre tant chez soi et pour soi. Il est urgent que nous ayons des réunions périodiques où les citoyens puissent se rencontrer sur le terrain neutre des salons, pour se voir, se connaître, pratiquer et cultiver ces rapports de société qui ont tant d'influence sur la nationalité, qui en resserrent toutes les fibres et en font un corps solide et ferme.

Ayons foi dans l'avenir, si rude que soit le présent ; notre société a aujourd'hui dans son sein plus d'éléments de vitalité, de stabilité et de progrès qu'elle n'en a jamais eu. Elle a des gages de prospérité dans ces goûts, ces habitudes et ces notions industrielles et commerciales qui chaque jour se répandent parmi toutes les classes de nos compatriotes ; dans cette éducation élémentaire, pratique et universelle que les enfants, surtout ceux des villes, reçoivent aujourd'hui grâce à des méthodes, à des systèmes nouveaux et améliorés. Elle a de grandes, de légitimes espérances dans ces milliers de jeunes gens que chaque jour l'on voit défiler dans nos rues, qui fréquentent les admirables écoles des frères des écoles chrétiennes, et qui, dans quelques années, feront des membres intelligents et habiles de tous les arts, de toutes les industries, de tous les métiers, enfin dans la génération entière qui grandit et s'avance avec tant d'énergie, si pleine du désir de s'instruire, si pénétrée déjà de l'esprit du temps, qu'elle saura bien comprendre les chances de l'avenir et en prendre tous les avantages !

L. O. LETOURNEUX (1).

(1) M. Louis Octave Letourneux était avocat à Montréal. Il fonda, en 1846, et rédigea pandant plusieurs années la *Revue canadienne*, journal d'abord exclusivement littéraire, qui devint plus

1846

À JULIE

De joyeux bruits n'obsèdent point mes jours,
À leur attrait je préfère une amie.
Les uns m'ont abusé, l'autre égaya toujours
L'épineux sentier de ma vie,
Et souvent je la cherche auprès de vous, Julie.

Lorsque fuyant les cieux
Le soleil cède à la nuit sombre,
Moi-même, abandonnant tant de soins ennuyeux
Qui rendent nos fronts soucieux,
J'aime à vous retrouver, à l'heure où règne l'ombre,
Dans le cercle d'amis rangés en petit nombre
Sous votre toit silencieux.

Comme au doux aspect d'une rose
S'égaie un voyageur sous un ciel attristé,
Ainsi ma vue errant sur la société,
Avec plaisir sur vous repose.
Vous ressemblez à cette fleur
Dont le parfum trahit le voisinage,
Et qui, toujours modeste en sa couleur,
Des vertus de Julie offrit toujours l'image.

Sur la scène paisible où le sort vous fit naître,
Sachant unir l'étude à vos talents divers,
Oubliez les heureux dont l'orgueil est le maître,
En songeant qu'un ami vous dédia ces vers.

F. M. DEROME.

---

tard un journal politique, et l'*Album de la Revue canadienne*, journal littéraire et musical, commencé en 1847. Ces deux revues ont pris fin en 1849. Cette même année, il fonda la *Revue de législation et de jurisprudence*, qui fut continuée par MM. Lelièvre et Angers, à Québec, avec la collaboration de M. J. U. Baudry (plus tard juge de la cour supérieure), à Montréal. Des talents brillants secondés par un travail opiniâtre avaient fait à M. Letourneux une très belle position au barreau. Malheureusement l'excès du travail ruina bientôt sa santé, et il mourut à la fleur de l'âge (35 ans), le 9 mars 1858.

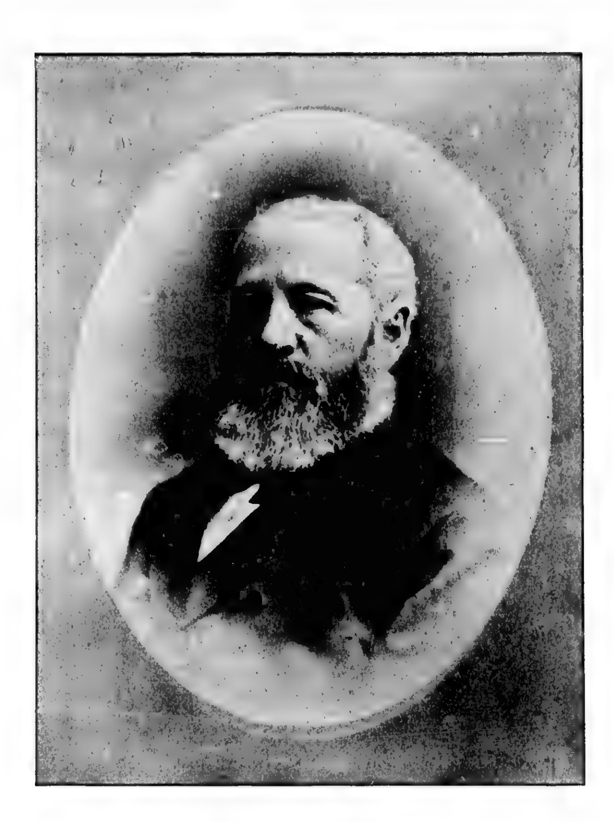
1846

DÉSASTRE DU 12 JUIN

INCENDIE DU THÉATRE SAINT-LOUIS, À QUÉBEC

Il y a donc encore des pages de sang et de deuil au livre des destins de notre malheureuse cité . . . Pourtant, après cinq années signalées chacune par quelque horrible désastre, nous commencions à respirer enfin sur les débris amoncelés de nos malheurs récents. Nous espérions qu'il ne restait plus de larmes au fond de la coupe de nos douleurs ; nous l'avions déjà tant de fois épuisée . . . En 1840, une partie du cap Diamant s'écroule sur près de cinquante infortunés dont les habitations ceignaient sa base ; en 1843, un terrible incendie dévore en quelques heures les richesses d'un des plus beaux quartiers de la ville, celui du Palais ; là aussi la mort avait marqué quelques victimes aux sombres lueurs qui l'accompagnaient. Enfin, l'an dernier, deux calamités épouvantables et dont le bruit et la grandeur ont excité les sympathies du monde entier, couvrent la ville entière d'un sombre voile de deuil, que perçait à peine, il y a deux jours encore, un faible rayon d'espérance et de consolation. Le glas anniversaire n'a pas encore cessé de nous appeler sur la tombe de ceux dont le triste sort rendit plus horribles encore les désastres des 28 mai et 28 juin 1845, et déjà son lugubre tintement est couvert par les cris éplorés d'une désolation nouvelle et encore plus grande.

En effet, l'horreur de la calamité dont tout Québec a été témoin dans la soirée de vendredi dernier (12 juin 1846), n'a jamais eté égalée dans cet hémisphère, et ne saurait être surpassée. Les extraordinaires publiés, samedi, par la presse de cette ville et qui vous sont sans doute parvenus, vous ont fait connaître l'ensemble des faits, mais avec plus ou moins d'inexactitude. Je vais essayer de les vérifier et de vous donner quelques détails



M. A. PLAMONDON

sur l'exactitude desquels vous devez d'autant plus compter que j'ai tout vu de mes propres yeux, et que j'ai moi-même échappé providentiellement, et le dernier de tous, du théâtre du désastre, après un effort infructueux pour parvenir une troisième fois auprès des malheureux dont les cris déchirants appelaient des bras amis à leur secours.

C'est dans l'ancien manège, situé près de l'emplacement où s'élevait encore en 1830 le vieux château Saint-Louis, et transformé aujourd'hui en salle de spectacle, que s'est passée la scène dont ma plume impuissante se refuse à peindre l'horreur. Cette bâtisse, formant un parallélogramme d'environ cent quarante pieds de longueur sur cinquante de largeur, est percée, sur ses plus longs côtés seulement, d'ouvertures d'environ trois pieds de haut sur deux de large. Un tiers à peu près de l'édifice était occupée par la scène ; les deux autres tiers, réservés aux spectateurs, étaient presque entièrement disposés en loges qui s'élevaient graduellement en amphithéâtre jusqu'au fond de la salle. Ces loges n'étaient autre chose qu'une suite de bancs à dossiers, recouverts de flanelle et disposés parallèlement sur toute la longueur des loges, avec une étroite allée au centre, et elles étaient appuyées sur un faible plancher qui reposait lui-même sur un échafaudage continu et peu solide. Le devant des loges était élevé de quelques pieds seulement au-dessus de la *boîte* des musiciens, dont il n'était séparé que par un passage de quatre ou cinq pieds. Les ouvertures ou fenêtres dont j'ai déjà parlé, au nombre de dix de chaque côté, se trouvaient à dix-huit pieds du sol, à l'extérieur du côté du sud-ouest, et à environ trente pieds du côté du nord-est. Une porte de sept pieds sur trois communiquait au passage dont j'ai parlé en dernier lieu par un autre passage à moitié couvert, et se joignant à angle droit avec le premier. Une autre porte de même dimension, et à dix-huit pieds seulement de la première, occupait l'origine de l'angle sud du manège, et s'ouvrait au bas d'un escalier conduisant aux loges et adossé au mur du fond de la bâtisse. Il est

essentiel de mentionner que cet escalier par lequel tous les spectateurs étaient montés dans la salle, était en bois, large de trois pieds et entouré, à droite par le mur, à gauche par une simple cloison et couvert à hauteur d'homme par des planches de sapin brut. Au bas de cet escalier était une porte de bois se fermant du dedans au dehors. Les murs, de chaque côté de la salle, étaient couverts, à sept ou huit pieds de hauteur, d'un simple lambris de planches sèches. Au fond de la scène, une porte de dimensions moindres que les premières s'ouvrait immédiatement dans une écurie en pierre dans laquelle se trouvaient une dizaine de chevaux appartenant à M. Hough.

Environ deux cent cinquante personnes se trouvaient réunies pour la seconde exhibition des *Dioramas* des MM. Harrison, et parmi elles on en remarquait plusieurs appartenant aux premières familles de la ville. La salle était éclairée, dans les intervalles qui s'écoulaient pendant le changement des tableaux, par quatre lampes à l'huile camphrée.

Il était dix heures et un quart. L'exhibition était terminée ; l'orchestre, sous la direction de M. Charles Sauvageau, avait fini de jouer le *God save the Queen*, pendant la durée duquel les deux tiers ou un peu plus des spectateurs étaient sortis par l'escalier dont l'entrée s'ouvrait au fond de la salle, à l'extrémité de l'allée intermédiaire dont j'ai parlé plus haut.

Soixante à soixante-dix personnes, hommes, femmes et enfants qui occupaient les avant-loges, se préparaient à sortir et causaient et riaient entre elles, sans se presser aucunement, lorsqu'une lampe suspendue à quelque distance seulement des avant-loges et plus près encore de la scène, tomba ou fut renversée par une cause quelconque, et le parquet de l'avant-scène fut à l'instant même couvert d'un liquide enflammé qui se répandit de tous côtés.

L'effet produit par l'effusion et l'expansion de l'huile

camphrée ne saurait être comparé à rien de ce qu'on a déjà observé de plus violent dans les feux les plus ardents, poussés par un ouragan au milieu des matières les plus combustibles. Il fut soudain, électrique. En moins de dix secondes, les rideaux, les toiles gommées de l'appareil chimique, les nombreuses scènes peintes à l'huile et à l'ocre, et appartenant aux officiers de la garnison et à messieurs les amateurs canadiens, tout avait disparu, après avoir porté au plafond mille jets de flamme dévorante qui, s'accrochant à chaque aspérité, enveloppant chaque angle, s'insinuant dans chaque fissure, courant dans chaque rainure, embrasèrent, en moins d'une seule minute, toute la partie supérieure de l'édifice. Le toit, élevé de quarante à quarante-cinq pieds, présentait la forme d'un demi-décaèdre enflammé et produisait l'effet d'un immense réverbère renvoyant vers le bas le calorique qui venait de toutes parts se réfléchir et se dilater encore plus à sa surface. Toute la scène, ainsi que le plafond et la partie inférieure du parterre adjacente aux avant-loges était donc la proie de l'élément destructeur, qui déjà gravissait rapidement la hauteur de ces dernières.

Plusieurs des malheureux qui n'avaient pas encore quitté la salle, se voyant d'avance voués à une destruction imminente, se précipitèrent, au risque de quelques brûlures sérieuses, dans le passage déjà partiellement embrasé qui conduisait à la porte du parterre. C'était la seule voie de salut possible ; car, malgré que le feu n'eût pas encore gagné l'escalier des loges, la fumée noire et épaisse qui refluait au fond, plus élevé qu'aucune autre partie de la salle, rendait plus impraticable encore l'issue qui, sans cette circonstance, se serait offerte en cet endroit. En même temps et en conséquence de la rapide décomposition de l'air intérieur, le vent s'engouffrait en tourbillons continuels par les deux portes ouvertes, et élevait jusqu'au comble d'immenses spirales de fumée et de flammèches entremêlées parfois de flammes rougeâtres. Bientôt l'élévation croissante de la chaleur produisit l'explosion

des trois autres lampes, dont deux se trouvaient placées aux extrémités d'une ligne qu'on pouvait imaginer passer par le milieu de la profondeur des loges.

Alors il n'y eut plus de ressources pour les malheureuses victimes enfermées dans cette fournaise comme dans le taureau d'airain de Phalaris. Je les vis alors, et quoique j'aie été témoin oculaire et presque victime moi-même des deux désastres de l'an dernier, et par conséquent familiarisé avec ces scènes de destruction, je ne pus, sans sentir mes jambes me manquer, supporter la vue de ce qui se passait sous mes yeux, et à demi suffoqué par la fumée, je dus chercher mon salut sans retard.

Personne, après moi, ne put sortir de la salle.

Quand je me trouvai pour la dernière fois dans la porte au haut de l'escalier, la fumée d'abord dérobait tout à ma vue ; puis une ou deux fois une lueur rouge sang perçant l'épaisseur de l'obscurité, me laissa rapidement entrevoir la scène affreuse qui se dévoilait à quelques pas de moi. Je vis des femmes évanouies, d'autres à genoux, des hommes succombant sous l'influence du feu qui roulait ses vagues ardentes autour d'eux et au-dessus de leurs têtes, et sous le poids l'un d'une mère ou d'une tendre sœur, l'autre sous le léger et précieux fardeau d'une épouse. Je vis deux jeunes fiancés (1) luttant ensemble contre la mort. Cinq minutes auparavant ils étaient sans doute rayonnants de bonheur ; ils devaient être unis le lendemain matin. Une même fosse les a reçus et ils sont unis pour toujours dans un éternel sommeil. Tout cela se passa sous mes yeux, avec la rapidité de deux éclairs qui se suivent. Et puis les ténèbres s'épaissirent en un voile sur ma vue, et . . je ne vis plus rien. Les malheureux ! pas un cri ne s'échappait de leur poitrine ; un silence mille fois plus horrible que n'auraient pu l'être les gémissements de cent condamnés torturés sur le chevalet,

(1) Thomas Hamilton, lieutenant au 14e régiment, et mademoiselle Rae, fille de M. Rae, du département du commissariat.

laissait dominer seul le bruit de l'incendie toujours plus actif, plus dévorant, plus impitoyable. Le plus grand nombre cependant parvint jusqu'au bas de l'escalier, que j'avais à peine quitté moi-même depuis une demi-minute ; mais épuisés sans doute et asphyxiés, ils ont dû tomber les uns sur les autres ; et puis la porte s'était fermée sur eux, et avant qu'on eût pu la briser, la pression de ces cinquante corps les uns sur les autres était telle qu'il fut impossible de les retirer avant que le feu ne les eût entièrement couverts. Il n'y avait pas encore d'eau sur la place, et huit minutes seulement s'étaient écoulées depuis la chute de la lampe première cause du malheur immense dont Québec portera longtemps le deuil.

MARC-AURÈLE PLAMONDON (1).

1846

LA MÉMOIRE DE C. V. DUPONT

ÉTUDIANT EN DROIT

Qui le dirait ? pourtant c'est notre part à tous ;
Fléchir à chaque instant la tête, les genoux ;
Planter plus d'un cyprès au pied de quelque tombe,
Sceller dans un cercueil plus d'un front qui succombe,
Et n'entendre en son âme aucune symphonie,
Et n'avoir aux regards que deux changeants reflets,
L'un qui part des banquets,
L'autre de l'agonie.

(1) M. Marc Aurèle Plamondon est né à Québec en 1823. Il a publié et rédigé l'*Artisan* (1843) et *le Ménestrel*, journal littéraire et musical (1844-1845) ; il a été aussi un des propriétaires et rédacteurs du *National* de Québec (1854-1859). M. Plamondon a été le principal fondateur et le premier président de l'Institut canadien de Québec. Admis au barreau en 1846, il a été nommé juge de la cour supérieure en 1874, et il est aujourd'hui juge pour le district d'Arthabaska.

Oh ! ce sol est aride où l'on marche sans cesse,
Où, débris par débris, on laisse sa jeunesse
Aux rochers de la route,
Et qui fait qu'aujourd'hui, joie aux fronts, flammes aux cœurs,
Vous marchez et les mains encor pleines de fleurs
Et l'âme sans un doute ;
Parfois les yeux au ciel et vous recueillant seul,
Et parfois un sourire encore à votre bouche,
Vous rencontrez soudain un géant qui vous touche,
Puis étouffe vos cris dans les plis d'un linceul.

Naguère on le voyait, aux hymnes de la vie
Que l'on chantait en chœur, mêler sa voix amie,
Et boire, ainsi que nous, à c[illegible]e de fer
Où bouillonne toujours, comme l'onde en un gouffre,
Tout ce dont on jouit et tout ce dont on souffre,
Émotions du ciel ou douleurs de l'enfer.

Naguère murmurer dans des notes de flamme
Ces pages du passé, comme un feu dans son âme ;
Puis bientôt plein de foi dans les jours d'avenir,
En signe de salut pencher sa noble tête,
Et frapper dans ses mains, ainsi qu'en une fête,
Laissant épars au loin les bruits du souvenir.

Naguère . . . Aujourd'hui rien—une funèbre pierre
Qu'une pensée amie éleva sur sa bière ;
Ses livres où mouraient la douleur et le bruit ;
Et puis son Lamartine ainsi qu'un doux sourire,
Ces plaintes du poète à la tombe d'Elvire,
Chants qui lui plaisaient comme un orgue, la nuit.

Malheur ! s'être dressé debout, la tête fière,
Avoir pris corps à corps et grabat et misère ;
—Comme l'or au creuset, s'être épuré le cœur,
Et près d'avoir la part que la science donne,
Perdre en un seul moment une triple couronne,
—Amour, poésie et bonheur !

Malheur ! dans cette voie où la raison nous mène,
On l'eût vu, tout brillant, s'élancer sur la chaîne
Qui s'aperçoit de loin aux bras de la cité,
Partager avec nous nos peines et nos chances,
Et chanter dans ses chants nos vieilles espérances
Et notre jeune liberté.

Mais, amis, si du moins à nos ardents désirs
Nous ne possédons plus son cœur et sa parole,
Nous l'aurons pour drapeau, nous l'aurons pour symbole
Dans la lutte et les souvenirs.

P. HUOT.

1846

SERMON NATIONAL

PRÊCHÉ LE JOUR DE LA SAINT-JEAN-BAPTISTE

Nisi Dominus custodierit civitatem,
frustra vigilat qui custodit eam.
PSAUME 126.

La tâche qu'il m'est imposé de remplir en ce jour, messieurs, est à mes yeux bien honorable, et en même temps difficile. Elle est honorable, puisque j'ai à parler devant ce qu'il y a de plus éclairé et de plus marquant dans cette capitale, et que c'est dans un jour où tout ce qu'il y a de vrai patriotisme dans les cœurs canadiens se réveille et se ranime pour se manifester dans tout son éclat. Elle est difficile, parce que paraissant pour la première fois dans cette chaire, et m'y voyant entouré de l'élite de mes concitoyens, je ne peux me défendre d'un certain sentiment d'appréhension ; et il y a, ce me semble, de ma part, témérité à ouvrir la bouche et à entreprendre de donner au sentiment patriotique qui vous anime, une direction telle que la religion a droit de l'attendre de vous, et telle qu'elle contribue puissamment au bonheur de notre commune patrie. J'aurais donc dû la laisser cette tâche à une bouche plus éloquente et plus persuasive que la mienne. La seule excuse qui pourrait me justifier à vos yeux, et qui m'a déterminé à accepter l'honneur qui m'a été déféré, c'est que étant comme vous tous l'enfant du

sol, sentant couler dans mes veines, comme vous dans les vôtres, le pur sang canadien, j'ai cru pouvoir, en présence de mes compatriotes, donner un libre cours aux sentiments que j'éprouve, et aux vœux que je forme pour le bonheur et la prospérité de notre patrie. Toutes ces raisons seront, je l'espère, des motifs qui justifieront ma démarche, et qui en même temps vous porteront à écouter avec indulgence les paroles que j'ai à vous adresser dans ce beau jour.

Oui, je puis appeler cette fête un beau jour, car ces bannières religieuses déployées avec grâce, ces emblèmes d'industrie étalés avec somptuosité, et où l'art et le bon goût disputent avec le sentiment, tout cela m'annonce qu'il y a dans vos cœurs un germe puissant de foi et d'énergie, qui n'a besoin que d'être développé et bien dirigé pour le faire servir efficacement à la prospérité de notre pays.

Vous n'attendez pas cependant de moi que, dans une circonstance comme celle-ci, je vous fasse une dissertation d'économie politique : ni le caractère dont je suis revêtu, ni le lieu saint qui nous rassemble ne me le permettraient ; et puis d'ailleurs, vous avez parmi vous tant d'hommes habiles et capables d'exciter votre émulation, qu'il serait pour moi plus que superflu de l'entreprendre. Chacun dans la position où la Providence l'a placé, devant travailler au bonheur de sa patrie, j'ai pensé que j'y aurais grandement contribué, en vous remettant sous les yeux une vérité dont je pense qu'aucun de vous ne doute, mais qu'il est bon cependant de vous rappeler, c'est que notre existence, même politiquement et civilement parlant, dépend de notre fidélité à maintenir et à observer la religion sainte que nous avons le bonheur de professer, parce qu'il n'y a qu'elle qui puisse attirer sur notre patrie cette protection divine sans laquelle une société ne peut ni se soutenir, ni être heureuse. Oui, ce monde social au milieu duquel nous vivons en attendant que nous entrions dans un monde meilleur, s'il n'était pas vivifié par la religion,



H. HUDON

s
r
p
p
l
fa
ra
sa
re
st

pe
jo
dé
lu
da
ac

me
T

finirait par se dissoudre dans l'anarchie, ou par s'abrutir dans la servitude ; et le prophète royal ne faisait qu'exprimer sous une image vive et simple une pensée éminemment politique, quand il disait, il y a près de trente siècles : " Si Dieu ne garde la cité, c'est en vain que veille à ses portes celui qui est préposé pour la défendre." *Nisi Dominus custodierit civitatem, frustra vigilat qui custodit eam.* Vous avez dans ce texte, messieurs, tout le sujet sur lequel je veux faire avec vous quelques réflexions. Ainsi, la religion, base et fondement unique du bonheur de la société, voilà toute ma pensée ; développons-la un peu. Si je suis un peu long, c'est que le sujet est immense.

Toute société tend à la perfection, parce que toute société tend au bonheur, et le bonheur pour la société comme pour l'homme, n'est que la tranquillité de l'ordre. Partout où il y a désordre, il y a malaise, inquiétude, effort pour arriver à un état plus parfait. La société qui souffre, cherche à se placer dans un état meilleur, et on reconnaît qu'elle y est parvenue, au calme intérieur, à la paix profonde dont elle jouit. Aussi, l'Écriture sainte, qui propose les plus sublimes vérités sous des images familières, afin de les mettre à la portée des esprits les plus faibles, annonçant au peuple juif une félicité qui comblerait pleinement ses désirs, dit : " Chacun s'assiéra sous sa vigne et son figuier, et personne ne troublera son repos." *Et sedebit vir subtus vitem suam, et subtus ficum suum, et non est qui deterreat.* (Mich. ch. 4, *v.* 4.)

Le repos, résultat de l'ordre, est donc le bonheur des peuples, et une société où règnerait un ordre parfait, jouirait d'un repos parfait. Or, sans la religion, tout est désordre ; pourquoi ? parce que Dieu ayant tout créé pour lui, il s'ensuit que tout ordre est relatif à Dieu. L'ordre dans nos pensées, c'est de le connaître ; l'ordre dans nos actions, c'est de le servir par l'exercice du culte religieux.

S'il est sur la terre une institution qui rappelle les hommes à une origine commune et à une même immortalité ;

une institution qui établisse parmi les hommes un heureux concert de services et de bienfaits, qui leur répète sans cesse qu'il est beau de se sacrifier pour ses frères ; une institution qui ne veut pas qu'il y ait de misérables dans son sein qui ne soient consolés, point de pauvres qui ne soient secourus, point de faibles qui ne soient protégés ; une institution dont tous les exemples et toutes les maximes sont une continuelle leçon de dévouement de l'intérêt particulier à l'intérêt général ; une institution enfin qui fasse un précepte à ses disciples de s'aimer les uns les autres, et qui renferme dans ce seul mot tout le sommaire de sa loi ; cette institution, elle n'est pas autre que la religion sainte que nous professons ; et elle convient souverainement à un peuple pour qui l'amour de la patrie n'est pas un vain mot. C'est au milieu du vrai patriotisme et des sentiments généreux qu'il enfante, qu'elle prend son essor ; c'est là qu'elle trouve de vrais disciples ; c'est là qu'elle n'enseigne point en vain ses sublimes vertus. Car qui est-ce qui maintient la société, si ce n'est l'observation des devoirs que la religion impose ? C'est elle qui assigne à chaque particulier les devoirs qu'il a à remplir dans les différentes conditions où il se trouve placé ; et tout le monde sait que c'est du concours de tous les efforts séparés, mais dirigés vers un centre commun, que résulte l'ordre public ; que c'est l'harmonie de tous les biens particuliers qui forme le bien général.

Que l'homme public sacrifie le bien général à son avidité ; que le magistrat prostitue ses jugements à l'iniquité, que le négociant fonde ses spéculations sur la fraude, que l'artisan quitte le travail pour se livrer à l'oisiveté ; on verra la société languir d'abord, et bientôt se dissoudre. La perte des vertus a toujours été le terme de la prospérité des empires. Or, les vertus ne se perdront jamais dans un État où les saintes règles de l'Évangile seront observées. Car tout ce que la loi politique impose d'obligations, la loi chrétienne en fait des devoirs

religieux. C'est elle qui inspire aux grands et aux riches la bienfaisance, et aux petits et aux pauvres la patience ; c'est elle qui forme les maîtres à l'humanité, et les serviteurs à l'obéissance ; par elle les époux deviennent fidèles, les pères tendres et éclairés sur leurs enfants, et les enfants soumis et respectueux envers leurs parents. Elle inspire la piété à l'ecclésiastique, la justice au magistrat, l'honnêteté au receveur des deniers publics, le goût du travail à l'artisan, à tous l'éloignement du luxe et de la débauche. Que la loi divine soit observée, et toutes les lois de la terre auront leur exécution, sans qu'il soit nécessaire d'employer l'appareil de la torture et du châtiment. On peut donc dire que les crimes se multiplient en raison de l'affaiblissement de la foi. Oui, on peut le dire sans crainte de se tromper, si la religion perdait son empire, dès lors on pourrait s'attendre à voir renaître tous les maux dont le christianisme a été le remède : et que serait alors l'état de la société ? d'un côté, les vices seraient plus audacieux, les excès de tout genre plus multipliés ; de l'autre, les moyens répressifs et conservateurs ne se trouveraient que dans les lois humaines ; or, il faudrait des lois de fer pour enchaîner des peuples sans religion ; à la place des autels, il faudrait des cachots ; au lieu des pasteurs, des soldats ; au lieu de l'Évangile, un code de supplices effrayants ; un peuple sans religion est un peuple indisciplinable. Allez dans les pays où la religion n'exerce point son empire pacifique ; là vous serez assurés de voir régner le plus affreux despotisme ; là il ne peut pas exister de véritable liberté : c'est pour les peuples sans foi que sont faits les tyrans.

Les philosophes de l'antiquité avaient découvert cette vérité par les seules lumières de la raison. Écoutez ce que disait autrefois Socrate : " L'ignorance du vrai Dieu, disait-il, est pour les États la plus grande des calamités, et qui renverse la religion, renverse le fondement de toute société humaine." " Cherchez un peuple sans religion, a dit un auteur protestant (Hume), et si vous le trouvez,

soyez sûr qu'il ne diffère pas beaucoup de la brute." La religion, dit un auteur moderne (Mgr de Bonald), met l'ordre dans la société, parce qu'elle seule donne la raison du pouvoir et du devoir ; et un célèbre orateur français (le comte de Montalembert) disait, il n'y a pas longtemps, qu'il n'y a que ceux qui sentent ce qu'on doit à Dieu, qui peuvent comprendre dans toute son étendue le devoir envers la patrie. Tout le monde connaît ce mot de Rousseau : " Jamais État ne fut fondé, que la religion ne servît de base." Tant il est vrai que chez ce philosophe même, tout impie qu'il était, lorsque les passions se calmaient, la vérité reprenait son empire.

Oui, tout ce qui peut contribuer au bonheur de l'homme comme individu et comme membre de la société, est le résultat de l'enseignement de la foi. N'est-ce pas la religion qui a donné à l'Europe cette belle civilisation qui n'eut pas de modèle dans l'antiquité ? N'est-ce pas la religion qui d'un peuple d'anthropophages les plus féroces fit des hommes doux et humains ? Il suffit de connaître ce qui se passa au Paraguay, pour comprendre ce que peut procurer de bonheur la pratique de la vérité et de la foi. Quelques pauvres prêtres, armés du seul glaive de la parole, la croix et l'Évangile à la main, pénètrent dans des contrées incultes, habitées par des sauvages féroces et intraitables, que les armes des Espagnols n'avaient jamais pu dompter ; et par le seul pouvoir de la vertu et de la vérité, ils viennent à bout de les civiliser ; ils en font des chrétiens qui, pendant plus d'un siècle, ont fait l'admiration de ceux qui ont vu de près leur police et leurs mœurs. Ils créent, au milieu de ces nations sauvages, une république si parfaite, que dans ses rêves les plus brillants, l'imagination ne s'était jamais représenté rien de semblable. On eût dit voir quelques fortunés enfants d'Adam, échappés à la malédiction qui frappa sa race, jouir en paix de l'innocence et du bonheur qui la suit, dans les délicieux bosquets d'Éden. Dieu voulut qu'au moins une fois, la religion agissant sans obstacle sur un peuple, le formât

seule à l'état social, afin de montrer une grande et incontestable preuve que dans ses dogmes et ses préceptes sont renfermées toutes les vérités réellement utiles à l'homme, et toute la félicité dont sa condition lui permet de jouir ici-bas. "Chose admirable ! la religion qui semble n'avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci," dit Montesquieu.

Direz-vous que les lois suffisent pour maintenir le bon ordre dans une société ? Mais qui de vous ignore que les lois ne sont violées que parce que le cœur de celui qui les enfreint est déréglé et corrompu ? Or, qui est-ce qui peut rendre le cœur de l'homme bon et honnête, si ce n'est la religion ? Jésus-Christ n'a-t-il pas dit que c'est du cœur que sortent les vols, les adultères, les meurtres et tous les crimes qui jettent le trouble dans la société ? Il faut donc commencer par régler le cœur de l'homme, avant de voir régner l'ordre et la tranquillité. La loi humaine ne peut attaquer que l'action coupable ; elle n'a aucune prise sur le sentiment, qui en est le principe. La loi arrête le bras, mais elle laisse au cœur toute sa corruption ; elle ne défend que ce qui est criminel, elle ne réprime point ce qui est malhonnête ; même entre les crimes, elle ne punit que ceux qui troublent la société ; tout ce qui ne nuit pas au prochain n'est pas de son ressort.

Imaginez un peuple dont la morale n'aurait d'autre appui que les lois. Oh ! comme ce peuple serait malheureux ! combien il faudrait que ces lois fussent détaillées pour proscrire tous les délits. Où il n'y aurait que des lois, qui est-ce qui soutiendrait les mœurs ? Les mœurs, plus utiles encore à la société que les lois, peuvent quelquefois les suppléer, mais jamais être suppléées par elles. Où il n'y aurait que des lois, on verrait tout homme puissant et hardi les braver ; ne se trouve-t-il pas partout des hommes redoutables ou dépositaires même de la loi ? Ne se trouve-t-il pas aussi partout des hommes qui savent éluder les lois par la ruse, par la fraude, par les

artifices de l'intrigue ou les détours de la chicane? N'en avez-vous pas tous les jours sous les yeux de tristes exemples? Là où il n'y aurait que des lois, le grand intérêt serait, non pas de ne commettre aucun crime, mais de le cacher. Vous savez que tout ce qui peut se soustraire à l'œil de l'homme méprise sa justice. Donc, la loi civile, seule, sera toujours insuffisante dans son autorité, toujours incomplète dans ses préceptes ; il faut qu'un pouvoir étranger et supérieur fasse vouloir ce qu'elle ordonne, et prescrive ce qu'elle n'a pas la force d'ordonner. Qu'en serait-il, par exemple, de la sainteté du serment, base de toute notre législation, et de toutes les décisions judiciaires, sans le sentiment religieux qui lui donne tout son poids? La religion est donc un renfort nécessaire à la loi civile, et sans laquelle elle devient insuffisante. On peut la comparer, la loi, à une barrière que l'on opposerait à un torrent ; elle ne peut arrêter que les rochers qu'il roule ; quand ils seront amoncelés, ils finiront par l'entraîner elle-même : la loi divine, au contraire, est une digue insurmontable, qui repousse le choc continuel des eaux ; c'est l'ordre que Dieu a donné aux flots de ne pas dépasser le rivage, et de s'y briser.

Essaierez-vous de contenir les hommes par la force de l'opinion publique ? Je sais que l'opinion publique a un grand prix ; il ne faut pas la dédaigner ; mais, seule, elle ne suffit pas plus que la loi. Il faut la conserver comme un des plus puissants mobiles qui nous gouvernent ; mais il ne faut pas l'isoler de la religion ; il faut plutôt l'aider, la perfectionner par les sentiments que la religion inspire. Car cette opinion publique, isolée de la religion, ne peut rien sur les actions secrètes. L'opinion publique ne peut ni récompenser ni punir que dans une mesure très bornée. L'opinion publique ne voit et juge que par les passions de la multitude, qui n'est pas toujours exempte d'erreur.

L'opinion publique ne tient presque jamais compte des efforts, c'est ordinairement sur le succès qu'elle décide du mérite ou du démérite des hommes. Et lors même que

nous trouverions dans l'opinion publique une estime et une gloire qui nous flatteraient, pouvons-nous en jouir toujours ? Hélas ! il suffit d'un revers pour perdre tout le prix de cette récompense. Y a-t-il rien de plus inconstant que l'opinion ? Ne peut-elle pas dans un instant se tourner contre ceux qu'elle semble favoriser le plus, et précipiter demain dans la boue ceux qu'elle élève aujourd'hui jusqu'aux nues ?

Notre divin Maître a bien voulu nous en fournir un mémorable exemple dans sa propre personne : il entre dans la ville de Jérusalem aux acclamations de tout un peuple qui le proclame l'envoyé de Dieu, le fils de David, *Hosanna filio David ;* et quelques jours après, ce même peuple demande à cris redoublés qu'il soit crucifié, *crucifige eum ;* il lui préfère un meurtrier, un Barrabas, *non hunc sed Barrabam ;* voilà ce que c'est que l'opinion publique.

Et puis, quand elle serait plus constante, qu'est-elle cette opinion publique pour la grande masse des citoyens qui forment le corps d'une nation ou d'une société ? Qu'est-elle pour l'artisan, pour l'homme placé dans les rangs moins élevés, quelle influence aura-t-elle sur lui, puisque souvent il l'ignore, et que plus souvent encore il en est ignoré ? Elle n'est donc pas un moyen suffisant, ni en politique ni en morale. Non, non, il y a trop de maux divers semés sur les pas de la vie, trop de secrètes amertumes, et l'opinion publique a trop peu de pouvoir sur les diverses affections de l'âme, pour en calmer seule le dégoût et l'ennui ; il faut quelque chose de plus que l'opinion publique pour adoucir le malheur, et ce quelque chose, c'est la religion.

Je le répète donc, l'opinion publique, les lois, les juges et les tribunaux doivent être considérés comme les gardiens et les agents publics de la société ; mais cela ne suffit pas ; il faut de plus et nécessairement un agent secret, et cet agent, c'est la religion ; c'est elle qui pénètre l'homme de toute la présence de Dieu ; qui lui

interdit jusqu'à la pensée du vice. Oui, je ne saurais le dire assez : que la religion soit respectée, et vous verrez les bonnes mœurs, vous verrez la foi publique, vous verrez le bonheur et la paix renaître et par conséquent la société redevenir florissante ; toutes ces choses vont ensemble et se prêtent un mutuel secours. Mais quand un peuple perd de vue les rapports essentiels qui existent entre la vie présente et la vie à venir ; quand il n'a pour but que les avantages de la vie présente, sans se mettre en peine de son sort éternel ; quand il n'est conduit dans ses actions que par le jugement que les hommes en portent ; alors, tous les liens de la morale sont rompus ; il n'existe plus sur la terre que le pouvoir de la force : la vertu, si elle ne mène point à la prospérité temporelle, devient moins chère à ceux qui la pratiquaient. Si donc un pareil renversement de principes venait à s'introduire, si le sentiment religieux venait à perdre de son prix aux yeux des peuples, on pourrait dire adieu à toute existence sociale ; la licence prendrait la place de la liberté, toutes les idées d'ordre seraient forcées de céder à la violence et à la destruction ; ni les vies, ni les propriétés ne seraient en sûreté, et au milieu de cet étrange bouleversement, ce serait en vain que l'on ferait des lois, que l'on porterait des décrets, que l'on décernerait des châtiments ; sans cesse inquiets et agités, les citoyens porteraient autour d'eux leurs avides regards ; ils consulteraient la force de leurs bras, et s'ils voyaient quelque espoir de succès, ils ne manqueraient pas d'y recourir, pour abattre tout ce qui leur porterait ombrage. Il faut donc qu'il y ait une religion qui protège l'observance de l'ordre et des lois, et qui les rende respectables aux yeux des peuples ; une religion qui soit une barrière au despotisme de celui qui commande et à l'insubordination de celui qui obéit, et qui fasse comprendre aux uns et aux autres, que si dans ce monde il ne peut pas y avoir dans les états, plus que dans la possession des biens, une égalité parfaite, ces avantages cependant ne sont pas perdus à jamais pour

nous, et que nous les retrouverons éminemment dans une seconde patrie.

Vous direz peut-être encore que dans le siècle éclairé où nous vivons, il n'y a pas à craindre tous ces désordres que l'on redoute là où la religion ne domine pas ; que l'éducation et la science sont aujourd'hui trop répandues pour ne pas exercer une très grande influence sur les mœurs et la conduite de la société. Vaine espérance ; il en est de l'éducation, de la science, comme des decorations d'un édifice : elles en font l'ornement, mais elles n'en font pas le fondement. Il ne faut jamais l'oublier, car c'est un principe fondamental, l'éducation du peuple doit être fondée sur la religion ; sans elle il ne saurait rien, rien surtout de ce qu'il importe le plus à la société qu'il sache, et à lui de savoir ; car la religion civilise l'homme, elle nourrit le pauvre de vérité, comme elle le nourrit de pain ; elle éclaire, elle agrandit son intelligence de telle sorte que sans elle, même au milieu des établissements d'éducation, il végéterait dans un féroce abrutissement, cent fois pire que l'état sauvage. Car si l'ignorance a ses vices, le savoir a aussi les siens ; l'esprit a son intempérance comme le cœur, et trop d'instruction peut être un don bien fatal pour celui qui la possède. Ainsi donc, sans être ennemi de l'éducation, je pense qu'il n'est pas avantageux d'étendre trop loin ses bornes ; qu'une bonne éducation élémentaire fondée sur des principes religieux, suffit pour la masse d'une population. La sainte Écriture l'a dit, la science enfle l'esprit, *scientia inflat ;* elle nourrit l'orgueil si elle n'est pas tempérée par un fort sentiment de religion. Je ne saurais donc trop le répéter, surtout à ceux qui semblent n'avoir pour la religion qu'une espèce de compassion, qui ne portent pas leurs regards et leurs désirs au delà du bonheur que procurent les jouissances de la vie présente ; je ne saurais trop leur répéter que, sans la religion, ils n'auront pas même ce qu'ils cherchent sur la terre, le repos et la jouissance.

Que devez-vous conclure de tout cela, mes frères ? c'est

que la religion est le véritable et unique fondement de la prospérité et du bonheur de la société. Vous en êtes convaincus, j'en suis sûr, et vous le sentez si bien, que vous regarderiez comme un rêve de vouloir séparer les vertus civiques des vertus religieuses, les fêtes de la patrie des fêtes de la divinité ; et si vos fêtes nationales n'étaient pas en même temps des fêtes religieuses, elles perdraient nécessairement de leur intérêt pour le plus grand nombre, elles manqueraient leur but social, elles seraient sans enthousiasme et sans vie . . . N'est-ce pas pour témoigner de cette vérité que vous êtes assemblés aujourd'hui dans ce temple ? Ce sont ces assemblées religieuses qui contribuent le plus à unir les hommes entre eux ; pourquoi ? parce que en présence de la divinité, tous les hommes sont égaux, toutes les grandeurs fléchissent devant sa seule grandeur ; parce que le pauvre humilié au pied de l'autel, voit à ses côtés le riche qui s'humilie aussi, et que alors la distance qui hors du temple les séparait l'un de l'autre, disparaît, les rapproche, sert à les unir, et inspire à l'un et à l'autre des sentiments de bienveillance et de charité, à l'exemple du Dieu qu'ils viennent adorer, et auprès de qui il n'y a pas d'acception de personnes.

Souffrez que je vous le dise, vous surtout qui par votre position êtes appelés à guider l'opinion publique par le poids de votre autorité ; vous qui honorez la patrie par vos talents et votre savoir, souffrez que je vous dise que votre devoir est de l'honorer aussi par votre fidélité à la pratique de la religion. Il est essentiel que ceux qui sont à la tête de la société et qui commandent, viennent se mêler souvent dans les temples avec le peuple qui obéit, pour y reconnaître avec lui le domaine souverain du père commun des hommes, y participer au même sacrifice, et surtout s'y asseoir à la même table, s'y nourrir du même pain sacré, comme tous les membres d'une même famille s'asseyent à la table paternelle. Alors il s'établit un rapport de confiance entre ceux qui gouvernent et ceux qui

sont gouvernés ; entre ceux qui dirigent et ceux qui sont appelés à se laisser conduire ; entre l'homme ignorant et l'homme instruit ; entre le législateur et celui qui reçoit la loi ; rapport qui fait que l'un et l'autre se soutiennent mutuellement.

Quand un État est ainsi ordonné, il est heureux, il est tranquille ; le peuple souffre volontiers la subordination dans laquelle il est placé ; mais si, au contraire, la religion n'est ni respectée ni pratiquée par les chefs, si elle est laissée aux classes basses ou moyennes, et que les riches la regardent comme au-dessous d'eux ; si le peuple s'aperçoit que ceux qui sont appelés à le diriger ne croient plus à l'ancienne fraternité ; s'il ne les voit plus prosternés et anéantis avec lui en présence du même Dieu, devant les mêmes autels, lorsqu'il n'a plus avec eux d'autres rapports que ceux des services et des devoirs, et qu'il reconnaît qu'on n'y met plus d'autre prix que celui du métal qui en est le salaire ; alors ce peuple fait un retour amer et profond sur lui-même, il s'indigne de n'être plus que la bête de somme de la société, il ronge avec désespoir le frein de la contrainte, il profite du premier moment favorable qui se présente pour forcer à ramper avec lui dans la poussière, et à redevenir ses égaux dans la société, ceux qui n'ont pas voulu l'être dans la religion.

Ainsi, voulez-vous rendre le peuple bon et heureux, autant qu'on peut l'être dans ce monde ? rendez-le religieux, mais souvenez-vous qu'il ne le sera qu'autant que ceux qui sont à sa tête seront religieux eux-mêmes.

J'ajouterai en terminant, rendez-le *sobre*. Je vois écrit sur une de vos bannières : *rendre le peuple meilleur*. C'est bien, mais je suis parfaitement convaincu qu'il ne peut y avoir d'amélioration praticable et efficace sans la sobriété et la tempérance. Tout le monde sait que la tempérance est la mère de l'industrie et de l'économie, qu'avec cette vertu, notre population laborieuse et intelligente ne peut pas manquer de prospérer, comme elle ne peut manquer de se dégrader par l'effet du vice qui lui

est opposé. Vous devez donc aussi encourager l'association de tempérance, qui célèbre aussi aujourd'hui la fête de saint Jean-Baptiste comme celle de son principal patron. Mais comment encouragerez-vous la tempérance ? Encore une fois, par votre exemple encore plus que par vos paroles ; et ensuite en n'employant soit à votre service, soit dans vos ateliers, que des hommes appartenant à cette société. Par ce moyen, vous serez servis plus fidèlement, et vous procurerez le bien de ceux que vous aurez, pour ainsi dire, forcés à entrer dans la société de tempérance. C'est là un esprit d'association vraiment patriotique, et dont les heureux effets sont notoires. Loin de nous ces associations mystérieuses qui s'enveloppent d'un secret impénétrable, que la religion condamne et anathématise précisément à cause de ce secret, parce qu'elle sait qu'il n'y a que le méchant qui craint la lumière. Il n'en est pas ainsi des associations de la tempérance, ni de celle de Saint-Jean-Baptiste. Leur but est public, leurs moyens sont connus ; on ne peut donc que louer ceux qui s'y enrôlent.

Nous entendons souvent dire qu'il faut savoir se mettre à la hauteur des circonstances, qu'il faut marcher avec son siècle : eh bien ! cette association de tempérance n'est-elle pas l'œuvre de notre siècle ? N'a-t-elle pas régénéré de nos jours tout le peuple chez qui elle a pris naissance ? Le propagateur, l'apôtre de cette association, n'est-il pas à juste titre regardé comme un des grands bienfaiteurs de son pays et de l'humanité entière ?

Il faut, dites-vous, marcher avec le siècle : cette maxime est vraie sous plus d'un rapport, mais si on l'applique sans discernement, elle peut devenir bien funeste, et nous précipiter dans l'abîme.

Oui, marchons avec le siècle, j'y consens, dans les choses que le temps fait naître et mourir, qui sont abandonnées aux recherches et aux combinaisons de l'esprit humain. Ainsi, lorsque de brillantes découvertes auront agrandi le domaine des connaissances, jeté plus de

lumières sur diverses branches des sciences ; ainsi, lorsque les progrès des arts, de l'industrie, du commerce, auront amené de nouvelles relations de peuple à peuple, et comme donné au monde une face nouvelle et inconnue auparavant, marchons avec le siècle, j'y consens. Mais que des doctrines perverses, se cachant sous les noms spécieux de tolérance et de libéralité, s'efforcent de saper les fondements de la foi ; qu'on se croie philosophe précisément parce qu'on n'est pas chrétien ; qu'on appelle lumière ce qui n'est que ténèbres ; alors marcher avec le siècle, ce n'est pas sagesse, c'est imprudence, c'est fatalité. C'est ici que le ministre des autels, que le magistrat, que le père de famille doivent former une sainte ligue pour s'opposer au funeste torrent du siècle.

Ah ! mes frères, la pente au mal est si rapide, l'homme est si impatient de tout joug que si ceux qui, par leurs lumières, leur capacité, leur position, sont à la tête de la société, ne défendent pas les saines doctrines, les bons principes, ceux de l'Évangile, bientôt la société toute entière tombera dans le trouble. Alors Dieu permettra que en punition de notre infidélité à la religion sainte que nous professons, nous tombions au pouvoir de ceux qui en veulent à notre foi autant qu'à notre nationalité ; je pourrais dire, qui n'en veulent à notre nationalité qu'à cause de notre foi.

Lorsque le roi des Assyriens envoya Holopherne pour assiéger et saccager Béthulie, ce général orgueilleux, irrité de ce que les Juifs osaient lui résister, entra dans une grande colère, et jura de les exterminer. Alors, Achor, général des Ammonites, lui adressa la parole, et lui dit : "Prince, le Dieu des Juifs est puissant, et il protège ce peuple d'une manière admirable, lorsqu'il le sert fidèlement ; si donc vous voulez le combattre avec succès, informez-vous si ce peuple n'a pas irrité son Dieu par quelque offense, alors vous pouvez espérer de le vaincre ; si au contraire, il lui a éte fidèle, il sera invincible." Mes frères, nous en pouvons dire autant de nous :

soyons fidèles à Dieu, accomplissons bien ses préceptes, et nous vaincrons les ennemis, non seulement de notre bien-être et de nos intérêts matériels, mais surtout nous vaincrons les ennemis de notre salut ; et cette victoire nous mettra en possession du bonheur éternel.

H. HUDON (1).

1846

PAROLES D'UN SOLITAIRE

L'onde qui coule et fraîche et pure
Sous les ombrages de l'été,
Dans son cours un rameau jeté
Peut en troubler le doux murmure.

Quand de sa voix harmonieuse
Le rossignol charme nos bois,
La foudre suspend et sa voix
Et sa chanson mélodieuse.

Et souvent, près du lac tranquille
Où régnait le calme des cieux,
D'un torrent venu d'autres lieux
Bruit la clameur inutile.

La plus touchante mélodie
Ne peut, hélas ! durer toujours ;
Il faut des ombres à nos jours,
Au cœur de la mélancolie.

Le rameau tombé du feuillage
Doit rider l'onde au cristal pur ;

(1) M. Hyacinthe Hudon était chanoine de la cathédrale de Montréal. Il était né à la Rivière-Ouelle en 1792, et il est mort en 1847, de la fièvre typhoïde qu'il avait contractée en administrant les secours de la religion aux émigrés irlandais, qui semaient cette épidémie d'un bout du Canada à l'autre. Il passait pour l'homme le plus spirituel du clergé canadien.

Il faut qu'au firmament d'azur
Parfois s'étende un noir nuage.

Il faut que les chansons aimées
Cessent au grondement des cieux,
Comme sur les flots furieux
Meurent les brises embaumées.

Ainsi s'effacent toutes choses !
Et l'homme en ses destins divers,
A dans ses jours souvent amers,
Beaucoup d'épines, peu de roses.

Jusqu'à l'heure où chacun succombe,
Appelant la félicité,
Il cherche d'un cœur agité
La paix que renferme la tombe !

F. M. DEROME.

1846

LE FRÈRE ET LA SŒUR

I

UNE MALADIE SECRÈTE

Il n'y a que quelques années la seigneurie de Beauharnois appartenait à un grand d'Angleterre, qui en avait confié le soin à un homme équitable et plein d'une honnête bonhomie. Les forêts seigneuriales étaient alors ouvertes à tous les plaisirs, et les habitants du lieu en usaient en bons fils de famille.

Mais depuis que des spéculateurs avides se sont partagé en lambeaux ces domaines naguère si heureux, la joie est disparue, loin d'entraîner avec elle la misère et les infructueux travaux.

Sous le régime libéral de la vieille tenure, j'avais moi-

même battu plus d'une fois les sentiers ombreux du domaine seigneurial. Plus d'une fois aussi l'écho de ses bois avait répété le bruit inoffensif de mon fusil inhabile. Ce fut dans une de ces courses que je m'arrêtai un jour sur une pointe de terre qui s'avance dans le fleuve et dont le charmant aspect attira plus tard mes pas journaliers. Ce lieu ravissant, connu sous le nom de *Pointe du Buisson*, réunit, malgré son peu d'étendue, tous les agréments que puisse offrir la plus riche nature. Le fleuve en baignant la rive semble par un effort suprême vouloir étaler toutes ses richesses, sa force et sa limpidité. Les cascades se soulèvent par milliers, revêtues des plus brillantes couleurs, mêlées d'or, d'argent et d'azur. Elles se choquent entre elles, puis s'embrassent tout à coup pour retomber enlacées sur leur lit pavoisé d'une mousse soyeuse. Toute la masse des eaux, resserrée en cet endroit entre une île et la pointe, bondit tumultueusement, variant sans cesse ses luttes et ses couleurs. A de courts intervalles vous pouvez voir un bateau s'engouffrer dans ces gorges et disparaître sous l'écume mugissante, pour remonter bientôt glorieux sur les flots, prêt à recommencer la lutte, sans prendre le temps de sécher ses abondantes sueurs.

Souvent, assis sur un tertre verdoyant, et les pieds sur les bords gazonnés du buisson, je rêvais le bonheur du poète dont le regard inspiré eût contemplé ce tableau enchanteur. Mais une larme de dépit m'arrachait de mes méditations infructueuses et me reportait dans les sinueux sentiers du bois, où mes dents faisaient force poésie sur les mûres et les framboises. Les fruits les plus variés, les plus délicieux, s'offraient de toutes parts pour égayer mes soucis, et je confessais gaiement que la nature m'avait plutôt fait glouton que poète.

A différentes époques je m'étais arrêté à examiner les dehors d'un ermitage situé sur la partie la plus pittoresque du buisson. Le lierre envahisseur en avait caché jusqu'à la moindre ouverture. Il était facile de voir par

JOSEPH DOUTRE

l'aspect sauvage des alentours que plusieurs années s'étaient écoulées depuis qu'on y était entré.

Un jour que j'étais à deux pas de là, à prendre une collation de framboises en la société de plusieurs jeunes personnes, j'entendis l'une d'elles dire en soupirant :

—Tu te rappelles, Lydie, le temps où nous venions fêter ici ce qu'ils appelaient " le jour du frère et de la sœur ?"

—Nous avions bien du plaisir, répondit l'autre en soupirant à son tour.

L'expression involontaire de ces regrets pour le temps passé piqua ma curiosité. Je demandai un mot d'explication, mais on me dit que c'était une longue histoire, et personne ne voulait se charger du récit. J'insistai, je priai, sans trop réussir. J'aurais bien pu terminer la contestation en m'adressant à mon voisin ; mais j'attachais déjà trop d'importance aux paroles d'une femme pour démordre de mes premières sollicitations. Je vis enfin une poitrine se soulever par trois longs soupirs, des doigts délicats se sécher du jus de framboises, et déposer un plat encore rempli de fruits. C'était un exorde de rigueur et de bon augure.

—L'ermitage avait été construit il y avait déjà de longues années, c'est-à-dire, vingt-cinq à trente ans. A peine était-il garni de quelques meubles qu'on le vit habité par deux jeunes enfants et une *bonne* à figure honnête et déjà sur le retour de l'âge.

Carolle et Élisa voyaient gaiement s'épanouir leur premier lustre et ne souhaitaient rien autre chose que des bonbons et les baisers de la bonne Marianne, qu'ils appelaient maman-grand'mère.

Le père des deux enfants venait plusieurs fois dans l'année passer quelques jours à l'ermitage et y laissait chaque fois une abondante provision de bonbons et de jouets. Il arriva un jour sans son entourage ordinaire de poupées et de dragées. Peu s'en fallut qu'il ne s'ensuivît une insurrection déplorable. Mais le père calma bientôt

cet ouragan formidable en annonçant aux rebelles qu'ils allaient quitter l'ermitage et venir à la ville choisir leurs jouets eux-mêmes. Mais, hélas ! cruelle déception ! En arrivant à Montréal, Élisa dut embrasser son frère pour aller goûter les bonbons du couvent, tandis que Carolle, de son côté, suivait son père vers un collège des États-Unis.

Quatre années s'écoulèrent avant qu'ils se revissent. Après une si longue absence, l'ermitage s'ouvrit pompeux et décoré pour recevoir ses anciens hôtes. Des merveilles étonnantes s'étaient opérées pendant ces quatre années. Le frère et la sœur, qui se revoyaient pour la première fois, se regardaient de haut en bas, comme si, au réveil d'une longue nuit où une fée mystérieuse aurait touché leur existence de son talisman miraculeux, ils eussent cherché mutuellement en eux les traces de la veille entièrement effacées.

Élisa qui, à son départ, faisait, des longues tresses de ses cheveux, une ceinture dont le double nœud laissait encore flotter ses extrémités ondoyantes, encadrait alors sa figure d'ange dans un double cintre du plus riche châtain, qui s'ombellait en se nouant derrière les oreilles. Le reste de sa tenue ne laissait aucune trace des années de l'enfance, et laissait facilement voir qu'une caméristе habile avait entièrement changé la vieille routine de la bonne Marianne, qui se trouva toute désorientée dans ce nouveau système de toilette.

Carolle, quoiqu'il eût alors ses seize ans bien comptés, ne paraissait pas avoir beaucoup progressé dans la perfection de son physique. Il semblait même n'avoir jamais songé à porter le moindre soin à sa personne, et il parut tout étonné de voir l'attention particulière avec laquelle sa sœur redressait le plus léger filet qui s'écartait de l'enchevêtrement travaillé de sa chevelure. Chez lui aussi il n'était pourtant resté aucun vestige de la légèreté de ses premières années. Une humeur sombre et pensive avait succédé à toutes les folles joies de l'en-

fance. Une idée fixe, unique, occupait continuellement son imagination naguère si expansive. Cette inquiète préoccupation ne ferma pas néanmoins son cœur aux douces consolations de l'amour fraternel. Mais dès qu'il était seul, ses pensées reprenaient leur cours et tombaient comme un cauchemar accablant sur tous les instants de sa solitude.

Il fallut bientôt se séparer pour reprendre de nouveau la discipline du pensionnat. Il serait assez difficile de dire ce que la courte vacance qui les avait réunis avait jeté d'étranges sentiments dans le cœur de chacun d'eux. Élisa ne parut plus la même. La vie qu'elle s'était faite si joyeuse, si folâtre dans ses premières années d'études, lui devint dure et insupportable ; et chose étonnante, ce ne fut que de ce moment qu'elle sembla vouloir en jouir pleinement. Elle commença à étudier les charmes de son esprit et de sa personne, et à mépriser les amusements de l'enfance. L'instinct du beau, si naturel à son sexe, se réveillant prématurément en elle, elle devina bientôt les privilèges attachés à sa nature, et saisit avec avidité la clé des admirations que la société prodigue à la beauté et à l'esprit cultivé. Ce fut avec le même dégoût de la réclusion que Carolle se rendit au collège. Lui aussi, il osa demander aux grâces si elles n'auraient pas échappé chez lui quelqu'un de leurs dons enchanteurs. Cette première investigation était loin de pouvoir le désespérer ; aussi commença-t-il activement à exploiter le fond de talents et de valeur physique que la nature lui avait départi.

Nous laisserons ces quatre années passer inaperçues et nous viendrons tout de suite à l'ermitage, qui s'ouvrait enfin pour posséder longtemps les deux anges du buisson. Élisa était libre depuis deux ans, et connaissait déjà amplement toutes les petites intrigues qui composent la vie de tous les mortels. Carolle avait de l'instruction tout ce qu'il en faut pour faire un savant ou un artiste ; mais il lui manquait la connaissance du monde, pour l'étude

duquel il se remit sans réserve entre les mains de sa sœur.

Sans savoir pourquoi, Carolle commença néanmoins à s'éloigner d'elle dès les premiers jours de son arrivée. Il partait le matin, son fusil sur l'épaule, et ne reparaissait que le soir, morne, abattu, brisé de fatigue et de tourments intérieurs. Élisa, laissée à elle seule, renchérissait sur la taciturne mélancolie de son frère. Elle passait tout le jour en promenades, sans but, sans consolations, rentrant le soir sans savoir ce qu'elle avait fait. Souvent elle avait surpris son frère assis sur la dernière pierre d'un précipice, la tête appuyée dans ses mains, et les pieds inondés du reflux des flots. Elle s'en retournait en essuyant les larmes qui coulaient sur ses jours roses et en se demandant à elle-même : Mon Dieu, qu'a-t-il donc ?

Un jour que, cachée derrière des broussailles, elle l'examinait assis sur cette pierre menaçante, elle le vit tout à coup se lever, la figure sereine et le pas assuré. Elle s'enfuit promptement pour dérober ses yeux rougis. Mais il l'atteignit bientôt, et l'enlaçant dans ses bras, il lui demanda pardon de la solitude dans laquelle il la laissait vivre.

—Pourquoi, en effet, nous fuyons-nous? reprend la tendre jeune fille. Pourquoi me laisser seule ? Oh ! si tu savais combien mes pensées sont tristes et mon âme inquiète, quand tu me laisses ainsi seule ! Toi-même, comme tu parais souffrir dans la solitude que tu cherches sans cesse ! Qui sait, si nous parlions ensemble de ce qui nous occupe lorsque nous sommes loin l'un de l'autre, si nous n'allégerions pas nos peines respectives.

—Hélas ! dit le jeune homme avec amertume, tu peux, toi, me parler de tes soucis, mais moi . . .

—Tu consens au moins à ce que je parle un peu de moi. Eh bien ! tu as vu souvent ces petites villageoises qui viennent cueillir ici des fruits. Ne leur as-tu jamais entendu dire entre elles : Ce panier de mûres, ce casseau

de framboises, je le garde pour maman ? Comme elles parlent avec amour, avec tendresse, de leur mère ! Ce nom de mère n'a-t-il pas souvent porté sur tes lèvres cette question désespérante : Notre mère à nous, qui est-elle, où est-elle ? Oh ! Carolle, qu'il est cruel, n'est-ce pas ? de ne pouvoir répondre à cette question ! Qu'il est cruel de n'avoir pas à nos côtés cet être aimant pour nous attirer contre son cœur et nous répondre par des baisers !

—Tu y penses donc, toi aussi, malheureuse enfant ? Je ne te laissais donc jamais seule, puisque ma pensée continuelle demeurait avec toi et s'unissait à la tienne ! Oh ! oui, une mère, une mère ! . . . pour connaître nos peines, pour les faire oublier de sa douce parole ! . . .

Tout à coup la jeune fille sembla renaître sous l'inspiration d'une idée inattendue.

—Dis donc, Carolle, reprit-elle, si par hasard c'était encore un des secrets de papa de nous cacher l'existence de notre mère ? Oh ! quel bonheur de la retrouver ! . .

—La retrouver ! Oh ! non, jamais . . . Papa nous aime trop pour nous cacher une chose pareille. Ne l'espère pas, car la déception serait trop cruelle.

Reconnaissant l'invraisemblance de sa supposition, Élisa retomba aussitôt dans un silence désespérant. La tête penchée sur son sein, les yeux inondés de larmes, elle roulait machinalement entre ses doigts les boucles de cheveux qui ondulaient sur son cou d'albâtre. La sympathie fraternelle se communiquant rapidement, les yeux de Carolle se mouillèrent de larmes à son insu. Empruntant néanmoins des illusions qui ne l'égaraient pas et un espoir qu'il n'osait concevoir, il essaya de relever le courage abattu de sa sœur.

—Espérons pourtant, reprit-il en lui prenant les mains, espérons que le temps effacera ces chagrins. Quant à retrouver notre mère, je n'y ai jamais songé. Mais les joies du monde et les plaisirs que papa nous promet pour l'avenir nous feront peut-être oublier ce qui nous

manquera. Bientôt tu les savoureras ces plaisirs d'un monde que je ne connais pas encore, et que je n'envie pas de connaître. Bientôt tu brilleras sur ce nouveau théâtre . . . Oh ! comme ton nom seul fera palpiter de cœurs ! . . . Oh ! sois heureuse, sois heureuse, car ton avenir est beau. Anticipe ce bonheur par un cœur tranquille.

—Mais pourquoi pleures-tu donc, en me faisant ces beaux contes ? interrompit la jeune fille surprise et troublée.

—Car, vois-tu, ces plaisirs tu les prendras sans moi, oh ! oui, sans moi . . .

—Alors, je n'en veux aucun, dit la sœur en passant son bras autour du cou de son frère, et de l'autre main glissant son mouchoir blanc sur ses yeux.

—Ne parlons plus ainsi, reprit Carolle. Bannissons ces pensées. Laissons derrière nous le passé, et fermons les yeux sur l'avenir. Vivons désormais heureux du présent, et soyons comme autrefois, ce qu'ils appelaient "les petits anges du buisson."

Ces dernières paroles, prononcées d'un ton amicalement badin, reçurent leur sanction par le baiser le plus suavement humecté que jamais lèvres fraternelles aient échangé. Le bonheur reparut avec son entourage gracieux. Les jours passaient inaperçus et les soirées s'annonçaient par une musique pleine d'inspirations. A peine trouvaient-ils un moment pour aller aspirer la brise épurée du rivage. Ils ne sortaient plus ; l'ermitage était transformé en salon d'artiste. Ils faisaient de la musique l'un pour l'autre, et de peur d'en laisser jouir la solitude même qui entourait leur habitation, tout était hermétiquement fermé. Au silence qui commença à régner, on aurait pu croire que la vieille Marianne était le seul être vivant qui y demeurât. Cependant une harmonie variée du son alternatif de plusieurs instruments, et parfois aussi une voix pure, jeune, pleine de feu, de langueur, tantôt animée frénétiquement, tantôt longue et douloureuse comme

la voix d'une captive, indiquait clairement que l'ermitage enfermait de jeunes existences. Et la vieille qui ne songeait pas plus à prendre un air musicien qu'à se friser ou à se farder, ne pouvait donner l'ombre de quiproquo. La nuit les chants se prolongeaient fort tard. Il n'y avait pas à se méprendre, on entendait bien deux voix. C'étaient de magnifiques duos, où encore on n'osait croire que a bonne fût pour quelque chose. La voix de basse était moins flexible, moins vibrante : elle s'élevait moins haut vers les cieux et s'unissait plus faiblement à la voix des anges.

La bonne Marianne qui, autant que ses pupilles, avait souffert de leur peu d'intimité, semblait rajeunir en les voyant s'amuser avec autant de bonheur. Elle applaudissait à tous leurs jeux, et leur demandait souvent quelque belle *gigue* de son jeune temps.

Depuis trois mois seulement ils goûtaient de cette nouvelle vie, lorsque les choses changèrent subitement de face. Carolle, qui n'avait paru renoncer à ses vieux chagrins que par l'effet d'une résolution subite et forcée, sentit bientôt s'affaiblir le calme salutaire qu'il avait trouvé auprès de sa sœur. Élisa elle-même avait laissé ses pinceaux se sécher et son aiguille s'endormir au milieu d'une tapisserie inachevée.

Carolle, ennuyé de cette vie où son âme serrée à l'étroit avait besoin d'expansion, résolut d'y mettre fin d'une manière quelconque. Sans retarder d'un jour, il écrivit à son père la lettre qui suit :

" MON CHER PÈRE,—Si le bien-être matériel pouvait suffire à la vie et au bonheur de vos enfants, depuis longtemps vos bontés auraient fait taire tout désir de nouvelles faveurs. Tant que la légèreté de l'enfance habita cet ermitage, nous ne désirions rien que l'heure de vos visites. Quoique ce désir soit encore le plus empressé qui nous anime, je ne puis vous taire plus longtemps que la vie que nous menons est souvent et même toujours bien sombre. Ce n'est pas que j'ambitionne les plaisirs que

vous nous promettez ; Élisa n'en paraît pas non plus bien éprise. Mais sans pouvoir clairement m'expliquer sur ce qui manque à notre bonheur, je vous soumettrai mes vœux, et je demande avec instances et prières que vous portiez votre attention sur leur accomplissement prochain.

"Ce qu'il me faut à moi, règlera nécessairement ce qu'il faut à ma sœur. Je sais que son désir le plus ardent serait de s'attacher à mes pas partout où j'irais. Notre longue habitude de vivre ensemble explique naturellement ce goût. Je ne vous dirai pas quels sont mes goûts, j'oserai plus, je vous dirai mes besoins. Je sens profondément que le seul moyen, non pas de guérir, mais de soulager les maux réels qu'une imagination trop vive m'a créés, serait de voyager loin et longtemps. S'il m'était possible de vous dire les motifs de cette détermination, vous ne balanceriez pas un moment à me fournir les moyens de l'exécuter.

"Loin de moi, je sais que Élisa goûtera peu des plaisirs que vous nous avez fait entrevoir. Aussi vous faudra-t-il mettre toute votre sensibilité en jeu pour la distraire. Mais la nécessité qui me presse est plus forte encore que l'affection que je lui porte. Pardonnez ma discrétion, et permettez-moi d'espérer votre réponse sous quatre jours.

"Ermitage du buisson.

"CAROLLE."

Deux jours après il recevait cette réponse, et la communiquait à sa sœur avant même de lui avoir fait part de ses projets :

"MON BIEN-AIMÉ CAROLLE,—Plus que jamais je sens aujourd'hui l'amertume des mystères de famille qu'il m'a fallu cacher à mes enfants. La première relation de famille que j'ai à vous faire professer est de vous associer à mes peines et à mon deuil en vous annonçant la mort de mon père. Il vient d'expirer sans avoir embrassé son petit-fils, non plus que mon aimable petite Élisa, sans même les avoir connus. Cet événement devant terminer

votre vie de réclusion, je sens que vous ne pourrez que faiblement participer à ma douleur. Aussi je fais grâce à vos sentiments intérieurs, et je travaille incessamment à donner à cette perte cruelle les conséquences favorables qu'elle peut avoir pour chacun de vous. Il me faudra à peu près huit jours pour régler les plus pressantes affaires. Sans vouloir pénétrer tes secrets, je pense que tu peux attendre mon retour parmi vous pour discuter avec moi sur le mérite de tes projets de voyage. Attends-moi donc avec la conviction que mon affaire unique sera désormais le bonheur de mes enfants ; et que, quelle que soit la manière de le leur procurer, je ne refuserai rien à leurs désirs. Soyez toujours de bons enfants et embrassez-vous dix fois en souvenir de votre père."

—Et tu pars ? ajouta aussitôt Élisa devenue blanche comme un lis.

—Il le faut, répondit Carolle.

La jeune fille se leva sans prononcer une parole, et lançant sur son frère un regard inspiré de terreur et presque d'égarement, elle disparut derrière les buissons, où Carolle ne voulut pas la perdre un instant de vue. Il la ramena bientôt à l'ermitage, où, saisie d'une fièvre ardente, elle s'enferma dans sa chambre, refusant de recevoir tout soin quelconque.

II

UN REMÈDE SECRET

Le jour s'était levé avec toute la pompe qui rehausse ordinairement les douces et bienfaisantes matinées de juin. L'horizon se diaprait d'un large manteau d'azur sur lequel une aurore éblouissante déployait coquettement ses coupoles d'or, qui se détachaient comme une frange de rubis et d'émeraudes. Une brise légère courant complaisamment sur les bruyères, forçait mille et mille fleurs sauvages à déployer leurs corolles embaumées. Le joyeux rossignol, courtisan assidu de l'aurore, s'évertuait vaine-

ment à embellir de ses chants cette scène sublime ; car le ressac continu des cascades étouffaient ses mélodies sous son mugissement saccadé.

L'ermitage, au sein de toutes ces merveilles, ne laisse pas de relever admirablement l'art des hommes mis en contemplation avec les créations de la main éternelle qui l'entourent. Plus vaste que l'ajoupa des Indiens, il en dessine parfaitement l'extérieur feuillu et sauvage. Le lierre grimpant jusqu'au sommet de sa toiture, laisse pendre ses brindilles vertes, enchevêtrées les unes dans les autres et formant une enveloppe artistement combinée, où le rossignol va promener ses chants et cacher ses amours. Quelques fenêtres percées en ogive se perdent sous ce tissu verdoyant. L'aurore épandant ses nappes de lumière à demi interceptée par la verdure, éclaire splendidement le riche intérieur de l'ermitage. D'un coup d'œil on devine la sollicitude et l'amour paternels qui ont présidé au luxe et à l'aisance qui y règnent. Le palier, recouvert en entier de damas bleu ciel, permet néanmoins à deux larges glaces de reproduire les beautés de cette habitation solitaire. Le parquet, enfoui sous la plus riche mousse de Turquie, éteint le moindre bruit des pas. Une table d'ébène, incrustée en mosaïque, tient le milieu de la salle, et porte pêle-mêle mille objets de luxe futile, dont une partie se perd sous un encombrement d'instruments de musique. Un sofa dont les bras s'ouvrent voluptueusement aux fatigues et à l'indolence, occupe la pénombre d'une alcove faiblement déclive.

Élisa y est assise et premène une main agitée sur les dernières touches du clavecin dont l'extrémité atteint presque le sofa. Carolle est devant elle, debout, le coude appuyé sur la console de la cheminée, et regardant les oiseaux se becqueter sur la fenêtre. Tous deux se taisent, le son discordant que produisent les coups de doigt nerveux de la jeune fille sur le clavecin, troublent seuls ce silence ennuyeux. Enfin elle retire son bras et s'adressant à son frère :

—Quelle heure est-il, Carolle ?

—Six heures à peine. Je ne sais ce qui a pu nous tirer si tôt du lit. Ce n'est pourtant pas la joie précoce de voir arriver papa. Car, quoique ma résolution soit bien prise, il m'en coûte de partir.

—Oui, partir, reprit sa sœur, partir . . . et moi qui n'ai de joies que les tiennes, de peines que les tiennes, tu ne me juges pas digne d'être consultée sur une affaire dont les suites me seront aussi personnelles qu'à toi.

—Pardon, ma sœur, pour te consulter là-dessus, il n'aurait pas même fallu songer à partir, car ton avis m'était connu d'avance.

—Mais enfin pourquoi nous quitter, et pour combien de temps vas-tu me laisser pleurer ? . . .

Et une larme tomba sur sa joue pâle et fiévreuse. Carolle tourna la tête vers la fenêtre sans répondre et, plein d'émotions, il vint s'asseoir au côté de sa sœur.

—Allons ! courage, lui dit-il. Je ne puis te dire ni mes motifs de départ, ni le temps que je passerai loin de mon père et de toi . . . Écoute . . . Quand j'étais au collège, j'avais fait bien des rêves de bonheur, où toi, ma sœur, tu étais toujours présente. J'avais fait de l'avenir un riant portrait, où, encore toi, Élisa, tu tenais la première place. Mais pardon, pardon, si mes paroles te font mal . . Je ne sais quel pinceau sombre a passé sur ce fabuleux tableau. Je ne puis soulever la toile funeste qui te le cache, mais console-toi en songeant que tu fus toujours digne de réaliser mes rêves, et que moi seul, malheureux, j'y ai apporté un obstacle infranchissable. N'exige pas d'aveux plus explicites, ils sont impossibles . . . Pour le dernier jour que nous allons passer ensemble, allons visiter nos vieux domaines, pour leur dire adieu, peut-être éternellement . . .

Sa voix s'éteignit sous un torrent de larmes. Il prit le bras de sa sœur, qui ne pleurait pas et qui ne paraissait plus vivre de l'âme. Ils sortirent d'un pas lent et se perdirent bientôt dans les sinuosités du buisson.

Carolle, sombre de ses sinistres projets, les oubliait pour ne penser qu'au deuil qu'il allait laisser. Attrister sa sœur, elle si bonne, si douce, si belle ! . . . Cet ange que les poètes n'ont jamais pu dire ; ce regard devant lequel Michel-Ange eût jeté de dépit son pinceau inhabile, et dans lequel l'amour avait gravé son nom ; ces lèvres si fraîches que naguère encore un sourire angélique agitait sans cesse ; ces couleurs que le lis était trop pâle et la rose trop sombre pour reproduire ; elle enfin que la nature, après un long travail et des efforts sans exemple, avait offerte à l'admiration des hommes . . . il la voyait déjà se flétrir sous la douleur, et l'entendait lui demander compte de la vie qu'il lui arrachait.

Ces tristes pensées tombaient sur son âme comme les gouttes de plomb rougi sur la chair des suppliciés.

La promenade d'adieux dura trois heures. Ils revinrent à l'ermitage pour y attendre leur père qui devait arriver à chaque instant. En effet dix heures sonnaient à peine qu'ils entendirent le galop de plusieurs chevaux qui arrivaient sur la pointe du Buisson. C'était leur père suivi de deux laquais qui conduisaient chacun deux chevaux. Ceux qu'ils tenaient en laisse étaient destinés aux hôtes de l'ermitage, qui ne paraissaient pas fort disposés à en faire usage. Ils arrivèrent tous deux comme leur père descendait de cheval. Loin d'offrir, comme à l'ordinaire, leurs fronts purs et sereins à ses baisers, ils venaient devant lui comme des condamnés devant leur juge.

—Allons, allons ! leur cria-t-il en souriant, je vois que le départ vous prend mal au cœur. Embrassez-moi toujours, et allons sans me reposer nous conter nos petites affaires.

Ils partirent tous trois, et tournant à la bifurcation d'une allée de jeunes noyers, ils s'assirent sur une verte pelouse, le père au milieu et les deux enfants assez près de lui pour laisser leurs mains dans les siennes.

—Je vois bien, commença le père en les regardant tour à tour, que nous avons mutuellement besoin d'explica-

tions. Je vais d'abord vous conter mon histoire, qui sera la vôtre, et après cela vous me direz ce que vous voudrez de vos secrets.

J'avais ton âge, Élisa, dix-huit ans. Mon père, à cette époque, commençait à se relever de longs échecs. Aujourd'hui que la noblesse consiste en Canada à avoir de nombreux écus, il avait compris qu'il lui fallait nécessairement troquer ses vieux titres pour cette noblesse scabreuse qui brille ou s'éclipse suivant que les spéculations sont bien ou mal dirigées. Il vit bientôt qu'il fallait autant de noblesse d'âme pour courir et supporter les diverses chances du commerce que pour affronter le sort des armes. Après des désastres incalculables, il était parvenu à détourner le malheur de dessus sa tête, sans faillir à ses vieux principes d'honneur. Ce succès lui inspira une singulière idée. Fier de lui-même, et ne sachant gré à personne du bien-être qu'il s'était acquis, il prétendit en dominer l'usage par sa volonté toute-puissante. Il pensait bien que ses fils hériteraient un jour du prix de ses sueurs, mais il voulait qu'ils le gagnassent par une servitude aveugle à tous ses caprices.

Prenez garde, mes enfants, de me calomnier en votre pensée. Ce que je dis d'un petit travers de mon père ne m'empêche pas de respecter et chérir sa mémoire ; mais l'explication en est nécessaire pour ce que j'ai encore à vous dire.

J'avais un frère plus âgé que moi qui s'avisa de se marier contre son gré. Pendant qu'il stipulait les conditions de son mariage, mon père dressait son acte de déshérédation. Il est malheureux, loin de nous, sans secours, sans consolations.

J'avais cet exemple sous les yeux quand j'atteignis ma vingtième année. Employé dans le commerce de mon père, je m'étais étroitement lié avec le fils de son associé. L'analogie de notre âge et de notre condition avait cimenté cette amitié, et nous vivions dans une intimité toute fraternelle.

Un jour que nous étions tous deux en promenade à la campagne, un violent orage nous surprit au milieu de la route. Nous courons à la première habitation demander un abri. Une jeune fille de seize ans était seule à la maison. Elle nous ouvre en rougissant, et plaçant deux sièges près de la cheminée, elle nous invite à y prendre place. Je ne vous ferai point le portrait de cette jeune fille. Cette peinture réveillerait chez moi de trop cruels souvenirs, et dans mon enthousiasme, je craindrais de me rendre ridicule aux yeux même de mes enfants.

Son père entra bientôt, suivi d'un nombreux cortège des employés de la ferme. C'était un respectable vieillard, dont la figure toujours réjouie respirait l'aisance et l'honnêteté villageoise. Après l'explication de notre présence chez lui, mille civilités nous accablèrent à la fois. La salle où nous étions se trouvant presque remplie par ces nouveaux venus, notre hôte nous introduisit dans un salon dont la richesse et le bon ton ne laissaient rien à envier aux splendeurs de la ville. Ce qui surtout poussa notre étonnement à bout fut l'ensemble de tout ce qui compose ordinairement l'entourage d'une femme bien élevée. Ici c'étaient des peintures encore sous palette, là des broderies en fil d'or et d'argent. Des feuilles de musique étaient éparses sur toutes les tables, et les instruments étaient là pour prouver qu'elles n'étaient pas exposées par vaine ostentation. Nous étions nous-mêmes confus de ne pouvoir dissimuler notre ébahissement. Nous passions néanmoins tous ces objets en revue. Du tableau ou de la broderie, nos regards tombaient involontairement sur la jeune fille, comme pour chercher dans sa figure l'étincelle du génie qui brillait dans ses œuvres. Le vieillard apercevant la confusion dans laquelle cette investigation jetait son enfant, et comprenant l'embarras où nous étions nous-mêmes sur la manière d'exprimer notre admiration comprimée, vint directement à nous, en nous disant :

—Eh bien ! messieurs, voilà, n'est-ce pas, bien des

choses qui ne ressemblent pas à des instruments de labourage ? Que voulez-vous ? les goûts changent quand on devient vieux. Autrefois c'était moi qui faisais vivre ma fille, aujourd'hui c'est elle qui me donne la vie. Sans le bonheur dont elle m'entoure, je vous assure que je n'aurais pas à cette heure le plaisir de vous recevoir chez moi, et mes cheveux n'auraient certainement pas pris le temps et la peine de blanchir.

—De quelle heureuse vieillesse vous devez en effet jouir, repris-je vivement. Combien vous paraissez tous deux dignes du bonheur dont l'aperçu nous a d'abord étonnés. Nous avons mille pardons à demander à mademoiselle et à vous de la légèreté et de l'étourderie avec laquelle nous avons répondu à vos bontés.

—Oh ! tout est bien, s'empressa de dire notre hôte pour couper court à tout compliment. Maintenant que vous avez moins besoin de vous occuper à sécher vos habits, il ne vous sera peut-être pas désagréable d'humecter votre intérieur ; après quoi je prendrai encore sur moi de placer cette guitare entre les mains de cette petite coquine de fille. Allons ! à la collation !

—Oh ! pardonnez, pardonnez, m'écriai-je avec mon ami, la guitare d'abord, la guitare ! La pluie est moins forte, dans quelques minutes nous pourrons partir.

—A moins, messieurs, que vos occupations ne vous pressent, ou que vous ne dédaigniez mon vin et mes fruits, suivez-moi.

Force nous fut donc de recevoir sans mot dire toutes les politesses de notre hôte.

Je vois, mes enfants, que je me plais trop à m'étendre sur cette heureuse époque de ma vie. La disposition de vos esprits ne vous permet peut-être pas de prendre beaucoup d'intérêt à ce récit, ainsi je l'abrégerai autant que possible.

J'étais entré dans cette maison poussé par l'orage, j'en sortis le cœur agité de mille pensées indéfinies qui se pressaient encore plus impétueusement que la tempête

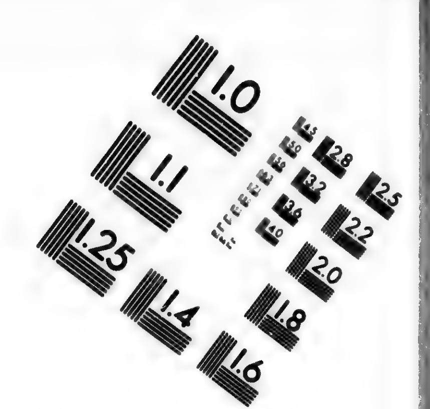
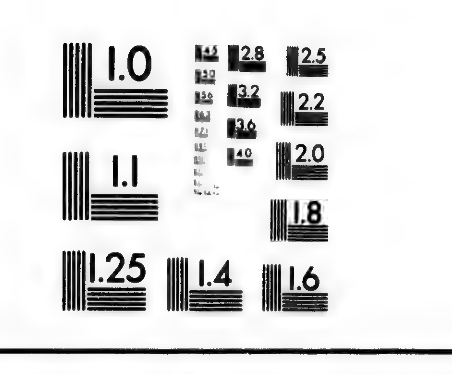


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.8
1.0

causée par les éléments en furie. Ce fut là l'époque de mes premiers amours, comme bientôt vous rencontrerez la vôtre. Je ne vous dirai rien des folies d'un amant, vous les saurez à votre tour. A quelques jours de là, j'allai de nouveau chercher une tempête près de la demeure de cette jeune fille. J'eus beau conjurer le ciel, il ne m'envoya qu'un soleil torréfiant. Enfin mon parti était pris, je m'adresse au père et lui dis sans détour :

—Il m'a suffi de voir une fois votre enfant pour l'aimer. Je viens directement vous demander sa main. Voici mon nom, ma résidence, mes moyens, mes conditions. La principale est celle-ci : Je veux tenir mon mariage secret, pour la raison que je connais la ferme volonté de mon père et les projets d'alliance qu'il a sur moi. Je serai riche si je ne lui désobéis pas ouvertement ; sinon je me confesse incapable de faire vivre honorablement et heureusement une épouse. Vous avez peu de chose à laisser à votre enfant. Je me contenterais de peu, il est vrai, mais vous savez vous-même que le bonheur habite désagréablement avec la misère. Ainsi c'est pour ma femme plus que pour moi que je pose cette condition. D'ailleurs, mon père me donne actuellement de larges moyens de vivre, et je n'aurai nullement à désirer le moment de me voir affranchir de sa puissance. Pesez bien ces raisons, consultez votre enfant, et prenez sur moi tous les renseignements qu'il vous plaira. Je demande votre réponse sous huit jours, et à quinze jours d'ici je reviens avec un prêtre et j'épouse votre fille chez vous.

Le pauvre villageois n'avait pas même eu le temps d'ouvrir ses grands yeux, je le laisse comme au milieu d'un songe, et rejoins ma voiture après une demi-heure d'absence. Sage conduite, n'est-ce pas, après l'exemple de mon frère? J'eus néanmoins la prudence de ne pas prendre mon père pour confident.

Quinze jours plus tard, tout se passait comme je l'avais voulu ; avec assez de difficulté néanmoins de la part de mon beau-père, qui ne trouva pas fort de son goût la

liturgie qui régla les cérémonies du mariage. Mais le plus difficile n'était pas fait. Il fallait encore laisser ignorer mes relations journalières avec ma femme. Avec un amalgame compliqué des plus brillants prétextes, je réussis à cacher tout. Il me resterait à vous dire le bonheur de la paternité, et les jouissances ineffables de ces relations secrètes. Mais un souvenir trop amer ferme mon cœur à la joie, et m'interdit l'évocation d'un passé si regrettable.

Pour combler la mesure de mes félicités, mon ami avait enfin cédé aux sollicitations de son père, et contracté une union agréable à tous les partis. En joignant son habitation à la mienne, il avait affranchi mes relations conjugales de tout embarras. Les deux jeunes épouses coulaient ensemble leurs jours sereins, et rien ne troublait la tranquillité de leur esprit qu'une légère anticipation de la part des nouveaux conjoints de voir leur condition égale à la nôtre par la paternité. Pauvres fleurs à peine ouvertes ! c'était la rosée bienfaisante du matin qu'elles demandaient au ciel, et une pluie de feu devait les consumer avant leur épanouissement ! . . . Pour préluder au malheur qui devait les frapper, leurs familles respectives échangèrent leur bonne intelligence contre la haine la plus invétérée. Leurs persécutions s'étendirent jusqu'aux enfants qu'ils avaient eux-mêmes unis. Forcés de rompre avec leurs familles, nos amis brisèrent aussi toute relation extérieure.

Enfin arriva le moment tant désiré par chacun d'eux. Mais hélas ! qu'ils auraient dû plutôt l'éloigner de toute la force de leur pressentiment ! . . . La maternité et la mort se tenaient par la main, l'une laissait son fruit, l'autre emportait sa victime. L'enfant qui reçut le jour n'eut malheureusement pas l'empire de faire oublier la perte de son auteur. Les haines qui s'étaient de plus en plus envenimées entre les vieux parents reléguant l'infortuné jeune homme dans un isolement complet, achevèrent l'œuvre commencée par la douleur et le deuil. Un

mal secret le mina sourdement, et peu à peu il sentit la vie s'affaiblir en lui. Comme notre maison était éloignée de la ville et avait toujours été fermée à tout le monde, il put continuer d'habiter avec nous sans nous compromettre. Quelques mois seulement après la mort de son épouse, une maladie contagieuse se déclara chez lui. Comme nos plaisirs avaient toujours été les mêmes, il fallut que nos infortunes fussent communes. Avant que la nature de son mal fût connue, il l'avait déjà communiqué à ma femme, qui lui prodiguait ses soins. J'étais à la ville quand j'appris cette terrible nouvelle. Cette révélation tomba sur moi comme la foudre. Je courus tout égaré pour arracher ma femme du danger qui la menaçait. Je n'avais pas encore franchi le seuil de la porte que toi-même, Carolle, tu accourais à moi avec l'expression la plus éplorée que pouvait prendre ta figure de trois ans. *Maman ! maman !* Et tu me traînais dans la chambre où je la trouvai gisant sur le parquet, et en proie aux mêmes tourments dans lesquels je vis bientôt mourir mon ami . .

Vous me pardonnerez, mes enfants, si ce souvenir mouille involontairement mes yeux . . . Je passe rapidement sur les détails de mon malheur . . . Le mal avait été beaucoup plus rapide chez elle. Une demi-heure après le premier accès, il avait atteint son dernier paroxysme. Ce fut en vain que, la couvrant de baisers et de larmes et la serrant dans mes bras, je tentais de sucer sur ses lèvres en feu les principes de son mal. Le sort m'épargna, et me conserva à mes enfants. Elle luttait contre ma sensibilité, et cherchait à m'éloigner d'elle de toutes les forces que lui laissait le supplice atroce qu'elle endurait. Enfin après un effort encore vain, elle me prit la main et soupira en expirant : "Adieu, mon ami, adieu . . . . Nous nous retrouverons dans le ciel."

L'époux infortuné laissait ses larmes couler complaisamment. Les deux enfants pleuraient aussi et s'ou-

bliaient eux-mêmes pour confondre leurs regrets avec la douleur de leur père.

—Essuyons maintenant nos larmes, reprit ce dernier, car j'ai encore quelques mots à dire. Je ne sais s'ils provoqueront de nouveau vos pleurs ; mais leur importance excitera infailliblement votre attention.

Mon ami avait survécu de deux jours à ma femme. L'idée des malheurs qu'il avait causés vainquait, pour ainsi dire, les tortures du corps pour leur substituer celles bien plus atroces de l'esprit. Que n'aurait-il pas donné pour pouvoir au moins se jeter à mes genoux et me demander pardon de sa faute involontaire ! Mais la crainte d'entraîner de nouvelles infortunes était encore plus impérieuse que ses désirs de justification. On l'avait transporté chez son père où il refusa absolument de me voir ; et quand il fut certain de l'inutilité des remèdes, il ferma sa porte à tout le monde. D'ailleurs, la douleur et l'amitié n'avaient pas éteint chez moi la tendresse et l'anxieuse sollicitude du père. Je sentais que ma vie était encore nécessaire, et c'eût été folie de l'exposer inutilement.

Comme la nuit tombait, j'entendis les premiers coups d'un glas funèbre, et on m'apporta à l'instant un billet à peine intelligible et conçu en ces termes :

" Toujours confiant en toi, j'ai osé te nommer mon exécuteur testamentaire. Dans un instant j'aurai rejoint nos deux amies . . . C'est en leur nom que je termine mes dernières volontés . . .

" Je remets entre les mains de l'honneur et de l'amitié tout ce qui me reste de cher sur la terre . . . Mon enfant . . . Élisa . . . Adieu . . . "

Frappés de cette révélation inattendue, les deux enfants fléchirent mutuellement la tête sur les genoux de leur père, dans un sympathique évanouissement. Quand la surprise disparut pour mettre l'amour en ses droits, ils s'enlaçaient amoureusement, et leurs lèvres délicieuse-

ment unies exprimèrent tout ce que leur long silence avait fomenté d'amour et de doux sentiments . . .

—Oh ! rends-moi la vie de l'amant, disait Carolle, car celle du frère était trop malheureuse ! . . .

Un éclair de joie sillonna tout à coup les traits encore jeunes de leur père.

—Ils s'aimaient, s'écria-t-il ! Merci, mon Dieu, merci ! Je vous bénis, mes enfants, et vous unis au nom de Dieu et de votre mère . . .

Tous deux se jetèrent dans ses bras, le couvrirent de larmes, en s'écriant joyeusement : "Oh ! quel remède contre la maladie des voyages, et toutes les peines !"

—Il est doux de retrouver un frère, disait la belle jeune fille, mais que parfois il est bien plus doux de le perdre ! Moi qui ne comprenais pas ce qu'il avait et ce que j'avais moi-même ! . . . Oh ! comme on apprend vite à tes leçons, bon père ! Maintenant, bonheur, joies, plaisirs pour la vie avec toi, toujours avec toi ! . . .

Quelques minutes après, une joyeuse cavalcade franchissait les dernières limites du bois, et à plusieurs années consécutives le couple heureux revit l'ermitage à la même époque, et associait à ses joies toutes les jeunes personnes des environs qui, pendant toute l'année, parlaient du jour consacré *au frère et à la sœur*, avec l'attente empressée des Juifs pour le Messie.

J. DOUTRE (1).

(1) M. Joseph Doutre, avocat et journaliste, naquit à Beauharnois en 1825. Dès 1843, à sa sortie du collège, il écrivit dans les *Mélanges religieux* un article contre sir Charles Metcalfe, alors gouverneur général du Canada. En 1844 il écrivait dans l'*Aurore des Canadas*, et en 1848 il suivit la politique de M. L. J. Papineau, à laquelle il donna tout son appui. Il était un des principaux rédacteurs de l'*Avenir*, organe de M. Papineau. Il est l'auteur des différentes biographies d'hommes publics publiées dans ce journal. Il prit une large part dans la fondation du *Pays*, et pendant plusieurs années il contribua à la rédaction de ce journal. On peut dire qu'il a participé à la rédaction de presque tous les journaux libéraux du pays. La littérature lui doit : *La Fiancée de 1812* (1844) ; le *Frère et la Sœur* (1848) ; le *Concours Boucherville* (1851) et les *Sauvages du Canada* (1852). M. Doutre est mort à Montréal en 1886.

1846

LA TERRE PATERNELLE

I

UN ENFANT DU SOL

Parmi tous les sites remarquables qui se déroulent aux yeux du voyageur, lorsque pendant la belle saison il parcourt le côté nord de l'île de Montréal, l'endroit appelé le "Gros-Saut" est celui où il s'arrête de préférence, frappé qu'il est par la fraîcheur de ces campagnes, et la vue pittoresque du paysage qui l'environne.

La branche de l'Outaouais qui, en cet endroit, prend le nom de "rivière des Prairies," y roule ses eaux impétueuses et profondes, jusqu'au bout de l'île, où elle les réunit à celles du Saint-Laurent. Une forêt de beaux arbres respectés du temps et de la hache du cultivateur, couvre dans une grande étendue la côte et le rivage. Quelques-uns, déracinés en partie pour la force du courant, se penchent sur les eaux, et semblent se mirer dans le cristal limpide qui baigne leurs pieds. Une riche pelouse s'étend comme un beau tapis vert sous ces arbres dont la cime touffue offre une ombre impénétrable aux ardeurs du soleil.

L'industrie a su autrefois tirer parti du cours rapide de cette rivière, dont les eaux alimentent encore aujourd'hui deux moulins, l'un sur l'île de Montréal, appelé "moulin du Gros-Saut," et naguère la propriété de nos seigneurs ; et l'autre, presque en face, sur l'île Jésus, appelé "moulin du Crochet," appartenant à MM. du Séminaire de Québec.

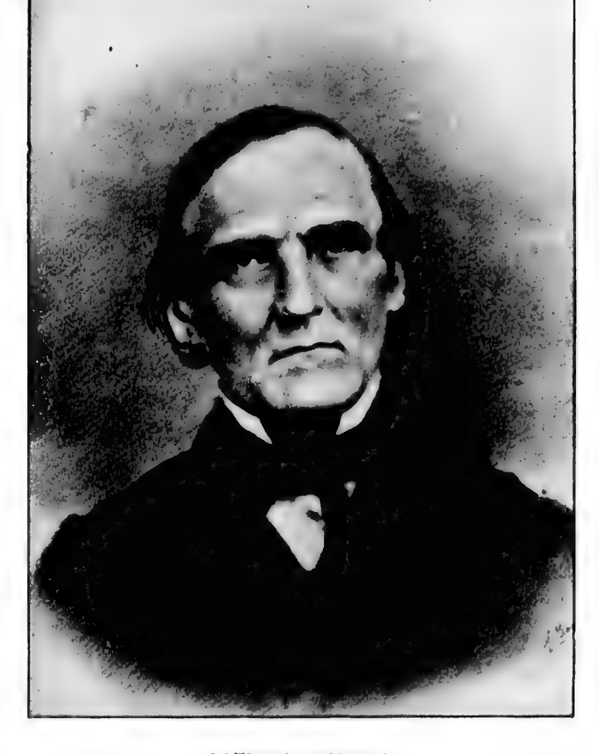
Le bourdonnement sourd et majestueux des eaux ; l'apparition inattendue d'un large radeau chargé de bois, entraîné avec rapidité au milieu des cris de joie des hardis conducteurs ; les habitations des cultivateurs situées

sur les deux rives opposées, à des intervalles presque réguliers, et qui se détachent agréablement sur le vert sombre des arbres qui les environnent, forment le coup d'œil le plus satisfaisant pour le spectateur.

Ce lieu charmant ne pouvait manquer d'attirer l'attention des amateurs de la belle nature ; aussi, chaque année, pendant la chaude saison, est-il le rendez-vous d'un grand nombre d'habitants de Montréal, qui viennent s'y délasser, pendant quelques heures, des fatigues de la semaine, et échanger l'atmosphère lourde et brûlante de la ville contre l'air pur et frais qu'on y respire.

Parmi toutes les habitations des cultivateurs qui bordent l'île de Montréal en cet endroit, une se fait remarquer par son bon état de culture, la propreté et la belle tenue de la maison et des divers bâtiments qui la composent.

La famille qui était propriétaire de cette terre, il y a quelques années, appartenait à l'une des plus anciennes du pays. Jean Chauvin, sergent dans un des premiers régiments français envoyés en ce pays, après avoir obtenu son congé, en avait été le premier concessionnaire, le 20 février 1670, comme on peut le constater par le terrier des seigneurs ; puis il l'avait léguée à son fils Léonard ; des mains de celui-ci, elle était passée par héritage à Gabriel Chauvin, puis à François, son fils. Enfin, Jean-Baptiste Chauvin, au temps où commence notre histoire, en était propriétaire comme héritier de son père François, mort depuis peu de temps, chargé de travaux et d'années. Chauvin aimait souvent à rappeler cette succession non interrompue de ses ancêtres, dont il s'enorgueillissait à juste titre, et qui comptait pour lui comme autant de quartiers de noblesse. Il avait épousé la fille d'un cultivateur des environs. De cette union il avait eu trois enfants, deux garçons et une fille. L'aîné portait le nom de son père ; le cadet s'appelait Charles, et la fille, Marguerite. Les parents, par une coupable indifférence, avaient entièrement négligé l'instruction de leurs garçons ; ceux-ci n'avaient eu que les soins d'une mère tendre



PATRICE LACOMBE

et vertueuse, les conseils et l'exemple d'un bon père. C'était sans doute quelque chose, beaucoup même ; mais tout avait été fait pour le cœur, rien pour l'esprit. Marguerite, là-dessus, avait l'avantage sur ses frères. On l'avait envoyée passer quelque temps dans un pensionnat où le germe des plus heureuses dispositions s'était développé en elle ; aussi c'était à elle qu'était dévolu, chaque soir après le souper, le soin de faire la lecture en famille ; les petites transactions, les états de recette et de dépense, les lettres à écrire et les réponses à faire, tout cela était de son ressort et lui passait par les mains, et elle s'en acquittait à merveille.

Cependant, malgré le défaut d'instruction des chefs de cette famille, tout n'en prospérait pas moins autour d'eux. Le bon ordre et l'aisance régnaient dans cette maison. Chaque jour, le père au dehors, comme la mère à l'intérieur, montraient à leurs enfants l'exemple du travail, de l'économie et de l'industrie, et ceux-ci les secondaient de leur mieux. La terre, soigneusement labourée et ensemencée, s'empressait de rendre au centuple ce qu'on avait confié dans son sein. Le soin et l'engrais des troupeaux, la fabrication des diverses étoffes, et les autres produits de l'industrie formaient l'occupation journalière de cette famille. La proximité des marchés de la ville facilitait l'exportation du surplus des produits de la ferme, et régulièrement une fois la semaine, le vendredi, une voiture chargée de toutes sortes de denrées, et conduite par la mère Chauvin accompagnée de Marguerite, venait prendre au marché sa place accoutumée. De retour à la maison, il y avait reddition de compte en règle. Chauvin portait en recette le prix des grains, du fourrage et du bois qu'il avait vendus ; la mère, de son côté, rendait compte du produit de son marché ; le tout était supputé jusqu'à un sou près, et soigneusement enfermé dans un vieux coffre qui n'avait presque servi à d'autre usage pendant un temps immémorial.

Cette scrupuleuse exactitude à toujours mettre au

coffre, et à n'en jamais rien retirer que pour les besoins les plus urgents de la ferme, avait eu pour résultat tout naturel d'accroître considérablement le dépôt. Aussi le père Chauvin passait-il pour un des habitants les plus aisés des environs ; et la commune renommée lui accordait volontiers plusieurs mille livres au coffre, que, en père sage et prévoyant, il destinait à l'établissement de ses enfants.

La paix, l'union, l'abondance régnaient donc dans cette famille ; aucun souci ne venait en altérer le bonheur. Contents de cultiver en paix le champ que leurs ancêtres avaient arrosé de leurs sueurs, ils coulaient des jours tranquilles et sereins. Heureux, oh ! trop heureux les habitants des campagnes, s'ils connaissaient leur bonheur !

II

L'ENGAGEMENT

On était au mois de février. La journée du jeudi venait de s'écouler à faire les préparatifs ordinaires pour le lendemain, jour de marché. La soirée était avancée, et l'on parlait déjà de se retirer, quand Chauvin, suivant son habitude, sortit pour examiner le temps ; il rentra bientôt, en prédisant à certains signes infaillibles qu'il tenait de ses ancêtres, du mauvais temps pour le lendemain. Marguerite, qui comptait déjà sur le plaisir du voyage à la ville, ne partagea pas, comme on le pense bien, l'opinion de son père. Néanmoins, il fut décidé que, en cas de mauvais temps, le jeune Charles accompagnerait sa mère. Puis chacun se retira, le père désirant n'être pas pris en défaut, et Marguerite conjurant l'orage de tous ses vœux. Cependant Chauvin avait pronostiqué juste. Pendant la première partie de la nuit, la neige tomba lentement et en larges flocons ; puis le vent s'étant élevé, l'avait balayée devant lui et amoncelée en grands bancs, à une telle hauteur que les routes en étaient complètement obstruées ; l'entrée même des maisons en était

tellement encombrée, que le lendemain matin, Chauvin et ses garçons furent obligés de sauter par une des fenêtres de la maison, pour en déblayer les portes et pouvoir les ouvrir. L'état des chemins rendit pour un moment le voyage indécis ; mais le père remarqua judicieusement que le mauvais temps empêcherait très sûrement les cultivateurs d'entreprendre le voyage de la ville ; que c'était pour lui le moment de faire un effort et de profiter de l'occasion. Les deux meilleurs chevaux furent donc mis à la voiture, qui se mit en route, traçant péniblement le chemin, et laissant derrière elle force cahots et ornières ; les chevaux enfonçaient jusqu'au-dessus du genou ; mais les courageuses bêtes s'en tirèrent bien, et le voyage s'accomplit heureusement quoique lentement. Ce que Chauvin avait prévu, était arrivé : le marché était désert ; aussi, il n'est pas besoin de dire avec quelle rapidité le contenu de la voiture fut enlevé, et combien la vente fut plus productive encore que de coutume. Dans le courant de la journée, le vent qui avait cessé depuis le matin, commença à souffler avec plus de violence, les traces récentes des voitures disparurent sous un épais tourbillon de neige ; dès lors le retour fut regardé comme impossible. La mère Chauvin et son fils se décidèrent donc à passer la nuit à la ville, et prirent logement dans une auberge voisine.

L'auberge était en ce moment encombrée de personnes que le mauvais temps avait forcées d'y chercher un abri pour la nuit. Au fond de la salle commune, derrière le comptoir, deux jeunes garçons étaient empressés à servir à de nombreuses pratiques des liqueurs de toutes sortes et de toutes couleurs. Les pipes étaient allumées de toutes parts et formaient un brouillard qui combattait victorieusement le jet de gaz brillant suspendu au-dessus du comptoir. Les exhalaisons qui s'échappaient des vêtements trempés de sueurs et de neige fondue, l'humidité du plancher, l'odeur du tabac et des liqueurs frelatées ; un poêle double placé au milieu de la salle et chauffé à 100 degrés, tout

cela pourra aider nos lecteurs à se faire une idée de l'auberge en ce moment.

Dans un coin, plusieurs jeunes gens tenaient ensemble une conversation très animée. Sans tenir aucun compte des sages directions que leur donnait l'enseigne à grandes lettres blanches qu'on lisait sur la porte d'entrée : *Divers sirops pour la tempérance*, la plupart étaient ivres, et faisaient retentir la salle de leurs cris. C'étaient des jeunes gens qui venaient de conclure leur engagement avec la compagnie du Nord-Ouest, pour les pays hauts, et auxquels l'agent avait donné rendez-vous dans cette auberge, pour leur en faire signer l'acte en bonne forme le lendemain, et leur donner un acompte sur leurs gages. On peut à peu près se figurer quelle était la conversation de ces jeunes gens, dont plusieurs n'en étaient pas à leur premier voyage, et qui se chargeaient d'initier les novices à tous les détails de la nouvelle carrière qu'ils se disposaient à parcourir. Le récit de combats d'homme à homme, de traits de force et de hardiesse, de naufrages, de marches longues et pénibles avec toutes les horreurs du froid et de la faim, tenait l'auditoire en haleine, et lui arrachait par intervalles des exclamations de joie et d'admiration. La conversation, fréquemment assaisonnée d'énergiques jurons dont nous ne blesserons pas les oreilles délicates de nos lecteurs, s'était prolongée fort avant dans la soirée, lorsque l'entrée de l'agent dans la salle vint la ralentir pour un moment ; l'appel nominal qu'il fit des jeunes gens prouva quelques absents ; mais sur l'assurance qu'ils lui firent que les retardataires arriveraient la nuit même, l'agent prit congé d'eux, en leur recommandant d'être ponctuels le lendemain au rendez-vous.

Charles avait été jusque-là spectateur tranquille de cette scène. Il fut à la fin reconnu par quelques-uns de ces jeunes gens, fils de cultivateurs de son endroit, et par eux présenté à la bande joyeuse. Ils lui firent alors les plus vives instances pour l'engager à se joindre à eux. Les plus forts arguments furent mis en jeu pour vaincre

sa résistance. Charles continuait à se défendre de son mieux ; mais les attaques redoublèrent, les sarcasmes même commençaient à pleuvoir sur lui, et portaient de terribles blessures à son amour-propre ; peut-être même aurait-il succombé dans ce moment, si sa mère, inquiète de le voir en si turbulente compagnie, ne fût venue à son secours, et le prenant par le bras, elle l'entraîna loin du groupe. Le maître de l'auberge s'approchant alors des jeunes gens leur représenta que la plus grande partie de son monde était déjà couchée, et leur persuada, non sans peine, d'en faire autant. Alors s'étendant, les uns sur le plancher, près du poêle, les autres sur les bancs autour de la salle, nos jeunes gens finirent par s'endormir, et l'auberge redevint silencieuse.

Il n'en fut pas ainsi de Charles. Il ne put fermer l'œil de la nuit. Les assauts qu'il avait essuyés, la conversation qu'il avait entendue, avaient fait sur sa jeune imagination des impressions profondes. Ces voyages aux pays lointains se présentaient à lui sous mille formes attrayantes. Il avait souvent entendu de vieux voyageurs raconter leurs aventures et leurs exploits avec une chaleur, une originalité caractéristique ; il voyait même ces hommes entourés d'une sorte de respect que l'on est toujours prêt à accorder à ceux qui ont couru les plus grands hasards et affronté les plus grands dangers ; tant il est vrai que l'on admire toujours, comme malgré soi, tout ce qui semble dépasser la mesure ordinaire des forces humaines. D'ailleurs, la passion pour ces courses aventureuses (qui heureusement s'en vont diminuant de jour en jour) était alors comme une tradition de famille, et remontait à la formation de ces diverses compagnies qui, depuis la découverte du pays, se sont partagé successivement le commerce des pelleteries. S'il est vrai que ces compagnies se sont ruinées à ce genre de commerce, il est malheureusement vrai aussi que les employés n'ont pas été plus heureux que leurs maîtres ; et l'on en compte bien peu de ces derniers qui, après plusieurs années d'ab-

sence, ont pu, à force d'économie, sauver du naufrage quelques épargnes péniblement amassées. Après avoir consumé dans ces excursions lointaines la plus belle partie de leur jeunesse, pour le misérable salaire de 600 francs par an, ils revenaient au pays épuisés, vieillis avant le temps, ne rapportant avec eux que des vices grossiers contractés dans ces pays, et incapables, pour la plupart, de cultiver la terre ou de s'adonner à quelque autre métier sédentaire profitable pour eux et utile à leurs concitoyens.

Charles n'était point d'âge à faire toutes ces réflexions ; il n'envisageait ces voyages que sous leur côté attrayant et qui favorisait ses goûts et ses penchants ; l'idée d'être enfin affranchi de l'autorité paternelle et de jouir en maître de sa pleine liberté l'entraîna à la fin ; son parti fut arrêté. Restait le consentement de son père. Aussi ce ne fut pas sans laisser écouler plusieurs jours, et après beaucoup d'hésitation qu'il osa, en tremblant, lui faire part de son projet. Comme on le pense bien, le père s'indigna, gronda fortement et voulut interposer l'autorité paternelle qu'il avait maintenue avec succès jusqu'alors. La mère et Marguerite essayèrent le pouvoir des larmes, mais inutilement. On eut recours à l'intervention des amis, mais sans plus de succès. Alors le père, après avoir épuisé tous les moyens en son pouvoir pour détourner son fils de son dessein, se vit forcé d'y consentir, et l'engagement fut conclu pour le terme de trois ans. Comme on était alors vers le milieu d'avril, et que le jour du départ était fixé pour le premier mai suivant, on s'occupa d'en faire les préparatifs.

Le jour de la séparation fut un jour de tristesse et de deuil pour cette famille. Le père et le frère comprimaient leur douleur au-dedans d'eux-mêmes. Le mère et Marguerite donnaient un libre cours à leurs larmes.—Pauvre enfant, lui disait sa mère, tu nous quittes, hélas ! peut-être pour ne plus nous revoir. Combien, comme toi, sont partis, et ne sont jamais revenus ! Puis détachant de son cou une antique médaille portant d'un côté, pour effigie, la

Vierge et l'enfant Jésus, de l'autre sainte Anne, patronne des voyageurs, elle la passa au cou de son fils, en lui disant : Tiens, mon fils, porte toujours sur toi cette médaille ; chaque fois que tu la sentiras battre sur ton cœur, pense à Dieu ; ne la quitte jamais : me le promets-tu ? Le jeune homme ne répondit que par des sanglots. Il tombe à genoux, reçoit la bénédiction et les derniers embrassements de son père et de sa mère, prend ses hardes soigneusement empaquetées par Marguerite, les suspend à un bâton, et chargeant le tout sur ses épaules, il sort de la maison paternelle accompagné de son père, de son frère et de quelques voisins leurs amis qui le reconduisirent à quelque distance ; puis il continua seul sa route, non sans jeter de temps en temps quelques regards en arrière sur les lieux de son enfance qu'il n'espérait plus revoir de longtemps.

Il était déjà bien loin, lorsqu'un léger bruit le fit regarder en arrière : c'était le chien de la maison. L'intelligent animal avait vu son jeune maître s'éloigner dans des circonstances extraordinaires, et il s'était de son chef constitué son compagnon de voyage et son défenseur.—Comment, c'est toi, Mordfort,—pauvre chien !—Après avoir rendu les caresses à cet ami fidèle, il voulut lui faire rebrousser chemin ; mais le chien s'obstinant à le suivre, Charles prit une pierre pour l'effrayer, et après l'en avoir menacé longtemps, il la lui lança ; malheureusement le coup fut trop bien dirigé ; la pierre alla frapper à la patte le pauvre animal, qui s'enfuit en boitant et en jetant un cri de douleur, et tournant sur son maître un regard qui semblait lui reprocher son ingratitude. Le coup retentit dans le cœur de Charles, qui détourna les yeux et continua rapidement sa route vers Lachine, lieu du rendez-vous, où il arriva vers la fin du jour. La plupart des voyageurs y étaient déjà réunis ; il y retrouva ses compagnons de l'auberge. Comme on craignait les désordres et la désertion parmi les engagés, pendant la nuit, on les envoya camper dans l'île Dorval, à quelque distance

du village. Le lendemain, on les ramena à terre ; et tout étant prêt pour le départ, les canots, montés chacun par quatorze hommes sans compter les bourgeois et les commis, furent poussés au large. Aussitôt, à un signal donné, un vieux guide entonna la gaie chanson du départ :

Derrièr' chez nous y a-t'une pomme :
Voici le joli mois de mai,
Qui fleurit quand y'ordonne ;
Voici le joli mois qu'il donne,
Voici le joli mois de mai.

Les avirons obéissant à la cadence faisaient bouillonner l'eau autour des canots qui fendaient l'eau avec rapidité, s'efforçant de se dépasser de vitesse, et laissant derrière eux de longs sillons. Bientôt les chants s'affaiblirent ; les sillons s'effacèrent, et les canots ne parurent plus que comme des points noirs à l'horizon . . . Le foule, accourue sur le rivage pour être témoin du départ, se dispersa en silence . . .

Que Dieu daigne conduire les pauvres voyageurs . . .

III

UN NOTAIRE AU RABAIS

La douleur causée par le départ du jeune Charles se fit longtemps sentir dans la famille ; mais le temps, ce grand maître qui, à la longue, calme les plus grandes afflictions, vint à bout de celle-ci comme de toutes les autres. Les occupations avaient repris leur routine habituelle, et rien en apparence ne faisait remarquer l'absence de Charles ; —seulement, on savait que, chaque soir, après la prière en commun, la mère et sa fille prolongeaient la leur de quelques minutes ; il n'est pas besoin de dire pour qui étaient ces prières ferventes souvent entrecoupées de longs soupirs. Le père paraissait le seul qui eût le plus génereusement fait son sacrifice. Il lui restait encore son fils aîné qui, depuis le départ de son jeune frère, avait redoublé

de soins et d'attentions pour lui ; le père, de son côté, sentait sa tendresse s'accroître pour celui qu'il regardait maintenant comme son fils unique. Le plus grand malheur qu'il redoutait, était de voir ce fils les abandonner à son tour. Aussi cherchait-il tous les moyens de se l'attacher plus étroitement. Il crut à la fin en avoir trouvé un bien efficace ; et comme il ne prenait jamais de résolutions tant soit peu importantes sans consulter sa femme, il s'empressa de lui en faire part.

—Tu sais, ma chère femme, lui dit-il, que nous avons déjà perdu un de nos enfants ; j'ai bien peur que l'aîné nous quitte à son tour. J'épie ses démarches depuis quelques jours, et il me semble qu'il se passe quelque chose d'extraordinaire en lui ; je lui ai même entendu dire à un de nos voisins que après tout son frère n'avait pas si mal fait ; qu'il reviendrait dans trois ans, avec de l'argent devant lui, et qu'il pourrait alors s'établir ; au lieu que lui ne serait pas alors plus avancé. Que deviendrions-nous, ma chère femme, s'il lui prenait envie de nous quitter? Sais-tu que j'ai dans la tête un projet qui doit nous l'attacher pour toujours? J'y pense depuis quelque temps, et je crois que tu seras de mon avis : ce serait de lui faire donation de tous nos biens moyennant une rente viagère qu'il nous paierait. Par ce moyen, il se trouvera maître de la terre, et ne pensera plus à partir. Qu'en dis-tu?

—Cela mérite bien réflexion, répondit la femme. Je n'y avais pas encore pensé ; seulement, je te ferai observer que plusieurs se sont donnés comme cela à leurs enfants, et n'ont eu que du chagrin avec eux.

—Mais, ma chère femme, est-ce que tu craindrais quelque chose de semblable de notre fils? Il s'est toujours montré si bon pour nous ; d'ailleurs, on fera faire l'acte par un bon notaire. Nous commençons à être avancés en âge, et je pense que ce serait le meilleur moyen d'être heureux sur nos vieux jours.

—Hé bien ! répondit la femme, prenons le temps d'y réfléchir, et nous en reparlerons plus tard.

La conversation s'était ainsi prolongée entre Chauvin et sa femme, jusqu'auprès de l'église où ils se rendaient. C'était un dimanche. Dans toutes les directions, et aussi loin que la vue pouvait s'étendre, on voyait arriver les paroissiens ; ceux qui demeuraient près de l'église, à pied, les plus éloignés, en voiture ou à cheval ; et à mesure que ces derniers arrivaient, ils attachaient leurs montures aux poteaux rangés symétriquement sur la place publique au-devant de l'église ; puis les groupes se formèrent : on parla temps, récoltes, chevaux, jusqu'au moment où le tintement de la cloche leur annonça que la messe allait commencer ; tous alors entrèrent dans l'église, et suivirent l'office divin avec un religieux silence. La messe finie, on se hâta de sortir pour assister aux criées.

Ces criées qui se font régulièrement, le dimanche, à la porte des églises, sont regardées comme de la plus haute importance par la population des campagnes ; en effet, toutes les parties des lois qui l'intéressent, police rurale, ventes par autorité de justice, les ordres du grand-voyer, des sous-voyers, des inspecteurs et sous-inspecteurs s'y publient de temps à autre et dans les saisons convenables ; c'est pour eux la gazette officielle. Ensuite viennent les annonces volontaires et particulières : encan de meubles et d'animaux, choses perdues, choses trouvées, etc., etc., tout tombe dans le domaine de ces annonces ; c'est la chronique de la semaine qui vient de s'écouler. Ces criées sont confiées à un homme de la paroisse qui porte le nom de crieur, qui sait lire quelquefois, et bien souvent ne le sait pas du tout, mais qui rachète ce défaut par de l'aplomb, une certaine facilité à parler en public, et une mémoire heureuse qui lui a permis de se former un petit vocabulaire de termes consacrés par l'usage. Si l'on ajoute à cela le ton comique et original avec lequel il parle, les contresens et les mots merveilleusement estro-

piés, on aura quelque idée de cette scène quelquefois unique en son genre.

La foule s'était donc serrée près du crieur qui, placé sur une estrade élevée, promena d'abord sur l'auditoire un regard assuré, puis s'écria :

—Messieurs, attention ! J'ai bien des annonces à vous faire aujourd'hui.

C'est défendu de lâcher les animaux dans les chemins, avant le temps *fisqué* (fixé) par la loi ; ainsi, tous les animaux qui seront trouvés dans les chemins, seront *poursuis* et paieront l'amende . . .

Les seigneurs de l'île vous font annoncer que le temps des rentes est arrivé ; ainsi, tous ceux qui doivent des *lods lé ventes* (lots et ventes) et des *arriérages* sont avertis d'aller *s'éclaircir* en payant ce qu'ils doivent, et d'y aller sans délai, s'ils veulent avoir du *grati* (gratis).

Il y aura un encan public, mardi prochain . . . non, mercredi prochain . . .

Une voix : Non, c'est vendredi.

Le crieur : Ah ! oui, oui, messieurs, c'est une *trompe* (erreur), c'est vendredi ; là *ous qu'il* y aura beaucoup de meubles de ménage trop *longs* à détailler : des chevaux, des vaches, des moutons, trop *longs* à détailler. De plus, des charrettes, charrues, aussi trop *longs* à détailler.

Pendant que les annonces allaient ainsi leur train, deux hommes fendaient la foule, portant un lourd fardeau ; ils s'approchèrent du crieur et le déposèrent à ses pieds.

—Messieurs, continua celui-ci, un veau pour l'Enfant-Jésus (1). Qu'est-ce qui veut du veau ? . . Une piastre, pour commencer ; . . . rien qu'une piastre pour ce beau veau bien gras . . . deux piastres . . . il s'en va, il va

(1) Suivant l'usage, comme l'on sait, le curé fait chaque année, dans sa paroisse, au temps de Noël, une quête pour les pauvres. Chacun donne librement ce qu'il veut : argent, denrées ou autres effets. Dans le cas présent, quelqu'un avait promis un veau, et l'offrait en vente pour en verser le produit dans le fonds de la quête.

s'en aller . . . Une fois . . deux fois . . trois fois . . Adjugé . . . à moi : c'est moi qui l'achète.

Cependant, la foule voyant que la séance tirait à la fin, commençait déjà à défiler, lorsque le crieur se sentit tirer par l'habit ; il se baissa pour écouter quelques mots qu'on lui dit à l'oreille, puis se relevant :

—Arrêtez, messieurs, encore une annonce de grande importance. M. Dunoir, notaire, vous prévient qu'il vient s'établir parmi vous, et qu'il fera toutes sortes d'*ac* (actes), depuis le compte et partage le plus difficile et le plus embrouillé jusqu'au plus simple billet ; il prendra meilleur marché que l'autre notaire ; les *ac* (actes) de vente avec la *coupie* (copie), cinq chelins—les *ac* de *damnation* (actes de donation), six chelins . . . etc., etc.

Ici le notaire glissa quelque chose dans la main du crieur, qui reprit aussitôt :

—Je vous assure, messieurs, que c'est un bon notaire ; un jeune homme qui paraît *ben retors dans le capablement.* Il vous demande votre pratique . . . Il vous servira comme y faut . . . C'est fini, messieurs, *y a pu* rien pour aujourd'hui.

L'assemblée à ce signal se dispersa promptement.

Le notaire seul resta, attendant que le curé fût sorti de l'église pour aller lui présenter ses respects. Laissons M. Dunoir chez M. le curé, qui l'aura sans doute invité à dîner, et suivons le père Chauvin et sa digne compagne jusque chez eux.

IV

LA DONATION

De retour à la maison, l'entretien sur l'affaire importante de la donation projetée ne tarda pas à se renouer entre les deux époux. Le mari fit valoir de nouveau les raisons déjà données, et d'autres qu'il crut propres à faire goûter ce projet à sa femme. Celle-ci fit ses remarques, ses objections ; le tout fut longuement discu-

té, tourné et examiné sur toutes les faces, et après mûre délibération, définitivement agréé de part et d'autre. Ils appelèrent alors leur fils, et lui firent part de la résolution qu'ils venaient de prendre. Comme on le pense bien, le fils ne pouvait en croire ses oreilles ; se voir tout d'un coup seul maître et possesseur de la terre paternelle, lui semblait presqu'un rêve ; aussi, à la réitération des offres de son père et de sa mère, mit-il moins de temps à les accepter, qu'il n'en avait fallu à ceux-ci pour se décider à faire cette démarche. Il fut ensuite convenu que l'acte en serait passé le surlendemain ; et tous trois employèrent le temps qui restait jusque-là à en débattre les conditions.

Le jour arrivé, le père, la mère et leur garçon se préparèrent à se rendre chez le notaire. Comme c'était une affaire qui intéressait toute la famille, Marguerite fut invitée à les accompagner ; on invita même, suivant l'usage, quelques parents et quelques voisins, amis intimes de la famille ; et tous ensemble se dirigèrent vers la demeure du notaire. Au moment du départ, on fut indécis si l'on irait chez l'ancien ou le nouveau notaire ; mais les avis étant pris, la majorité décida que l'on donnerait la préférence au nouveau, parce qu'il s'était fait annoncer comme un bon notaire, et qu'il faisait les actes à meilleur marché que l'ancien. Un quart d'heure après, on arrivait chez le nouveau praticien. M. Dunoir était en ce moment à sa fenêtre, lorsqu'il vit plusieurs voitures s'arrêter devant sa porte et une dizaine de personnes en descendre :

—Bon, dit-il, mes annonces font effet ; voilà déjà des pratiques.

Et allant lui-même ouvrir la porte, il introduisit les arrivants, leur offrit poliment des sièges, où tous prirent place, Chauvin, sa femme et leur fils, près du notaire, le reste, en seconde ligne, un peu à l'écart.

—Qu'y a-t-il pour votre service ? demanda le notaire.

—Nous sommes venus, répondit Chauvin, nous donner à notre garçon que voilà, et passer l'acte de donation.

—Ah ! dit le notaire, en s'efforçant de faire l'agréable, et lorgnant Marguerite du coin de l'œil, je croyais que c'était pour le contrat de mariage de mam'selle.

Marguerite baissa la tête en rougissant ; tous les autres se mirent à rire.

—Hé bien, mam'selle, reprit le notaire, quand vous serez prête, je serai à vos ordres, pour passer votre contrat de mariage ; en attendant, faisons notre acte de donation.

Tout en parlant ainsi, le notre avait pris une feuille de papier, et y avait imprimé du pouce une large marge ; puis après avoir taillé sa plume, il la plongea dans l'encrier, et commença :

Par-devant les Notaires Publics, etc., etc.

Furent présents, J. B. Chauvin, ancien cultivateur, etc., et Josephte Le Roi, son épouse, etc., etc.

Lesquels ont fait donation pure, simple, irrévocable et en la meilleure forme que donation puisse se faire et valoir, à J. B. Chauvin, leur fils aîné, présent et acceptant, etc., d'une terre sise en la paroisse du Sault-au-Récollet, sur la rivière des Prairies, etc., bornée en front par le chemin du roi ; derrière par le *tréquarrez* des terres de la côte Saint-Michel ; du côté nord-est à Alexis Lavigne ; et à l'ouest à Joseph Sicard : avec une maison en pierre, grange, écurie et autres bâtisses sus-érigées, etc., etc.

Cette donation ainsi faite pour les articles de rente et pension viagères qui en suivent, savoir :

Le notaire s'arrêta un moment, et dit à Chauvin qu'il allait écrire les conditions à mesure qu'il les lui dicterait :

—600 lbs en argent.

—24 minots de blé froment, bon, sec, net, loyal et marchand.

—24 minots d'avoine.

—20 minots d'orge.

—12 minots de pois.

—200 bottes de foin.

—15 cordes de bois d'érable, livrées à la porte du donateur, sciées et fendues.

—Le donataire fournira aux donateurs 4 mères moutonnes et le bélier, lesquels seront tonsurés aux frais du donataire.

—12 douzaines d'œufs.

—12 livres de bon tabac canadien en torquette.

—Une vache laitière.

—Deux . . .

—Pardon, monsieur, interrompit le père Chauvin ; vous dites seulement : une vache laitière ; mais je vous ai dit qu'en cas de mort, nous sommes convenus, mon fils et moi, qu'il la remplacerait par une autre.

—C'est juste, dit le notaire, nous allons ajouter cela.

—Une vache laitière qui ne meurt point.

—Bon, c'est cela, dirent les assistants . . .

—Deux valtes de rhum.

—Trois gallons de bon vin blanc.

Ici le notaire passa la langue à plusieurs reprises sur ses lèvres.

—Un cochon gras, pesant au moins 200 lbs.

—Un . . .

—Mais, papa, interrompit le garçon, voyez donc, la rente est déjà si forte ! mettez donc un cochon maigre ; il ne vous en coûtera pas beaucoup à vous pour l'engraisser.

—Non, non, dit le père, nous sommes convenus d'un cochon gras, tenons-nous-en à nos conventions.

—Là-dessus, longue discussion entre eux, à laquelle tous les assistants prirent part. A la fin, le notaire parut comme illuminé d'une idée subite :

—Tenez, s'écria-t-il, je m'en vais vous mettre d'accord ; vous, père Chauvin, vous exigez un cochon gras ; vous, le fils, vous trouvez que c'est trop fort ; hé bien, mettons :

—Un cochon raisonnable.

—C'est cela, c'est cela, dirent ensemble tous les assistants.

En même temps, un éclat de rire, mais étouffé presque

aussitôt, fit tourner tous les yeux du côté de Marguerite qui, depuis longtemps, faisait tous ses efforts pour se contenir.

Le notaire la regarda, en fronçant légèrement les sourcils :

—Mam'selle, dit-il, pourrais-je savoir le sujet de ? . .

—Chut ! Marguerite, dit le père . . .

Vinrent ensuite les clauses importantes de l'incompatibilité d'humeur, du pot et ordinaire, du cheval et de la voiture en santé et en maladie, et puis, à la fin, l'enterrement des donateurs quand il plairait à Dieu de les rappeler de ce monde.

Nous ferons grâce à nos lecteurs du reste des charges, clauses et conditions de ce contrat, lesquelles furent de nouveau longuement débattues, et qui en prolongèrent la durée bien avant dans l'après-midi. Aussi ce ne fut pas sans une satisfaction générale, que le notaire annonça qu'il allait en faire la lecture. La lecture finie, le père, la mère et leur garçon touchèrent la plume en même temps que le notaire en traçait trois croix entre leurs noms et prénoms, lesquelles devaient compter comme leurs signatures ; puis le notaire signa lui-même son nom, en l'enlaçant d'une tournoyante paraphe, et procéda tout de suite à l'opération importante de mentionner les renvois et compter les mots rayés.

—Un . . . deux . . . trois . . . quatre . . . Seize renvois en marge bons.

—Un . . . deux . . . trois . . . quatre . . . Quarante-deux mots rayés et huit barbeaux sont nuls.

—Là, dit le notaire, voilà qui est fini. Il n'y a que mam'selle qui ne signe pas ; mais je l'attends à son contrat de mariage ; on verra si elle rira alors autant qu'elle le fait maintenant.

Après avoir tiré sa bourse, et payé le coût de l'acte selon le nouveau tarif publié à la porte de l'église, le père Chauvin et tous les invités gagnèrent leurs voitures et se mirent en route.

V

SUITE DE LA DONATION

Les discussions qui avaient eu lieu chez le notaire, pendant la passation de l'acte, avaient été si fréquentes et si prolongées, que, comme nous l'avons déjà dit, le jour était près de finir lorsque Chauvin et ses amis arrivèrent chez lui. Il les retint tous à passer le reste du jour et la soirée avec lui ; on y convia même, suivant l'usage en pareille circonstance, d'autres voisins et amis, et tous ensemble félicitèrent le père et le fils sur l'acte qu'ils venaient de conclure : et ce jour fut joyeusement terminé par un abondant repas où les talents culinaires de la mère Chauvin et de sa fille se firent remarquer.

Cependant, tous les convives de Chauvin n'envisageaient pas du même œil la démarche qu'il venait de faire. Quelques-uns trouvaient le fils très bien avantagé, et portaient même la sollicitude paternelle jusqu'à entrevoir la possibilité d'une alliance très prochaine entre l'heureux donataire et l'une de leurs filles. D'autres, au contraire, doutaient beaucoup de l'heureux résultat que devait opérer ce changement survenu dans la direction des affaires de cette famille. Ils disaient même dans leur langage naïf et expressif que le fils s'était *enfargé ;* qu'un des moindres défauts de la donation était d'être trop forte ; et qu'avec le peu d'aptitude qu'on connaissait au fils, il ne pourrait supporter un pareil fardeau, et *n'en ressoudrait jamais.*

Ce n'était plus, en effet, le père qui gouvernait alors ; il n'était plus chef que de nom. Le fils seul avait les affaires. Pendant quelque temps, le père lui vint en aide par ses avis et ses conseils ; puis, quand il le jugea assez fort, il le laissa marcher seul. Mais on ne fut pas longtemps sans s'apercevoir de grands changements dans cette famille, naguère si étroitement unie. Ce n'étaient

plus ces rapports familiers et intimes entre le père et le fils, mais une certaine réserve, de la froideur, de la défiance même, que l'on surprenait entre eux ; c'était alors le créancier et le débiteur qui s'observaient mutuellement. Le père sachant que la pension était forte, était en proie à une vive inquiétude de savoir si elle lui serait exactement payée ; le fils, de son côté, tâchait de deviner, à l'air de son père, s'il n'aurait pas en lui un créancier dur et exigeant. Cependant tout alla passablement bien la première et la seconde année. Les articles de la pension furent assez exactement payés à leurs diverses échéances ; même le cochon raisonnable fut ponctuellement délivré en nature au temps fixé ; la vache qui ne meurt point continuait de se porter à merveille, et à faire régulièrement ses devoirs de laitière et d'épouse ; mais bientôt, quelque retard dans la livraison de certains items, causé par la mauvaise récolte et une gêne temporaire, amena quelques observations de la part du père. Le fils répliqua ; quelques mots un peu brusques furent échangés de part et d'autre ; le père se plaignit de la mauvaise qualité des articles ; que le pot et ordinaire n'était point tel que convenu ; que les chevaux étaient toujours occupés quand il voulait s'en servir, etc., etc.—D'une parole à une autre, les choses s'aigrirent, et la guerre éclata. Le père, invoquant la clause de l'incompatibilité d'humeur, déclara formellement s'en prévaloir et vouloir aller loger ailleurs. La mère et les amis communs tentèrent, mais inutilement, de lui faire révoquer sa résolution. Il partit avec sa femme et Marguerite, abandonnant la terre paternelle entre les mains de son fils. Les choses, loin de s'améliorer par ce brusque départ, n'en allèrent que plus mal. Le fils, débarrassé de la surveillance paternelle qui lui était à charge depuis longtemps, ne sut pas profiter des ressources qu'il avait en main, et négligea entièrement les travaux de la terre. La rente en souffrit cruellement, et le père se vit restreint au plus strict nécessaire, qu'il arrachait avec la plus grande

peine, de son fils, qui ne le lui abandonnait que comme à titre de don gratuit ; il en vint même à porter une main tremblante, et presque sacrilège sur le vieux coffre où gisaient les épargnes si soigneusement conservées. Un tel état de choses ne pouvait durer longtemps. Le père alla consulter des hommes de loi, qui lui conseillèrent de faire vendre la terre à la charge de la pension. L'idée de vendre le patrimoine de ses ancêtres lui était trop amère. Les conseils plus pacifiques de ses amis l'engagèrent à la reprendre ; ils se chargèrent de négocier l'affaire avec le fils ; ils réussirent heureusement à opérer un rapprochement entre eux, et parvinrent même à les réconcilier. Ils firent entendre raison au fils, lui représentèrent qu'il n'était plus possible de continuer les choses sur ce pied, et finirent par lui persuader qu'il était de son intérêt comme de celui de son père que la donation fût révoquée ; l'acte fut donc résilié à la satisfaction mutuelle des parties ; et après cinq années de déboires et de chagrin, la terre paternelle rentra sous la conduite de son ancien propriétaire.

VI

LA RUINE DU CULTIVATEUR

La donation faite dans des motifs si louables en apparence avait porté, comme on l'a vu, de funestes coups à cette famille. Cependant, malgré la réconciliation opérée entre le père et le fils, malgré l'oubli du passé qu'ils venaient de se jurer l'un à l'autre, on chercherait en vain au milieu d'eux le même bonheur et la même harmonie qu'autrefois ; les choses, pourtant, avaient été remises sur le même pied qu'auparavant ; les mêmes hommes avaient repris leur première position ; mais, avec quelle différence et quels changements ! Le fils, pendant qu'il avait eu le maniement des affaires, avait laissé dépérir le bien, et contracté des habitudes d'insouciance et de paresse. Le courage et l'énergie du père s'étaient émous-

sés au contact du repos et de l'inaction. Il en coûtait beaucoup à son amour-propre de se remettre au travail, comme un simple cultivateur. Pendant les quelques années qu'il avait été rentier, il avait joui d'une grande considération parmi ses semblables, qui, n'envisageant d'ordinaire que les dehors attrayants de cet état, l'avaient bien souvent regardé avec des yeux d'envie ; il lui fallait maintenant descendre de cette position, pour se remettre au même niveau que ses voisins. Sa condition de cultivateur, dont il s'enorgueillisait autrefois, lui paraissait maintenant trop humble, et avait même quelque chose d'humiliant à ses yeux. Poussé par un fol orgueil, il résolut d'un sortir.

Il avait remarqué que quelques-unes de ses connaissances avaient abandonné l'agriculture pour se lancer dans les affaires commerciales ; il avait vu leurs entreprises couronnées de succès ; toute son ambition était de pouvoir monter jusqu'à l'heureux marchand de campagne, qu'il voyait honoré, respecté, marchant l'égal du curé, du médecin, du notaire, et constituant avec eux la haute aristocratie du village.

En vain lui réprésentait-on que n'ayant pas l'instruction suffisante, il lui serait impossible de suivre les détails de son commerce de manière à pouvoir s'en rendre compte ; à cela il répondait que sa fille Marguerite était instruite et qu'elle tiendrait l'état de ses affaires. Sourd à tous les conseils, et entraîné par la perspective de faire promptement fortune, il se décida donc à risquer les profits toujours certains de l'agriculture contre les chances incertaines du commerce. Le lieu qu'il habitait n'étant point propre pour le genre de spéculations qu'il avait en vue, il loua sa terre pour un modique loyer, et alla s'établir avec sa famille dans un village assez florissant dans le nord du district de Montréal ; il y acheta un emplacement avantageusement situé, y bâtit une grande et spacieuse maison, et vint faire ses achats de marchandises à la ville. Le commerce prospéra d'abord, plus peut-être

qu'il n'avait espéré. On accourait de tous côtés chez lui. Pour se donner de la vogue, il affectait une grande facilité avec tout le monde, accordait de longs crédits, surtout aux débiteurs des autres marchands des environs, qui trouvant leurs comptes assez élevés chez leurs anciens créanciers, venaient faire à Chauvin l'honneur de se faire inscrire sur ses livres. Ce qu'il avait souhaité lui était arrivé ; il jouissait d'un grand crédit, il était considéré partout ; on le saluait de tous côtés, et de bien loin à la ronde, on ne le connaissait que sous le nom de Chauvin le riche ; lui-même ne paraissait pas insensible à ce pompeux surnom, et il lui arriva même une fois d'indiquer, sous ce modeste titre, sa demeure à des étrangers. Il va sans dire que les dépenses de sa maison étaient en harmonie avec le gros train qu'il menait. Tout à coup, les récoltes manquèrent, amenant à leur suite la gêne chez les plus aisés, la pauvreté chez un grand nombre. Des pertes inattendues firent d'énormes brèches à sa fortune ; ses crédits qui paraissaient les mieux fondés furent perdus ; pour la première fois de sa vie, il manqua à ses engagements envers les marchands fournisseurs de la ville, qui, après avoir attendu assez longtemps, le menacèrent d'une saisie et de faire vendre ses biens. Cette menace sembla redoubler son énergie. Il se raidit de toutes ses forces contre l'adversité, et résolut, pour faire face à ses affaires, de tenter le sort de l'emprunt ; cette démarche, loin de le tirer d'embarras, ne servit qu'à le plonger plus avant dans le gouffre. L'usurier, fléau plus nuisible et plus redoutable aux cultivateurs que tous les ravages ensemble de la mouche et de la rouille, lui prêta une somme à gros intérêts, remboursable en produits à la récolte prochaine. La récolte manqua de nouveau ; il continua quelque temps encore à se débattre sous les coups du sort, et se vit à la fin complètement ruiné. La saisie dont on l'avait menacé depuis longtemps, fut mise à exécution contre lui. L'exploitation de son mobilier suffit à peine à payer le quart de ses dettes. Ses immeu-

bles furent attaqués à leur tour, et après les formalités d'usage, vendus par décret forcé ; et la terre paternelle, sur laquelle les ancêtres de Chauvin avaient dormi pendant de si longues années, fut foulée par les pas d'un étranger ! ! ! . . . .

VII

DIX ANS APRÈS

L'hiver venait de se déclarer avec une grande rigueur. La neige couvrait la terre. Le froid était vif et piquant. Le ciel était chargé de nuages gris que le vent chassait avec peine et lenteur devant lui. Le fleuve, après avoir promené pendant plusieurs jours ses eaux sombres et fumantes, s'était peu à peu ralenti dans son cours, et enfin était devenu immobile et glacé, présentant une partie de sa surface unie, et l'autre tout hérissée de glaçons verdâtres. Déjà l'on travaillait activement à tracer les routes qui s'établissent d'ordinaire, chaque année, de la ville à Longueuil, à Saint-Lambert et à Laprairie ; partie de ces chemins était déjà garnie de balises plantées régulièrement de chaque côté, comme des jalons, pour guider le voyageur dans sa route, et présentait agréablement à l'œil une longue avenue de verdure.

Deux hommes, dont l'un paraissait de beaucoup plus âgé que l'autre, conduisaient un traîneau chargé d'une tonne d'eau, qu'ils venaient de puiser au fleuve, et qu'ils allaient revendre de porte en porte, dans les parties les plus reculées des faubourgs. Tous deux étaient vêtus de la même manière : un gilet et un pantalon d'étoffe du pays sales et usés ; des chaussures de peau de bœuf dont les hausses enveloppant le bas des pantalons, étaient serrées par une corde autour des jambes, pour les garantir du froid et de la neige ; leur tête était couverte d'un bonnet de laine bleu du pays. Les vapeurs qui s'exhalaient par leur respiration s'étaient congelées sur leur barbe,

leurs favoris et leurs cheveux, qui étaient tout couverts de frimas et de petits glaçons. La voiture était tirée par un cheval dont les flancs amaigris attestaient à la fois, et la cherté du fourrage, et l'indigence du propriétaire. La tonne, au-devant de laquelle pendaient deux seaux de bois cerclés en fer, était, ainsi que leurs vêtements, enduite d'une épaisse couche de glace.

Ces deux hommes finissaient le travail de la journée : exténués de fatigue et transis de froid, ils reprenaient le chemin de leur demeure située dans un quartier pauvre et isolé du faubourg Saint-Laurent. Arrivés devant une maison basse et de chétive apparence, le plus vieux se hâta d'y entrer, laissant au plus jeune le soin du cheval et du traîneau. Tout dans ce réduit annonçait la plus profonde misère. Dans un angle, une paillasse avec une couverture toute rapiécée ; plus loin, un grossier grabat, quelques chaises dépaillées, une petite table boiteuse, un vieux coffre, quelques ustensiles de ferblanc suspendus aux trumeaux, formaient tout l'ameublement. La porte et les fenêtres mal jointes permettaient au vent et à la neige de s'y engouffrer ; un petit poèle de tôle dans lequel achevaient de brûler quelques tisons, réchauffait à peine la seule pièce dont se composait cette habitation, qui n'avait pas même le luxe d'une cheminée, le tuyau du poèle perçant le plancher et le toit en faisait les fonctions.

Près du poèle, une femme était agenouillée. La misère et les chagrins l'avaient plus vieillie encore que les années. Deux sillons profondément gravés sur ses joues annonçaient qu'elle avait fait un long apprentissage des larmes. Près d'elle, une autre femme que ses traits, quoique pâles et souffrants, faisaient aisément reconnaître pour sa fille, s'occupait à préparer quelques misérables restes pour son père et son frère qui venaient d'arriver.

Nos lecteurs nous auront sans doute déjà devancé, et leur cœur se sera serré de douleur en reconnaissant, dans cette pauvre famille, la famille autrefois si heureuse de Chauvin ! . . . Chauvin après s'être vu complètement

ruiné, et ne sachant plus que faire, avait pris le parti de venir se réfugier à la ville. Il avait en cela imité l'exemple d'autres cultivateurs qui, chassés de leurs terres par les mauvaises récoltes et attirés à la ville par l'espoir de gagner leur vie, en s'employant aux nombreux travaux qui s'y font depuis quelques années, sont venus s'y abattre en grand nombre, et ont presque doublé la population de nos faubourgs. Chauvin, comme l'on sait, n'avait point de métier qu'il pût exercer avec avantage à la ville ; il n'était que simple cultivateur. Aussi ne trouvant pas d'emploi, il se vit réduit à la condition de charroyeur d'eau, un des métiers les plus humbles que l'homme puisse exercer sans rougir. Cet emploi, quoique très peu lucratif, et qu'il exerçait depuis près de dix ans, avait cependant empêché cette famille d'éprouver les horreurs de la faim. Au milieu de cette misère, la mère et la fille avaient trouvé le moyen, par une rigide économie et quelques ouvrages à l'aiguille, de faire quelques petites épargnes ; mais un nouveau malheur était venu les forcer à s'en dépouiller : le cheval de Chauvin se rompit une jambe. Il fallut de toute nécessité en acheter un autre qui ne valait guère mieux que le premier, et avec lequel Chauvin continua son travail. Mais ce malheur imprévu avait porté le découragement dans cette famille. Quelques petits objets que la mère et Marguerite avaient toujours conservés religieusement comme souvenirs de famille et d'enfance, furent vendus pour subvenir aux plus pressants besoins. L'hiver sévissait avec rigueur ; le bois, la nourriture étaient chers ; alors, des voisins compatissants, dans l'impossibilité de les secourir plus longtemps, leur conseillèrent d'aller se faire inscrire au *bureau des pauvres*, pour en obtenir quelque secours. Il en coûtait à l'amour-propre et au cœur de la mère d'aller faire l'aveu public de son indigence ; mais la faim était là, impérieuse ! Refoulant donc dans son cœur la honte que lui causait cette démarche, elle emprunte quelques hardes à sa fille, et se dirige vers le bureau. Elle y entre en tremblant ;

elle y reçoit quelque modique secours. Mais sur les observations qu'on lui fit, que le bureau avait été établi principalement pour les pauvres de la ville, et que étant de la campagne, elle aurait dû y rester et ne pas venir en augmenter le nombre, la pauvre femme fut tellement déconcertée du ton dont ces observations lui furent faites qu'elle sortit, oubliant d'emporter ce qu'on lui avait donné, et reprit le chemin de sa demeure en fondant en larmes.

VIII

LE CHARNIER

Après dix ans de pareilles souffrances, le malheur de la famille Chauvin ne pouvait, ce semble, aller plus loin. Cependant il lui fallait encore passer par d'autres épreuves bien douloureuses, et boire la coupe jusqu'à la lie. Le fils aîné fut attaqué d'une maladie mortelle ; la misère, les privations de tous genres, le travail excessif avaient achevé de ruiner sa santé depuis longtemps chancelante. Tous les secours de l'art ne purent le rappeler à la vie. Il mourut entre les bras de sa famille, qui se vit privée tout à coup d'un de ses soutiens. Ce fut au pauvre père affligé que fut dévolue la pénible tâche de s'occuper de l'enterrement. La demeure du bedeau lui fut indiquée, et il s'y rendit ; ce pourvoyeur de la mort n'était pas alors chez lui ; en effet Chauvin le rencontra, peu d'instants après, sortant de l'église tout essoufflé ; il venait d'aider à sonner en grand carillon les glas d'un riche, qui, par un contraste insultant pour la misère de Chauvin, s'était laissé mourir d'un excès d'embonpoint. Parmi toutes les bonnes qualités qui brillaient en notre bedeau, aucune n'égalait la sensibilité de son cœur. C'était surtout lorsque quelques parents affligés venaient, les larmes aux yeux, lui annoncer la mort de quelqu'un des leurs, que cette qualité se montrait dans tout son éclat. Alors on le voyait présenter à son interlocuteur une moitié du

visage où se peignait la tristesse la plus profonde, tandis qu'un spectateur placé du côté opposé, eût pu voir l'autre joue épanouie, et son œil pétiller de joie en pensant aux nombreux items du tarif. L'amour du prochain était pratiqué à un haut degré par notre bedeau. Quelques malins disaient pourtant qu'il l'aimait peut-être un peu plus après sa mort que pendant sa vie, par la raison que lorsque le défunt, après avoir dit un éternel adieu aux choses d'ici-bas, avait déjà réglé ses comptes dans l'autre monde, il lui restait encore à régler en dernier ressort avec notre bedeau. Hâtons-nous cependant d'ajouter, en toute justice, que s'il lui arrivait rarement de rabattre sur le tarif, il ne lui arrivait jamais non plus de le surcharger.

Lors donc que Chauvin lui eut exposé le sujet de sa visite, notre bedeau, tout en s'apitoyant sur son malheur, promenait sur lui un regard inquisiteur pour tâcher de découvrir à quelle classe appartenait le défunt.

—Quand sonnerez-vous les glas de mon fils ? demanda le père.

—Tout de suite, si vous voulez : combien de cloches ? Puis, avec la volubilité d'un homme qui sait son tarif par cœur : 1 cloche, c'est 10 piastres ; 2 cloches, c'est 20 piastres ; 3 cloches, c'est 30 piastres ; 4 cloches, c'est . .

—Ah ! mon cher monsieur, interrompit Chauvin, je suis bien pauvre : je ne pourrai jamais vous payer des sommes comme cela.

—Quoi ! pas seulement pour une cloche ? mais il faut au moins payer pour une cloche, si vous voulez avoir un service ; autrement vous n'en aurez pas, et on portera votre fils au cimetière tout droit.

—Serait-il possible, monsieur ? quoi ! mon pauvre enfant n'entrerait donc pas à l'église !

—Mais non, vous dis-je, bonhomme, à moins que vous ne fassiez chanter un service, au moins d'une cloche. Comme ce gros monsieur qui vient de mourir, il sera porté à l'église, lui, parce qu'il paie pour un service, allez.

—Mais, monsieur, se permit de remarquer le père Chauvin, on dit que ce monsieur n'est jamais venu à l'église pendant sa vie, et cependant il va y entrer avec pompe après sa mort ! Mon fils, au contraire, y est venu souvent prier ; il n'aura donc pas le bonheur d'y être porté après sa mort, pour avoir une pauvre petite prière et un peu d'eau bénite sur son corps ?

—Que voulez-vous que j'y fasse : c'est la règle. Tout ce que je puis faire pour vous, c'est de fournir un cercueil ; vous porterez le corps au cimetière, et il y sera enterré jeudi prochain.

Le père Chauvin prit alors congé du bedeau, qui fut ponctuel à lui envoyer le cercueil, le jour indiqué. Le mort enseveli d'un linceuil qu'un des voisins fournit par charité, y fut déposé au milieu des larmes et des sanglots. Chauvin plaça le cercueil sur son traîneau, qu'un autre de ses voisins s'offrit généreusement de conduire, puis il prit place derrière, accompagné du vieux chien Mordfort, et le convoi du pauvre s'achemina lentement vers le cimetière du faubourg Saint-Antoine.

Dès que le gardien de ce vaste dortoir vit arriver le convoi, il vint au-devant, et aidé du conducteur de la voiture, il déposa le corps dans la chapelle, en attendant le prêtre qui venait régulièrement, deux fois la semaine, présider à l'enterrement des pauvres. Celui-ci parut bientôt ; et après les prières usitées, le corps fut emporté à bras par le gardien et un de ses aides. Après avoir fait quelques pas, les porteurs s'arrêtèrent près d'une frêle construction en bois, d'environ vingt pieds carrés, qui reposait sur la terre nue ; et le gardien, tirant une clef de sa poche, se mit en devoir d'en ouvrir la porte.

—Mais où est-ce donc que vous allez mettre mon fils ? demanda Chauvin d'un air inquiet : je ne vois pas de fosse creusée pour.

—Mais, ici, répondit le gardien, dans *la charnière ;* c'est là que l'on met les pauvres pendant l'hiver ; la terre est gelée, et ça coûterait trop cher pour faire les fosses.

—Ah ! monsieur, je vous en prie, ne le mettez pas là : ma pauvre femme en mourrait de douleur, si elle le savait. Mon fils n'y restera pas la nuit, il va être volé par les clercs docteurs.

—Ah ! pour cela, ne craignez rien, bonhomme ; j'ai là mon fusil et un bon chien. Je les défie d'y venir.

—Tenez, monsieur, prêtez-moi une bêche ; la terre ne vous manque pas ici, je vais creuser moi-même la fosse à mon fils, dans quelque petit coin.

—C'est impossible, bonhomme, c'est contre mes ordres.

—Oh ! je vous en prie, ne me refusez pas cette grâce, je gratterai plutôt la terre avec mes mains ; mais pour l'amour de Dieu, ne mettez pas mon fils dans *la charnière*.

Cette horreur des pauvres pour le charnier n'est point exagérée. Il y a eu un temps où des gardiens infidèles se laissaient corrompre par l'appât de l'or, et faisaient du charnier un réservoir où les clercs docteurs venaient, à prix fixe, choisir les *sujets* de dissection qui leur convenaient. Il s'y faisait un trafic régulier de chair humaine, et Dieu seul connait le nombre de ceux qui sont passés de ce lieu de repos sous le scalpel du médecin. Mais on doit dire ici à la louange du gardien actuel qu'il s'acquitte de sa charge avec une fidélité à toute épreuve : et personne ne sait mieux que les clercs médecins, qu'il est incorruptible sur ce chapitre ; aussi envie ne leur prend d'essayer la juste portée de son fusil, ni de faire une connaissance trop intime avec la mâchoire du fidèle Sultan.

Aussi ce fut aux assurances réitérées que le gardien fit à Chauvin, que le corps de son fils serait dans le charnier aussi en sûreté qu'au sein de la terre, qu'il consentit, comme malgré lui, à l'y laisser déposer ; ce pauvre père, le cœur navré, plongea plusieurs fois ses regards au fond de ce trou où gisaient, rangés par ordre, un grand nombre de cercueils de toute grandeur ; et lorsque le corps de son fils y fut descendu, il lui jeta, pour dernier adieu,

quelques poignées de terre, et la porte du charnier se referma.

IX

LES PRIÈRES D'UNE MÈRE

Les jours qui suivirent l'enterrement n'eurent rien de remarquable dans la famille Chauvin : toujours la monotonie affreuse de la misère. Le père continuait seul maintenant son travail : la mère et la fille essayaient de reprendre courage avec leurs occupations ordinaires.

Tous les anciens amis de Chauvin l'avaient abandonné depuis longtemps. Comme à l'ordinaire, il en comptait beaucoup au temps de la prospérité ; les jours mauvais étaient venus, et tous avaient pris la fuite. Un seul ne l'avait point abandonné, et le visitait souvent ; il le secourait même autant que ses faibles moyens le lui permettaient. Sa bonhomie, sa franchise et son cœur généreux l'avaient rendu l'ami intime de cette famille. C'était le vieux Danis, ancien voyageur, âgé de près de soixante et dix ans, haut de taille, à traits fortement prononcés. Il avait fait quarante campagnes dans les pays hauts sous les anciens bourgeois de la compagnie du Nord-Ouest. Retiré du service depuis longtemps, il n'avait recueilli de ses voyages qu'une modique rente qui lui suffisait à peine, et la réputation bien méritée parmi tous les voyageurs d'avoir été d'une force extraordinaire, marcheur infatigable et grand mangeur. Il avait appris de Chauvin que le cadet de ses fils s'était autrefois engagé pour les pays sauvages, et sans l'avoir jamais connu, il s'était pris d'affection pour ce jeune homme, seulement parce qu'il courait les mêmes aventures que lui, et il l'appelait familièrement son fils. Il entrait chez Chauvin à toute heure de la journée, et à chaque visite il ne manquait jamais de demander si on avait reçu des nouvelles du voyageur ; c'était alors pour lui le prétexte tout naturel d'entrer en matière, et de raconter au long les proues-

ses de son jeune temps, et mille épisodes de ses voyages tous plus véridiques les uns que les autres.

Un soir il vint faire sa visite accoutumée. Le mère et la fille étaient seules ; il s'assit près d'elles, et leur demanda comment elles se portaient.

—Tout doucement, répondit la mère d'une voix encore émue par des larmes récentes.

—Toujours des larmes, la mère, toujours des larmes !

—Eh ! mon bon monsieur Danis, il y a longtemps que les larmes et moi avons fait connaissance ; elles ont commencé à couler au départ de mon fils Charles : celles que je verse sont pour le seul fils qui me restait . . . Elles sont bien amères.

—Comment ! du seul fils qui vous restait ; diable, la mère, comme vous y allez ; est-ce que vous croyez donc tout de bon que votre fils Charles est mort aussi ? Allons donc, est-ce qu'on meurt toujours là-bas ? et moi qui vous parle, j'ai bien été vingt ans d'un coup sans revenir, si bien que ma vieille Marianne, qui me croyait mort, voulait me faire chanter un *libera ;* heureusement que je suis arrivé à temps. Eh bien ! après tout, vous voyez bien que je ne suis pas mort.

—Oui, mais mon pauvre fils dont nous n'avons pas eu de nouvelles depuis si longtemps, qui oserait espérer qu'il vive encore ? On a interrogé tous les voyageurs qui sont descendus : personne n'en a entendu parler ; et il n'y a plus aucun doute qu'il ait péri de faim et de froid dans l'expédition qui était allée à la recherche du capitaine Ross ; il en faisait partie, comme vous savez. Ah ! si quelque chose pouvait me faire espérer de revoir un jour ce cher fils, ce serait de penser que le bon Dieu a eu pitié de moi, et qu'il aura exaucé mes prières ; car lui seul connaît combien je l'ai prié souvent et bien longtemps pour . . .

Les sanglots l'empêchèrent de continuer.

—Allons, allons, la mère, consolez-vous. Tenez, je ne suis pas prophète, mais je vous l'ai dit souvent, et je

vous le répète encore, que Dieu est bon, qu'il se laissera toucher par vos prières et qu'il vous rendra tôt ou tard votre fils.

X

UN VOYAGEUR

Nous allons laisser le père Danis achever paisiblement la veillée près de la mère Chauvin, et lui prodiguer des consolations, et avec la permission de nos lecteurs, nous leur ferons faire un agréable petit voyage à la Pointe-aux-Anglais, à quelques milles au-dessus du village du lac des Deux-Montagnes, et nous les ramènerons dans les deux canots qui viennent de paraître à l'horizon. Partis du poste du Grand-Portage sur le lac Supérieur, depuis près d'un mois, ils avaient traversé une longue suite de lacs, de forêts et de rivières, sans presque rencontrer d'autres traces de civilisation que quelques croix de bois plantées sur la côte vis-à-vis des rapides, et qui y avaient été placées par d'anciens voyageurs, pour léguer à leurs futurs compagnons de voyage l'histoire affligeante de quelques naufrages arrivés en ces endoits ; ils touchaient enfin au terme de leur course, pendant laquelle ils n'avaient éprouvé que des vents contraires. C'était par une belle matinée du mois de juillet. La nuit avait été calme et sereine, et les eaux du lac conservaient encore le matin leur immobilité de la nuit. Les voyageurs avaient campé en bas du Long-Saut, et s'étaient remis en route à la pointe du jour. Harassés par de longues fatigues, leurs corps se ployaient avec peine aux mouvements de l'aviron ; les deux canots, à grandes pinces recourbées et fraîchement peints de couleurs brillantes, glissaient lentement sur la surface des eaux ; sous le large prélart qui recouvrait les paquets de fourrures dont les canots étaient chargés, deux commis des comptoirs de la compagnie achevaient paisiblement leur sommeil souvent interrompu de la nuit. Tout à coup un cri de joie se fait entendre :

cri semblable à celui que poussent les marins en mer, quand, après une traversée longue et périlleuse, la vigie a crié : terre ! terre ! . . . Ils venaient d'apercevoir le clocher de l'église de la mission du Lac, qui resplendissait alors des feux du soleil levant. Cette vue rappelait en eux de bien doux souvenirs ; chacun croyait voir le clocher de son village ; encore un pas et ils allaient revoir le lieu de leur enfance, embrasser leur vieux père, sauter au cou de leur vieille mère, qui ne les attendent pas.—Ce cri poussé d'abord par un des guides avait été répété en chœur par tout l'équipage.

—Hardi, mes enfants, cria le vieux, au gouvernail; nous voilà arrivés ; et pour exciter le courage et donner de l'activité aux avirons, il chanta d'un air animé :

Voici la saison,
Il est temps d'arriver, etc., etc.

Les refrains chantés en chœur étaient répétés au loin par l'écho du rivage. En peu de temps, les canots touchaient la terre vis-à-vis l'église du village, au milieu d'une grande foule accourue au-devant d'eux.

Après quelques instants de relâche en cet endroit, on se remit en route. Le vent s'était élevé ; ceux à la garde desquels les canots étaient confiés, craignant que les pelleteries ne fussent endommagées par l'eau, au lieu de couper en plein lac, dirigèrent les embarcations par le petit détroit, et bientôt on arriva aux rapides Sainte-Anne. Là, suivant l'antique et pieux usage, tous les voyageurs se rendirent à la petite chapelle blanche élevée sur les bords du rapide, sous l'invocation de sainte Anne ; ils venaient remercier leur patronne de les avoir préservés des dangers inséparables d'un si long voyage ; en partant, ces mêmes hommes étaient venus s'y mettre sous sa protection, il était juste qu'ils vinssent s'y agenouiller au retour (1).

(1) Le rapide Sainte-Anne, autrefois si pittoresque, chanté par le poète anglais Moore, a perdu son ancienne beauté. L'écluse et la longue chaussée que le bureau des travaux publics y a fait dernièrement construire, l'ont arrêté dans sa course. L'art a défiguré l'ouvrage de la nature.

Enfin, quelques heures après, les canots touchaient au port désiré depuis longtemps ; ils étaient à Lachine, rendez-vous général de toutes les embarcations qui partent pour les pays hauts ou qui en reviennent. Tous nos voyageurs, joyeux de se retrouver sains et saufs au même endroit qu'ils avaient quitté depuis longtemps, se félicitèrent mutuellement, et s'empressèrent d'accepter l'offre que leur fit l'agent de la compagnie de se reposer de leurs fatigues, avant de se rendre au sein de leurs familles. Un seul d'entre eux ne se rendit point à cette invitation, et chargeant son paquet de hardes sur ses épaules, il se mit aussitôt en route après avoir dit adieu à ses compagnons de voyage. C'était un homme dans la fleur de l'âge, à la taille élancée, et de bonne mine. Son teint était brûlé par les ardeurs du soleil. Ses cheveux longs et crépus, qui n'avaient pas connu les ciseaux depuis longtemps, flottaient sur ses épaules. Il portait des pantalons de grosse toile du pays, que retenait une large ceinture de laine diversement coloriée, et dont les franges touffues retombaient sur ses genoux. Ses pieds étaient chaussés de souliers de peau d'élan artistement brodés en poil de porc-épic de diverses couleurs, et ornés de petits cylindres de métal d'où s'échappaient des touffes de poils de chevreuil teints en rouge. Sa chemise de coton blanc à raies bleues était entr'ouverte et laissait voir sa poitrine tatouée de dessins fantastiques. Un cordon dont on ne reconnaissait plus la couleur primitive pendait à son cou, et laissait deviner une médaille.

Cet homme marchait à grands pas, interrogeant du regard toutes les routes, comme pour s'assurer de la plus courte qu'il avait à suivre pour se rendre au Gros-Saut, où demeurait sa famille. Enfin il est en vue de la maison paternelle ; son cœur bat violemment. Il se met à courir, et en quelques instants il a franchi le seuil de la porte qu'il ouvre brusquement et se précipite dans la maison ; mais il reste déconcerté en se trouvant face à face avec un étranger qu'il ne connaît pas.—Celui-ci, surpris de

cette brusque apparition, toise son visiteur de la tête aux pieds, et lui dit :

—*What business brings you here ?*

—Oh ! monsieur, pardon, je ne parle pas bien l'anglais ; mais, dites-moi . . . non, je ne me trompe pas, c'est bien ici . . . où est mon père, où est ma mère ?

—*What do you say ? moi pas connaître ce que vous dire.*

—Comment, vous ne connaissez pas mon père, Chauvin ? Cette terre lui appartient, où est-il ?

—*No, no, moi non connaître votre père, moi havoir acheté le farm de la sheriff.*

—Non, ce n'est pas possible, c'est mon père qui vous l'a vendue ; où demeure-t-il ?

—*No, no, goddam, vous pas d'affaire ici, moi havoir une bonne deed de la sheriff.*

Chauvin, plus déconcerté que jamais, sort précipitamment de la maison et court chez le plus proche voisin. C'étaient des gens nouvellement arrivés dans l'endroit : ils ne connaissaient pas sa famille. Il n'eut pas plus de succès aux portes voisines. En moins de quinze ans, le temps avait promené sa faux dans cet endroit ; le souvenir de l'ancien curé lui revint à l'esprit ; cet ancien ami de la famille avait aussi disparu. Le nouveau curé qui l'avait remplacé dit à Chauvin qu'il ne connaissait pas sa famille, mais qu'il avait entendu dire à ses anciens paroissiens qu'une personne de ce nom avait autrefois habité la paroisse ; mais les mauvaises affaires l'avaient forcé de se réfugier avec sa famille à la ville où il croyait qu'elle habitait encore. Ce peu de paroles dévoilèrent l'affreuse vérité à Charles ; il comprit tout : son père s'était ruiné, sa terre était vendue, et l'étranger insolemment assis au foyer paternel ! Il n'en entend pas davantage ; il tourne immédiatement ses pas du côté de la ville, où il arrive la nuit déjà close ; il erre quelque temps, sans savoir de quel côté diriger ses pas ; tout à coup, il se rappelle l'auberge où plusieurs années auparavant s'était décidée

sa vocation ; il y entre, se fait connaître, et demande des renseignements sur son père ; celui-ci y était connu pour venir s'y chauffer pendant la rude saison ; on lui indique à peu près le quartier où il logeait. Charles reprend sa course, et se décide enfin à frapper à la porte la plus voisine ; c'était chez le père Danis.

—Ouvrez, répondit une voix forte.

—Ah ! s'écria le père Danis en apercevant Charles, en v'là-t-il un mangeu'd'lard. — Regarde donc, Marianne, voilà comme j'étais dans mon jeune temps ; vois donc ces grands cheveux, cette ceinture, ces souliers sauvages, et cette blague à tabac.—Assieds-toi, mon garçon, et dis-moi, quand es tu arrivé ?

—Cette après-midi, monsieur.

—Ah ! tu es un des voyageurs arrivés, par les canots qu'on attendait ces jours-ci ?

—Oui, monsieur.

—Et tu viens te promener à la ville ?

—Non, monsieur, je suis à la recherche de ma famille que l'on m'a dit demeurer près d'ici.

—Et comment t'appelles-tu, mon garçon ?

—Charles Chauvin, monsieur, je . . .

—Dieu du ciel ! s'écria le père Danis en se levant brusquement de son siège, se redressant de toute sa haute taille, et en regardant Charles d'un air stupéfait.—Hé bien ! Marianne, ne te l'ai-je pas dit souvent que Dieu était bon, et qu'il rendrait enfin ce pauvre enfant à sa mère ? Oui, mon garçon, tu arrives bien à temps, va ; tes parents sont depuis longtemps dans la plus grande misère ; ton père a fait de mauvaises affaires, sa terre a été vendue, il a été ruiné, et il gagne misérablement sa vie ici à charroyer de l'eau ; pour comble de malheur, ton pauvre frère vient de mourir, et comme ils te croient mort aussi, tu peux juger de l'état où ils sont. Dis-moi, mon garçon, as-tu ménagé tes gages ? apportes-tu de l'argent avec toi ?

—Oui, monsieur ; mes gages me sont presque tous dus par la compagnie, et je les retirerai quand je voudrai.

—Ah ! c'est bien, mon garçon, tu es un bon fils ; viens ci que je t'embrasse.

Et le père Danis serra Charles contre son cœur.

—Allons, mon garçon, tu es bien fatigué, repose-toi un peu, et prends quelque chose.

—Merci, monsieur, j'ai hâte de revoir mon père.

—Hé bien ! mon garçon, je m'en vas t'y mener ; mais va doucement, parce que ça va leur faire un coup, surtout à ta pauvre mère ; mais laisse-moi faire, j'entrerai le premier et j'arrangerai la chose.—Allons, Marianne, donne-moi mes béquilles.

Et tous deux sortirent.

—Ah çà ! mon garçon, ne va pas trop vite, je ne pourrai te suivre ; il y a eu un temps où je t'aurais battu le chemin, mais à présent, je n'ai plus de jambes.

En parlant ainsi, ils arrivèrent à la demeure de Chauvin ; le père Danis ouvrit sans frapper, et entrant le premier :

—Tenez, mère Chauvin, je vous avais bien dit que tôt ou tard vous auriez des nouvelles de votre fils ; voici un voyageur qui arrive et qui va vous en donner.

Charles promena ses regards sur un homme déjà âgé, et sur deux femmes dont la misère et la souffrance avaient tellement altéré les traits qu'il ne les reconnut point. Charles, qui les avait quittés à peine sorti de l'adolescence, et qui revenait homme fait, n'en put être reconnu à son tour.

—Ah ! monsieur, dit la mère en s'adressant à Charles, m'apportez-vous des nouvelles de mon cher fils ?

A ce son de voix bien connu, Charles avait reconnu sa mère, il voulait répondre ; son cœur se gonfla, sa langue resta muette, il demeura immobile.

La mère interprétant ce silence en mauvais augure :

—Ah ! père Danis, dit-elle, pourquoi ne m'avez-vous pas épargné la douleur d'apprendre moi-même de ce voyageur que mon pauvre Charles est mort ?

—Mort ! s'écria le père Danis ; une preuve qu'il ne l'est pas, c'est que vous l'avez devant vous.

—Ma mère, maman, cria Charles en se jetant dans les bras de sa mère . . . .

—Pauvre enfant, disait la mère d'une voix éteinte, je ne te reconnais pas . . . je crois pourtant que tu es mon fils . . . Le bon Dieu a enfin exaucé mes prières . . .

Pendant ces tendres embrassements, la médaille sortit de la poitrine de Charles et effleura la main de sa mère.

—Ah ! s'écria-t-elle, ma médaille . . . Ah ! oui, c'est mon fils . . . c'est mon Charles . . .

A peine Charles se relevait des étreintes maternelles, qu'il fut saisi à son tour par son père et Marguerite, qui se l'attiraient à eux en le couvrant de baisers.

—Hé ! mon Dieu, s'écriait le père Danis, laissez-le donc un peu respirer, ce pauvre enfant.

Bientôt Marguerite s'échappait des bras de son frère, et ne se possédant plus de joie, sautait au cou du père Danis.

—Ah ! bon monsieur, c'est vous qui nous rendez mon frère, ce pauvre Charles.

—Hé ! non, non, ma fille . . . hé ! mon Dieu, laissez-moi donc . . . vous allez me jeter à terre . . . vous m'étouffez . . . Allons, je crois qu'elle veut me faire pleurer aussi . . .

Pendant ces scènes attendrissantes, le vieux chien Mordfort, qui avait grondé sourdement en voyant cet étranger, avait bien vite flairé son ancien maître ; le pauvre animal avait pardonné depuis longtemps à Charles la blessure qu'il lui avait faite en partant, et qui l'avait rendu boiteux ; et il s'était attaché à sa jambe, en poussant des hurlements de joie.

Les voisins s'étaient bien vite aperçus qu'un rayon de bonheur avait enfin pénétré sous ce toit de misère, et partageant cordialement la joie de la famille Chauvin, ils vinrent en foule la féliciter du bonheur inespéré qui venait de lui arriver.

CONCLUSION

Nous remettrons à un autre jour le récit des aventures de Charles, qui occupèrent les jours qui suivirent son arrivée, et que le père Danis ne manqua point de corroborer, et même de commenter, comme s'il y eût pris une part active.

Charles, habitué au grand air des lacs et des forêts, étouffait dans l'étroit réduit qu'habitait sa famille. Il songea donc à s'établir à la campagne. Une occasion se présenta bientôt d'elle-même. Le nouveau propriétaire de la terre de Chauvin paya à son tour le tribut à la nature. La terre mise en vente fut achetée par Charles ; et cette famille, après quinze ans d'exil et de malheurs, rentra enfin en possession du patrimoine de ses ancêtres.

Quand le père Danis vit s'éloigner ses bons voisins, ce fut à son tour à verser des larmes. Charles en fut touché, et ayant appris que ce brave homme avait secouru sa famille dans sa détresse, il trouva place dans la ferme pour lui et pour sa vieille Marianne.

Quelques-uns de nos lecteurs auraient peut-être désiré que nous eussions donné un dénouement tragique à notre histoire ; ils auraient aimé à voir nos acteurs disparaître violemment de la scène, les uns après les autres, et notre récit se terminer dans le genre terrible, comme un grand nombre de romans du jour. Mais nous les prions de remarquer que nous écrivons dans un pays où les mœurs en général sont pures et simples, et que l'esquisse que nous avons essayé d'en faire, eût été invraisemblable et même souverainement ridicule, si elle se fût terminée par des meurtres, des empoisonnements et des suicides. Laissons aux vieux pays, que la civilisatlon a gâtés, leurs romans ensanglantés, peignons l'enfant du sol tel qu'il est, religieux, honnête, paisible de mœurs et de caractère, jouissant de l'aisance et de la fortune sans orgueil et sans ostentation, supportant avec résignation et patience les

plus grandes adversités ; et quand il voit arriver sa dernière heure, n'ayant d'autre désir que de pouvoir mourir tranquillement sur le lit où s'est endormi son père, et d'avoir sa place près de lui au cimetière, avec une modeste croix de bois pour indiquer au passant le lieu de son repos.

Encore donc un coup de pinceau à un riant tableau de famille, et nous avons fini.

Le père Chauvin, sa femme et Marguerite recouvrèrent bientôt, à l'air pur de la campagne, leur santé affaiblie par tant d'années de souffrances et de misères. Cette famille, réintégrée dans la terre paternelle, vit renaître dans son sein la joie, l'aisance et le bonheur, qui furent encore augmentés quelque temps après par l'heureux mariage de Chauvin avec la fille d'un cultivateur des environs. Marguerite ne tarda pas à suivre le même exemple ; elle trouva un parti avantageux, et alla demeurer sur une terre voisine. Le père et la mère Chauvin font déjà sauter sur leurs genoux des petits-enfants bien portants. Le père Danis se charge de les endormir en leur chantant d'une voix cassée quelques anciennes chansons de voyageurs.

Nous aimons à visiter quelquefois cette brave famille, et à entendre répéter souvent au père Chauvin, que la plus grande folie que puisse faire un cultivateur, c'est de se donner à ses enfants, d'abandonner la culture de son champ, et d'emprunter aux usuriers.

PATRICE LACOMBE. (1)

(1) M. Patrice Lacombe, notaire de profession, a été plus de trente ans attaché au séminaire de Montréal, et a rendu, comme homme d'affaires, d'importants services à cette institution. Doué d'une brillante inspiration, il cultivait les lettres avec succès, et il est à regretter que sa modestie d'un côté et ses occupations de l'autre ne lui aient pas permis de publier de plus nombreux écrits. M. Lacombe est mort à Montréal, le 6 juillet 1863, à l'âge de 56 ans.

FIN DU TROISIÈME VOLUME

TABLE DES MATIERES DU TROISIEME VOLUME.

1844

1845

1846